T

VO

TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'*HÉMISPHÈRE NORD*, POUR DÉTERMINER LA POSITION ET L'ÉTENDUE DE LA CÔTE OUEST DE L'*AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE*, SA DISTANCE DE L'*ASIE*, ET RÉSOUDRE LA QUESTION DU PASSAGE AU NORD;

EXÉCUTÉ sous la Direction des Capitaines COOK, CLERKE et GORE, sur les Vaisseaux la Résolution *et* la Découverte, *en 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR M. D********.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ RAYMOND, LIBRAIRE,
RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, N.° 4, PRÈS LE LOUVRE.

1819.

NW
970P
C771
3d.F
Paris
1819a
v.3

VOYAGE
A LA MER DU SUD.

LIVRE IV.

*Opérations parmi les Naturels de l'*Amérique Septentrionale. *Découvertes faites le long de cette côte et de l'extrémité orientale de l'*Asie *jusqu'au* Cap de Glace, *c'est-à-dire jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux* Isles Sandwich.

CHAPITRE PREMIER.

Les vaisseaux gagnent une Entrée *sur la côte d'*Amérique, *et ils amarrent dans un Havre : entrevues avec les Naturels. Ce que nous achetâmes d'eux. Vols. On établit les Observatoires, et les charpentiers se mettent à l'ouvrage. Jalousie des Habitans de l'*Entrée, *qui veulent empêcher les autres Tribus de communiquer avec nos vaisseaux. Temps orageux et pluvieux. Je fais la reconnoissance de l'*Entrée. *Manière de vivre des Naturels dans leurs Villages. Leur manière de sécher le poisson, etc. Nous recevons la visite d'une Tribu étrangère. Cérémonies de la présentation. Nous nous rendons pour la seconde fois à un des Villages. Nous ache-*

250583

tons la permission de couper de l'herbe. Les vaisseaux appareillent. Ce que nous donnâmes aux Naturels et ce que nous en reçûmes lors de notre départ.

Les vaisseaux ayant trouvé un excellent abri dans une *Entrée* dont les côtes paroissoient habitées par une peuplade douce et paisible, qui nous donnoit lieu d'espérer un commerce amical, je cherchai, dès le lendemain du jour où nous mouillâmes, un havre commode, où nous pussions nous établir durant notre relâche. Trois canots armés partirent pour ce service, sous le commandement de M. King; et bientôt après, je partis de mon côté, afin d'examiner moi-même quel seroit le lieu le plus propre à mon objet. Je n'eus pas de peine à trouver ce que nous désirions. Je contrai au Nord-Ouest du bras que nous occupions, et loin des vaisseaux, une anse bien fermée et convenable de tout point. M. King ne fut pas moins heureux, car il découvrit et il examina un havre meilleur encore, au côté Nord-Ouest de la terre; il auroit fallu plus de temps pour nous y rendre, et je me déterminai en faveur de l'anse qui étoit à notre portée. Craignant de ne pouvoir y mener et y amarrer les vaisseaux avant la nuit, je crus devoir demeurer jusqu'au lendemain à l'endroit où nous étions, et afin de ne point perdre de temps, j'employai le reste de la journée à des travaux utiles; j'ordonnai de désenverguer les voiles, d'abattre les mâts de hune, et de dégréer le mât de misaine de *la Résolution* et d'y faire la réparation dont il avoit besoin.

Une multitude de pirogues environnèrent les vaisseaux

toute la journée, les échanges commencèrent entre les Naturels et nous, et l'honnêteté la plus rigoureuse présida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupèdes, des ours, des loups, des renards, des daims, des lapins des Indes, des putois, des martes, et en particulier des loutres de mer, qu'on trouve aux Isles situées à l'Est du *Kamstchatka*. Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apportèrent aussi des vêtemens de la même substance, et une autre espèce d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre; des arcs, des traits et des piques; des hameçons de pêche et des instrumens de diverses sortes; des figures monstrueuses, une espèce d'étoffe de poil ou de laine, des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculpté, des grains de verre, et plusieurs colifichets de cuivre et de fer, qui ont la forme d'un fer-à-cheval, et qu'ils suspendent à leurs nez; des ciseaux ou des outils de fer établis sur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avoient reçu la visite des Navigateurs d'une Nation civilisée, ou qu'ils avoient eu des liaisons avec les Tribus du continent d'*Amérique* qui fréquentent les Européens. Des crânes et des mains d'hommes, qui n'étoient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus parmi les choses qu'ils nous offrirent: ils nous firent comprendre, d'une manière claire, qu'ils avoient mangé ce qui manquoit, et nous reconnûmes en effet que ces crânes et ces mains avoient été sur le feu. Malheureusement plusieurs raisons nous donnèrent lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, selon l'usage des habitans de la *Nouvelle-Zélande* et de quelques autres Isles de la Mer du Sud. Ils échangèrent leurs marchandises

contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons ou du métal de quelque espèce qu'il fût. Ils ne montrèrent aucun désir pour les grains de verre, et ils rejetèrent toutes nos étoffes.

La journée du 31 se passa à remorquer les vaisseaux dans l'anse, où ils furent amarrés de l'avant et de l'arrière, les hansières attachées à des arbres de la côte. Quoique *la Résolution* fût mouillée sur une profondeur d'eau considérable, nous reconnûmes que le fond étoit plein de rochers. Ces rochers avoient extrêmement endommagé le cable, et les hansières dont nous nous servîmes pour touer les deux bâtimens, essuyèrent aussi quelque dommage, d'où nous conclûmes que toute cette partie de l'*Entrée* est semée de rochers. *La Résolution* ayant beaucoup de voies d'eau dans ses œuvres-mortes, j'ordonnai aux charpentiers de la calfater, et de réparer les autres avaries qu'ils découvriroient en l'examinant.

La nouvelle de notre arrivée attira un coucours nombreux de Naturels durant cette journée. Il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, supposer cinq personnes : en effet, quelques-unes en avoient trois; mais on en comptoit sept, huit et neuf sur un grand nombre, et dix-sept sur une seule. Plusieurs des Sauvages montèrent à bord; ils s'approchèrent de nous en prononçant des harangues et faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paroissoient plus éprouver l'un ou l'autre de ces sentimens; car ils se rendirent sur le pont, et ils se mêlèrent avec les matelots de la manière du monde la plus

franche et la plus libre. Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'ils étoient aussi habiles filoux qu'aucune des peuplades que nous avions rencontrées. Ils étoient même plus dangereux sur ce point; car ayant des instrumens et des outils de fer, ils coupoient le croc d'un palan, ou ils enlevoient le fer des cordages, dès que nous cessions un moment de les surveiller. Ils nous volèrent ainsi un large croc du poids de vingt à trente livres, d'autres d'une moindre grandeur, et diverses serrures. Nous eûmes en vain la précaution de laisser des hommes de garde dans nos canots; ils y prirent tous les morceaux de fer qui valoient la peine d'être emportés. Ils combinoient leurs larcins avec assez de dextérité; l'un d'eux amusoit la sentinelle à l'une des extrémités de nos embarcations, tandis qu'un de ses camarades arrachoit le fer à l'autre extrémité. Si nous nous apercevions du vol tout de suite, nous découvrions le voleur sans beaucoup de peine, car ils étoient toujours prêts à s'accuser mutuellement. Mais, en général, les coupables abandonnoient leur proie avec répugnance, et nous fûmes obligés quelquefois de recourir à la force.

Les vaisseaux étant bien amarrés, nous nous occupâmes le lendemain de quelques ouvrages indispensables. On débarqua les observatoires, et on les établit sur un rocher élevé, à l'un des côtés de l'anse, près de *la Résolution*. Un détachement commandé par un Officier alla couper du bois, et nettoyer les environs de l'aiguade. Nous trouvâmes ici des pins en abondance, et nous fîmes de la bière. On dressa aussi la forge, et les forgerons travaillèrent aux ferrures qu'exigeoit le mât de misaine, dont la barre maîtresse des hunes du côté du bas-bord, une des barres traversières, et plusieurs autres parties, avoient éclaté.

Les Naturels venoient nous voir en foule, et nous apercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentoient d'une manière singulière. Ils faisoient d'abord en pirogues le tour de *la Résolution* et de *la Découverte*, et durant cet intervalle, un Chef ou un de leurs grands personnages se tenoit debout sur son embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main, et il ne cessoit de parler, ou plutôt de crier. L'orateur avoit quelquefois le visage couvert d'un masque qui offroit la figure d'un homme ou celle d'un animal; et au-lieu d'une arme, il avoit à la main un des grelots dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous, ils arrivoient à la hanche des vaisseaux, et ils commençoient les échanges sans autres cérémonies. Très souvent néanmoins ils nous régaloient d'une chanson, à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenoit part, ce qui produisoit une harmonie d'un heureux effet.

Durant ces visites, ils ne nous donnèrent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol; mais, le 4 au matin, nous eûmes une alarme sérieuse. Le détachement qui coupoit du bois et qui remplissoit les futailles sur la côte, vit que tous les Naturels des environs s'armoient avec un soin extrême; ceux qui n'avoient pas des armes bien meurtrières, préparoient des bâtons et rassembloient des cailloux. Dès que je fus instruit de leurs préparatifs, je crus devoir armer de mon côté; mais ayant résolu de me tenir sur la défensive, j'ordonnai aux travailleurs d'abandonner le terrain où les Sauvages s'étoient rassemblés, et de se retirer au sommet du rocher, où se trouvoient les observatoires : les guerriers de la contrée n'étoient qu'à une portée de pierre de l'arrière de *la Résolution*. Nos

craintes étoient mal fondées; ils ne songeoient pas à nous; mais ils vouloient se défendre contre une Tribu de leurs Compatriotes qui venoit les attaquer : ceux d'entre eux qui avoient formé avec nous des liaisons d'amitié, apercevant notre inquiétude, mirent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avoient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avoient des sentinelles dans chaque point de l'anse, et que des pirogues alloient souvent porter des avis et des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Enfin l'ennemi, dispersé sur environ douze grosses pirogues, parut en travers de la pointe méridionale de l'anse, où il s'arrêta et où il demeura rangé en bataille, parce qu'une négociation avoit commencé. Quelques-uns des négociateurs passèrent en pirogues entre les deux troupes, et il y eut de part et d'autre plusieurs disjours de prononcés. Enfin la querelle, quel qu'en fût le sujet, parut arrangée; mais on ne permit aux étrangers ni de venir à la hanche des vaisseaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraisemblablement la cause de la dispute; les étrangers désiroient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faisions sur la côte, et les habitans de l'Entrée vouloient garder pour eux seuls cette aubaine. Nous en eûmes d'ailleurs diverses preuves; il parut même que les habitans de l'Entrée n'étoient pas unis, car les plus foibles étoient souvent obligés de céder au parti le plus fort, et dépouillés de tous leurs biens sans qu'ils opposassent la moindre résistance.

Nous reprîmes nos travaux dans l'après-dîner, et le lendemain nous gréâmes le mât de misaine; son tenon étant trop petit pour le chouquet, le charpentier posa un

morceau de bois d'un côté afin de remplir le vide. En taillant et en examinant la tête du mât, on trouva les deux jottereaux si pourris, qu'il étoit impossible de les réparer; il fallut donc ôter le mât, et y établir d'autres jottereaux. Il étoit évident que l'un des jottereaux avoit été défectueux au moment où on l'employa dans le chantier; qu'on s'étoit contenté d'entailler la partie gâtée et d'y ajouter une pièce, ce qui avoit affoibli la tête du mât et avoit beaucoup contribué à pourrir les autres parties des deux jottereaux. Ainsi, au moment où tout étoit presque disposé pour l'appareillage, il fallut recommencer nos travaux; et, ce qui fut encore plus désagréable, ces réparations devoient prendre assez de temps; mais ce délai étoit devenu nécessaire, et les ouvriers se mirent tout de suite à l'ouvrage. Heureusement pour le succès de l'expédition, nous découvrîmes ces avaries dans un endroit qui offroit les matériaux dont nous avions besoin; car parmi les bois flottans au milieu de l'anse où mouilloient nos vaisseaux, il y avoit de petits arbres très-propres à l'usage que nous en voulions faire. Nous choisîmes le plus convenable, et les charpentiers le façonnèrent tout de suite pour en tirer deux jottereaux.

Le 7 au matin, on enleva le mât de misaine; on le porta à terre, et les charpentiers de nos deux bâtimens furent employés à le réparer. Comme cette opération exigeoit un certain temps, je mis à profit cet intervalle; je fis visiter les manœuvres dormantes de nos mâts majeurs, dont une partie fut jugée hors de service. J'ordonnai de changer celles du grand mât, et on tira parti de ce qu'il y avoit de meilleur dans celles-ci et dans celles du mât de misaine, pour en former une nouvelle garniture à ce dernier mât,

Du moment où nous arrivâmes dans l'*Entrée* jusqu'à ce jour, le temps fut très-beau, et nous n'eûmes ni vent ni pluie : nous perdîmes cet avantage lorsqu'il nous eût été le plus utile. Le 8 au matin, le vent fraîchit au Sud-Est, le ciel devint très-brumeux et il tomba de la pluie. La force du vent augmenta l'après-dîner, et il souffla sur le soir avec violence. Des rafales extrêmement lourdes venoient de la haute terre qu'offroit la côte opposée à l'anse où nous mouillions; et quoique les vaisseaux fussent bien amarrés, ils coururent quelques dangers. Ces coups de vents se succédoient avec assez de rapidité, mais ils duroient peu, et les intervalles étoient remplis par un calme parfait. Selon le vieux proverbe, un malheur arrive rarement seul. *La Résolution* n'avoit plus que son mât d'artimon qui fût resté gréé, et qui portât un mât de hune. Le bas mât étoit en si mauvais état, qu'il ne put soutenir l'effort de son mât de hune pendant l'orage, et sa tête éclata sous l'encapelure. Le vent mollit à huit heures; mais la pluie dura plusieurs jours, presque sans interruption; et afin qu'elle n'empêchât pas les charpentiers de continuer leurs travaux, on couvrit le mât de misaine d'une tente, sous laquelle ils achevèrent leur ouvrage d'une manière moins pénible.

Le mauvais temps n'empêcha pas toutefois les Naturels de venir nous voir chaque jour ; et dans la position où nous nous trouvions, leurs visites nous furent très-avantageuses ; car ils nous apportèrent souvent une quantité assez considérable de poissons, à des époques où nous ne pouvions en prendre nous-mêmes à l'hameçon et à la ligne, et il n'y avoit pas près de nous d'endroit convenable pour pêcher au filet. Ils nous vendirent ordinairement

des sardines, ou une petite brême qui ressemble beaucoup aux sardines, et quelquefois une petite morue.

Le 11, malgré la pluie, les haubans et l'étai du grand mât furent présentés et encapelés. La journée du 12 fut employée à démâter l'artimon, dont la tête se trouva si pourrie qu'elle rompit lorsque le mât fut suspendu par les calliornes. Le soir, nous reçûmes la visite d'une Tribu de Sauvages que nous n'avions pas encore vus, et qui en général avoient la physionomie plus douce et plus attirante que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques-uns des derniers les accompagnoient. Je les engageai à descendre dans ma chambre; ils y consentirent pour la première fois, et j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regardèrent toutes nos merveilles avec la plus grande indifférence. Il faut cependant faire ici des exceptions; car un petit nombre d'entre eux montrèrent une sorte de curiosité.

Le 13 après-midi, j'allai dans les bois, suivi d'un détachement, et nous coupâmes un arbre dont nous voulions faire un mât d'artimon. On l'amena le lendemain à l'endroit où les charpentiers travailloient sur le mât de misaine. Le vent qui souffloit depuis quelques jours de la partie de l'Ouest, passa le soir au Sud-Est; il devint très-impétueux, et il fut accompagné de pluie jusqu'à huit heures du matin du 15; il s'affoiblit à cette époque, et il repassa à l'Ouest.

Le mât de misaine se trouvant réparé, on le conduisit à bord de *la Résolution*; mais le mauvais temps obligea de le laisser le long du bord; et ce ne fut que l'après-midi que nous pûmes le mettre en place. On le gréa avec toute la promptitude possible, tandis que les charpentiers se

rendoient à terre avec le mât d'artimon. Le 16, ils avoient presque achevé le travail de ce mât, lorsqu'ils reconnurent que l'arbre qu'ils employoient avoit reçu un effort, et qu'il étoit gâté ; nous supposâmes qu'on n'avoit pas pris les précautions nécessaires en l'abattant. Ainsi, leur ouvrage fut perdu, et nous fûmes obligés d'aller choisir un autre arbre dans les bois, ce qui occupa tout mon monde durant plus d'une demi-journée. Plusieurs des Naturels qui étoient autour des vaisseaux regardèrent les diverses opérations d'un air supris et avec un silence expressif qui nous étonna, après l'indifférence et l'inattention qu'ils avoient montrées jusqu'alors.

Le 18, une troupe d'étrangers arriva dans l'anse sur six ou huit pirogues : ils examinèrent quelque temps nos vaisseaux, et ils se retirèrent ensuite, sans venir à la hanche de *la Résolution* ou à celle de *la Découverte*. Nous crûmes que les habitans de l'*Entrée*, qui se trouvoient en grand nombre autour de nous, ne leur permirent pas d'approcher. J'ai déjà fait observer que la peuplade établie sur les rives de l'anse où nous mouillâmes, vouloit jouir seule des avantages de notre commerce, et si elle permettoit quelquefois à des Sauvages voisins de faire des échanges avec nous, elle avoit l'adresse de tenir à haut prix les choses qu'elle nous cédoit, et de diminuer chaque jour la valeur de ce que nous donnions de notre côté. Nous reconnûmes que la plupart des Naturels de distinction qui vivoient près de nous, alloient revendre aux Tribus éloignées les articles qu'ils recevoient aux vaisseaux ; car nous nous aperçûmes qu'ils disparoissoient souvent durant quatre ou cinq jours, et qu'ils revenoient avec de nouvelles cargaisons de peaux et d'ouvrages du pays, dont ils

se défaisoient toujours à bon compte, vu la passion de nos équipages pour ces bagatelles : mais ceux qui venoient nous voir tous les jours nous furent plus utiles ; après avoir échangé les bagatelles qu'ils nous apportoient, ils s'occupoient de la pêche, et nous ne manquions jamais d'obtenir une portion de ce qu'ils prenoient : ils nous vendirent d'ailleurs une quantité considérable d'une huile très-bonne, qu'ils gardoient dans des vessies ; quelques-uns essayèrent de nous tromper en mêlant de l'eau avec l'huile, et une fois ou deux, ils portèrent la friponnerie et l'adresse jusqu'à remplir leurs vessies d'eau pure sans y mettre une goutte d'huile : il valoit mieux supporter ces tromperies que d'en faire le sujet d'une querelle; car nous ne leur donnions guères en échange que des choses de peu de valeur, encore ne savions-nous pas comment entretenir notre fonds. Ils estimoient peu les grains de verre et les autres joujoux qui me restoient; ils ne demandoient que des métaux, et le cuivre étoit alors plus recherché que le fer : avant de quitter cette station, on en trouvoit à peine quelques pièces dans les vaisseaux, excepté celui des meubles et des outils qui nous étoient absolument nécessaires. Pour satisfaire les Naturels, nous leur cédâmes tous les boutons de plusieurs de nos habits; nous enlevâmes la garniture de nos bureaux; nous leur vendîmes des chauderons de cuivre, des théières et des vases d'étain, des chandeliers et d'autres choses pareilles dont nous faisions usage; en sorte que les Américains de cette partie du monde ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'aucune des peuplades parmi lesquelles nous avons abordé dans le cours du Voyage.

Le temps devint beau le 19, après avoir été mauvais

quinze jours : nous en profitâmes pour passer nos mâts de hune, suspendre nos vergues et achever la garniture. Nos gros travaux se trouvant à-peu-près terminés le 20, je voulus reconnoître chacune des parties de l'*Entrée*. Je me rendis d'abord à la pointe occidentale, où je rencontrai une bourgade précédée d'une anse bien fermée, dans laquelle la sonde rapportoit de neuf à quatre brasses, fond de joli sable. Les habitans de ce village, qui étoient fort nombreux et dont je connoissois la plupart, me reçurent d'une manière très-amicale ; chacun d'eux me pressa d'entrer dans sa maison, ou plutôt dans son appartement ; car plusieurs familles vivent sous le même toît. J'acceptai leur invitation, et ces hommes hospitaliers étendirent devant moi une natte sur laquelle ils me prièrent de m'asseoir ; ils me donnèrent d'ailleurs toute sorte de marques de politesse. Je vis dans la plupart des maisons, des femmes qui fabriquoient des étoffes avec la plante ou l'écorce dont j'ai déjà parlé ; elles suivoient exactement le procédé des Insulaires de la *Nouvelle-Zélande* ; d'autres étoient occupées à ouvrir des sardines. Des pirogues venoient de débarquer sur la grève une quantité considérable de ce poisson, lequel fut distribué à mesure à plusieurs personnes qui l'emportèrent dans leurs habitations, où elles le fumèrent de la manière que je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de petites baguettes, d'abord à environ un pied du feu ; ils les placent ensuite plus loin, et plus loin encore pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernières baguettes touchent le sommet de la cabane. Lorsque les sardines sont bien sèches, ils les détachent, ils en font des ballots, et ils ont soin de les couvrir de nattes afin de les comprimer ; ils les gardent pour le temps où ils en auront besoin : les sar-

dines ainsi préparées ne sont pas si désagréables. Ils préparent de la même manière la morue et d'autres gros poissons ; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

De ce village je remontai la bande occidentale de l'*Entrée*. La côte, dans l'espace d'environ trois milles, est couverte d'Islets qui offrent plusieurs havres commodes sur une profondeur qui varie de trente à sept brasses bon fond : deux lieues en-dedans de l'*Entrée* on trouve au côté Ouest, un bras qui se prolonge au Nord-Nord-Ouest : deux milles plus loin, il y en a un second dont la direction est à-peu-près la même, et en face duquel on voit une Isle assez grande. Je n'eus pas le temps d'examiner l'un ou l'autre de ces bras ; mais j'ai lieu de croire qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup du rivage. J'aperçus les restes d'une bourgade un mille au-dessus du second bras ; les bois ou la charpente des cabanes étoient encore sur pied ; mais les planches qui en avoient composé les flancs et les toits n'existoient plus ; il y avoit quelques verveux devant le village, et je ne découvris personne qui en prît soin : ces verveux étoient d'osier, et les baguettes en étoient plus ou moins serrées, selon la grosseur du poisson auquel on les destinoit. La surface de plusieurs avoit au-moins vingt pieds de long sur douze de hauteur. Les Naturels les posent de côté dans une eau basse ; ils les assujétissent à de gros poteaux ou piquets qui sont plantés au fond d'une manière très-solide. On voit au-delà des ruines de ce village une plaine peu étendue, revêtue des plus gros pins que j'aie jamais rencontrés. Ceci me parut d'autant plus remarquable, que le terrain élevé sur la plupart des autres parties de cette bande orientale de l'*Entrée* étoit nu.

Je passai d'ici sur l'autre côté, c'est-à-dire, sur la bande orientale, et je traversai un bras de mer qui se prolonge au Nord-Nord-Est, mais, à ce que je jugeai, à peu de distance. Je m'aperçus alors, comme je l'avois conjecturé auparavant, que la terre au-dessous de laquelle mouilloient les vaisseaux, est une Isle, et qu'il y a beaucoup d'autres Isles plus petites répandues dans l'*Entrée* au côté occidental. En face de l'extrémité Ouest de notre grande Isle, je découvris sur le continent un village où je débarquai : les habitans n'avoient pas la politesse de ceux de la bourgade que je venois de visiter. J'attribuai en grande partie, et peut-être devois-je attribuer uniquement ce froid accueil à la mauvaise humeur d'un Chef, qui ne voulut pas me laisser pénétrer dans les cabanes, qui me suivit par-tout où je portois mes pas, et qui me témoigna plusieurs fois, par des gestes très-expressifs, combien il étoit impatient de me voir partir. J'assayai vainement de le gagner par mes largesses; il les accepta, mais il ne changea pas de conduite : quelques-unes des jeunes femmes qui se plaisoient à nous voir, se revêtirent à la hâte de leurs plus beaux habits; elles s'assemblèrent en corps; elles nous témoignèrent que nous étions les bienvenus, et elles chantèrent en chœur des airs qui n'avoient rien de rude ou de désagréable.

Le jour étant bien avancé, je regagnai les vaisseaux en faisant le tour de l'extrémité Nord de la grande Isle; je rencontrai sur mon chemin plusieurs pirogues chargées de sardines, que les Naturels venoient de prendre dans le coude oriental de l'*Entrée*. J'aperçus, à mon arrivée à bord, que, durant mon absence, les vaisseaux avoient reçu la visite de deux ou trois embarcations dont les équi-

pages annoncèrent par des signes qu'ils venoient du Sud-Est, de l'autre côté de la baie. Ils apportèrent des peaux, des vêtemens et divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien singulier, qui faisoit partie de leur cargaison : ils nous vendirent deux cuillers d'argent, que nous jugeâmes de fabrique espagnole d'après leur forme particulière; l'un d'eux les portoit à son col comme un ornement : ils parurent aussi mieux fournis de fer que les habitans de l'*Entrée*.

Le mât d'artimon étant achevé, il fut amené à bord et gréé le 21 : nous avions perdu quelques jours auparavant un autre mât de hune, et les charpentiers travaillèrent tout de suite à en faire un nouveau.

Le 22, à huit heures du matin, douze ou quatorze pirogues de Naturels étrangers à la Tribu qui vivoit près de nous, arrivèrent; ils venoient du Sud : dès qu'ils eurent tourné la pointe de l'anse où mouilloient *la Résolution* et *la Découverte*, ils s'arrêtèrent et ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux ou trois cents verges des vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignoient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions; ils se préparoient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tardèrent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, et en chantant : quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étoient d'un mouvement lent, et d'autres d'un mouvement plus vif; ils les accompagnoient de mouvemens très-réguliers de leurs mains; ils frappoient en mesure avec leurs pagaies les côtés de leurs pirogues, et ils faisoient d'ailleurs une multitude de gestes très-expressifs; ils gardèrent le silence durant quelques secondes à la fin de chaque air, et ils recommencèrent

ensuite, en prononçant par intervalle, à perte de voix, le mot *Hooee*! Après nous avoir donné un essai de leur musique, que nous écoutâmes plus d'une demi-heure, et que nous trouvâmes extrêmement agréable, ils se rendirent à la hanche de nos bâtimens et ils échangèrent leurs cargaisons. Plusieurs des habitans de l'*Entrée*, avec lesquels nous avions formé des liaisons d'amitié se trouvoient parmi eux, et ils dirigèrent tous les échanges d'une manière qui fut très-avantageuse aux Sauvages.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges et leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot, le Capitaine Clerke et moi, et nous allâmes au village situé à la pointe occidentale de l'*Entrée*. J'avois observé la veille que les environs offroient une quantité considérable d'herbes, et il étoit nécessaire d'en recueillir pour le petit nombre de chèvres et de moutons que nous avions encore à bord. Les habitans nous reçurent avec les démonstrations d'amitié qu'ils m'avoient faites auparavant, et dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je n'imaginois point du tout que les Naturels refuseroient de nous céder une chose qui paroissoit leur être absolument inutile, et dont nous avions besoin. Je me trompois néanmoins; car mon détachement eut à peine donné les premiers coups de faux que plusieurs des Sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire, acheter. J'étois dans une de leurs maisons lorsqu'on vint m'instruire de ce fait; je me rendis à la prairie où se passoit la dispute, et j'y vis douze Sauvages, dont chacun réclamoit une partie de la propriété de l'herbe qui croissoit en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, et je crus,

après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper de l'herbe par-tout où nous le voudrions ; je m'aperçus bientôt que je me trompois encore ; car la manière généreuse dont j'avois payé les premiers hommes qui se disoient propriétaires du terrain, m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres : on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenoit à des maîtres différens, et il fallut en satisfaire un si grand nombre, que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'aperçurent que je n'avois plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent ; ils nous permirent de couper de l'herbe par-tout, et d'en embarquer autant que nous le voulûmes.

Je dois faire observer que de toutes les Nations ou Tribus peu civilisées parmi lesquelles j'ai relâché dans le cours de mes voyages, les habitans de cette *Entrée* m'ont paru avoir les idées les plus précises et les plus rigoureuses du droit de propriété sur toutes les productions de leur pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois et l'eau qu'embarquèrent mes gens, et si je m'étois trouvé à l'endroit où ils formèrent leurs réclamations, je n'aurois pas manqué de souscrire à leurs demandes : mes travailleurs ne pensèrent pas ainsi ; car ils ne s'embarrassèrent pas de ces plaintes, et les Naturels voyant que nous étions résolus à ne pas les écouter, cessèrent enfin de nous parler de cette affaire ; mais ils se firent un mérite de leur condescendance, et ils nous rappelèrent souvent ensuite, qu'ils nous avoient donné du bois et de l'eau par amitié (*).

(*) Les Espagnols qui avoient fait trois ans auparavant un voyage, pour reconnoître les côtes d'*Amérique* au nord de la *Californie*, rencontrèrent par 57° 18′ de latitude, une autre Tribu

M. Webber, qui m'avoit accompagné à cette bourgade, dessina tout ce qui lui parut curieux en-dedans et en-dehors des maisons. J'eus aussi occasion d'examiner plus en détail la construction des cabanes, leurs meubles, leurs ustensiles et les particularités les plus frappantes des usages et de la manière de vivre des habitans. Je décrirai tout-à-l'heure les coutumes et les mœurs de cette peuplade, et j'aurai soin d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderson. Lorsque nous eûmes achevé nos observations, nous quittâmes les Naturels, dont nous nous séparâmes bons amis, et nous retournâmes aux vaisseaux.

Les trois jours suivans nous nous disposâmes à remettre en mer : on envergua les voiles; on ramena à bord les observatoires, les instrumens d'astronomie, l'équipage dont on s'étoit servi pour brasser de la bière, et d'autres choses que nous avions portées sur la côte; on embarqua de plus de petites éparres et des pièces de bois dont nous pouvions, au besoin, tirer des planches; on débarrassa les vaisseaux et on fit tous les préparatifs nécessaires à l'appareillage.

Tout étant prêt le 26 au matin, j'allois donner le signal de départ; mais le vent et la marée contraires m'obligèrent d'attendre jusqu'à midi. A cette époque, le vent du Sud-Ouest fut remplacé par un calme : la marée étant favorable, nous démarrâmes, et les bateaux remorquèrent *la Résolution* et *la Découverte* hors de l'anse. Nous eûmes ensuite de légers souffles de vent et des calmes,

d'Indiens, qui se conduisit comme les Naturels de *Nootka*, dont on vient de parler. Voyez le Journal de ce Voyage, écrit par le second Pilote de l'Escadre, et publié par M. Daines Barrington, qui a publié tant d'ouvrages utiles. *Miscellanies*, p. 505 et 506.

jusqu'à quatre heures du soir; et il survint alors une brise du Nord et une brume très-épaisse. Le mercure du baromètre tomba singulièrement, et tout nous annonçoit d'ailleurs une tempête qui sembloit se préparer dans la partie du Sud. Comme la nuit approchoit, je délibérai un moment si j'aurois la hardiesse d'appareiller ou si j'attendrois au lendemain; l'impatience de continuer mon voyage, et la crainte de perdre cette occasion de sortir de l'*Entrée*, firent sur moi plus d'impression que les dangers, et je résolus de mettre en mer à tout évènement.

Les Naturels, les uns à bord de nos vaisseaux et les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en-dehors de l'*Entrée*; l'un d'eux, qui avoit conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quittèrent: je lui fis un petit présent, et il me donna, de son côté, une peau de bièvre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, et j'ajoutai à ce qu'il avoit déjà reçu, des choses qui lui causèrent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de bièvre qu'il portoit, et pour lequel je lui connoissois un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, et ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre, qui le rendit complètement heureux. Il me pressa vivement, ainsi qu'une foule de ses compatriotes, de revenir sur cette partie de la côte, et afin de m'y exciter, il me promit, à mon retour, une quantité considérable de peaux: je suis persuadé que les Navigateurs qui aborderont ici après moi, trouveront les Naturels bien fournis d'un article de commerce pour lequel ils nous ont reconnu de l'empressement, et qu'on y achètera des fourrures à très-bon marché.

Les deux chapitres suivans contiennent les détails sur cette partie de l'*Amérique* et sur les habitans, que nous avons pu recueillir durant notre courte relâche, et que je n'ai pas eu occasion d'insérer dans mon journal.

CHAPITRE II.

*Nom de l'*Entrée, *et observations sur la route qu'on doit suivre pour y arriver. Description du Pays adjacent. Temps qu'on y éprouve. Climat, arbres, autres productions végétales. Espèces de quadrupèdes dont les Naturels du pays nous apportèrent des peaux. Animaux de mer. Description d'une loutre de mer. Oiseaux; oiseaux aquatiques, poissons, coquillages, etc. Reptiles, insectes, pierres, etc. Figures des Habitans, leur teint, leurs vêtemens ordinaires et leurs ornemens. Habits qu'ils portent dans quelques occasions, masques monstrueux de bois dont ils se couvrent de temps-en-temps le visage. Remarques sur leur caractère, sur leurs chansons sur leurs instrumens de musique, sur leur empressement à demander du fer et d'autres métaux.*

Lorsque j'abordai à cette *Entrée*, je lui donnai le nom d'*Entrée du Roi George;* mais je reconnus ensuite que les Naturels du pays l'appèlent *Nootka*. Son ouverture se trouve au coin oriental de la *Baie de l'Espérance*, par 49° 33′ de latitude Nord et 233° 12′ de longitude Est; une chaîne de rochers submergés, qui paroissent s'étendre

à quelque distance du rivage, couvre la bande Est de cette baie dans l'espace entier qu'on traverse depuis la pointe des brisans jusqu'à l'ouverture de l'*Entrée;* et il y a près de l'*Entrée*, des Isles et des rochers qui se montrent au-dessus de l'eau.

Pour gagner l'*Entrée*, nous passâmes entre deux pointes de rochers qui sont éloignées l'une de l'autre de trois à quatre milles, et dont la position respective est Est-Sud-Est et Ouest-Nord-Ouest. L'*Entrée* s'élargit considérablement en-dedans de ces pointes; et elle s'avance dans l'intérieur du pays à au-moins quatre milles, non compris plusieurs branches qu'on aperçoit vers le fond, et dont nous n'avons pas eu occasion de découvrir la profondeur. Nos canots, qui traversèrent ces branches presque à l'endroit où elles commencent, trouvèrent que l'eau y devenoit douce, et il y a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui les bordent du côté de la terre étoient couvertes d'une neige très-épaisse, et il n'en restoit aucune tache sur celles qui se montroient près de la mer ou près de l'endroit où nous mouillions, quoiqu'en général elles fussent beaucoup plus hautes; d'où il résulte un nouveau degré de probabilité en faveur de ce que je viens de dire. Le milieu de l'*Entrée* offre plusieurs Isles de diverses grandeurs. Quoique la carte ou le plan ci-joint ne soit peut-être pas d'une extrême exactitude, elle donnera, malgré ses imperfections, une idée plus juste de ces Isles, de leur forme et de leur étendue, qu'une description faite avec des mots. La mer a de quarante-sept à quatre-vingt-dix brasses de profondeur et peut-être davantage, au milieu de l'*Entrée*, et même tout près de quelques parties du rivage. Elle présente une multitude de havres et d'an-

erages; mais nous n'avons pas eu le temps de les relever : l'anse où mouillèrent nos vaisseaux est au côté oriental de l'*Entrée*, et au côté oriental de la plus grande des Isles ; elle est à l'abri de la mer, mais elle n'a guères d'autre mérite; car elle est exposée aux vents de Sud-Est, qui y soufflent avec beaucoup de violence; nous aperçûmes en bien des endroits les ravages qu'ils produisent par intervalles.

Le terrain qui borde la côte de la mer est uni et d'une moyenne élévation ; mais en-dedans de l'*Entrée*, il offre presque par-tout des collines escarpées, qui annoncent une formation commune ; car elles se terminent en sommets arrondis ou émoussés, et elles présentent sur leurs flancs des sillons aigus de peu de saillie. Plusieurs de ces collines peuvent être réputées hautes, tandis que d'autres sont d'une élévation très-médiocre : elles sont toutes, même les plus élevées, couvertes entièrement de bois épais jusqu'à leurs sommets; chaque partie des plaines qu'on trouve vers la mer est également boisée. Il y a cependant des espaces nus sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre, et ils indiquent que ces collines sont en général des rochers; à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espèce d'engrais d'au-moins deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mousses et des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre et grise dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; et lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme ces rochers qu'on rencontre par-tout à la terre de *Kerguelen*. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose ; et les petites anses qu'on voit dans l'*Entrée*

ont des grèves composées de fragmens de ces rochers et d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses offrent une quantité considérable de bois qu'y amène le flot, et des ruisseaux d'eau douce assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux et des brumes suspendus autour du sommet des collines : on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources dans un pays si plein de rochers, et l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure de l'Entrée est vraisemblablement produite par la fonte des neiges : les Naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'Entrée *reçût* une rivière considérable, et nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de soupçonner qu'il existe une pareille rivière : l'eau des ruisseaux est parfaitement claire, et elle dissout le savon avec une grande facilité.

Le temps que nous eûmes pendant notre relâche approche beaucoup de celui que nous avions eu en travers de la côte. Lorsque le vent souffloit des points du compas qui se trouvent entre le Nord et l'Ouest, le ciel étoit beau et serein ; mais si le vent venoit du Sud de l'Ouest, l'atmosphère s'embrumoit, et il tomboit de la pluie. Le climat, autant que nous avons pu le juger, est infiniment plus doux que celui de la côte orientale d'*Amérique*, au même degré de latitude. Le mercure du baromètre ne fut jamais au-dessous de quarante-deux degrés, même pendant la nuit, et durant le jour, il s'éleva souvent à soixante. Nous n'aperçûmes point de gelée sur les terrains bas ; la végétation y étoit, au contraire, fort avancée, car je vis de l'herbe qui avoit déjà plus d'un pied de longueur.

On trouve, sur-tout dans les bois, le pin du *Canada*,

le cyprès blanc (*Cypressus Thyoides*), le pin sauvage, et deux ou trois autres espèces de pins non moins communes. Le pin du *Canada* et le cyprès blanc forment presque les deux tiers des arbres ; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets épointés en aiguilles ; mais on les distingue bientôt à leur couleur, lorsqu'on en approche : le second est d'un vert beaucoup plus pâle que le premier : en général, la végétation des arbres est très-forte, et ils sont tous d'une grande taille.

Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés dans les productions végétales ; sans doute plusieurs n'avoient pas encore de bourgeons à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échappèrent à nos recherches. Nous trouvâmes autour des rochers et au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers et deux espèces de groseilliers, qui promettoient beaucoup de fruits, un petit nombre d'aunes noires, une espèce de laiteron, l'aparine, une renoncule qui a de très-belles fleurs cramoisies, et deux sortes d'*anthericum*, la première qui a une large fleur orange, et la seconde une fleur bleue ; des rosiers sauvages qui commençoient à offrir des boutons, une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramen, du cresson qui croît au bord des ruisseaux, et des *andromeda* en abondance : l'intérieur des bois nous présenta des mousses, des fougères et deux espèces de sous-arbrisseaux. Il y a sept ou huit différentes sortes de mousses et seulement trois ou quatre sortes de fougères : les mousses et les fougères sont en général les mêmes que celles de l'Europe et des parties connues de l'*Amérique*.

Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumières sur les productions végétales de ce district de l'*Amérique*, les travaux auxquels nous fûmes condamnés nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. Le besoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous y retinrent nous laissèrent peu de loisir pour ces recherches : nous fûmes contraints de nous occuper tous de la réparation des vaisseaux, qui étoit l'objet capital ; car l'été approchoit, et le succès de l'expédition dépendoit de la diligence et de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeoit de nous l'Amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, et comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une Isle, nous ne vîmes dans les bois que deux ou trois ratons, des martres et des écureuils. Quelques personnes de mon équipage, qui débarquèrent un jour sur le Continent, aperçurent près de la côte les traces d'un ours. Je suis donc réduit à parler des quadrupèdes, d'après les peaux que nous apportèrent les Naturels, et même elles étoient si mutilées dans les parties qui servent à reconnoître les espèces, telles que les pattes, la queue et la tête, qu'il nous fut impossible d'établir notre opinion d'une manière exacte. Au reste, les Sauvages nous en vendirent quelques-unes de si entières, ou du-moins de si reconnoissables, qu'elles ne nous laissèrent aucun doute.

Ils nous offrirent sur-tout des peaux d'ours, de daims, de renards et de loups. Les premières étoient abondantes ; il y en avoit peu d'un grand volume, mais elles étoient, en général, d'un noir très-lustré. Nous aperçûmes moins

de peaux de daims : celles-ci sembloient être le *Fallow Deer* des Historiens de la *Caroline*, que M. Pennant croit d'une espèce différente de la nôtre, et qu'il distingue par le nom de daims de la *Virginie* (*). Les renards sont en grande abondance, et ils offrent bien des variétés ; plusieurs des peaux étoient absolument jaunes, et elles avoient la queue noire ; d'autres étoient d'un jaune foncé ou rougeâtre, et entre-mêlées de noir : nous en remarquâmes quelques-unes d'un gris blanchâtre ou couleur de cendre, entre-mêlées aussi de noir ; nos gens leur donnoient indifféremment le nom de renard ou de loup, lorsque les peaux se trouvoient si mutilées qu'on ne pouvoit pas reconnoître l'espèce d'une manière sûre ; nous nous procurâmes à la fin une peau de loup qui avoit sa tête, et elle étoit grise. Indépendamment de la martre ordinaire, cette partie de l'*Amérique* offre la martre de pin et une troisième qui a la robe d'un brun plus clair et les poils plus grossiers que les deux premières ; mais elle n'est pas aussi commune, et ce n'est peut-être qu'une variété, effet de l'âge ou d'une cause accidentelle quelconque. On y rencontre des hermines ; mais elles sont rares et petites ; la finesse de leur poil n'a rien de remarquable ; elles sont d'une blancheur parfaite, si j'en excepte un ou deux pouces de l'extrémité de la queue. Les ratons et les écureuils sont de l'espèce commune ; mais les derniers, un peu plus petits que les nôtres, ont le long du dos une teinte de rouille plus foncée.

Il ne nous reste aucun doute sur l'espèce des quadru-

(*) Voyez *Virginian Deer*. Pennant's Hist. Quad. Vol. I.er, N.o 46, et Arctic. Zool. N.o 6.

pèdes que je viens de décrire; mais il y en a deux dont nous ne pouvons parler avec la même certitude; nous ne vîmes que les peaux du premier, encore étoient-elles apprêtées ou tannées: elles servent d'habits aux Naturels en quelques occasions; et d'après leur grandeur et leur épaisseur, nous jugeâmes tous que c'étoient des peaux d'élans ou du *mouse deer* (*); quelques-unes cependant avoient peut-être appartenu à des buffles. Nous conjecturâmes que l'autre animal, dequel n'est point du tout rare, est une espèce de chat sauvage ou de *lynx*: la longueur de la peau, non comprise la tête qui manquoit toujours, est d'environ deux pieds deux pouces; elle est couverte d'un très-beau poil follet, ou d'une très-belle fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entre-mêlée de longs poils noirâtres sur le dos, où ils se trouvent plus courts, et d'un blanc d'argent sur les côtés, où ils ont plus de longueur; ils sont de la couleur du poil follet sur le ventre, où ils sont les plus longs; mais les poils blanchâtres ou argent dominent si souvent, que la robe entière en prend la teinte; la queue a trois pouces et une pointe noire. Les Naturels donnent à la peau entière le nom de *Wanshee*; vraisemblablement ils appellent ainsi l'animal lui-même. La race des cochons, des chiens et des chèvres, ne s'est pas encore établie sur cette partie de l'*Amérique*; les habitans ne paroissent avoir aucune connoissance de nos rats bruns, et lorsqu'ils en virent à bord de nos vaisseaux, ils leur donnèrent le nom qu'ils donnent aux écureuils; ils appeloient nos chèvres *Eineetla*; mais il est probable que c'est la dénomina-

(*) Le daim couleur de souris.

tion dont ils se servent pour désigner un jeune daim ou un faon.

Les baleines, les marsouins et les veaux marins furent les animaux de mer que nous aperçûmes en travers de la côte. Les derniers paroissoient être de l'espèce commune, à en juger par les peaux que nous achetâmes; car leur couleur est argentée, jaunâtre, unie ou tachetée de noir. Le marsouin dont je parle ici est le *phocena ;* j'ai cru devoir rapporter la loutre de mer à cette classe, car elle vit presque toujours dans l'eau; si l'une de celles que nous vîmes n'offroit pas quelque différence, il suffiroit de dire qu'elle est très-abondante, puisqu'elle est fort bien décrite par plusieurs auteurs qui ont consulté les journaux des expéditions faites par les Russes à l'Est du *Kamstchatka*. Nous doutâmes d'abord que les peaux apportées à notre marché par les Naturels fussent de cet animal, car rien ne l'indiquoit que la grandeur, la couleur et la finesse de la fourrure ; mais peu de temps avant notre départ, nous achetâmes un de ces animaux bien entier, qui venoit d'être tué, et M. Webber le dessina : il étoit très-jeune, et il ne pesoit que vingt-cinq livres : il offroit un noir éclatant ou lustré ; mais la plupart des poils étant blancs à la pointe, il offroit, au premier coup-d'œil, une teinte grisâtre : la face, le col et la poitrine étoient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très-clair, qui, dans la plupart des peaux, se prolongeoit sur toute la longueur du ventre : chacune de ses mâchoires avoit six dents incisives ; deux de celles de la mâchoire inférieure étoient très-petites et placées en-dehors et à la base des deux dents du milieu. Il paroît différer sous ces rapports des loutres de mer qu'ont rencontrées les Russes; il en différoit de plus, en ce qu'il n'avoit pas les

orteils des pieds de derrière bordés d'une membrane. Nous crûmes remarquer plus de variétés dans la couleur des peaux que ne le disent les Écrivains qui ont décrit la loutre de mer d'après les journaux des Russes : il est sûr que ces changemens de couleur ont lieu aux différentes époques de la vie. Les très-jeunes avoient le poil brun et la robe peu fournie au-dessous ; mais on voyoit une quantité considérable de poils sur les individus de la taille de celui que nous achetâmes et que je viens de décrire. Lorsque les loutres ont acquis toute leur croissance, leur robe n'est plus noire ; elles prennent une couleur d'un brun foncé ou de suie ; mais elles ont alors une fourrure bien mieux fournie, où l'on aperçoit à peine quelques longs poils. D'autres, que nous supposâmes plus vieilles encore, étoient couleur de châtaigne, et nous remarquâmes très-peu de peaux dont la couleur fût parfaitement jaune. La fourrure de ces animaux, ainsi que l'observent les relations des Russes, est sûrement plus douce et plus fine que celle d'aucun autre quadrupède, et la découverte de cette partie de l'*Amérique Septentrionale* où l'on rencontre un article de commerce si précieux, ne peut-être une chose indifférente (*).

En général, les oiseaux sont rares, non-seulement quant aux diverses espèces, mais quant au nombre des individus ; ceux qu'on aperçoit sont si farouches que,

(*) M. Coxe dit, d'après M. Pallas, que les Russes vendent aux Chinois, à *Kachta*, de 80 à 100 roubles, ou de 16 à 20 livres sterlings chacune, les peaux des vieilles loutres et de celles d'un moyen âge. Voyez les nouvelles Découvertes des Russes, par M. Coxe.

selon toute apparence, les habitans du pays les poursuivent sans cesse, peut-être pour les manger, et à coup sûr pour s'emparer de leurs plumes, dont ils ont soin de se parer. J'ai remarqué, parmi les espèces qui fréquentent les bois, des corneilles et des corbeaux qui ressemblent en tout à la corneille et au corbeau d'*Angleterre;* un geai ou une pie bleue; les roitelets ordinaires, les seuls que nous ayons entendus chanter; la grive du Canada ou de passage, et une quantité d'aigles bruns, qui ont la tête et la queue blanches; quoiqu'ils paroissent sur-tout fréquenter la côte, le mauvais temps les amène dans l'*Entrée*, et ils se perchent quelquefois sur les arbres. Les gens du pays nous montrèrent des portions de peaux ou des peaux entières séchées de quelques autres oiseaux, et nous y distinguâmes une petite espèce de faucon, un héron et l'*alcyon*, ou le martin-pêcheur d'*Amérique*, à large crête; il y en a quelques-uns qui, je crois, ont été oubliés dans les Ouvrages sur cette partie de l'Histoire Naturelle, ou du-moins qui diffèrent beaucoup des descriptions qu'on a publiées. J'indiquerai d'abord deux espèces de pics; l'un, inférieur en grandeur à la grive, est noir dans la partie supérieure; il a des taches blanches sur les aîles, la tête, le col et la poitrine cramoisis, et le ventre couleur d'olive et jaunâtre; d'après ce dernier caractère, on doit peut-être l'appeler le pic à ventre jaune: l'autre, plus gros et bien plus élégant, est brun dans la partie supérieure; il offre des lignes noires ondoyantes, excepté autour de la tête; il a le ventre d'une teinte rougeâtre avec des taches rondes noires; il présente sur la poitrine une seule tache noire aussi; il a le dessous des aîles et le dessous de la queue écarlate, le dessus noirâtre, et une raie cramoisie se prolonge de

l'angle de la bouche assez avant de chaque côté du cou. J'en ai remarqué un troisième de l'espèce du pinson; celui-ci est de la grosseur d'une linotte, couleur de suie foncée et blanchâtre au-dessous; il a la tête et le cou noirs, et le bec blanc. Je ne dois pas oublier une guignette de la grosseur d'un petit pigeon, d'un brun foncé dans la partie supérieure, et blanc au-dessous, si j'en excepte le cou et la poitrine; une large rayure blanche traverse ses aîles. Il y a aussi des colibris qui semblent différer des nombreuses espèces déjà connues de ce joli petit animal, à moins qu'ils ne soient une variété du *Trochilus colubris* de Linnæus: peut-être que ceux-ci sont établis au Sud, et qu'ils se répandent au Nord à mesure que la saison avance; car nous n'en aperçûmes point au commencement de notre relâche, et vers le temps de notre départ les Naturels nous en apportèrent une quantité considérable.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, et les oiseaux de terre qui aiment à vivre sur les eaux, ne sont pas en plus grand nombre. Nous vîmes des quebrantahuessos, des goëlands et des nigauds en travers de la côte; les deux derniers fréquentent aussi l'*Entrée*: ils sont de l'espèce commune, et les nigauds ne diffèrent pas de notre cormoran et de notre corneille d'eau. Nous rencontrâmes deux espèces de canards sauvages; l'un noir à tête blanche, formoit des volées nombreuses; l'autre blanc, a le bec rouge, et il est plus gros que le premier. Nous remarquâmes aussi le gros *lumme* ou plongeon de nos mers du Nord. Nous vîmes en outre une fois ou deux des cygnes qui traversoient l'*Entrée* au Nord; mais nous ne connoissons pas les lieux où ils se tiennent. Indépendamment de

la première guignette que j'ai décrite, nous en trouvâmes sur les côtes une seconde, qui est de la grandeur d'une alouette, et qui a beaucoup d'affinité avec la *burre* (1), et un pluvier qui diffère peu de notre alouette de mer commune.

Il y a plus de poissons que d'oiseaux ; mais les espèces n'en sont pas très-variées : diverses circonstances néanmoins donnent lieu de croire qu'elles le sont davantage à certaines saisons. Voici celles que nous trouvâmes en plus grand nombre : le hareng ordinaire, dont la longueur excède à peine sept pouces ; une espèce moindre, qui est la même que l'anchois et la sardine, mais un peu plus grosse ; une brême blanche ou couleur d'argent, et une seconde d'un brun doré, qui a une multitude de rayures étroites, bleues et longitudinales. Les harengs et les sardines arrivent sans doute en vastes radeaux, et seulement à des époques fixes, selon leur habitude reconnue. Les deux espèces de brême dont je viens de parler sont ensuite les plus abondantes, et celles qui ont pris toute leur croissance pèsent au-moins une livre. Parmi les poissons qui sont rares, j'indiquerai d'abord de petits *sculpins* bruns, tels que celui qu'on trouve sur la côte de *Norwège* ; un autre d'une teinte rouge brunâtre ; le poisson de gelée (2), un quatrième qui ressemble un peu au *bull head* (3) qui a la peau dure, et qui est dénué d'écailles. Les Naturels

(1) Je n'ai pu découvrir le nom que porte cet oiseau dans l'Ornithologie françoise, et j'ai conservé le mot anglois.

(2) Il y a dans l'original *frost fish*.

(3) Le mot anglois signifie *tête de taureau* ; mais je ne sache pas qu'il y ait un poisson de ce nom dans l'Ictyologie françoise.

nous apportèrent plusieurs fois, vers le temps de notre départ, une petite morue brunâtre, tachetée de blanc; un poisson rouge de la même grandeur, que quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu dans le *détroit de Magellan*, et un troisième qui diffère peu de la *hake* (*): on y trouve aussi une quantité considérable de ces poissons appelés *chimaerae*, auxquels quelques auteurs donnent le nom de loups, de la grosseur du *pezegallo* ou du poisson éléphant, avec lequel ils ont beaucoup de rapport. Les requins fréquentent aussi l'*Entrée*; car les Naturels avoient des dents de cette espèce de poisson, et nous vîmes des morceaux de rayes qui sembloient avoir fait partie d'un individu assez gros. Les autres animaux de mer dont je dois faire mention ici, sont une petite *méduse* en forme de croix, le poisson étoilé, qui diffère peu des étoiles ordinaires, deux petites espèces de crabes, deux autres que les Naturels nous apportèrent: la première, d'une substance épaisse, compacte et gélatineuse, et la seconde, une espèce de tube ou de tuyau à membranes, qu'on détache probablement des rochers. Nous achetâmes d'ailleurs un jour une très-grosse sèche.

Il y a autour des rochers une multitude de grosses moules, et beaucoup d'oreilles de mer, et nous vîmes souvent des coquilles de *chamae* unies, assez grandes. Il faut compter parmi les espèces plus petites, des *trochi* de deux sortes, un *murex* curieux, des vis striés, et une limace, dont chacune, vraisemblablement, est particulière à

(*) C'est aux Naturalistes à consulter les livres anglois, afin de connoître l'espèce des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des plantes dont je n'ai pu découvrir le nom en françois.

cette contrée; du-moins je ne me souviens pas de les avoir vus par la même latitude dans l'un ou l'autre hémisphère. On y trouve de plus de petites petoncles unies, des lepas; et des Sauvages étrangers qui arrivèrent près de nous, portoient des colliers d'une petite *volute* ou *panamae* bleuâtre. Quelques-unes des moules ont une palme de longueur; plusieurs offrent d'assez grosses perles; mais les moules et les perles sont d'une vilaine forme et mal colorées. Il paroît qu'il y a du corail rouge dans l'*Entrée* ou quelque part sur la côte, car nous en vîmes des morceaux ou des branches d'une assez grande épaisseur dans les pirogues des Naturels du pays.

Nous ne remarquâmes dans les bois, parmi les animaux du genre des reptiles, que des serpens bruns de deux pieds de longueur, qui ont des rayures blanchâtres sur le dos et sur les côtés, et qui ne font point de mal, puisque les Sauvages les tenoient souvent à la main; et des lézards d'eau, brunâtres: ces lézards ont la queue exactement pareille à la queue des anguilles, et ils fréquentoient les petites mares stagnantes qui sont autour des rochers.

La famille des insectes paroît être plus considérable: quoique la saison où ils se montrent ne fît que commencer, nous aperçûmes quatre ou cinq espèces de papillons qui n'avoient rien de particulier; un nombre assez grand de grosses abeilles, quelques-unes de nos teignes de groseilles, deux ou trois sortes de mouches, quelques escarbots et quelques mousquites qui étoient peu incommodes, et qui pendant l'été doivent être plus multipliées et plus fatigantes dans un pays si rempli de bois.

Quoique nous ayons trouvé du fer et du cuivre dans cette

partie de l'*Amérique*, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'aperçûmes aucune espèce de minerai, si j'en excepte une substance grossière et rouge, de la nature de la terre ou de l'ocre dont les Naturels se servent pour se peindre le corps, et qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi du fard blanc et du fard noir qu'ils emploient au même usage; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

Outre la pierre dure ou le rocher des montagnes et des côtes, qui renferme quelquefois des morceaux d'un quartz grossier, nous trouvâmes parmi les Naturels des ouvrages d'un granit noir qui n'étoit remarquable ni par sa dureté, ni par la finesse du grain; une pierre à aiguiser grisâtre, la pierre à rasoir ordinaire de nos charpentiers, et des morceaux d'une seconde, noire, et peu inférieure à la pierre fine à aiguiser : ces morceaux étoient plus ou moins grossiers. Les Naturels se servent aussi du *mica* à feuilles transparentes, ou du verre de *Russie*, et d'une espèce de substance martiale brune et à feuilles, et ils nous apportèrent quelquefois du cristal de roche assez transparent. Il est vraisemblable qu'on trouve les deux premières substances près de l'*Entrée*, car les habitans nous parurent en avoir une quantité assez considérable; mais le cristal de roche semble venir de plus loin, où il est très-rare, puisque les Sauvages ne nous en vendirent qu'avec répugnance. Plusieurs des morceaux étoient octangulaires, et nous jugeâmes que la main de l'ouvrier leur avoit donné cette forme.

La taille de ces Sauvages est au-dessous de la taille or-

dinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse; ils ont le corps bien arrondi sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paroissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres : le visage de la plupart est rond et plein; il est large quelquefois, et il offre des joues proéminentes ; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes: leur nez applati à la base présente de larges narines et une pointe arrondie : ils ont le front bas, les yeux petits, noirs et plus remplis de langueur que de vivacité ; les lèvres larges, épaisses et arrondies, les dents assez égales et assez bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquoient absolument de barbe, ou ils en avoient une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défectuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins ; car quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portoient une barbe épaisse sur tout le menton, et même des moustaches sur la lèvre supérieure, lesquelles descendoient obliquement vers la mandibule inférieure (*). Leurs

(*) Dans l'énumération des singularités les plus curieuses de l'Histoire naturelle de l'espèce humaine, on a cité les peuplades de l'*Amérique*, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'elles ont une quantité considérable de cheveux. L'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* ; le Docteur Robertson, dans son *Histoire d'Amérique* ; et, en général, les écrivains dont l'autorité est la plus imposante, donnent ce fait pour incontestable. Puisque le Capitaine Cook le contredit, du-moins en ce qui a rapport à la peuplade d'*Amérique*, avec laquelle il a eu des entrevues à *Nootka*, n'est-il pas juste d'engager les auteurs dont je viens de parler, à examiner de nouveau la question ? On peu

sourcils sont peu fournis et toujours étroits, mais ils ont une quantité considérable de cheveux très-durs, très-forts, et

---

d'ailleurs citer d'autres témoins que M. Cook ; le Capitaine Carver a trouvé aussi de la barbe aux Sauvages établis dans l'intérieur du Continent de l'*Amérique*. « D'après des recherches très-multi-» pliées et un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré le res-» pect que j'ai pour l'autorité de M. de Paw et de M. Robertson, » sur d'autres points, déclarer que leurs assertions sont erronées, » et qu'ils connoissent d'une manière imparfaite les usages des » Indiens. Lorsque ces peuples ont passé l'âge de puberté, leur » corps, dans leur état naturel, est couvert de poils, ainsi que » celui des Européens. Les hommes, il est vrai, jugeant la barbe » très-incom[illegible], se donnent beaucoup de peine pour s'en » débarrasser, et on ne leur en voit jamais que lorsqu'ils de-» viennent vieux, et qu'ils négligent leur figure. — Les Nando-» wesses et les Tribus éloignées l'arrachent avec des morceaux » d'un bois dur, qui forment des pincettes ; ceux qui commu-» niquent avec les Européens se procurent du fil d'archal, dont » ils font une vis ou un tire-bourre ; ils appliquent cette vis sur » leur barbe, et en pressant les anneaux, et en donnant une » secousse brusque, ils arrachent les poils qu'ils ont saisis ». *Voyages de Carver*, p. 224 et 225 de l'original. M. Maraden, qui cite aussi Carver, fait une remarque digne d'attention : il fait observer que le masque de l'armure de Montézuma, conservé à Bruxelles, a de très-larges moustaches, et que les Américains n'auroient [illegible] imité cet ornement, si la nature ne leur en eût offert le modèle. Les observations faites par M. Cook, sur la côte Ouest de l'*Amérique Septentrionale*, jointes à celles de Carver, dans l'intérieur de ce Continent, et confirmées par le masque mexicain dont on vient de parler, sont plus que suffisantes pour être de l'avis de M. Marsden, qui s'énonce d'une manière si modeste : « Sans les autorités nombreuses et respectables d'après » lesquelles on assure que les Naturels d'*Amérique* manquent » naturellement de barbe, je penserois qu'on a adopté trop à la » hâte l'opinion commune sur ce sujet, et que si les Américains » manquent de barbe à l'époque de l'âge mûr, c'est parce qu'ils » contractent de bonne heure l'habitude de l'arracher, ainsi que

sans aucune exception noirs, lisses et flottans sur les épaules. Leur col est court. La forme de leurs bras et de leur corps n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général petits en proportion des autres parties, sont courbés et mal-faits; ils ont de grands pieds d'une vilaine forme, et les chevilles du pied trop saillantes; ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'asseient beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues et dans leurs maisons.

Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps est incrusté de peintures et de saletés, toutefois nous engageâmes quelques individus à se bien nettoyer, et la blancheur de la peau de ceux-ci égaloit presque la blancheur de la peau des Européens; mais elle offroit la nuance pâle des peuples du midi de l'*Europe*. Leurs enfans dont la peau n'avoit jamais été couverte de peintures, égaloient les nôtres en blancheur. Quelques-uns des jeunes gens comparés au gros du peuple ont la physionomie assez agréable; mais il paroît que c'est uniquement l'effet de cette teinte vermeille naturelle à la jeunesse, et lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, leur visage n'offre plus rien de particulier. En tout, l'uniformité de la physionomie des individus de la nation entière, est très-remarquable; elle manque toujours d'expression, et elle annonce des esprits lourds et flegmatiques.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même

» les Insulaires de *Sumatra*. J'avoue qu'il me resteroit moins » de doutes sur la justesse de cette opinion, si l'on prouvoit qu'ils » ne sont pas dans l'usage de s'arracher la barbe, comme je le » suppose ». *History of Sumatra*, p. 39—40.

teint et les mêmes proportions que les hommes ; il n'est pas aisé de les reconnoître, car on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits qui distingue le sexe dans la plupart des contrées, et à peine en vîmes-nous une seule parmi les jeunes, qui pût avoir la moindre prétention à la beauté.

Leur vêtement ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure d'une bande étroite de fourrure, et à l'extrémité inférieure de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche et il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon ; un autre cordon l'assujétit par derrière ; ainsi les deux bras sont en liberté ; il couvre le côté gauche, et si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'un natte grossière ou de poil) ne le serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Pardessus ce premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau, de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête, et reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes et le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur; ce chapeau est d'une belle natte: une houppe arrondie et quelquefois en pointe ou une touffe de glands de cuir le décore fréquemment au sommet, et on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

Outre le vêtement que je viens de décrire, et qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils

sont en-dehors; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des vêtemens de poils dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils laissent flotter leurs cheveux; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entre eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En tout, leur vêtement est commode, et il ne manqueroit pas d'élégance s'ils le tenoient propre; mais comme ils barbouillent sans cesse leur corps d'une peinture rouge tirée d'une substance grossière de la nature de l'argile ou de l'ocre mêlée avec de l'huile, leur habit a une odeur rance très-désagréable, et il se graisse extrêmement. Il annonce la saleté et la misère; et ce qui dégoûte encore davantage, leur tête et leurs vêtemens sont pleins de poux, qu'ils prennent et qu'ils mangent avec beaucoup de tranquillité.

Quoique leurs corps soient toujours couverts d'une peinture rouge, ils se barbouillent fréquemment le visage d'une substance noire, rouge et blanche, afin que leur figure produise plus d'effet: quand ils ont cette dernière enluminure, leur mine est pâle et affreuse, et on a de la peine à les regarder. Ils parsèment cette peinture d'un *mica* brun qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entre eux est percé d'un assez grand trou et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poil ou des morceaux de cuivre que nos grains de verre ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre

un trou dans lequel ils passent une petite corde ; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture est si étroite qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes : cet ornement tombe ainsi sur la lèvre supérieure. Ils employoient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre qu'ils achetoient avec empressement. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands ou d'un large bracelet d'une seule pièce et d'une matière noire et luisante de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir et de nerfs d'animaux qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur vêtement et leur parure de tous les jours ; mais ils ont des habits et des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires : ils les mettent lorsqu'ils font des visites de cérémonie, et lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours, qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé ; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes ; la garniture offre divers dessins assez agréables. Ils les portent séparément, ou par-dessus leurs *autres habits*. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun, est composé d'osier ou d'écorce à demi battue : leur chevelure est ornée en-même-temps de larges plumes, et en particulier de plumes d'aigle, ou elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toute sorte de façons ; les parties supérieures et les parties inférieures offrent

différentes couleurs, qu'on prendroit pour autant de balafres récentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliquée sur la peau de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières, et qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, et séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : plusieurs la lient parderrière, selon notre usage, et ils y placent des rameaux du *Cypressus thyoides*. Dans cet attirail, ils ont une mine vraiment sauvage et vraiment grotesque : elle devient plus bizarre encore et plus terrible, lorsqu'ils prennent ce que l'on peut appeler leur *équipage monstrueux*. Cet équipage monstrueux est composé d'une multitude infinie de masques de bois sculpté, qui se posent sur le visage, ou sur la partie supérieure de la tête ou du front ; les uns représentent une tête d'homme, et on y remarque des cheveux, de la barbe et des sourcils ; d'autres représentent des têtes d'oiseaux, et en particulier des aigles et des quebrantahuessos ; et un grand nombre des animaux terrestres ou marins, tels que des loups, des aigles, des marsouins, etc. En général, ces figures excèdent la grandeur naturelle : elles sont peintes, et souvent parsemées de morceaux de *mica* foliacé, qui leur donnent de l'éclat, et qui en augmentent la difformité. Ce n'est pas tout, ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, qui sont peints de la même manière, et qui se projettent en saillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces déguisemens, que l'un des Sauvages qui n'avoit point de masque mit sa tête dans un chaudron d'étain qu'il venoit de rece-

voir de nous. J'ignore si la religion entre pour quelque chose dans cette mascarade extravagante; s'ils l'emploient dans leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par leur aspect effrayant, lorsqu'ils marchent au combat; ou enfin si c'est un moyen d'attirer les animaux, quand ils vont à la chasse : mais on peut conclure que si des voyageurs, dans un siècle ignorant et crédule où l'on supposoit l'existence d'une foule de choses peu naturelles ou merveilleuses, avoient rencontré un certain nombre de Sauvages ainsi équipés, et s'ils ne les avoient pas examinés d'assez près, ils n'auroient pas manqué de croire, et dans leurs relations ils n'auroient pas manqué de faire croire aux autres, qu'il existoit une race d'êtres tenant de la nature de la bête et de celle de l'homme; ils se seroient trompés d'autant plus aisément, qu'outre des têtes d'animaux sur des épaules d'hommes, ils auroient vu les corps entiers de ces espèces de monstres couverts de peaux de quadrupèdes (*).

Le seul habit spécialement destiné à la guerre, que nous ayons observé parmi les Naturels de *Nootka*, est un manteau de cuir double et très-épais, qui nous parut être une peau d'élan ou de buffle tannée. Ils l'attachent de la manière ordinaire; et il est d'une telle forme qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, et descendre en même-temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits, mais selon ce que les Sauvages nous dirent par signes, les piques elles-mêmes

(*) La réflexion de M. Cook offre une excellente apologie aux admirateurs d'Hérodote en particulier, sur ses contes merveilleux de cette espèce. (*Note de l'Editeur.*)

ne peuvent le percer : ainsi on doit le regarder comme leur cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, et suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes; et dès qu'ils se remuent, ils produisent un bruit fort, presque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne sais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis, ou si c'est un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil; car nous assist mes à un de leurs concerts, dirigé par un homme qui étoit revêtu de ce manteau, et qui portoit un masque sur le visage.

On ne peut voir sans une sorte d'horreur ces Sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire; mais lorsqu'ils ne sont pas équipés de cette manière, lorsqu'ils portent leurs habits ordinaires et qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paroissent au contraire d'un caractère paisible, flegmatique et indolent. Ils semblent dénués de cette vivacité si agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards; leur gravité est peut-être un effet de leur disposition habituelle plutôt que d'un sentiment de convenance, ou la suite de leur éducation; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paroissent incapables de s'exprimer complètement par leur langage ou par leurs gestes.

Les discours qu'ils prononcent lorsqu'ils ont entre eux des altercations et des disputes, ou lorsqu'ils veulent expo-

ser leurs sentimens d'une manière publique en d'autres occasions, ne sont guères composés que de phrases très-courtes, ou plutôt de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton et avec le même degré de force. Chacune de ces phrases et chacun de ces mots est accompagné d'un seul geste, qui consiste à jeter le corps entier un peu en avant, tandis que les genoux se plient, et que les bras pendent sur les côtés.

Puisqu'ils apportèrent à notre marché des crânes et des ossemens humains, on n'a que trop de raison de croire qu'ils traitent leurs ennemis avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractère de presque toutes les Tribus non civilisées, dans chaque siècle et dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particulière dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs dispositions à cet égard ; ils paroissent avoir d la docilité, de la politesse naturelle et de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, et comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais aperçu que ces accès de colère portassent sur d'autres que sur les parties intéressées. Quand ils avoient des querelles entre eux, ou avec quelques-uns d'entre nous, les spectateurs qui ne se mêloient point de la dipute, conservoient autant d'indifférence que s'ils n'avoient pas su de quoi il s'agissoit. Si l'un d'eux poussoit des cris de rage ou de gronderie, ce que j'ai vu souvent sans pouvoir découvrir la cause et l'objet de son déplaisir, aucun de ses compatriotes ne faisoit attention à lui. Ils ne laissent échapper dans ces occasions aucun signe de frayeur; mais

ils paroissent déterminés à punir l'insulte, quoi qu'il puisse en arriver : lors même que la querelle nous regardoit, notre supériorité ne leur inspiroit point du tout de crainte; et ils montroient contre nous la même ardeur de vengeance que contre leurs compatriotes.

Leurs autres passions, et en particulier la curiosité, semblent engourdies à bien des égards : car peu d'entre eux témoignèrent le désir de voir et d'examiner des choses qu'ils ne connoissoient en aucune manière, et qui auroient excité leur surprise et leur étonnement, s'ils ressentoient l'envie de s'instruire : ils ne cherchèrent jamais qu'à se procurer les articles qu'ils connoissoient et dont ils avoient besoin; ils regardoient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement et nos manières si peu semblables aux leurs, la forme et la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux, ne parurent ni exciter leur admiration, ni fixer leur attention.

On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse, qui semble fort grande. D'un autre côté, ils paroissent susceptibles, à certains égards, des passions tendres; car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave et sérieuse, mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants, auxquels une multitude d'hommes prend part, ainsi que je l'ai déjà dit en parlant de ceux qu'ils exécutèrent dans leurs pirogues afin de nous amuser. Leurs airs ont ordinairement de la lenteur et de la gravité; mais leur musique n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celle de la plupart des Nations sauvages; les variations en sont très-nombreuses et très-expressives, et elles offrent des cadences et une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en règle, un seul

homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave; et pour marquer la mesure, il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractère; car nous entendîmes, à diverses reprises, des stances qui étoient d'un ton plus gai et plus animé, et même qui avoient quelque chose de comique.

Un grelot et un petit sifflet d'environ un pouce de longueur, et avec lequel on ne peut faire aucune variation, puisqu'il n'a qu'un ton, sont les seuls instrumens de musique que j'ai observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent; mais je ne sais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet, à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers, et qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens et les cris. Je vis un jour un des Sauvages revêtu d'une peau de loup, dont la tête étoit au-dessus de la sienne, et qui, pour imiter cet animal, poussoit des sons avec un sifflet qu'il avoit dans sa bouche. La plupart des grelots ont la forme d'un oiseau; le ventre renferme un petit nombre de cailloux, et la queue tient lieu de manche; ils en ont néanmoins qui ressemblent davantage aux grelots de nos enfants.

Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre marché laissèrent voir de la disposition pour la friponnerie; ils vouloient emporter nos marchandises sans rien donner en retour; mais, en général, cela n'arrivoit guères, et nous eûmes bien des raisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans le commerce. Toutefois ils désiroient si vivement d'obtenir du fer et du cuivre, ou tout autre métal, que peu d'entre eux eurent la force de résister à l'envie de voler cet article précieux, quand ils en trouvèrent l'occa-

sion. Les habitans des Isles de la Mer du Sud, ainsi qu'on le voit par un grand nombre de traits rapportés dans ce Journal, nous voloient tout ce qui leur tomboit sous la main, sans jamais examiner si leur proie leur seroit inutile ou de quelque usage. La nouveauté des objets suffisoit seule pour les déterminer à mettre en œuvre toute sorte de moyens indirects afin d'effectuer leur vol; d'où il résulte qu'ils étoient excités par une curiosité enfantine plutôt que par une disposition malhonnête. On ne peut justifier de la même manière les Naturels de l'Entrée de *Nootka* qui envahirent nos propriétés; ils étoient voleurs dans toute la force du terme, car ils ne nous dérobèrent que les choses dont ils pouvoient tirer parti et qui avoient à leurs yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous, ils n'estimoient que nos métaux. Ils ne touchèrent jamais ni à notre linge, ni à d'autres choses de cette espèce, que nous pouvions laisser la nuit à terre, sans nous donner la peine de les garder. La cause qui les excitoit à nous piller doit produire habituellement le même effet; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux, et qu'il donné sur-tout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.

CHAPITRE III.

Manière dont les habitans de Nootka *construisent leurs maisons. Description de l'intérieur de ces maisons. Meubles et ustensiles. Figures de bois. Occupations des hommes. Occupations des femmes. Nourritures animales et végétales. Manière de les préparer. Armes. Manufactures et arts mécaniques. Sculpture et Peinture. Pirogues. Attirail de pêche et de chasse. Outils de fer : comment ce métal s'est introduit ici. Remarques sur la langue. Petit vocabulaire. Observations astronomiques et nautiques faites dans l'Entrée de* Nootka.

Il ne paroît pas y avoir dans l'*Entrée* d'autres bourgades ou villages que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut, avec assez d'exactitude, évaluer le nombre des habitans d'après celui des pirogues qui environnèrent les vaisseaux le lendemain de notre arrivée : elles montoient à environ cent, qui, en prenant un terme moyen très-bas, contenoient cinq personnes chacune ; mais comme nous y vîmes très-peu de femmes, de vieillards, d'enfans ou de jeunes gens, je crois adopter une évaluation foible et non pas exagérée, en supposant quatre fois plus de monde, ou deux mille âmes dans les deux bourgades.

Le village qui est à l'Ouest de l'*Entrée* se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide

depuis la grève jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire dans l'espace où il est situé.

Les maisons sont disposées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières, par des sentiers étroits qui mènent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucun; car, malgré les divisions faites par les sentiers qui mènent du bas en haut, il n'y a point de division régulière ou complette, en-dehors ou en-dedans, qui sépare les divers appartemens de cette file de cabanes dont la construction est bien grossière. Ce sont de très-longues et très-larges planches (*), dont les bords portent sur ceux de la planche voisine, et qui sont attachées ou liées çà et là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en-dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en-dedans il y a des poteaux plus gros, posés de travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le derrière étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et elles sont mobiles, de manière qu'on peut, en

(*) Les habitations des Naturels établis sur cette côte de l'*Amérique*, plus au Nord, à l'endroit où l'équipage de Behring débarqua en 1741, paroissent ressembler à celles de *Nootka*; voici la description qu'en fait Muller: « Les cabanes étoient de bois, » revêtues de planches bien unies, et même é hancrées en quel- » ques endroits ». Muller, *Découvertes*, p. 255.

les rapprochant, écarter la pluie, ou lorsque le temps est beau, les séparer et laisser par-là entrer le jour et donner une issue à la fumée. En tout elles offrent un asile misérable et elles annoncent peu d'adresse ou de soin; car quoique les planches de côté soient jointes en quelques endroits d'une manière assez exacte, elles sont absolument ouvertes en d'autres, et il n'y a point de portes : on n'y arrive que par un trou où la longueur inégale des planches a laissé par hasard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne sont pas posées de toute leur longueur, et elles présentent un espace ouvert de deux pieds, qui sert d'entrée. Les Naturels pratiquent aussi dans les flancs des trous ou des fenêtres par lesquelles ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité, et elles sont couvertes de morceaux de natte qui écartent la pluie.

Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on voit, sans interruption, d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des commencemens, ou plutôt des traits de séparation pour la commodité des différentes familles, ces espèces de divisions n'interceptent pas la vue, et elles n'offrent souvent que des morceaux de planche, qui se prolongent de côté vers le milieu de l'habitation; si elles étoient achevées, le tout pourroit être comparé à une longue écurie, qui offre une double rangée de postes et un large passage dans le milieu : chacune présente, près des côtés, un petit banc de planches, élevé de cinq ou six pouces sur le niveau du plancher, et couvert de nattes qui servent à la famille de sièges et de lits. La longueur de ces bancs est ordinairement de sept ou huit pieds et leur largeur de quatre ou cinq. L'endroit où on

fait le feu, qui est sans âtre et sans cheminée, se trouve au milieu du plancher entre les bancs. Il y avoit, dans une maison qui étoit à l'extrémité d'une rue du milieu, et presque entièrement séparée des autres par une cloison élevée bien exacte, et la plus régulière que j'aie jamais vue quant au dessin, quatre de ces bancs, occupés chacun par une famille particulière; ils étoient placés dans les coins, sans que des planches marquassent aucune séparation, et le milieu de la cabane paroissoit commun aux quatre familles.

Un grand nombre de caisses et de boîtes de toutes les dimensions, qui sont ordinairement entassées les unes sur les autres près des côtés ou des extrémités de la maison, et qui contiennent leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques, et les autres choses auxquelles ils mettent du prix, composent sur-tout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles, et alors la première est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanières de cuir; nous en remarquâmes de plus grandes, qui avoient un trou carré taillé dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'ils y renferment. Elles sont souvent peintes en noir, et garnies de dents de divers animaux ou ornées d'une frise et de figures d'oiseaux et de quadrupèdes : des seaux ou baquets carrés ou oblongs, dans lesquels ils gardent de l'eau et diverses choses, des coupes et des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long et de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent; des paniers d'osier, des sacs de natte, etc., forment à-peu-près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de

pêche, ainsi que tous leurs effets, se trouvent épars à terre ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre; l'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion; les bancs qui leur servent de lits sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes plus propres et plus belles que celles sur lesquelles ils s'asseoient ordinairement dans leurs pirogues.

La mal-propreté et la puanteur de leurs habitations égalent au-moins le désordre qu'on y remarque; ils y sèchent et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles mêlées aux os et aux fragmens qui sont la suite des repas, et à d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables de cochons; on respire par-tout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile et de fumée.

Malgré ce désordre et ces ordures, la plupart des maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce sont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dressés séparément ou par couples, à l'extrémité supérieure de la cabane: le haut représente un visage d'homme; les bras et les mains se trouvent taillés dans les côtés et peints de différentes couleurs; l'ensemble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils appeloient ces statues du nom général de *Klumma*, et de celui de *Natchkoa* et de *Matseeta*, deux d'entre elles, qui étoient en face l'une de l'autre, à la distance de trois ou quatre pieds, et que nous vîmes dans l'une des maisons. M. Webber a dessiné l'intérieur de l'une de ces habitations, et la gravure en donnera une idée plus exacte que je ne pour-

rois la donner ici. Les statues étoient couvertes d'une natte que les Naturels ne se soucioient point du tout d'ôter; et lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils nous en parlèrent toujours d'une manière très-mystérieuse. Il paroît qu'ils sont dans l'usage de leur faire quelquefois des offrandes; nous le crûmes du-moins, sur différens signes par lesquels ils semblèrent nous inviter à leur offrir quelque chose (*). D'après ces observations, nous pensâmes

(*) Il paroît que M. Webber fut obligé de réitérer souvent ses offrandes avant qu'on voulût lui permettre d'achever son dessin. Voici des détails qu'il nous a communiqués lui-même : « Après » avoir dessiné une vue générale de leurs habitations, je voulus » dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes, afin d'avoir assez » de matériaux pour donner une idée parfaite de la manière de » vivre des Naturels de l'*Entrée de Nootka*. Je ne tardai pas à » en découvrir une propre à mon objet. Tandis que je m'occu- » pois de ce travail, un homme s'approcha de moi, tenant un » grand couteau à la main. Il parut fâché lorsqu'il vit mes yeux » fixés sur deux statues d'une proportion gigantesque, peintes à » la manière du pays, et placées à une extrémité de l'apparte- » ment; comme je fis peu d'attention à lui, et que je continuai » mon ouvrage, il alla tout de suite chercher une natte, qu'il » plaça de manière à m'ôter la vue des statues. Etant à-peu-près » sûr que je ne trouverois plus une occasion d'achever mon des- » sin, et mon projet ayant quelque chose de trop intéressant » pour y renoncer, je crus devoir acheter la complaisance de cet » homme. Je lui offris un des boutons de mon habit : ce bouton » étoit de métal, et je pensai qu'il seroit bien aise de l'avoir. Mon » bouton produisit l'effet que j'en espérois; car le Sauvage en- » leva la natte, et il me permit de reprendre mes crayons. J'eus » à-peine tiré quelques traits, qu'il revint couvrir de nouveau les » statues avec sa natte : il répéta sa manœuvre jusqu'à ce que je » lui eusse donné un à un tous mes boutons; et lorsqu'il s'aperçut » qu'il m'avoit complètement dépouillé, il ne s'opposa plus à ce » que je désirois ».

assez naturellement qu'elles représentent leurs Dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion, ou aux superstitions du pays; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en font; car avec une très-petite quantité de fer ou de cuivre, j'aurois pu acheter tous les Dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étoient des Dieux : on me proposa d'acheter chacune de celles que je vis, et j'en achetai en effet deux ou trois petites.

La pêche et la chasse des animaux de terre et de mer, destinées à la subsistance des familles, paroissent être la principale occupation des hommes; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons : les femmes au contraire y fabriquoient des vêtemens de lin ou de laine, et elles y préparoient des sardines; elles les y apportent aussi du rivage dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la grève au retour de la pêche. Elles montent de petites pirogues et elles recueillent des moules et divers coquillages; elles vont peut-être en mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paroissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne leur proposent point de manier eux-mêmes la pagaie; et ils ne témoignent d'ailleurs ni égards ni tendresse. La classe des jeunes gens nous parut être la plus indolente et la plus oisive; nous les rencontrions en groupes séparés, qui se vautroient au soleil, ou qui, semblables aux cochons, se rouloient dans le sable absolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence : les femmes étoient toujours vêtues, et elles se conduisoient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écartèrent jamais

de la pudeur et de la modestie convenables à leur sexe; ces qualités sont d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne semblent pas susceptibles de honte. Il est impossible toutefois qu'une seule visite de quelques heures (car la première ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes sur leur manière de vivre et leurs occupations habituelles : il y a lieu de croire que la bourgade entière suspendit à notre arrivée la plupart de ses travaux, et que notre présence changea la manière d'être de ces Sauvages dans l'intérieur de leurs maisons, aux temps où ils sont abandonnés à eux-mêmes. Les visites multipliées qu'un si grand nombre d'entre eux nous firent aux vaisseaux nous procurèrent un moyen peut-être plus sûr de nous former une idée de leur caractère, et même à quelques égards, de leur manière de vivre. Il paroît qu'ils passent une grande partie de leur temps dans leurs pirogues, du-moins durant l'été; car nous observâmes que non-seulement ils y mangent, que non-seulement ils y couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs habits et qu'ils s'y vautrent au soleil, ainsi que nous les avions vus se vautrer nus au milieu de leurs bourgades. Leurs grandes pirogues sont assez spacieuses pour cela et parfaitement sèches, et lorsqu'ils s'y font un abri avec des peaux, et qu'il ne pleut pas, ils y sont beaucoup mieux que dans leurs maisons.

Ils se nourrissent de tous les animaux et de tous les végétaux qu'ils peuvent se procurer; mais la portion de subsistances qu'ils tirent du règne animal est beaucoup plus considérable que celle qu'ils tirent du règne végétal. La mer, qui leur fournit des poissons, des moules, des coquillages plus petits et des quadrupèdes marins, est leur plus grande ressource. Ils ont sur-tout des harengs et des sar-

dines, les deux espèces de brêmes dont j'ai parlé plus haut et de la petite morue : ils mangent les harengs et les sardines dans leur état de fraîcheur ; ils en font de plus une provision de réserve, et après les avoir séchés et fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en carré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laites, qu'ils préparent d'une manière curieuse ; ils saupoudrent de ces laites et de ces œufs, de petites branches du pin du *Canada* et une longue herbe marine que les rochers submergés produisent en abondance, et ils mangent ensuite le tout; cette espèce de *kaviar* (si je puis me servir de ce terme) se garde dans des paniers ou des sacs de natte, et ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, et son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs et les laites de quelques poissons qui doivent être fort gros, si j'en juge par la taille des grains ; mais ce *kaviar* a quelque chose de rance à l'odorat et au goût; il paroît que c'est le seul poisson qu'ils préparent de cette manière afin de le conserver long-temps; car quoiqu'ils découpent et sèchent un petit nombre de brêmes et de *chimaerae*, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les fument pas comme les harengs et les sardines.

Les grosses moules, très-communes à l'*Entrée* de *Nootka*, sont le second article le plus important de leur régime diététique. Ils les grillent dans leurs coquilles ; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation ; quelquefois cependant ils les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres pro-

ductions marines, telles que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fond général de leur nourriture, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituels, lorsqu'on les compare aux articles dont je viens de parler.

Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément; ils découpent en larges morceaux la graisse ainsi que la chair; et après les avoir séchés comme ils sèchent les harengs, ils les mangent sans préparation. Ils tirent aussi une espèce de bouillon de la viande fraîche d'un autre animal, et leur procédé est singulier : ils mettent de l'eau et des morceaux de cette chair dans un baquet carré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes : ils y jettent de nouvelles pierres chaudes jusqu'à ce que l'eau et la viande aient assez bouilli : ils en ôtent les pierres dont je viens de parler, avec un bâton fendu qui leur sert de pincettes : le vase est toujours près du feu (*) : ce mets est commun dans leurs repas, et à le voir, on juge qu'il est fort et nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

On peut présumer aussi qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer et de baleines; les peaux de veaux marins et de loutres en effet étoient fort communes parmi eux, et nous aperçûmes une multitude d'instrumens de toute espèce destinés à la destruction de ces divers

(*) M. Webber a représenté cette opération dans son dessin de l'intérieur d'une maison de *Nootka*.

animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont elles pas favorables à cette chasse : nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche ; car nous remarquâmes un petit nombre de peaux et de pièces de viandes fraîches.

La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre : ils en tuent quelquefois ; mais il paroît que cela n'arriva guères durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes : il est probable que des échanges avec les autres Tribus leur en avoient procuré la plus grande partie. Enfin il paroît clair, d'après une multitude de circonstances, que cette peuplade tire de la mer presque toutes ces subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux, parmi lesquels les goëlands et les oiseaux océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la première place.

Les branches de pin du *Canada* et l'herbe marine qu'ils saupoudrent de laites de poisson ou de *kaviar*, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver : lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres qui prennent leur maturité plus ou moins tard. Les végétaux de cette dernière espèce qui nous parurent les plus communs, étoient deux sortes de racines liliacées, la première garnie d'une seule tunique et la seconde grénelée sur la surface ; elles sont douceâtres et mucilagineuses ; on les mange crues et on leur donne le nom de *makkate* et de *kooquoppa*. La racine appelée *aheita*, qui a presque la saveur de notre réglisse, et celle d'une fougère dont les feuilles n'étoient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans après ceux que je viens

d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, insipide, qui est à-peu-près de la grosseur de la *sarsa-parilla*; mais nous ne connoissons pas l'espèce de plante qui la produit. Ils se nourrissent, de plus, d'une racine qui est palmée et d'un gros volume; nous vîmes des Naturels qui la recueilloient aux environs du Village et qui la mangeoient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs, que le progrès de la saison leur en fournit une multitude que nous n'aperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines et de groseilliers de deux espèces dont ils peuvent manger les fruits; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseilliers et de celles de lis, au moment où ils les détachoient de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paroissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail; cependant ils en apportèrent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'aperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne sembloient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, et quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejetèrent comme quelque chose de peu naturel et de désagréable au goût.

Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrissent, car ils ne connoissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens, à moins qu'on ne veuille le trouver dans l'espèce de bouillon qu'ils tirent du marsouin: leurs vases étant de bois, ne pourroient résister au feu.

La mal-propreté de leurs repas répond parfaitement à la mal-propreté de leurs cabanes et de leurs personnes : il paroît qu'ils ne lavent jamais les augets et les plats de bois dans lesquels ils prennent leurs nourritures, et que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matières du dîner qui suit. Ils rompent aussi avec leurs mains et avec leurs dents toutes les choses solides ou coriaces ; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pièces ; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits et embouchées, quoique cet expédient plus commode et plus propre ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté ; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs pirogues, à tous les momens de la journée ; mais lorsque nous allâmes reconnoître le village, nous remarquâmes que vers midi, ils préparent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, et je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

Ils ont des arcs et des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts d'os, qui ressemblent un peu au *patoo-patoo* de la *Nouvelle-Zélande*, une petite hache qui diffère peu du *tomahawk* ordinaire d'*Amérique* : la pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quelques-uns des traits est de fer ; mais elle est ordinairement d'os et dentelée. Le tomahawk est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, et

l'autre établie sur un manche de bois ; le manche ressemble à la tête et au cou d'une figure humaine ; la pierre est posée dans la bouche, et on la prendroit pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* et de *tsukeah*. Ils ont une autre arme de pierre appelée *seeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe carrée.

D'après le grand nombre d'armes de pierres, et d'autres matières qu'on voit parmi eux, il paroît sûr qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps ; et la multitude des crânes humains qu'ils apportèrent à notre marché prouve d'une manière trop convaincante que leurs guerres sont fréquentes et meurtrières.

Leurs manufactures et leurs arts mécaniques sont bien plus étendus et bien plus ingénieux, par rapport au dessin et à l'exécution, que ne l'annonce le peu de progrès de leur civilisation à d'autres égards. Les vêtemens de lin et de poil dont ils se couvrent, doivent être la première chose qui les occupe, et ce sont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce d'un pin qu'ils rouissent et qu'ils battent, comme on rouit et comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas; mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une manière convenable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux autres qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de façon que l'ouvrier, assis sur ses jarrets, au-dessus de cette machine bien simple, y noue des fils tressés, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce. D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier ; mais les fais-

ceaux qui demeurent entre les divers nœuds remplissent les intervalles et la rendent assez impénétrable à l'air; elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus douce et plus souple. Quoique leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue; mais les diverses figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les a travaillés au métier; car il est fort peu vraisemblable que ces Sauvages aient assez d'adresse pour finir un ouvrage si compliqué autrement qu'avec leurs mains. Les étoffes ont différens degrés de finesse; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossières, et d'autres égalent presque nos couvertures les plus fines; elles sont même plus douces et plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet qui en est la matière première, paroît venir de différens animaux, tels que le renard et le *lynx* brun; celui qui vient du *lynx* est le plus fin, et dans son état naturel, il a presque la couleur de nos laines brunes grossières: mais en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec beaucoup de goût; ils offrent ordinairement diverses couleurs: les plus communes sont le brun foncé ou le jaune; cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

Les arts d'imitation se tiennent de fort près, et il ne faut pas s'étonner que ces Sauvages, qui savent travailler des figures sur leurs vêtemens et les sculpter sur le bois, sachent aussi les dessiner en couleurs. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine peintes sur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fussent grossièrement exécu-

tées, elles prouvent du-moins que malgré leur ignorance absolue de ce qui a rapport aux lettres, et outre les faits dont ils gardent le souvenir par leurs chants et leurs traditions, ils ont quelques notions d'une méthode pour rappeler et représenter d'une manière durable ce qui se passe dans le pays. Nous observâmes d'autres figures peintes sur leurs meubles et leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles qui ont une signification déterminée et reconnue, ou si ce sont uniquement des effets de l'imagination et du caprice.

La construction des pirogues est fort simple; mais elles paroissent très-propres à l'usage auquel on les destine: un seul arbre compose les plus étendues, qui portent vingt hommes et quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, sept de large et trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu-à-peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'arrière se termine brusquement et par une ligne perpendiculaire: elles présentent une bosse au sommet de l'étambot; mais l'avant se prolonge davantage; il se déploie en lignes horizontale et verticale, et il se termine par une pointe en saillie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations n'ont aucun ornement: mais quelques-unes sont chargées d'un peu de sculpture et ornées de dents de veaux marins posées sur la surface en forme de clous pareils aux dents qu'on voit sur leurs masques et sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espèce de proue sur-ajoutée; cette proue sur-ajoutée ressemble à un large taille-mer, et elle représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres sièges ou d'autres appuis que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne,

placés en travers à mi-profondeur. Elles sont très-légères; et étant plates et larges, elles voguent sur les flots d'une manière assurée sans avoir un balancier : distinction remarquable entre les canots des peuplades américaines et ceux des parties méridionales des *Grandes-Indes* et des Isles de l'Océan Pacifique. Les pagaies sont petites et larges; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille épointée au sommet, plus étendue au milieu, et se retrécissant peu-à-peu jusqu'à la tige; leur largeur est d'environ cinq pieds : les Naturels habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité; car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse. Il est composé de filets, de hameçons, de lignes, et d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, et à-peu-près un demi-pouce d'épaisseur : chacun des bords dans les deux tiers de la longueur (l'autre tiers forme le manche), est garni de dents aiguës, d'environ deux pouces de saillie. Les Naturels s'en servent pour attaquer les harengs, les sardines et les autres petits poissons qui arrivent en radeaux; ils le plongent au milieu du radeau, et le poisson se prend sur ou entre les dents. Leurs hameçons sont d'os et de bois, et assez grossiers; mais les harpons avec lesquels ils frappent les baleines et les autres animaux de mer d'une moindre grosseur, annoncent un esprit fort inventif : il est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lesquelles est fixé le tranchant oval d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; et pour le jeter, ils emploient un bâton

de douze à quinze pieds de long ; la ligne ou la corde est attachée à une extrémité, le harpon est fixé à l'autre de manière à se détacher du bâton qui flotte sur l'eau comme une bouée lorsque l'animal s'enfuit avec le harpon.

Nous ne pouvons rien dire sur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne supposions qu'ils attaquent les espèces plus petites avec leurs traits, et les ours, les loups et les renards avec leurs piques. Ils ont, il est vrai, plusieurs filets qui paroissent destinés à cette chasse (*); car, lorsqu'ils les apportèrent à notre marché, ils les placèrent souvent sur leurs têtes afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piège, en se couvrant de peaux de bêtes et en marchant à quatre pieds : ils marchent ainsi d'une manière très-agile, et ils font en même-temps du bruit et une espèce de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions des masques ou des têtes sculptées qui représentent les divers animaux du pays, et même de véritables têtes d'animaux desséchés.

Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanières de peau et de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils sembloient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se

(*) Les Kamtchadales se servent de filets pour prendre la loutre de mer lorsque cet animal est sur la côte. Voyez les *nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe, p. 13 de l'original.

servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques et les barbes de leurs harpons, doivent être aussi des os de baleines.

Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois : ils ne paroissent pas en employer d'autres, du-moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives depuis qu'ils ont acquis la connoissance de ce métal, dont ils se servent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous sommes pas aperçus qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciseau et du couteau. Leur ciseau est un long morceau de fer plat, adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, et une peau de poisson de polissoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciseaux de huit ou dix pouces de longueur, et de trois ou quatre de large; mais en général, ils étoient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie; il y en a de très-grands, qui ont des tranchans recourbés, et qui ressemblent un peu à nos serpes, mais le taillant est sur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes étoient à-peu-près de la largeur et de l'épaisseur du cercle de fer qui environne les barriques; et la singularité de leur forme annonce qu'ils ne sont pas de fabrique européenne. Il est vraisemblable qu'on les a faits sur le modèle des premiers instrumens de pierre ou d'os dont ils se servoient jadis. Ils aiguisent ces outils de fer sur une ardoise grossière, et ils ont soin de les tenir toujours fort luisans.

Le fer, qu'ils appellent *seekemaile* (nom qu'ils donnent aussi à l'étain et à tous les métaux blancs), étant très-com-

mun, nous ne manquâmes pas de rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouvèrent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étoient habitués à une sorte de trafic et qu'ils aimoient à faire des échanges : nous nous aperçûmes bientôt qu'ils ne devoient pas cette connoissance à une entrevue passagère avec des étrangers; que c'étoit parmi eux un usage constant; que cet usage leur plaisoit beaucoup; et qu'ils savoient fort bien tirer parti de ce qu'ils vouloient nous vendre; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étoient sûrement de fabrique européenne, ou du-moins qui venoient d'un peuple civilisé, du fer et du cuivre, par exemple; il paroît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens ou des nations civilisées établies en d'autres parties de l'*Amérique*; car ils ne nous donnèrent lieu de croire en aucune manière qu'ils eussent vu des bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux et aussi bien approvisionnés. Une multitude de raisons semblent même démontrer le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empressèrent de nous demander par signe si nous voulions nous établir dans leur pays et si nous avions des intentions amicales : ils nous avertirent en même-temps qu'ils nous fourniroient généreusement de l'eau et du bois, d'où il résulte qu'ils regardoient cette partie de l'*Amérique* comme leur propriété et qu'ils ne nous redoutoient point. Ces questions ne seroient pas naturelles si des vaisseaux eussent abordé avant nous ici, et si après avoir fait des échanges avec les Sauvages et avoir embarqué un supplément de bois et d'eau, ils étoient par-

tis ; dans ce cas, les Naturels devoient compter que nous ferions la même chose. Il est vrai qu'ils ne montrèrent aucune surprise à l'aspect de nos vaisseaux; mais ainsi que je l'ai fait observer, on peut attribuer cette indifférence à leur paresse naturelle et à leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil ne leur causoit pas même de tressaillement. Un jour cependant qu'ils essayoient de nous faire comprendre que leurs traits et leurs piques ne perçoient pas les vêtemens de peaux dont ils se couvrent quelquefois, un de nos Messieurs ayant percé avec une balle une de ces cuirasses qui contenoit six doubles, un si grand prodige leur causa une extrême émotion, et ils nous prouvèrent clairement qu'ils ne connoissoient pas l'effet des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée souvent par la suite, lorsque nous les habituâmes dans leur village et en d'autres endroits à se servir du fusil pour tuer des oiseaux; notre méthode les confondoit, et à la manière dont ils nous écoutèrent quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre et du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avoient jamais rien vu de pareil.

Au moment où j'étois parti d'*Angleterre*, on avoit reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'*Amérique* en 1774 ou 1775 ; mais ce que j'ai dit plus haut prouve assez qu'ils n'abordèrent pas à *Nootka* (*) ; d'ailleurs le fer y étoit trop com-

(*) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du Capitaine Cook étoit bien fondée. Il paroît, par le Journal du Voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquèrent avec les Naturels de cette partie de la côte d'*Amérique*, qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, et à 57 degrés 18 minutes de latitude. Ainsi, ils n'abordèrent pas à moins de 2 degrés de *Nootka*, et il est très-vaisemblable que les habitans de cette Entrée n'avoient jamais entendu parler des vaisseaux espagnols.

mun ; un trop grand nombre de Sauvages en possédoient des morceaux; les gens du pays savoient trop bien l'employer pour croire qu'ils avoient acquis cette richesse et ces connoissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur étoit venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante et habituelle par la voie des échanges, et que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux ; car ils se servent de leurs outils et de leurs instrumens avec toute la dextérité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres Tribus d'Amérique qui ont une communication immédiate avec les établissemens européens du Nouveau-Monde, ou qui les reçoivent par le canal de plusieurs Nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi à l'airain et au cuivre que nous avons trouvés parmi eux.

Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la baie de *Hudson* et du *Canada*, et si les Naturels de *Nootka* le reçoivent des Sauvages d'*Amérique* qui commercent avec nos Négocians, et qui le versent ensuite parmi les diverses Tribus répandues sur le Continent du Nouveau-Monde, ou s'il arrive de la même manière des parties Nord-Ouest du *Mexique;* au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matière brute, mais encore travaillée. Les ornemens d'airain en particulier dont ils décorent leur nez, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matière qui les compose a sûrement été élaborée par des Européens; car on n'a rencontré aucune Tribu

Amérique qui sût préparer l'airain ; néanmoins on a rencontré assez communément du cuivre parmi elles, et ce métal est si malléable, qu'elles lui donnoient toute sorte de formes et qu'elles n'ignoroient point l'art de le polir. Si nos Négocians à la baie d'*Hudson* et au *Canada* n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les Naturels du pays, les Sauvages de *Nootka* doivent les avoir tirés du *Mexique*, d'où venoient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité et qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du *Mexique* pour leur fournir une quantité de fer telle, qu'outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux habitans de *Nootka* (*).

On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumières sur les institutions politiques et religieuses des Sauvages de *Nootka*. Nous avons remarqué des espèces de Chefs distingués par le nom ou le titre de *Acweek*, auxquels les autres habitans du pays sont su-

(*) Il est très-probable que les deux cuillers d'argent trouvées par M. Cook à *Nootka*, venoient des Espagnols établis au Sud de cette partie de la côte d'*Amérique* ; mais il paroît qu'on est bien fondé à croire que les habitans de l'*Entrée* dont il est ici question tirent leurs provisions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775, les Espagnols trouvèrent au *Puerto de la Trinidad*, par 41 degrés 7 minutes de latitude, *des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer*, qu'ils jugèrent être venus du Nord. M. Daines Barrington dit, dans une note sur cette partie du Journal espagnol, p. 20 : « J'imaginerois que le cuivre » et le fer dont on parle ici venoient originairement de nos forts » de la baie d'*Hudson* ».

bordonnés à quelques égards; mais je présumerois que l'autorité de chacun de ces grands personnages ne s'étend pas au-delà de la famille. Ces *Acweeks* n'étoient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre se transmet par héritage.

Excepté les statues ou figures dont j'ai déjà parlé, et qu'ils appellent *Klumma*, je n'aperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur systême religieux. Ces figures étoient vraisemblablement des Idoles; mais comme ils employèrent souvent le mot *Acweek* lorsqu'ils nous en parloient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs ancêtres qu'ils vénèrent comme des Dieux. Au reste, nous n'avons pas vu qu'on leur rendît d'hommages religieux, et ce n'est ici qu'une simple conjecture; car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point: nous n'avions appris de la langue du pays que des mots nécessaires pour demander les noms des choses, et nous n'étions pas en état d'entretenir avec les Naturels une conversation qui pût nous instruire sur leurs institutions ou leurs traditions.

Dans ce que je viens de dire de la peuplade qui habite l'Entrée de *Nootka*, j'ai confondu mes remarques et celles de M. Anderson; mais il a seul le mérite d'avoir recueilli ce qui a rapport à la langue du pays, et il a rédigé lui-même les observations suivantes.

« L'idiôme de ces Sauvages n'a que la rudesse et la » dureté qui résultent de l'emploi fréquent du *K* et de l'*H*, » articulés avec plus de force ou moins de douceur que » dans nos langues de l'*Europe*. En tout, on y trouve » plutôt le son labial et dental que le son guttural. Les » sons simples qu'ils n'ont pas employés devant nous, et

» qui par conséquent peuvent être réputés rares ou étran-
» gers à leur langue, sont ceux que représentent les Gram-
» mairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* et *v*; mais ils en
» ont un qui est très-fréquent, et dont nous ne nous ser-
» vons pas; on le tire d'une manière assez particulière, en
» frappant avec force une portion de la langue contre le
» palais, et je le comparerois à un grasseyement rude et
» grossier. Il est difficile de le peindre avec un arran-
» gement quelconque des lettres de notre alphabet : la
» syllabe *lszthl* en approche un peu; c'est une de leurs
» terminaisons les plus ordinaires, et on la trouve quel-
» quefois au commencement de leurs mots. La terminaison
» la plus générale est composée du *TL*, et un grand
» nombre de mots finissent par *Z* et *Ss*. Voici quelques
» exemples :

Opulszthl, Le Soleil.
Onulszthl, La Lune.
Kahsheetl, Mort.
Teeshcheetl, Jeter une pierre.
Kooomitz, Le crâne de l'homme.
Quahmiss, *Du roë* de poisson ou du *kaviar*.

» Les règles de leur idiôme sont si vagues, que j'ai
» observé quelquefois quatre ou cinq terminaisons diffé-
» rentes dans le même mot. Ceci est d'abord très-embar-
» rassant pour un étranger, et suppose une grande im-
» perfection de langage.

» J'ai peu de chose à dire sur la théorie de cet idiôme;
» à peine ai-je pu distinguer les différentes parties d'orai-
» son. On peut seulement présumer d'après leur manière
» de parler, qui est très-lente et très-distincte, qu'il a

» peu de prépositions ou de conjonctions, et autant que » nous avons pu nous en assurer, qu'il n'a pas même une » seule interjection pour exprimer l'admiration ou la sur- » prise. Comme il a peu de conjonctions, il est aisé de » concevoir qu'on ne les a pas jugées nécessaires pour se » faire entendre, et que chaque mot particulier auquel on » les réunit, exprime beaucoup de choses, ou comprend » plusieurs idées simples, ce qui semble en effet avoir » lieu ; mais, par la même raison, la langue sera défec- » tueuse à d'autres égards, puisqu'elle n'a pas de mots » pour distinguer ou exprimer des différences qui existent » réellement, d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. » Nous fîmes cette remarque en bien des occasions, et en » particulier à l'égard des noms d'animaux. Je n'ai pas » été en état d'observer, d'une manière assez complète, » l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les » autres langues du continent de l'*Amérique* ou de l'*Asie*, » car je n'avois pas de Vocabulaires auxquels je pusse la » comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux et des » Indiens des environs de la baie d'*Hudson* : elle ne res- » semble en aucune manière à ces deux idiômes. Si je la » rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes mexi- » cains que je suis venu à bout de recueillir, on y » aperçoit la conformité la plus frappante ; les mots de » l'une et de l'autre se terminent souvent par *L TL*, » ou *Z* (*).

(*) Ne peut-on pas faire observer, à l'appui de la remarque de M. Anderson, que *Opulszthl*, terme qui, dans la langue de *Nootka*, désigne le Soleil, et *Vitziputzli*, nom d'une divinité du *Mexique*, ont entre eux une analogie de son qui n'est pas très-éloignée.

J'interromprois trop long-temps la suite de mon journal, si j'insérois ici le grand vocabulaire de la langue de *Nootka*, qu'a recueilli M. Anderson, et je le rapporterai dans un autre endroit (*). Je n'en tirerai que les termes numériques, afin de satisfaire ceux des lecteurs qui aiment à comparer les termes numériques des différentes nations de la terre.

Tsawack,	Un.
Akkla,	Deux.
Katsitsa,	Trois.
Mo, ou *moo*,	Quatre.
Sochah,	Cinq.
Nofpo,	Six.
Atslepoo,	Sept.
Atlaquolthl,	Huit.
Tsawaquulthl,	Neuf.
Haeeoo,	Dix.

S'il me falloit donner un nom particulier aux habitans de *Nootka*, je les appellerois *Wakashiens*, du mot *Wakash*, qu'ils répètent souvent. Il me parut que ce terme exprime un sentiment d'applaudissement, d'approbation ou d'amitié; car lorsqu'ils sembloient satisfaits ou charmés d'une chose qu'ils voyoient, ou d'un incident quelconque, ils s'écrioient d'une voix commune, *Wakash! Wakash!* Je terminerai mes remarques sur ces Sauvages, en faisant observer qu'on aperçoit entre eux et les habitans des Isles de l'Océan Pacifique, des différences essentielles, relativement à la figure et aux usages, ou

(*) On le trouvera à la fin du dernier volume.

à la langue du pays; qu'on ne peut donc pas supposer que leurs ancêtres respectifs formèrent originairement une même Tribu, ou qu'ils avoient des liaisons très-intimes lorsqu'ils abandonnèrent leurs premiers établissemens pour se retirer dans les lieux où l'on trouve aujourd'hui leurs descendans.

Ce que j'ai dit de nos opérations dans l'*Entrée* de *Nootka* seroit incomplet, si je n'ajoutois pas les observations astronomiques et nautiques que nous fîmes durant notre relâche.

Latitude.

La latitude de l'observatoire évaluée par.....	le Soleil.		49°	36′	1″ 15‴
	les étoiles	Sud,	49	36	8 36
		Nord,	49	36	10 30
Terme moyen de ces divers résultats.....			49°	36′	6″ 4‴

Longitude.

Longitude évaluée d'après des observations de Lune.	Elle fut, d'après 20 suites prises le 21 et le 23 Mars, de.....	233°	26′	18″	7‴
	D'après 93 suites prises à l'observatoire, de.....	233	18	6	6
	D'après 24 suites prises le 1er, le 2 et le 3 de Mai, de....	233	7	16	7
Milieu de ces résultats moyens..		233°	17′	14″	0‴ Est.

Mais, en rapportant au garde-temps chacune des suites prises avant notre arrivée à l'entrée de *Nootka* et après notre départ, et en les ajoutant à celles que nous fîmes sur les lieux, le résultat moyen des 137 suites sera de.....		233° 17′ 30″ 5‴
La longitude évaluée par le garde-temps,....	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*.....	235° 46′ 51″ 0‴
	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Ulietea*.....	233 59 24 8

D'après les résultats des observations des hauteurs correspondantes du Soleil, faites les quinze derniers jours, le garde-temps perdoit 7″ en 24 heures sur le temps moyen, et le 16 avril, il retardoit de 16ʰ 0′ 58″ 45‴ sur le temps moyen. Nous observâmes plus d'irrégularité dans son mouvement journalier, que nous n'en avions remarqué auparavant. Nous ne crûmes pas devoir nous servir dans nos calculs des résultats des cinq premiers jours, parce que la marche de la montre marine différoit trop de celle des quinze jours suivans; et même dans les résultats de ces quinze derniers jours, elle varia, durant chacun des jours, plus qu'à l'ordinaire.

Déclinaison de l'Aimant.

Le 4 Avril.	A. M.	A l'observatoire..	15°	57′	48½″	15° 49′ 25″ Est.
	P. M.	Résultat moyen de 4 aiguilles.....	15	41	2	
Le 5.	A. M.	A bord du vaisseau.	19	50	49	19 44 37½
	P. M.	Résultat moyen de 4 aiguilles.....	17	38	46	

La déclinaison qu'on observa à bord du vaisseau doit être réputée la vraie, d'abord parce qu'elle s'accordoit avec celle que nous avions observée à la mer, ensuite parce qu'on reconnut qu'il y avoit à terre quelque chose qui affectoit considérablement les boussoles en certains endroits plus que dans d'autres. Dans un emplacement de la pointe occidentale de l'*Entrée*, l'aiguille fut détournée de 11 points trois quarts de sa direction naturelle (1).

Inclinaison de l'Aiguille aimantée.

Avril 5. A bord avec une aiguille équilibrée...	Marquée.....	Extrémité N.	71°26′ 22 ½″	71°40′ 22 ½″
	Non marquée.	inclinée...	71 54 22 ½	
La même aiguille à l'observatoire...	Marquée.....	Extrémité N.	72 3 45	70 0 0
	Non marquée.	inclinée...	71 56 15	
18 Dito.....	Marquée.....	Extrémité N.	71 58 20	72 7 15
	Non marquée.	inclinée...	72 16 10	
5 Aiguille de rechange à l'observatoire...	Marquée.....	Extrémité N.	72 32 30	72 49 15
	Non marquée.	inclinée...	73 6 0	
18 Dito.....	Marquée.....	Extrémité N.	72 55 0	73 11 45
	Non marquée.	inclinée...	73 28 30	
22 Aiguille de rechange à bord.....	Marquée (2)..	Extrémité N.	73 28 38	73 11 0
	Non marquée.	inclinée...	72 53 30	

D'où il résulte que l'inclinaison moyenne des deux aiguilles, à terre, étoit de..... 72 32 3 ¾

A bord, de..... 72 25 41 ¼

(1) Il y a dans l'original, 11 trois quarts *points*. De très-habiles marins, que nous avons consultés, ne savent pas s'il est ici question de degrés, de rumbs ou d'aires de vent; et nous avons été obligés de traduire littéralement, sans pouvoir dire ce que signifie le mot *points* dans l'original. (*Note du Traducteur.*)

(2) L'original n'explique pas ce que c'étoit que l'aiguille *marquée*, et en quoi elle différoit de l'aiguille *non marquée*. Il est

Je ne pouvois guères espérer de trouver des résultats moins différens ; ils prouvent que quelle que fût à bord ou à terre la cause de la variation des boussoles, elle ne produisoit point d'effet sur l'inclinaison des aiguilles.

MARÉES.

La mer est haute à 12h 20′ dans les nouvelles et les pleines lunes. Elle s'élève de 8 pieds 9 pouces ; je parle de l'élévation qui a lieu durant les marées du matin, et deux ou trois jours après la nouvelle et la pleine lune. Les marées de nuit montent alors deux pieds plus haut. Cette élévation plus considérable, fut très-marquée dans la grande marée de la pleine lune, qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous parut clair qu'il en seroit de même lors des marées de la nouvelle lune. Au reste, nous ne relâchâmes pas assez long-temps dans l'Entrée de *Nootka* pour nous en assurer d'une manière positive.

Je ne dois pas oublier quelques observations relatives à cette matière, qui se présentèrent à nous tous les jours de notre relâche. Nous trouvâmes beaucoup de bois flottant sur la côte de l'anse où nous fîmes de l'eau et du bois ; nous étions obligés d'en enlever une partie pour arriver à l'aiguade. Souvent de gros morceaux ou des arbres que nous avions rangés durant le jour, par-delà la laisse de la mer haute, se retrouvoient flottans le lendemain sur le chemin de l'aiguade. Tous les établissemens

---

vraisemblable que M. Cook se servoit ordinairement de deux aiguilles pour mesurer l'inclinaison ; que l'une avoit une marque et l'autre n'en avoit pas ; que la première est désignée par le mot de *marquée*, au-lieu de l'être par un n°. (*Note du Traducteur.*)

dont nous nous servions pour remplir nos futailles, étoient jetés, pendant la nuit, loin des endroits où nous les avions placés, quoiqu'ils demeurassent immobiles durant les marées de jour. Le bois que nous avions fendu pour nos cheminées et déposé par-delà la laisse de la marée du jour, se remettoit également à flot pendant la nuit. Quelques-uns de ces événemens eurent lieu chaque nuit qui suivit les trois ou quatre jours des hautes marées, et durant cet intervalle, nous fûmes contraints d'attendre la marée du matin pour débarrasser le chemin de l'aiguade.

Je ne dirai pas si le flot tombe dans l'*Entrée* du Nord-Ouest, du Sud-Ouest ou du Sud-Est : je pense qu'il ne vient point du dernier point ; mais je n'ai là-dessus que des conjectures fondées sur les observations suivantes : les coups de vent du Sud-Est que nous éprouvâmes dans l'*Entrée* diminuèrent la hauteur de la marée au-lieu de l'accroître, ce qui n'auroit guères pu arriver si le flot et le vent avoient eu la même direction.

CHAPITRE IV.

Tempête après notre appareillage de l'Entrée de Nootka. La Résolution *fait une voie d'eau. Nous dépassons, sans l'examiner, le prétendu* Détroit de l'Amiral de Fonte. *Suite de notre reconnoissance de la côte d'*Amérique. *Baie de* Behring. *Isle de* Kaye. *Description de cette Isle. Les vaisseaux arrivent à un mouillage. Nous recevons la visite des Naturels du pays. Leur maintien et leur conduite : leur passion pour les grains de verre et de fer. Ils essaient de piller* la Découverte. *On arrête la voie d'eau de* la Resolution. *Nous remontons l'*Entrée *à l'ouvert de laquelle nous avions mouillé. MM. Gore et Roberts sont chargés d'en aller examiner l'étendue. Raisons de croire qu'elle n'offre pas un passage au Nord. Les vaisseaux la redescendent et regagnent la haute mer.*

Nous remîmes en mer le 26 au soir, comme je l'ai raconté plus haut. Des indices frappans annonçoient une tempête : ces indices ne nous trompèrent pas. Nous fûmes à peine hors de l'*Entrée*, que le vent sauta brusquement du Nord-Est au Sud-Est-quart-Est, et devint très-orageux: nous eûmes en outre des rafales, de la pluie, et un ciel si obscur, que nous ne pouvions voir le vaisseau dans toute sa longueur. D'après le temps que nous avions eu depuis notre arrivée sur cette côte, je craignis que le

vent ne tournât plus au Sud et que nous ne fussions en danger d'être poussés trop au Nord. Nous revirâmes de bord et nous nous étendîmes au Sud-Ouest avec toutes les voiles que pouvoient porter les vaisseaux. Le vent, par bonheur, ne prit de la partie du Sud que jusqu'au Sud-Est, en sorte que le lendemain, à la pointe du jour, nous étions assez éloignés de la côte.

La Découverte se trouvant trop de l'arrière, je mis en panne jusqu'au moment où elle m'eut rejoint, et je continuai ensuite à me tenir au large, le cap au Nord-Ouest, direction que je supposois à la côte d'*Amérique*. Le vent souffloit du Sud-Est avec beaucoup de force et en rafales, et le ciel étoit très-brumeux. Il devint un véritable ouragan à une heure et demie de l'après-dîner: jugeant alors qu'il seroit extrêmement dangereux de marcher vent arrière, je mis en panne, le cap au Sud, sous la voile de misaine et l'étai d'artimon. Sur ces entrefaites, *la Résolution* fit une voie d'eau qui d'abord nous alarma beaucoup. On trouva cette voie sous la fesse de stribord: de la soute au biscuit, on entendoit et on voyoit l'eau entrer dans cette partie du bâtiment. Nous crûmes que l'ouverture étoit à deux pieds au-dessous du niveau des flots; heureusement que nous nous trompions. On reconnut ensuite qu'elle étoit au niveau de la ligne de la flottaison, et quelquefois au-dessus, lorsque le vaisseau se tenoit droit. Au moment où nous aperçûmes la voie d'eau, la soute au poisson fut remplie d'eau, et les barriques qu'elle contenoit y furent à flot; mais nous attribuâmes principalement cet effet à ce que l'eau n'avoit pu se faire une issue dans les pompes, à travers les charbons qui étoient au fond de ce

réduit ; car dès l'instant où nous eûmes vuidé l'eau, travail qui nous occupa jusqu'à minuit, et assuré son issue dans les pompes, il parut qu'une pompe suffisoit pour la contenir; ce succès nous fit un grand plaisir. Le soir le vent tourna au Sud, et sa violence diminua un peu. Nous enverguâmes la grande voile, nous portâmes les huniers auxquels on avoit pris tous les ris, et nous nous étendîmes à l'Ouest; mais à onze heures l'orage recommença, et nous obligea d'amener les huniers jusqu'à cinq heures du lendemain au matin, que l'orage diminua : nous reprîmes les huniers à cette époque.

Le ciel commença alors à s'éclaircir, et pouvant voir à plusieurs lieues autour de nous, je gouvernai plus au Nord. A midi, notre latitude observée étoit de 50° 1′, et notre longitude de 229° 26′ (1). Je mis le cap au Nord-Ouest-quart-Nord avec un vent frais du Sud-Sud-Est, et un beau temps; mais à neuf heures du soir le vent reprit avec force, et nous eûmes des rafales accompagnées de pluie. Le ciel continuoit d'être orageux et pluvieux, et le vent souffloit toujours du Sud-Sud-Est et du Sud-Ouest; je suivis la même route jusqu'au 30, à quatre heures du matin : à cette époque, je marchai au Nord-quart-Nord-Ouest, afin de rallier la terre. Je regrettai de n'avoir pu la rallier plus tôt, car nous dépassions alors l'endroit où les Géographes (2) ont planté le

(1) Comme les latitudes et les longitudes sont indiquées très-souvent dans le reste de ce volume, et que les premières sont toujours Nord, et les secondes toujours Est, j'ai supprimé ces deux mots, afin d'éviter des répétitions inutiles.

(2) Voyez la carte générale des Découvertes de l'Amiral de

prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. Quoique je n'ajoute point de foi à des détails vagues et peu vraisemblables qui se réfutent d'eux-mêmes, je désirois vivement de reconnoître cette partie de la côte d'*Amérique*, afin de dissiper tous les doutes; mais je ne pouvois, sans une extrême imprudence, rallier la terre par un temps si orageux, ou perdre l'avantage d'un vent si favorable, en attendant un ciel plus tranquille. Le même jour, à midi, nous étions par 53° 22′ de latitude et 225° 14′ de longitude.

Le lendemain, 1.er Mai, n'apercevant point la terre, je gouvernai au Nord-Est à l'aide d'une brise fraîche du Sud-Sud-Est et du Sud, accompagnée de rafales et d'ondées de pluie et de grêle. Notre latitude, à midi, fut de 54° 43′, et notre longitude de 224° 44′. A sept heures du soir, par 55° 20′ de latitude, nous vîmes la terre se prolonger du Nord-Nord-Est à l'Est ou à l'Est-quart-Sud-Est, à la distance d'environ 12 à 14 lieues. Une heure après, je mis le cap au Nord-quart-Nord-Ouest, et le lendemain, à quatre heures du matin, la côte s'étendoit du Nord-Ouest-quart-Nord-Ouest au Sud-Est, et nous étions à environ six lieues de la partie la moins éloignée (*).

Fonte, par Delisle, publiée à Paris, en 1752. Voyez aussi beaucoup d'autres cartes.

(*) Ce doit être près d'ici que Tscherikow mouilla en 1741; car Muller place son mouillage à 56 degrés de latitude. Si ce navigateur russe avoit eu le bonheur de s'avancer un peu plus loin au Nord, il auroit trouvé des baies, des havres et des Isles, où son vaisseau eût été à l'abri, et où il auroit pu protéger le débarquement de son équipage. Voyez, dans les *Découvertes des Russes*, par Muller, p. 248 et 254, des détails sur les malheurs qu'il éprouva à cette partie de la côte d'*Amérique*, et sur les équipages de deux de ses canots qu'il envoya à terre, et qu'il ne revit plus, parce que vraisemblablement les Naturels du pays les massacrèrent. En

La pointe Septentrionale d'une Entrée, ou d'une ouverture qui ressembloit à une Entrée, nous restoit alors à l'Est-quart-Sud-Est ; elle gît par 56° de latitude. La côte paroissoit très-rompue vers le Nord, et elle sembloit offrir des baies et des havres éloignés seulement de deux ou trois lieues ; s'il n'y a ni baies ni havres, il faut avouer que les apparences nous trompèrent beaucoup. A six heures, comme nous nous rapprochions de la terre, je gouvernai au Nord-Ouest-quart-Nord, selon la direction de la côte ; nous avions un vent frais du Sud-Est, avec des bouffées de grêle, de neige et de pluie neigeuse. Nous dépassâmes entre onze heures et midi, un groupe de petites Isles situées au-dessus de la grande terre, à 56° 48′ de latitude, et par le travers, ou un peu au Nord de ces petites Isles, la pointe méridionale d'une grande baie. Un bras qui se trouve dans la partie septentrionale de la baie, sembloit se prolonger vers le Nord, derrière une montagne élevée et arrondie, qui se montre entre cette baie et la mer. J'ai appelé la montagne le mont *Edgecumbe*, et j'ai donné le nom de Cap *Edgecumbe* à la pointe de terre qui en sort. Le Cap *Edgecumbe* gît par 57° 3′ et 224° 7′ de longitude : à midi, il nous restoit au Nord 20° Ouest, à six lieues.

La terre, excepté en quelques endroits, près de la mer, est par-tout montueuse et d'une élévation considérable ; mais le mont *Edgecumbe* est beaucoup plus élevé que

---

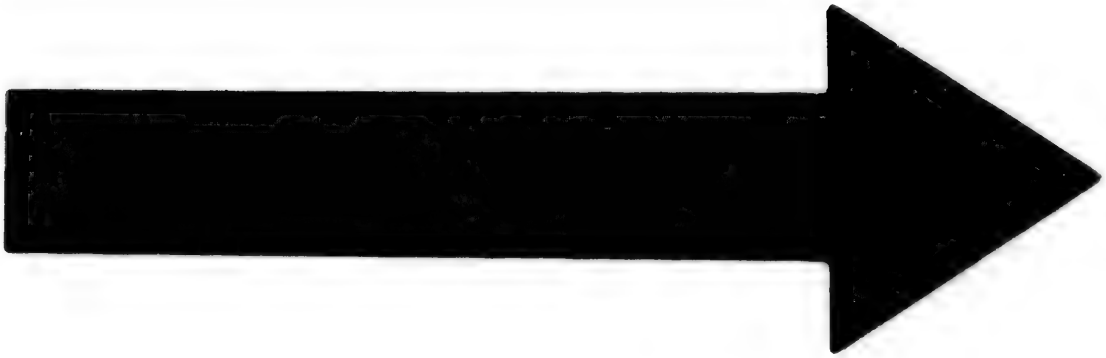
1775, les Espagnols ont découvert deux havres très-bons sur cette partie de la côte ; le premier, qu'ils ont appelé *Gualoupe*, gît par 57 degrés 11 minutes, et le second, qu'ils ont nommé *de los Remedios*, par 57 degrés 18 minutes.

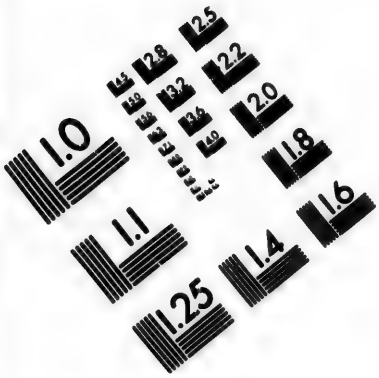
toutes les autres collines. Il étoit entièrement couvert de neige, ainsi que chacun des monticules élevés; mais les collines plus basses, et les terrains applatis qui avoisinent la mer n'en offroient point, et ils étoient revêtus de bois.

En nous avançant au Nord, nous vîmes que depuis le Cap *Edgecumbe*, la côte porte au Nord et au Nord-Est, l'espace de six à sept lieues, et qu'elle forme une grande baie dans cette partie. On trouve quelques Isles à l'Entrée de cette baie, et je l'ai appelée la *Baie des Isles*: elle gît par 57° 20′ de latitude (*); elle paroît se diviser en plusieurs bras, dont l'un qui tourne au Sud, communique peut-être avec la baie située au côté Oriental du Cap *Edgecumbe*, et fait une Isle de la terre de ce Cap. A huit heures du soir, le Cap nous restoit au Sud-Est-demi-rumb-Sud; nous avions au Nord 53° Est la *Baie des Isles*, et au Nord 52° Est, à la distance de cinq lieues, une autre Entrée devant laquelle il y a aussi des Isles. Je continuai à marcher au Nord-Nord-Ouest-demi-rumb-Ouest, et au Nord-Ouest-quart-Ouest, selon le gissement de la côte, à l'aide d'un bon vent du Nord-Est et d'un temps clair.

Le 3, à quatre heures et demie du matin, le mont *Edgecumbe* nous restoit au Sud 54° Est; nous avions au Nord 50° Est, à six lieues, une large Entrée, et au Nord 32° Ouest, la pointe de terre qui est la plus avancée au Nord-Ouest, et qui gît au-dessous d'une très-haute

(*) Il paroît que les Espagnols trouvèrent dans cette baie le port auquel ils ont donné le nom de *los Remedios*. La latitude est exactement la même, et leur journal fait observer *qu'elle est protégée par une longue chaîne de hautes Isles*. Voyez *Miscellanies by Daines Barrington*, p. 503 et 504.





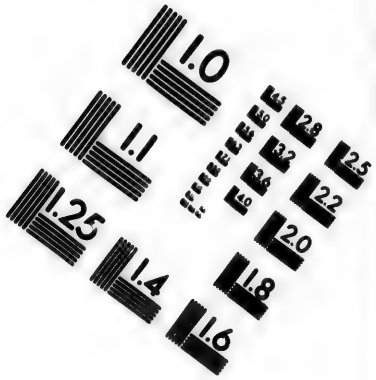
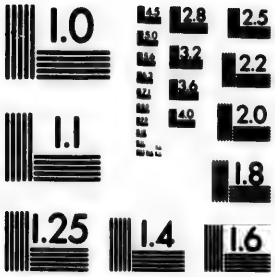
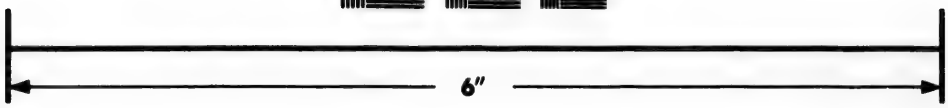


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

montagne à pic, à laquelle j'ai donné le nom de mont *Fair Weather* (de beau Temps) : j'ai appelé l'Entrée, *Sonde* ou *Canal* de *Croff* (de la Croix), parce que le jour où nous la vîmes est marqué par une croix dans notre calendrier : elle me parut se diviser en plusieurs bras, dont le plus grand tournoit au Nord. La pointe Sud-Est de ce canal est un promontoire élevé, auquel j'ai donné le nom de *Cap de la Croix* : il gît par 57° 57′ de latitude et 223° 21′ de longitude ; à midi, il nous restoit au Sud-Est, et nous avions au Nord-quart-Nord-Ouest, un quart de rumb à l'Ouest, à treize lieues, la pointe située au-dessous de la montagne à pic, laquelle pointe j'ai appelée Cap de *Beau-Temps*. Notre latitude étoit de 58° 17′, notre longitude étoit de 222° 14″, et nous nous trouvions à trois ou quatre lieues de la côte. Dans cette position, la déclinaison de l'aimant étoit de 24° 11′ à 26° 11′ Est.

Le vent de Nord-Est nous abandonna ici ; il fut suivi de brises légères du Nord-Ouest, qui durèrent plusieurs jours. Je portai le cap au Sud-Ouest et à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à huit heures du lendemain 4 : nous revirâmes à cette époque, et nous marchâmes vers la côte. A midi, notre latitude étoit de 58° 22′, et notre longitude de 220° 45′. Le mont *Beau-Temps* et la montagne à pic qui surmonte le Cap du même nom, nous restoient au Nord 63° Est, et la côte qui est au-dessous se trouvoit à douze lieues de distance. Cette montagne, située par 58° 52′ de latitude, par 222° de longitude, et à cinq lieues dans l'intérieur des terres, est la plus haute d'une chaîne, ou plutôt d'une rangée de montagnes qui s'élèvent à l'Entrée Nord-Ouest de la *Sonde de la Croix*, et qui se prolongent

au Nord-Ouest, dans une direction parallèle à celle de la côte. Ces montagnes étoient entièrement couvertes de neige, depuis la partie la plus haute jusqu'à la côte de la mer ; il faut en excepter un petit nombre d'endroits où nous voyions des arbres qui sembloient sortir du sein des flots : nous supposâmes, d'après cette apparence, qu'ils croissoient sur des terrains bas, ou sur des Isles qui bordent le rivage du Continent (*). A cinq heures du soir, notre latitude étoit de 58° 53′, et notre longitude de 220° 52′ ; le sommet d'une montagne élevée se montroit au-dessus de l'horizon au Nord 26° Ouest, et ainsi que nous le reconnûmes ensuite à la distance de 40 lieues. Nous supposâmes que c'étoit le mont *Saint-Elie* de Behring, et il conserve ce nom dans ma carte.

Durant le cours de cette journée, nous aperçûmes des baleines, des veaux de mer et des marsouins ; un grand nombre de goëlands, et plusieurs volées d'oiseaux qui avoient un cordon noir autour de la tête, une bande noire à la pointe de la queue et à la partie supérieure des aîles, le dessus du corps bleuâtre et le dessous blanc. Nous aperçûmes aussi un canard de couleur brune, qui avoit la tête et le col noir ou d'un bleu foncé, et qui étoit posé sur l'eau.

N'ayant que des vents légers entre-mêlés de calmes,

(*) Selon Muller, Behring rencontra la côte de l'*Amérique Septentrionale* par 58 degrés 23 minutes de latitude : *l'aspect du pays étoit effrayant*, dit-il, *par de hautes montagnes couvertes de neige*. La chaîne ou la rangée de montagnes couvertes de neige, situées par la même latitude dont parle ici le Capitaine Cook, répond parfaitement à celles que trouva Behring. Voyez *Voyages et Découvertes des Russes*, par Muller, pages 248—254.

nous fîmes si peu de chemin, que le 6 à midi, nous étions seulement par 59° 8′ de latitude et 220° 19′ de longitude. Le mont *Beau-Temps* nous restoit au Sud 63° Est, le mont *Saint-Elie* ou Nord 30° Ouest, et la terre la plus voisine de nous se trouvoit à huit lieues de distance. Il sembloit y avoir une baye au Nord 47° Est de la place qu'occupoient les vaisseaux, et nous crûmes apercevoir une Isle couverte de bois en travers de la pointe méridionale de cette baie. Je présume que le commodore Behring mouilla ici : la latitude de 59° 18′ est assez d'accord avec la carte de voyage de ce navigateur (*), et la longitude est de 221° Est. Derrière la baie, que je désignerai par le nom de *Baie de Behring*, en l'honneur de celui qui l'a découverte, ou plutôt au Sud de cette baie, la chaîne des montagnes dont j'ai parlé plus haut est interrompue par une plaine de peu de lieues. L'œil n'apercevoit rien de distinct par-delà, en sorte qu'il doit s'y trouver des terrains unis ou de l'eau. Nous eûmes quelques heures de calme l'après-midi; je profitai de cette occasion pour sonder, et j'eus 70 brasses fond de vase. Le calme fut suivi d'une brise légère du nord, à l'aide de laquelle nous marchâmes à l'Ouest. Le lendemain à midi, nous étions par 59° 27′ de latitude et 219° 7′ de longitude : dans cette position le mont *Beau-Temps* nous restoit au Sud 70° Est; le mont *Saint-Elie* au Nord-demi-rumb-Ouest, et la terre la plus occidentale qui fût en vue, au Nord 52° Ouest. Nous étions éloignés de la côte de quatre ou cinq lieues, et la sonde rapportoit quatre-vingt-deux brasses fond de vase. Nous

(*) Le Capitaine Cook veut sans doute parler de la carte de Muller, insérée dans l'*Histoire des Découvertes des Russes*.

découvrions au-dessus de la haute terre une baie circulaire en apparence, et garnie de chaque côté de terrains bas, et revêtus de bois.

Nous reconnûmes que la côte portoit beaucoup à l'Ouest, et qu'elle inclinoit très-peu au Nord. Comme le vent souffloit de l'Ouest, et qu'il étoit très-foible, nous faisions peu de chemin. Le 9 à midi, nous nous trouvâmes par 59° 30′ de latitude et 217° de longitude. Dans cette position, la terre la plus voisine de nous étoit à neuf lieues de distance, et le mont *Saint-Elie* nous restoit au Nord 30° Est, à dix-neuf lieues. Ce mont gît à douze lieues dans l'intérieur des terres, par 60° 27′ de latitude et 219° de longitude : il appartient à une chaîne de montagnes extrêmement hautes, qui peuvent être réputées une suite des premières, puisqu'elles en sont séparées seulement par la plaine dont j'ai déjà parlé. Elles se prolongent à l'Ouest, jusqu'au 217e degré de longitude ; quoiqu'elles ne finissent pas à ce point, elles y perdent beaucoup de leur hauteur, et elles y deviennent plus rompues et plus divisées.

Le 10 à midi, notre latitude étoit de 59° 51′, et notre longitude de 215° 56′ ; nous ne nous trouvions pas à plus de trois lieues de la côte d'*Amérique*, qui se prolongeoit de l'Est-demi-rumb-Nord au Nord-Ouest-demi-rumb-Ouest, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. On apercevoit à l'Ouest de cette dernière direction, une Isle qui s'étendoit du Nord 52° Ouest au Sud 85° Ouest, à six lieues de distance. Il sort du Continent, vers l'extrémité Nord-Est de l'Isle, une pointe qui nous restoit alors au Nord 30° Ouest, à cinq ou six lieues. J'ai donné à cette pointe le nom de Cap *Suckling*. La pointe du Cap est basse; mais il y a en-dedans une colline assez haute, qui est

séparée des montagnes par un terrain bas, en sorte que de loin, le Cap ressemble à une Isle. Le côté septentrional du Cap *Suckling* offre une baie qui paroissoit avoir quelque étendue et être à l'abri de la plupart des vents. Je songeois à gagner cette baie afin d'arrêter notre voie d'eau, que jusqu'ici nos efforts n'avoient encore pu arrêter. Dans ce dessein, je gouvernai sur le Cap; mais, comme nous n'avions que de légères brises variables, nous en approchâmes lentement : cependant, à l'entrée de la nuit nous en étions assez près pour apercevoir des terrains bas qui sortoient du Cap au Nord-Ouest, et qui formoient des pointes, de manière à garantir du vent de Sud la partie orientale de la baie. Nous aperçûmes aussi quelques petites Isles dans la baie et des rochers élevés entre le Cap et l'extrémité Nord-Est de l'Isle. Il sembloit toujours y avoir un passage des deux côtés de ces rochers, et je continuai à marcher toute la nuit vers cette partie de la côte, la sonde rapportant de 43 à 27 brasses fond de vase.

Le vent, qui s'étoit tenu principalement dans la partie du Nord-Est, sauta au Nord à quatre heures du matin du jour suivant. Comme il nous étoit défavorable, je ne songeai plus à conduire les vaisseaux en-dedans de l'Isle ou dans la baie; car je ne pouvois exécuter l'un ou l'autre de ces projets sans perdre de temps. J'arrivai sur l'extrémité occidentale de l'Isle : le vent étoit très-foible, et à dix heures nous fûmes en calme. Me trouvant à peu de distance de l'Isle, je m'y rendis sur un canot, et je débarquai avec l'intention de voir ce qu'il y avoit de l'autre côté; mais les collines étant plus élevées que je ne l'imaginois, et le chemin pour y arriver étant escarpé et plein de bois, je fus obligé d'abandonner mon dessein. Je laissai au pied

d'un arbre, sur une petite éminence auprès de la côte, une bouteille qui renferme un papier sur lequel j'ai écrit les noms de nos bâtimens et l'époque de notre découverte : j'y ai mis en outre deux pièces d'argent de deux sols, frappées en *Angleterre* en 1772. Je les avois reçues ainsi que beaucoup d'autres du Révérend Docteur Kaye (*), et pour lui donner une marque de mon estime et de ma reconnoissance, j'ai nommé l'Isle, Isle de *Kaye*. Elle a onze ou douze lieues de longueur, dans la direction du Nord-Est et du Sud-Ouest ; mais sa plus grande largeur n'est pas de plus d'une lieue ou d'une lieue et demie. La pointe Sud-Ouest, qui gît par 59° 49′ de latitude et 216° 58′ de longitude, est très-remarquable ; car c'est un rocher nu, très-élevé au-dessus des terrains qui se montrent par-derrière. On distingue aussi, par le travers de cette pointe Sud-Ouest, un rocher élevé qui ressemble à un château ruiné lorsqu'on regarde de certains endroits. L'Isle présente, du côté de la mer, des rochers nus en pente, environnés d'une grève qui a peu d'étendue et qui est semée de gros cailloux entremêlés en quelques endroits d'un sable argilleux brunâtre que la mer semble y déposer après les avoir roulés dans son sein, et les avoir reçus des parties plus élevées d'où ils sont entraînés par les ruisseaux ou les torrens. Ces rochers sont d'une pierre bleuâtre qui est par-tout dans un état de décomposition, si j'en excepte quelques endroits. Il y a des parties de la côte qu'interrompent de petites vallées ou des gorges. Chacune de celles-ci récèle un ruisseau ou un torrent qui se précipite

(*) Il étoit alors Sous-Aumônier et Chapelain de Sa Majesté, et il est aujourd'hui Doyen de *Lincoln*.

avec une impétuosité considérable : on peut supposer que les ruisseaux et les torrens dont je parle sont approvisionnés par la neige, et qu'ils tarissent après la fonte des neiges. Des pins qui commencent au bord de la mer, mais qui se prolongent seulement jusqu'à mi-chemin de la partie la plus haute ou du milieu de l'Isle, remplissent les valées. La partie boisée commence par-tout immédiatement au-dessus des rochers, et elle va aussi avant que la première bordure d'arbres que je viens de décrire, en sorte que l'Isle offre une large ceinture de bois, étendue sur celui de ses côtés qui est renfermé entre le sommet de la côte semée de rochers et les parties plus élevées qui se trouvent au centre. La grosseur des arbres n'a rien de remarquable; il en est peu qu'on ne puisse environner avec ses bras; leur hauteur est de quarante à cinquante pieds; ainsi, on n'en tireroit que des mâts de perroquet ou d'autres choses pareilles. Il est difficile de déterminer la grosseur de ceux qui croissent sur le Continent voisin; mais parmi les bois qu'ont déposés les flots sur la grève de l'Isle, nous n'en aperçûmes pas de plus gros. Tous les pins sembloient être de la même espèce, et nous n'y vîmes ni pins du Canada, ni cyprès; mais il y en a quelques-uns qui nous parurent des aunes; ceux-ci étoient petits, et leurs feuilles n'avoient pas encore poussé. Je remarquai sur la bordure des rochers et sur quelques-uns des terrains en pente, une espèce de gazon d'environ un pied et demi d'épaisseur, lequel sembloit être de la mousse ordinaire : le sommet ou la partie supérieure de l'Isle avoit à-peu-près la même apparence de couleur; mais quelle qu'en fût la cause, nous y jugeâmes la verdure plus épaisse. J'observai parmi les arbres des groseilliers, des aube-épines,

une petite violette à fleurs jaunes; les feuilles de quelques autres plantes qui n'étoient pas encore en fleur, et une en particulier que M. Anderson prit pour l'*Heracleum* de *Linnæus*, et l'herbe douce; Steller, qui accompagna Behring, imagine que les Américains apprêtent celle-ci pour s'en nourrir, et qu'ils suivent la méthode des Naturels du *Kamstchatka* (1).

Nous aperçûmes une corneille qui voltigeoit autour du bois, deux ou trois des aigles à tête blanche dont j'ai parlé en faisant la description de l'Entrée de *Nootka*; une autre espèce à-peu-près de la même grosseur, qui paroissoit aussi de la même couleur ou plus noire, et qui n'avoit de blanc que la poitrine. En passant du vaisseau à la côte, nous vîmes une multitude d'oiseaux posés sur les flots, ou voltigeant près de nous en troupes ou en couples; les principaux étoient des quebrantahuessos en petit nombre, des plongeons, des canards, ou de gros peterels, des goëlands, des nigauds et des *burres* (2). Nous distinguâmes deux sortes de plongeons; l'un très-gros qui étoit noir, et qui avoit le ventre et l'estomac blanc; l'autre plus petit, offroit un bec plus long et plus épointé, et nous jugeâmes que c'est le guillemot ordinaire. Nous aperçûmes également deux espèces de canards: l'un brunâtre; il avoit la tête et le cou noirs ou d'un bleu foncé, et c'est peut-être le canard de pierre décrit par Steller: les autres s'envolent en troupes nombreuses; ils sont plus petits que ceux-ci, et d'un noir

(1) Voyez Muller, page 256.

(2) Je n'ai pu découvrir le nom que porte cet oiseau dans l'Ornythologie françoise, et j'ai conservé le terme de l'original. (*Note du Traducteur.*)

sale. Les goëlands étoient de l'espèce ordinaire, et ils s'envoloient aussi en troupes. Les nigauds avoient une grande taille et la robe noire, et au moment où ils s'envoloient, on leur voyoit une tache blanche derrière les aîles; au reste, il est probable que c'étoient seulement des cormorans d'eau de l'espèce la plus grosse. Nous remarquâmes en outre un oiseau solitaire, qui nous sembloit de l'espèce des goëlands; il étoit d'un blanc de neige, et il portoit du noir dans une partie du côté supérieur de ses aîles. Je dois toutes ces remarques à M. Anderson. Un renard sortit du fond du bois à l'endroit où nous débarquâmes; il nous regarda avec peu d'inquiétude; car il se promena tranquillement, sans montrer aucun signe de crainte : il étoit d'un jaune rougeâtre, sa peau ressembloit à quelques-unes de celles que nous avions achetées à *Nootka*, mais elle avoit peu d'étendue. Nous vîmes d'ailleurs deux ou trois petits v[illegible] marins en travers de la côte; mais les quadrupèdes et [illegible] oiseaux dont je viens de parler, sont les seuls qui frappèrent nos regards. Rien ne nous indiqua que des hommes eussent été sur cette Isle.

Je revins à bord à deux heures et demie du soir, et à l'aide d'une brise légère de l'Est, je gouvernai vers la partie Sud-Ouest de l'Isle, que nous doublâmes à huit heures. Je mis ensuite le cap sur la terre la plus occidentale qui fût alors en vue, laquelle à cette époque nous restoit au Nord-Ouest un demi-rumb-Nord. On trouve au côté Nord-Ouest de l'extrémité Nord-Est de l'Isle de *Kaye*, une seconde Isle, qui se prolonge au Sud-Est et au Nord-Est, l'espace d'environ trois lieues, à trois lieues aussi de l'extrémité Nord-Ouest de la baie que j'ai décrite plus haut, et à laquelle j'ai donné le nom de Baie du *Contrôleur*. L'Isle de

Kaye étoit encore en vue à quatre heures du matin du jour suivant : elle nous restoit à l'Est un quart-de-rumb-Sud; nous nous trouvions à quatre ou cinq lieues du Continent, et la partie la plus occidentale qui fût à la portée de nos regards, se montroit au Nord-Ouest un demi-rumb-Nord. Nous avions un vent frais de l'Est-Sud-Est, et à mesure que nous nous élevâmes au Nord-Ouest, nous découvrîmes une plus grande étendue de terrain à l'Ouest, et enfin au Sud de l'Ouest; en sorte qu'à midi, par 61 degrés 11 minutes de latitude et 213 degrés 28 minutes de longitude, le côté le plus avancé nous restoit au Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest; la pointe orientale d'une large Entrée nous restoit en même-temps à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois lieues.

De la baie du *Contrôleur* à cette pointe, que j'ai nommée le cap *Hinchingbroke*, le gissement de la côte est à-peu-près Est et Ouest. Par-delà la pointe dont je parle ici, elle sembloit s'incliner au Sud, direction si contraire aux cartes modernes fondées sur les dernières découvertes des Russes, que nous avions lieu d'espérer un passage au Nord, par l'Entrée qui se trouvoit devant nous; nous jugeâmes aussi que la terre à l'Ouest et au Sud-Ouest n'étoit vraisemblablement qu'un groupe d'Isles. D'ailleurs le vent souffloit du Sud-Est, et nous étions menacés d'une brume et d'une tempête; il devenoit nécessaire de me réfugier dans un port, afin d'y arrêter notre voie d'eau avant d'affronter un autre orage. Ces raisons me déterminèrent à porter le cap sur l'Entrée : nous l'eûmes à peine atteint, que le ciel se couvrit d'une brume très-épaisse; nous ne voyions pas à un mille devant nous, et il falloit absolument mettre mes vaisseaux en sûreté, jusqu'à ce que l'atmosphère fût plus

claire. Dans cette vue, j'allai me placer au-dessous du Cap *Hinchingbroke;* et je mouillai par huit brasses, fond d'argile, à l'ouverture d'une petite anse un peu en-dedans du Cap, à environ un quart de mille de la côte.

Je mis tout de suite les canots à la mer, j'ordonnai aux uns de sonder et aux autres de s'occuper de la pêche. Nous tirâmes la seine dans l'anse; mais ce fut sans succès, car le filet étoit déchiré. Il y eut de courtes éclaircies qui nous montrèrent les terres dont nous étions environnés. Le Cap nous restoit au Sud-quart-Sud-Ouest un demi-rumb-Ouest, à une lieue; nous avions au Sud-Ouest-quart-Ouest, à cinq lieues, la pointe occidentale de l'Entrée, et la terre de ce côté se prolongeoit jusqu'à l'Ouest-quart-Nord-Ouest. Nous n'apercevions point de terre entre ce point du compas et le Nord-Est-quart-Ouest; et celle qui se trouvoit dans la dernière direction paroissoit fort éloignée. La pointe la plus occidentale qui fût alors en vue sur la côte Nord, nous restoit au Nord-Nord-Ouest un demi-rumb-Ouest, à deux lieues : entre cette pointe et la côte au-dessous de laquelle nous mouillions, il y a une baie d'environ trois lieues de profondeur; son côté Sud-Est offre deux ou trois anses pareilles à celle devant laquelle nous avions jeté l'ancre; et sa partie du milieu présente des Isles de rochers.

Je chargeai M. Gore de descendre sur ces Isles, et d'y tuer, s'il étoit possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où il en approcha, vingt hommes se montrèrent sur deux grosses pirogues, et il crut devoir regagner les vaisseaux : les Sauvages qui le suivirent ne voulurent pas venir à la hanche de nos bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en

étendant et en rapprochant leurs bras, et ils entonnèrent bientôt une chanson qui ressembloit exactement à celles des habitans de *Nootka* : leurs têtes étoient aussi poudrées de plumes. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart-d'heure debout dans sa pirogue, entièrement nu, ses bras étendus en croix, et sans se mouvoir. Les embarcations n'étoient pas de bois comme celles de l'Entrée du Roi *George* ou de *Nootka*; des lattes simples en composoient la charpente, et des peaux de veaux de mer ou d'autres animaux pareils, en formoient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance; nous employâmes les gestes les plus expressifs et les plus affectueux, pour les engager à venir à la hanche des vaisseaux; mais nous ne pûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos gens répétèrent plusieurs des mots ordinaires de la langue de *Nootka*, tels que *seèke maile* et *mahook;* et les Sauvages ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des présens que nous leur jetâmes, ils se retirèrent vers cette partie de la côte où ils s'étoient embarqués; ils nous firent entendre par signes que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entre eux cependant qui montoient une petite pirogue, demeurèrent près de nous la nuit, vraisemblablement avec le projet de piller quelque chose tandis que nous serions endormis; car ils s'en allèrent dès qu'ils s'aperçurent qu'on les avoit découverts.

Durant la nuit, le vent souffla avec impétuosité et en rafales du Sud-Sud-Est; il fut accompagné de pluie et d'un ciel très-épais : il se calma le 13 à dix heures du matin, et l'atmosphère étant un peu plus claire, nous appareillâmes

afin de chercher un endroit bien abrité, où nous pussions examiner et arrêter notre voie d'eau : le mouillage que nous occupions étoit trop exposé pour entreprendre ce travail. Je me décidai d'abord à remonter la baie devant laquelle nous avions mouillé ; mais la beauté du ciel m'inspira le désir de gouverner au Nord et de remonter la grande Entrée qui se trouvoit également sur notre route. Dès que nous eûmes dépassé la pointe Nord-Ouest de la baie dont j'ai parlé plus haut, nous reconnûmes que dans cette partie, la côte tourne brusquement à l'Est : je n'en suivis pas la direction, mais je continuai à marcher au Nord, vers une pointe de terre que nous aperçûmes dans cette direction.

Les Naturels qui étoient venus nous faire une visite la veille au soir, revinrent le matin sur cinq ou six pirogues; mais ils arrivèrent lorsque nous étions déjà sous voile; ils nous suivirent une demi-heure sans pouvoir nous atteindre. Le mauvais temps reparut avant deux heures de l'après-midi : la brume étoit si épaisse, que nous ne pouvions voir d'autre terre que la pointe dont je parlois tout-à-l'heure. A quatre heures et demie, nous étions par le travers de cette pointe : nous trouvâmes que c'est une petite Isle, située à environ deux milles du Continent, et nous découvrîmes sur la bande orientale une belle baie, ou plutôt un havre : nous boulinâmes vers ce mouillage sous les huniers auxquels on avoit pris tous les ris, et sous les basses voiles. Le vent souffloit avec force du Sud-Est, en rafales extrêmement impétueuses et accompagnées de pluie. Nous apercevions par intervalles la terre dans toutes les directions; mais, en général, le ciel étoit si brumeux que nous ne pouvions voir seulement les côtes de la baie vers laquelle nous marchions. Lorsque nous dépassâmes l'Isle, la sonde rap-

porta 26 brasses fond de vase ; elle en rapporta bientôt après 60 et 70 fond de roche; mais à l'entrée de la baie, elle donna de 30 à 6 brasses : la dernière sonde fut prise près de la côte. Enfin à huit heures la violence des rafales nous obligea à mouiller par 13 brasses, avant que nous eussions pénétré dans la baie aussi loin que je le projetois; mais nous nous crûmes heureux d'avoir déjà atteint un assez bon poste, car la nuit fut extrêmement orageuse.

Le mauvais temps n'empêcha pas trois des Naturels de venir nous voir; ils arrivèrent sur deux pirogues, qui n'auroient pu en porter un plus grand nombre, car elles étoient construites de la même manière que celles des Esquinaux; l'une avoit deux trous, et l'autre n'en avoit qu'un. Chacun de ces Sauvages tenoit un bâton d'environ trois pieds de longueur, auquel étoient attachées de grosses plumes ou des aîles entières d'oiseaux. Ils tournèrent souvent ces bâtons vers nous, et selon ce que nous conjecturâmes, dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques (*).

Plusieurs autres, déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci, vinrent nous voir sur de grandes et de petites pirogues, entre une et deux heures du matin du jour suivant. Ils se hasardèrent à monter à bord, mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarca-

(*) L'équipage de Behring fut reçu, en 1741, exactement de la même manière aux *Isles Schumagin*, situées sur cette côte; voici le passage de Muller : « On sait ce que c'est que le *Calumet* » que les Américains Septentrionaux présentent en signe de paix. » Ceux-ci en tenoient de pareils à leurs mains. C'étoient des bâ- » tons avec des *aîles de faucon attachées au bout* ». *Découvertes des Russes*, page 268.

250583

tions. Parmi ceux qui arrivèrent sur *la Résolution*, je distinguai un homme d'un moyen âge, qui avoit une physionomie intéressante, et que je reconnus ensuite pour le Chef. Des peaux de loutres de mer composoient son vêtement, et un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel de la taille d'un gros pois et pareils à ceux que portent les habitans de l'Entrée de *Nootka*, couvroit sa tête. Il paroissoit attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre qu'à nos grains de verre blancs. Ces Sauvages estimoient d'ailleurs les grains de verre de quelque espèce qu'ils fussent; et pour en avoir, ils s'empressèrent de nous donner en échange tout ce qu'ils possédoient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois faire observer qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres, mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empressement pour s'en procurer; et même que depuis cette époque, ils aimèrent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer que des habits de peaux de chats sauvages ou de martres. La même chose étoit arrivée à l'*Entrée* de *Nootka*.

Ils désiroient aussi du fer; mais ils nous en demandèrent des morceaux d'au-moins huit à dix pouces de longueur et de trois ou quatre doigts de largeur; ils rejetèrent absolument les petites pièces, et cet article étant devenu rare dans nos vaisseaux, ils en obtinrent de nous une quantité peu considérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques ou lances étoient de ce métal, d'autres étoient de cuivre : il y en avoit un petit nombre d'os, matière dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, etc., se trouvèrent composées. Je ne pus déterminer le Chef à descendre sous le pont; et ni lui, ni ses camarades ne demeurèrent long-

temps à bord : mais, tant que dura leur visite, il fallut les surveiller soigneusement; car ils montrèrent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de *la Résolution*, ils nous quittèrent tous, et ils se rendirent auprès de *la Découverte :* aucun d'eux n'y avoit été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, et qui les y remena. Je pensai qu'il avoit remarqué sur le vaisseau des choses qu'il savoit être plus du goût de ses compatriotes que ce qu'il avoit aperçu sur *la Résolution ;* je me trompois, ainsi qu'on le verra bientôt.

Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je songeois à échouer *la Résolution* si je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Sauvages ne tardèrent pas à s'éloigner de *la Découverte*, et au-lieu de revenir près de nous, ils marchèrent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'Officier qui le commandoit, observant leur manœuvre, revint à bord, et il fut suivi de toutes les pirogues. Le détachement fut à peine rentré sur *la Résolution*, que quelques-uns des Américains sautèrent dans le canot malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui attachoit le canot à *la Résolution*, et le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâchèrent dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, et ils sembloient aussi tranquilles que s'ils n'avoient rien fait de mal-honnête. Ils avoient formé à la hanche de *la*

Découverte, une autre entreprise peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui étoit venu près de nous et qui avoit mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avoit examiné toutes les écoutilles de *la Découverte*, et n'apercevant que l'Officier de garde et un ou deux matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades, il pourroit aisément piller le vaisseau du Capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que *la Résolution* se trouvoit à quelque distance : c'est sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux montèrent à bord sans aucune cérémonie ; ils tirèrent leurs couteaux; ils firent signe à l'Officier et à l'un des matelots qui étoient sur le pont de se tenir à l'écart, et ils promenèrent leurs regards de côté et d'autre afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots et ils le jetèrent à ceux d'entre eux qui se tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de découvrir un autre objet qui plût à leur imagination, lorsque l'équipage de *la Découverte* prit l'alarme et se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirèrent dans leurs embarcations, avec autant d'assurance et de sang-froid qu'ils avoient abandonné le canot de *la Résolution* : selon l'observation du Capitaine Clerke; ils racontèrent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaisseau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des sondes sur ces entrefaites; ils l'aperçurent, et ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'abordèrent après avoir vu échouer leur projet contre *la Découverte*. Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptoient nous trouver endormis et nous voler à leur aise.

Ne peut-on pas conclure raisonnablement qu'ils ne connoissoient point les armes à feu? S'ils avoient eu la moindre idée de ces machines meurtrières, ils n'auroient pas essayé d'enlever un de mes canots, à la portée de mon artillerie et à la face de cent hommes; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardoient. Nous souffrîmes leur audace et leur insolence, et j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés sur ce point dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vus tirer que des oiseaux.

Au moment où nous allions appareiller afin de pénétrer plus loin dans la baie, le vent et la pluie reprirent avec la même force qu'auparavant, en sorte que nous fûmes obligés de resserrer le cable et de garder notre mouillage : voyant sur le soir que l'orage ne diminuoit pas, et qu'il faudroit peut-être attendre quelques jours pour remonter la baie, je résolus de mettre mon vaisseau à la bande, à l'endroit où nous étions, et je l'amarrai avec une petite ancre de toue et une hansière. Lorsqu'on sortit l'ancre du canot, l'un des matelots, qui n'eut pas assez d'adresse ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée et il tomba au fond des vagues. Ce qui est bien singulier dans cet instant critique, il eut la présence d'esprit de se dégager lui-même et de revenir à la surface de l'eau, où il fut repris ayant une de ses jambes fracturée d'une manière dangereuse.

Le 15, dès le grand matin, on vira *la Résolution* en quille afin d'arrêter la voie d'eau : en ôtant le doublage, on trouva que les coutures du bordage étoient très ouvertes en-dedans et au-dessous des préceintes, et on vit qu'en plusieurs endroits, il n'y avoit pas un seul morceau

d'étoupe. Tandis que les charpentiers réparoient ces dommages, nous remplîmes nos futailles vides à un ruisseau qui couloit près de nous. Le vent n'avoit plus la même force; mais le ciel étoit épais et brumeux, et il tomboit de la pluie.

Les Naturels qui nous avoient quittés la veille, au retour du mauvais temps, nous firent une autre visite dans la matinée; ceux qui arrivèrent les premiers montoient de petites pirogues, et d'autres parurent ensuite sur de grandes embarcations, dont l'une portoit vingt femmes et un homme outre des enfans.

Le 16 au soir, le ciel s'éclaircit, et nous vîmes que la terre nous environnoit de tous côtés. Nous étions à l'ancre au côté septentrional de l'*Entrée*, dans un endroit marqué sur ma carte par le nom de *Snug Corner Bay* (*Baie du réduit fermé*). C'est en effet un lieu bien fermé et bien abrité. Je pris avec moi quelques Officiers et j'allai en examiner le fond : nous le trouvâmes à l'abri de tous les vents, et la sonde y rapportoit de sept à trois brasses, fond de vase. Le terrain est bas près de la côte, en partie nu et en partie boisé. La partie nue étoit couverte de deux ou trois pieds de neige; mais on en apercevoit très-peu dans les bois. Le sommet des collines voisines étoit également boisé; mais celles qui sont plus avant dans l'intérieur du pays, paroissoient des rochers pelés ensevelis sous les neiges. L'ouverture qui produisoit notre voie d'eau ayant été fermée, nous appareillâmes le 17, à quatre heures du matin. Je gouvernai au Nord-Ouest, à l'aide d'une brise légère de l'Est-Nord-Est; jugeant que si cette Entrée offroit un passage au Nord, il devoit être dans cette direction. Nous fûmes à peine sous voile que les Naturels arrivèrent sur

de grandes et de petites pirogues. Cette visite nous procura une nouvelle occasion d'examiner leur figure, leurs vêtemens, etc.; et je communiquerai bientôt aux lecteurs les observations que nous recueillîmes; ils ne paroissoient avoir d'autre but que de satisfaire leur curiosité, car ils ne firent avec nous aucune espèce d'échange. Lorsque nous eûmes atteint la pointe Nord-Ouest du bras dans lequel nous avions mouillé, nous reconnûmes que le flot, pour venir dans l'*Entrée*, suivoit le canal par où nous étions arrivés. Cette remarque ne détruisoit pas tout-à-fait l'existence d'un passage, mais elle n'étoit point favorable à cette opinion. Quand nous eûmes doublé la pointe dont j'ai parlé plus haut, nous rencontrâmes beaucoup de fonds de mauvaise tenue et un grand nombre de rochers submergés situés au milieu du même canal, qui a ici cinq ou six lieues de largeur. Le vent nous manqua à cette époque, et il fut remplacé par des calmes et des souffles légers de tous les points du compas, en sorte que nous eûmes un peu de peine à sortir du danger qui nous menaçoit; enfin, à une heure, à l'aide de nos canots, nous parvînmes à jeter l'ancre au-dessous de la côte orientale par treize brasses, et environ quatre lieues au Nord de notre dernier mouillage. Le ciel avoit été très-brumeux dans la matinée, mais il s'éclaircit ensuite, et nous eûmes une vue distincte de toutes les terres qui nous environnoient, et en particulier de la portion située au Nord, où la côte sembloit être fermée. Il nous resta peu d'espoir de trouver un passage ici, ou même de tout autre côté, si nous ne regagnions pas la haute mer.

Voulant m'assurer de ce point d'une manière plus exacte, je chargeai M. Gore de prendre deux canots ar-

més et d'aller examiner le bras septentrional; j'ordonnai au *Master* d'emmener deux autres canots et de reconnoître un autre bras qui sembloit tourner à l'Est. M. Gore et le *Master* revinrent le soir. Le dernier me rapporta que le bras où je l'avois envoyé communiquoit avec celui dont nous étions venus en dernier lieu, et que l'un de ses côtés étoit uniquement formé par un groupe d'Isles. M. Gore me dit qu'il avoit vu l'entrée d'un bras dont l'étendue, selon son opinion, se prolongeoit fort loin au Nord-Est, et que vraisemblablement on pourroit y trouver un passage; mais M. Robert, l'un des *Mates*, que j'avois chargé de suivre M. Gore et de lever des plans, croyoit avoir vu le fond du bras. La diversité de ces deux opinions, et ce que j'ai déjà dit du flot qui venoit du Sud dans l'*Entrée*, rendoit très-douteuse l'existence d'un passage: comme durant la matinée le vent étoit devenu favorable pour regagner la haute mer, je résolus de ne pas employer plus de temps à le chercher dans un endroit qui promettoit si peu de succès. Je considérai d'ailleurs, qu'en supposant la terre à l'Ouest étant composée d'Isles, conformément aux dernières découvertes des Russes (*), nous ne manquerions pas de nous élever assez avant dans le Nord et d'arriver à une haute latitude dans la saison convenable, si nous ne perdions pas notre temps à examiner trop en détail des lieux où un passage étoit non-seulement douteux, mais invraisemblable. Nous étions alors plus de 520 lieues à l'Ouest d'une partie quelconque de la baie de

(*) Il paroît que le Capitaine Cook fait ici allusion à la carte de M. Staehlin, insérée à la tête de l'*Archipel du Nord*, publiée à Londres, en 1774, par le Docteur Maty.

Baffin ou de la baie de *Hudson*; s'il y avoit un passage, il devoit se trouver en entier, ou du-moins en partie, au Nord du soixante-douzième degré de latitude (*).

Ayant ainsi pris ma résolution, nous appareillâmes le 18, à trois heures du matin, avec une jolie brise du Nord; nous marchâmes au Sud, et nous redescendîmes l'*Entrée*; nous rencontrâmes des fonds de mauvaise tenue, ainsi que le jour précédent; nous ne tardâmes cependant pas à nous en dégager, et ensuite une ligne de quarante brasses ne rapporta jamais de fond. Nous découvrîmes alors une sortie au Sud-Ouest de celle par laquelle nous étions entrés; elle abrégeoit notre chemin, et nous en profitâmes; elle est séparée de l'autre par une Isle qui se prolonge à dix-huit lieues dans la direction du Nord-Est et du Sud-Ouest. J'ai donné à cette Isle le nom de *Montagu*.

Il y a plusieurs Isles dans le canal Sud-Ouest; celles qui gissent à l'entrée, près de la haute mer, sont élevées et de roches; mais celles qui se trouvent en-dedans sont basses: comme elles n'offroient point de neiges, et qu'elles étoient couvertes de bois et de verdure, je les ai appelées Isles *Vertes*.

Le vent passa au Sud-Ouest et au Sud-Ouest-quart-Ouest, à deux heures de l'après-midi, ce qui nous obligea d'aller au plus près. Je me portai d'abord à deux milles de la côte orientale, et je virai ensuite vent devant, la sonde rapportant cinquante-trois brasses. En retournant vers l'Isle *Montagu*, nous découvrîmes une chaîne de rochers, dont les uns étoient au-dessus de l'eau, et les autres sub-

(*) On a dit dans l'Introduction, sur quels motifs le Capitaine Cook fondoit son opinion.

mergés; ils gissent à cinq milles en-dedans ou au Nord de la pointe septentrionale des Isles *Vertes*. Nous en aperçûmes ensuite quelques autres au milieu du canal, et plus au large que les Isles. Quoique la nuit ne fût pas très-sombre, ces rochers me firent croire que la navigation ne seroit pas sûre, et j'attendis le jour en louvoyant au-dessous de l'Isle *Montagu;* car la profondeur de l'eau étoit trop considérable pour mouiller.

Le lendemain, à la pointe du jour, le vent devint plus favorable, et nous portâmes sur le canal, entre l'Isle *Montagu* et les Isles *Vertes :* la largeur de ce canal est de deux à trois lieues, et sa profondeur de trente-quatre à dix-sept brasses. Le vent fut très-foible durant toute la journée, et à huit heures du soir nous eûmes un calme plat : nous mouillâmes alors par vingt-une brasses, fond de vase, à environ deux milles de l'Isle *Montagu*. Le calme dura jusqu'à dix heures du matin du jour suivant, qu'il s'éleva une petite brise du Nord à l'aide de laquelle nous appareillâmes : à six heures du soir, nous nous retrouvâmes dans la haute mer, et nous aperçûmes que la côte se prolongeoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue.

CHAPITRE V.

*L'*Entrée *que nous venions de quitter a été appelée* Entrée du Prince Guillaume. *Son étendue. Description de la figure des Sauvages qui l'habitent. De leurs vêtemens. Ils se coupent la lèvre inférieure. Quelques autres de leurs ornemens. Leurs canots. Leurs armes et leur équipage de pêche et de chasse; leurs meubles, leurs outils. Usages auxquels ils emploient le fer. Leurs nourritures, leur langue, et petit Vocabulaire de leur idiôme. Animaux, oiseaux, poissons. D'où ils ont reçu le fer et les grains de verre qu'ils possèdent.*

Je donnai le nom d'*Entrée du Prince Guillaume* à l'Entrée que nous venions de quitter. Si je juge de cette Entrée par ce que nous en avons vu, elle occupe au-moins un degré et demi de latitude et deux de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connoissons pas l'étendue : la direction qu'ils sembloient prendre, ainsi que la position et la grandeur des différentes Isles situées dans l'intérieur et aux environs, se verront mieux dans le plan, qui est tracé avec autant d'exactitude que la brièveté de notre relâche et d'autres circonstances défavorables ont pu le permettre.

La taille des Naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites tandis que nous mouillions dans l'*Entrée*, n'étoit

pas communément au-dessus de la taille ordinaire, et celle d'un grand nombre d'entre eux se trouvoit même au-dessous. Ils avoient les épaules carrées, de larges poitrines, le col épais et court, la face large et applatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps paroissoit être leur tête, laquelle étoit fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne sembloient pas assez grands pour leur visage, et leurs nez offroient une pointe pleine, arrondie, crochue, ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avoient les dents larges, blanches, égales, et bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, et en général, peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avoient autour des lèvres, étoient roides ou hérissés, et souvent de couleur brune : plusieurs des vieillards offroient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

Quoiqu'ils aient, en général, la même proportion de corps et des têtes de la même grosseur, on aperçoit cependant beaucoup de variétés dans leurs traits; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis; au reste, leur physionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhommie et de franchise. L'air de plusieurs d'entre eux étoit chagrin et réservé. Quelques-unes des femmes ont le visage agréable, et il y en a un assez grand nombre dont on reconnoît aisément le sexe par leurs traits, qui sont plus délicats; mais il s'agit ici principalement des plus jeunes, ou de celles qui sont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes et des enfans qui avoient le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nus, étoit brunâtre ou basanée : ce qu'on ne peut guères attribuer à la peinture, car ils ne se peignent pas le corps.

Les hommes, les femmes et les enfans s'habillent de la même manière. Leur vêtement ordinaire est une espèce de souquenille ou plutôt de robe, qui en général tombe jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois jusqu'au genou seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou de la grandeur précisément nécessaire pour recevoir la tête, et elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces souquenilles sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons et de martes de pin; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau de mer, et en général, ils portent toutes ces fourrures le poil en-dehors. Il y a des souquenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de poils, pareils à ceux des habitans de *Nootka*. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux, sont ornés en général de glands ou de franges de bandes de cuir étroites tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espèce de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon; mais ils ont plus souvent des chapeaux: tel est leur vêtement complet lorsque le ciel est beau. Quand il pleut ils mettent par-dessus la première souquenille, une seconde robe de boyaux de baleine, ou d'un autre gros animal, disposés d'une manière adroite, et préparés si habilement, qu'ils ressemblent presque à la feuille de nos batteurs d'or. Cette seconde robe serre le col; les manches descendent jusqu'au poignet, autour duquel elles sont attachées avec une corde; et lorsqu'ils occupent leurs canots, ses pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis, en sorte que leurs pirogues ne peuvent

point embarquer de vagues : elle garantit en même-temps de la pluie la partie de leur corps qui est exposée à l'air; car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est ainsi que la souquenille ordinaire, composée de peaux, et elle ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandois, tel qu'il est décrit par Crantz (*).

En général, ils ne se couvrent ni les jambes, ni les pieds; mais un petit nombre d'entre eux portent des espèces de bas de peaux, qui remontent jusqu'à mi-cuisse, et il est rare d'en trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours. Ceux qui portoient quelque chose sur leur tête, ressembloient à cet égard à nos amis de *Nootka* : ils avoient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étoient en forme de cône tronqué, et qu'on pouvoit prendre pour une tête de veau marin peinte.

Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux autour du col et du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur; la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, et un petit nombre les nouent comme

(*) Voyez Crantz, *Histoire du Groënland*, Tome I.er, p. 136 à 138; outre les traits de ressemblance que cite le Capitaine Cook, entre les Groënlandois et les Américains de l'*Entrée du Prince Guillaume*, le lecteur en trouvera beaucoup d'autres dans l'ouvrage que je viens d'indiquer. Le vêtement de la peuplade de l'*Entrée du Prince Guillaume*, tel que le décrit le Capitaine Cook, ressemble aussi à celui des habitans des *Isles Schumagin*, découvertes en 1741, par Behring. Voici le passage de Muller : « Leur habillement étoit de boyaux de baleine par le haut du » corps, et de peaux de chien marin par le bas ». *Découvertes des Russes*, page 274.

nous par-derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur et dans le bord inférieur; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les habitans de *Nootka* se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlois tout-à-l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire et plus bizarre. Leur lèvre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision, qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, et par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des lèvres, et elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Telle étoit celle du premier individu que vit un de nos matelots : il s'écria que le sauvage avoit deux bouches; et on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement plat et étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os découpé en pièces semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, et qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent : la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la lèvre inférieure percée de différens trous; ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en-dehors, et dont les têtes paroissent en-dedans de la lèvre,

comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

Tels sont les ornemens des fabriques du pays; mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre manufacturés en *Europe*, la plupart d'un bleu pâle; ils les suspendent à leurs oreilles, autour de leurs chapeaux, ou au trou qu'offre chacune des pointes du bijou qui décore leurs lèvres. A ce premier pendant ils en attachent quelquefois d'autres, et il n'est pas rare de voir cette garniture tomber jusqu'au bas du menton; dans ce dernier cas, ils ne peuvent faire disparoître si aisément leur parure des lèvres: quant à celle qu'ils emploient ordinairement, ils la jètent en-dehors avec la langue, ou ils la prennent dans leur bouche, selon qu'ils en ont la fantaisie. Ils portent des bracelets de grains, de coquillages d'une forme cylindrique, composés d'une substance qui ressemble à l'ambre. Plusieurs colifichets qu'ils placent à leurs oreilles et à leur nez sont aussi d'ambre. En général, ils aiment si fort la parure qu'ils mettent toutes sortes de choses dans leur lèvre trouée: nous vîmes un de ces sauvages qui y portoit deux de nos clous de fer, lesquels se projettoient en saillie, et un second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bouton de cuivre.

Les hommes enduisent souvent leur visage d'un rouge éclatant et d'une couleur noire, quelquefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui a la teinte du plomb; mais ils n'y tracent pas de figures régulières. Les femmes essayent à quelques égards de les imiter, en se barbouillant le menton d'une substance noire qui se termine en pointe sur chaque joue; mode assez semblable à celle qui, au rapport de Crantz (*),

(*) Vol. I.er, p. 138.

est très-répandue parmi les femmes du *Groënland*. Ils ne se peignent point le corps, ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matières propres à cet usage; car les couleurs qu'ils apportèrent à notre marché, dans des vessies, étoient en petite quantité. Au reste, je n'ai jamais vu de Sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

Ils ont deux espèces de canots, l'un grand et ouvert, et l'autre couvert et petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes et un homme, outre les enfans, dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation, et après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grande pirogue, ou de la pirogue des femmes du *Groënland*, j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une et l'autre de la même manière, que les diverses parties se correspondent, que toute la différence consiste dans la forme de l'avant et de l'arrière, et en particulier de l'arrière, qui ressemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente est composée de minces pièces de bois, par-dessus lesquelles on étend des peaux de veaux marins, ou d'autres grands animaux, qui forment le bordage. Je jugeai aussi que les petits canots sont à-peu-près de la même forme et de la même manière que ceux des Groënlandois (*) et des Esquimaux : quelques-uns de ceux-ci, comme je l'ai déjà fait observer, portent deux hommes; ils sont plus larges en proportion de leur longueur, que les pirogues des Esquimaux, et l'avant qui se recourbe ressemble un peu au manche d'un violon.

Les armes et les instrumens de pêche et de chasse sont

(*) Voyez Crantz, Vol. I.er, p. 150.

les mêmes que ceux des Esquimaux et des Groënlandois, et il est inutile d'entrer ici dans des détails, puisque Crantz les a décrits d'une manière très-exacte (*). L'auteur que je viens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus, et chacun de ceux dont il fait mention se trouve parmi les Sauvages de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Une espèce de jaquette ou de cotte de mail, composée de lattes légères, jointes ensemble par des nerfs d'animaux, forme leur armure défensive; elle est extrêmement flexible, mais en même-temps si serrée que les dards et les traits ne peuvent la pénétrer; elle ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre, et je pourrois la comparer à nos corps de femmes.

Aucun de ces Sauvages ne résidoit dans la baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquèrent les diverses personnes de nos équipages, et nous n'aperçûmes pas une seule de leurs habitations; je n'avois pas le temps de faire une course pour acquérir des connoissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apportèrent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde et ovale, et d'autres cylindriques et beaucoup plus profonds. Les flancs étoient d'une seule pièce, et revêtus de lanières de cuir; de petites chevilles de bois les attachoient au fond. Nous en aperçûmes de plus petits, et d'une forme plus élégante, qui ressembloient un peu à nos beurrières ovales; ceux-ci, plus creux d'ailleurs, n'avoient point de manches; ils étoient d'un seul morceau de bois ou d'une substance de la nature de la corne, et quelquefois proprement sculptés.

(*) Vol. I.er, p. 146. On les y trouve dessinés.

Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs carrés, composés des mêmes boyaux que la souquenille dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, et semés de petites plumes rouges : ils renfermoient de très-beaux nerfs et des paquets de petites cordes tressées d'une manière ingénieuse. Ils nous apportèrent en outre une multitude de paniers marquetés, d'un tissu si serré qu'ils pouvoient contenir de l'eau; des modèles en bois de leurs canots; un grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois ou rembourrées, couvertes d'un morceau de fourrure et ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étoient des jouets d'enfans ou si elles représentoient leurs amis morts, et si la superstition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'instrumens, composés de deux ou trois cerceaux ou de pièces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix par où on les empoigne; ces barres portent des coquillages suspendus à des fils qui servent de grélots, et qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue : ils semblent leur tenir lieu du grelot des Sauvages de *Nootka*, et peut-être qu'on emploie l'un et l'autre dans les mêmes occasions (*).

J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots et leurs autres ouvrages; le seul que nous ayons vu parmi eux étoit une hache de pierre, à-peu-près de la forme de celles d'*O-Taïti* et de toutes les Isles de la Mer du Sud. Ils ont

(*) Le grelot en forme de boule, trouvé à peu de distance de cette *Entrée*, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paroît être destiné au même usage. Voyez Muller, p. 266.

un grand nombre de couteaux de fer; quelques-uns sont courbés; il y en a de très-petits, montés sur des manches assez longs, et dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous aperçûmes aussi des couteaux d'une seconde espèce, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne proéminente au milieu, et presque la forme d'une dague; ils les portent dans des gaînes de peau, suspendues autour de leur cou par une lanière cachée sous leur robe; ils ne se servent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtrière. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avoient un assortiment complet de nos outils, et les coutures et les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les marqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en *Europe*. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossièreté et de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces Sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, et aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention et l'adresse de ses ouvrages mécaniques.

Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec et de la chair grillée ou rotie. Nous achetâmes de cette chair; elle nous parut être de la chair d'ours, mais elle avoit un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougère de la plus grande espèce, dont j'ai parlé dans la description de l'*Entrée* de *Nootka* : ils la font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre manière. Plusieurs de nos gens les virent encore manger sans dégoût d'une substance que nous avons jugé être de la partie intérieure de

l'écorce du pin. Leurs canots étoient remplis de vases de bois, contenant de la neige qu'ils avaloient avec avidité : peut-être qu'il seroit plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur manière de manger est très-décente et très-propre; ils avoient grand soin d'enlever les ordures qui adhéroient aux choses dont ils vouloient se nourrir ; et quoiqu'ils mangent quelquefois la graisse crue de certains animaux de mer, ils ne manquent pas de la diviser en bouchées avec leurs petits couteaux. Ils sont très-propres et très-décens sur leur personne ; leur corps n'offre ni graisse ni saleté; les vases de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs alimens étoient en bon état, ainsi que leurs canots, où nous n'aperçûmes ni désordre ni confusion.

Il paroît d'abord difficile d'apprendre leur idiôme : cette difficulté ne vient pas de ce que leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes et les sons qu'ils emploient ont différentes significations; car ils sembloient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'étoit une méprise de notre part. Voici les seuls mots que j'ai pu me procurer, et je les dois à M. Anderson (*). Les Sauvages de *Nootka* se servoient des premiers dans le même sens, quoique nous n'ayons pas pu d'ailleurs observer d'analogie entre les deux dialectes.

(*) Le public lui doit aussi une assez grande partie de ce Chapitre. On a entre-mêlé les remarques de M. Cook des siennes, qui ne manquent jamais de jeter du jour sur le point qu'il s'agit d'éclaircir.

Akashou,	*quel est le nom de cette chose?*
Namuk,	*un ornement pour l'oreille.*
Lukluk,	*une peau brune à longs poils, peut-être celle d'un ours.*
Aa,	*oui.*
Natooneshuk,	*la peau d'une loutre de mer.*
Keeta,	*donnez-moi quelque chose.*
Naema,	*donnez-moi quelque chose en échange.*
Oonaka,	*de moi, ou appartenant à moi. — Voulez-vous échanger cela contre ceci qui m'appartient.*
Manaka,	
Ahleu,	*une pique.*
Weena, ou Veena,	*étranger, en parlant de quelqu'un.*
Keelashuk,	*boyaux dont ils font leurs robes.*
Tawuk,	*gardez cela.*
Amilhtoo,	*une partie de la peau d'un ours blanc, ou peut-être le poil qui le couvroit.*
Whaehai,	*garderai-je cela? me donnerez-vous cela?*
Yaut,	*j'irai, où irai-je?*
Chilke,	*un.*
Taiha,	*deux.*
Tokke,	*trois.*
(*Tinke*)	
Chukelo (*),	*quatre?*

(*) M. Anderson fait observer sur ces termes numériques, qu'il

Koeheene,	*cinq?*
Takulai,	*six?*
Keichilho,	*sept?*
Kleu, *ou* Kliew,	*huit?*

Quant aux animaux de cette partie du Continent de l'*Amérique*, je dois répéter une remarque que j'ai faite sur ceux de l'*Entrée* de *Nootka* : nous ne les connoissons que d'après les fourrures apportées par les Sauvages à notre marché. Ils nous vendirent sur-tout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres, ou des *lynx*, des martes communes et des martes de pin, de petites hermines, des ours, des ratons et des loutres de mer. Il y avoit plus de martes, de ratons et de loutres que d'autres peaux; celles-ci composent en effet le vêtement ordinaire des Naturels; mais les fourrures du premier de ces quadrupèdes, qui, en général, étoient d'un brun beaucoup plus clair que celles de *Nootka*, surpassoient extrêmement le reste en finesse. Les loutres et les martes étoient bien plus abondantes ici qu'à *Nootka*, mais d'une moindre finesse et d'une moindre épaisseur, quoique d'une plus grande étendue, et elles étoient presque toutes de ce noir lustré, qui est sans doute la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours et de veaux marins se trouvèrent assez communes; les dernières étoient blanches en général, et agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours étoient brunes ou couleur de suie.

Nous avions vu chacun de ces animaux à *Nootka*; mais

---

n'est pas sûr de leur signification par-delà le trois; c'est pour cela qu'il a marqué les termes suivans d'un point d'interrogation.

nous en aperçûmes de particuliers à l'*Entrée*, dont je parle dans ce chapitre; tel est l'ours blanc : les Naturels nous apportèrent plusieurs morceaux de sa fourrure, et même des fourrures entières de quelques individus jeunes, d'après lesquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi la *wolwerene* (1), qui avoit des couleurs très-brillantes; une espèce d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'est la même que celle de l'*Entrée* de *Nootka* : elle est tachetée de brun, et elle n'a guères de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la fourrure de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnoître précisément l'espèce; nous jugeâmes cependant sur la couleur, sur la longueur et la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avoit avec celle d'aucun quadrupède terrestre, que ce pouvoit être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux qui semble particulière à cet endroit, car jusqu'ici nous n'en avions pas remarqué de pareilles, est celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc sale, et les flancs d'un cendré bleuâtre, parsemé aussi des taches dont je viens de parler : la queue n'excède pas le tiers de la longueur du corps, et elle est couverte sur les bords de poils blanchâtres. C'est sans doute le même auquel M. Staehlin donne le nom de souris des champs tachetée, dans sa courte description du nouvel Archipel du Nord (2); mais

(1) Nous n'avons pu découvrir de quel quadrupède il s'agit ici, et nous avons conservé le mot de l'original.

(2) Description de *Kodjiak*, pages 32—34.

n'ayant examiné que des peaux imparfaites, je ne puis dire s'il est de l'espèce de la souris ou de l'écureuil : M. Anderson étoit disposé à croire que c'est l'animal décrit par M. Pennant, sous le nom de marmotte de *Casan*. La multitude de fourrures annonce que les espèces des animaux que je viens d'indiquer sont très-répandues ; il faut observer que nous ne vîmes ni des peaux de renne, ni des peaux de daim.

Parmi les oiseaux que j'ai cités en faisant la description de *Nootka*, nous ne trouvâmes ici que l'aigle à tête blanche, le nigaud, l'alcyon ou le grand martin-pêcheur, lequel avoit des couleurs très-brillantes; le colibri, qui vint souvent voltiger autour du vaisseau, tandis que nous étions à l'ancre : il est difficile que ce dernier passe l'hiver dans un climat si rigoureux. Les oiseaux aquatiques que nous aperçûmes étoient des oies, une petite espèce de canard, presque pareille à celui que j'avois trouvé à la terre de *Kerguelen*; une autre espèce, qu'aucun de nous ne connoissoit, et quelques-unes des pies de mer à bec rouge, que nous avions vues à la terre *Van-Diemen* et à la *Nouvelle-Zélande*. Ceux de nos gens qui descendirent sur la côte tuèrent une gélinote à longue queue, une bécassine et des pluviers. Quoique les oiseaux aquatiques, et en particulier les canards et les espèces qui fréquentent les côtes, se montrassent en assez grand nombre, ils étoient si sauvages qu'on ne pouvoit guères les mettre à la portée du fusil, en sorte qu'ils nous offrirent peu de rafraîchissemens. Le canard dont je parlois tout-à-l'heure est aussi gros que le canard sauvage ordinaire; il est d'un noir foncé; il a la queue courte et épointée, les pieds rouges, le bec blanc, teint de rouge vers l'extrémité, et

de chaque côté une large tache noire presque carrée, auprès de la base où il s'élargit : il porte sur le front une tache blanche triangulaire, et une autre plus considérable sur le derrière du cou. Les couleurs de la femelle sont beaucoup moins vives, et son bec n'a aucune des jolies teintes de celui du mâle, si j'en excepte deux points noirs qui sont obscurs.

Il y a de plus une espèce de plongeon qui semble particulière à cette *Entrée;* il est à-peu-près de la grosseur d'une perdrix; il a le bec court, noir et comprimé; la tête et la partie supérieure du col d'un brun noir, le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mat, excepté le dessous qui est par-tout d'une teinte noirâtre semée de points blancs. Un autre individu que nous examinâmes (c'étoit peut-être une femelle), avoit la partie inférieure plus blanche. Nous remarquâmes d'ailleurs un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, à-peu-près de la grosseur du bruant; mais nous présumâmes que c'étoit un des oiseaux qui changent de couleur avec la saison et selon les climats qu'ils habitent : il offroit alors une couleur d'un brun obscur, une queue rougeâtre; l'individu que nous prîmes pour un mâle avoit une large tache jaune au sommet de la tête, et d'autres noires dans la partie supérieure du cou; mais les taches noires se trouvoient sur la poitrine de la femelle.

Nous ne nous procurâmes d'autres poissons que des *torsk* (*) et des plies; les Naturels nous vendirent la plupart de ceux que nous mangeâmes; nous prîmes autour

(*) Les Yctyologistes françois chercheront le nom qu'il faut donner à ce poisson dans notre langue. (*Note du Traducteur.*)

du vaisseau un petit nombre de *sculpins*, des étoiles pourprées qui avoient 17 ou 18 rayons. Nous observâmes que les rochers sont presque dénués de coquillage ; mais nous aperçûmes des crabes d'une grosseur considérabe.

Nous ne vîmes de métaux que du cuivre et du fer; l'un et l'autre, mais sur-tout le dernier, étoient en si grande abondance qu'ils formoient les pointes de la plupart des traits et des lances. Les Sauvages se peignent avec un ocre rouge qui est très-cassant et onctueux, ou avec un minerai de fer dont la couleur approche de celle du cinabre ; avec un fard bleu et brillant dont nous ne pûmes nous procurer des échantillons; et du plomb noir. Chacune de ces substances paroît être rare ; car les Naturels en apportèrent une petite quantité de la première et de la dernière, et ils sembloient la conserver soigneusement.

Peu de végétaux frappèrent nos regards ; on ne voit guères dans les bois que le pin du Canada et le *Spruce* : il y en avoit quelques-uns d'assez gros.

Ces Sauvages doivent avoir reçu d'une Nation civilisée les grains de verre et le fer que nous trouvâmes parmi eux. Les observations insérées plus haut prouvent, d'une manière à-peu-près sûre, qu'ils n'avoient jamais communiqué directement avec les Européens ; il ne reste plus qu'à déterminer d'où leur venoient ces ouvrages de nos manufactures. Il paroît qu'ils les ont reçus par l'entremise des Tribus établies dans l'intérieur des terres, depuis la baie d'*Hudson*, ou depuis nos établissemens sur les lacs du *Canada*. Selon une autre supposition, qui n'est pas, il est vrai, aussi vraisemblable, les navires Russes qui partent du *Kamstchatka*, ont déjà étendu leur commerce jusqu'ici, ou du-moins les habitans des Isles *des Renards*,

les plus orientales, communiquent le long de la côte avec ceux de l'*Entrée du Prince Guillaume*(*).

Quant au cuivre, il semble que les sauvages se le procurent eux mêmes, ou du-moins il passe en peu de mains avant de leur arriver; car lorsqu'ils nous demandoient quelque chose en échange de leurs richesses, ils avoient coutume de nous faire entendre qu'ils possédoient une assez grande quantité de ce métal et qu'ils n'en vouloient pas davantage.

En supposant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de nos manufactures d'*Europe*, par l'entremise des peuplades établies dans l'intérieur du pays, il est assez singulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des fourrures de leurs loutres de mer; car s'ils en avoient donné, on auroit dû en voir à une époque quelconque aux environs de la baie d'*Hudson*, et je ne sache pas qu'on y en ait vu. Pour répondre à

(*) Muller, dans sa Relation du Voyage fait par Behring, en 1741, à la côte d'*Amérique*, cite un fait qui semble décider cette question. D'après le passage qu'on va lire, il paroît que les Russes trouvèrent du fer aux *Isles Schumagin*: « Un seul homme avoit » un couteau pendu à sa ceinture, qui parut fort singulier à nos » gens par sa figure. Il étoit long de huit pouces, fort épais, et » large à l'endroit où devoit être la pointe. On ne peut savoir » quel étoit l'usage de cet outil ». *Découvertes des Russes*, p. 274.

S'il y avoit du fer parmi les Naturels de cette partie de la côte d'*Amérique*, avant qu'elle fût découverte par les Russes, et avant que les négocians du *Kamstchatka* y apportassent des objets de commerce, n'est-il pas clair que la peuplade de l'*Entrée du Prince Guillaume*, ainsi que celle des *Isles Schumagin*, a dû tirer ce métal de la seule source qui semble à sa portée, c'est-à-dire des établissemens européens qu'on trouve sur la côte Nord-Est du Nouveau-Monde?

cette question difficile, il convient de faire valoir l'éloignement où se trouve l'*Entrée du Prince Guillaume* à l'égard de la baie de *Hudson ;* quoique cette distance n'empêche pas les marchandises européennes d'arriver si loin parce qu'elles sont d'un prix infini aux yeux des Sauvages, elle peut empêcher les fourrures qui sont des choses communes de se porter au-delà des deux ou trois différentes Tribus : ces Tribus intermédiaires les emploient vraisemblablement à se vêtir, et elles en envoient du côté de l'Est, jusqu'au point où l'on rencontre des négocians d'*Europe*, d'autres qu'elles estiment moins parce qu'elles viennent des animaux de leur pays.

CHAPITRE VI.

*Suite de la reconnoissance de la côte d'*Amérique. *Cap* Elisabeth. *Cap* Saint-Hermogènes. *La relation du voyage de Behring est très-défectueuse. Pointe* Banks. *Cap* Douglass. *Cap* Bede. *Mont* Saint-Augustin. *Espoir de trouver un passage dans une* Entrée *que nous découvrons. Les vaisseaux remontent cette* Entrée. *Indices sûrs que c'est une rivière. Elle est appelée* Rivière Cook. *Les vaisseaux la redescendent. Nous recevons différentes visites des Naturels. Le lieutenant King débarque et prend possession du Pays. Ce qu'il nous dit à son retour.* La Résolution *échoue sur un bas-fond. Réflexions sur la* Rivière de Cook. *Causes des marées considérables qu'on y éprouve.*

Lorsque j'eus quitté l'*Entrée du Prince Guillaume*, je gouvernai au Sud-Ouest à l'aide d'une jolie brise du Nord-Nord-Est. Il survint à quatre heures du matin un calme qui fut suivi bientôt après d'une brise du Sud-Ouest : comme le vent fraîchit et tourna au Nord-Ouest, nous continuâmes à nous étendre au Sud-Ouest, et nous dépassâmes un promontoire élevé situé par 59 degrés 10 minutes de latitude et 207 degrés 45 minutes de longitude. Il fut découvert le jour de l'anniversaire de la naissance de la Princesse *Elisabeth*, et je lui ai donné le nom de *Cap*

Elisabeth. Nous n'apercevions point de terre par-delà, ensorte que nous espérâmes un moment que c'étoit l'extrémité occidentale du Nouveau-Monde ; mais nous ne tardâmes pas à reconnoître notre méprise, car de nouvelles côtes s'offrirent à nos regards dans l'Ouest-Sud-Ouest.

Le vent, qui étoit devenu très-impétueux, nous porta assez loin de la côte. Il diminua dans l'après-midi du 22, et nous nous rapprochâmes du Cap *Elisabeth*, qui, le lendemain à midi, nous restoit à l'Ouest à dix lieues de distance. Nous découvrîmes en même-temps au Sud 77 degrés Ouest, une nouvelle côte qui nous parut joindre le Cap *Elisabeth* à la terre que nous avions vue à l'Ouest.

Le vent souffloit toujours de la partie de l'Ouest, et je marchai au Sud jusqu'à midi du lendemain ; nous étions alors à trois lieues de la côte que nous avions découverte le 22 : elle formoit ici une pointe qui nous restoit à l'Ouest-Nord-Ouest. Nous aperçûmes une plus grande étendue de terre qui se prolongeoit au Sud jusqu'au Sud-Sud-Est. Cette partie de la côte se trouvoit à la distance de 12 à 15 lieues. On y voyoit une chaîne de montagnes couvertes de neige, qui s'étendoient au Nord-Ouest par-delà la première terre, que nous prîmes pour une Isle parce qu'elle étoit couverte d'une quantité peu considérable de neige. La pointe dont je viens de parler est par 58 degrés 15 minutes de latitude et 207 degrés 42 minutes de longitude, et ce que je puis recueillir de la relation du voyage de Behring, et de la carte qui l'accompagne dans l'édition angloise (*), me persuade que ce doit être le Cap *Saint-*

(*) Le Capitaine Cook veut parler ici de l'ouvrage de Muller, dont on avoit publié une traduction à Londres, quelque temps avant son départ.

Hermogènes de ce navigateur. Mais les détails relatifs à son voyage sont si abrégés, et la carte est d'une si grande inexactitude, qu'il est à peine possible, d'après le journal ou d'après la carte, ou d'après la comparaison de l'un et de l'autre, de trouver tous les endroits vus par ce navigateur ou aucun de ceux où il a touché. S'il me falloit donner mon opinion sur la route de Behring, je supposerois qu'il rencontra le Continent d'*Amérique* près du mont *Beau-Temps*; mais je ne suis point du tout sûr que la baie à laquelle j'ai donné son nom soit celle où il mouilla, et je ne suis pas sûr non plus que la montagne appelée par moi *Saint-Elie*, soit la montagne très-sensible qu'il a appelée du même nom. Quant à son Cap *Saint-Elie*, j'ignore absolument où l'on doit le placer.

Au côté Nord-Est du Cap *Saint-Hermogènes*, la côte tournoit vers le Nord-Ouest, et paroissoit entièrement détachée de la terre que nous avions vue la veille. La carte citée ci-dessus, présente un espace où l'on suppose que Behring n'aperçut point de terre. Cette lacune est favorable aux observations plus récentes publiées par M. Staehlin, qui prend pour un groupe d'Isles le Cap *Saint-Hermogènes*, et toutes les côtes que Behring découvrit au Sud, et qui place *Saint-Hermogènes* parmi celles qui sont dénuées de bois. Ce que nous vîmes sembloit confirmer cette opinion, et tout nous donna l'espoir de trouver ici un passage au Nord, sans être obligés de nous porter plus loin au Sud-Ouest.

De légers souffles de vent et des calmes nous retinrent par le travers du Cap jusqu'à deux heures du matin du jour suivant; il s'éleva alors une brise du Nord-Est : nous gouvernâmes au Nord-Nord-Ouest le long de la côte, et nous

reconnûmes bientôt que la terre du Cap *Saint-Hermogènes* est une Isle d'environ six lieues de circonférence, séparée de la côte adjacente par un canal d'une lieue de largeur. On rencontre à une lieue et demie au Nord de cette Isle, des rochers qui sont au-dessus de l'eau sur la bande Nord-Est, desquels la sonde rapportoit de trente à vingt brasses.

A midi, l'Isle *Saint-Hermogènes* nous restoit au Sud un demi-rumb-Est, à huit lieues, et la terre qui gît au Nord-Ouest se prolongeoit du Sud un demi-rumb-Ouest presque jusqu'à l'Ouest. Elle étoit terminée dans cette dernière direction par une pointe basse éloignée alors de cinq lieues, que j'appelai *Pointe Banks*. *La Résolution* se trouvoit par 58° 41′ de latitude et 207° 44′ de longitude. Nous apercevions dans le Nord-Ouest un demi-rumb-Nord la terre que nous supposions réunir le Cap *Elisabeth* avec cette côte Sud-Ouest. Je gouvernai directement sur elle, et à mesure que nous en approchâmes, je reconnus que c'étoit un groupe de hautes Isles et de rochers complètement séparés de toute autre terre. Comme elles offroient une surface très-nue, je les ai appelées *Isles stériles*; elles gissent par 59° de latitude et à-peu-près sur la même ligne de longitude que le Cap *Elisabeth* et la *Pointe Banks*; elles sont distantes de trois lieues du Cap *Elisabeth* et de cinq de la *Pointe Banks*.

Je me proposois de traverser l'un des canaux qui les séparent; mais ayant rencontré un courant fort, qui nous étoit défavorable, j'arrivai vent arrière, et je passai sous le vent de toutes ces terres. Le ciel, qui avoit été brumeux toute la journée, s'éclaircit sur le soir, et nous aperçûmes un promontoire très-élevé, dont le sommet, qui formoit

deux montagnes extrêmement hautes, se montroit au-dessus des nuages. J'ai appelé ce promontoire Cap *Douglass*, en honneur de mon digne ami le Docteur Douglass, Chanoine de *Windsor*. Il est situé par 58° 56′ de latitude et 206° 10′ de longitude, à dix lieues dans l'Ouest des *Isles stériles*, et au Nord-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest de la *Pointe Bank*.

Entre cette pointe et le Cap *Douglass*, la côte sembloit former une baie large et profonde, à laquelle j'ai donné le nom de *Baie de la fumée*, à cause de la fumée que nous vîmes sur la *Pointe Banks*.

Le 26, au point du jour, nous nous trouvâmes au Nord des *Isles stériles*, et nous découvrîmes de nouvelles côtes qui se prolongeoient du Cap *Douglass* au Nord; elles formoient une chaîne de montagnes d'une grande hauteur; j'ai appelé Mont *Saint-Augustin* l'une de ces montagnes, beaucoup plus sensible que les autres. L'aspect de ces côtes ne nous découragea pas; car nous supposâmes qu'elles n'étoient pas jointes à la terre du Cap *Elisabeth* : en effet, dans la direction du Nord-Nord-Est, l'horizon seul bornoit notre vue. Nous crûmes aussi qu'il y avoit un passage au Nord-Ouest, entre le Cap *Douglass* et le Mont *Saint-Augustin*; en un mot, nous nous imaginâmes que la terre que nous avions à bas-bord étoit composée d'un groupe d'Isles séparées par autant de canaux, chacun desquels nous pourrions traverser, selon la direction du vent.

D'après ce flatteur espoir, nous suivîmes le vent qui souffloit bon frais du Nord-Nord-Est, et nous marchâmes au Nord-Ouest jusqu'à huit heures. A cette époque, nous reconnûmes clairement que les terres que nous avions prises pour des Isles, étoient des sommets de montagnes

réunies dans tous les points par des terrains plus bas, que l'épaisseur de l'horizon nous avoit empêchés de voir lorsque nous en étions à une plus grande distance. Nous y apercevions de la neige depuis le sommet des hauteurs jusqu'au rivage, et tout annonçoit d'ailleurs qu'elles faisoient partie du Continent d'*Amérique*. Je fus alors pleinement convaincu que cette *Entrée* ne m'offriroit point de passage, et si j'y continuai mes recherches, ce fut plutôt pour satisfaire mes Officiers que pour éclaircir mes doutes.

Le Mont *Saint-Augustin* se montroit dans le Nord-40° Ouest, à trois ou quatre lieues. Cette montagne est de forme conique et d'une hauteur considérable; mais il reste à savoir si c'est une Isle, ou si elle fait partie du Continent. Voyant que je ne gagnois rien à marcher à l'Ouest, je revirai vent devant, et je gouvernai sur le Cap *Elisabeth*, que nous atteignîmes à cinq heures et demie du soir. Au côté septentrional du Cap *Elisabeth*, entre ce Cap et un promontoire élevé, que j'ai nommé le Cap *Bede* (*), on trouve une baie, au fond de laquelle il sembloit y avoir deux havres bien fermés. Nous y pénétrâmes aisément, et nous aurions pu y mouiller par vingt-trois brasses; mais comme je n'avois pas le projet de jeter l'ancre, nous revirâmes de bord, et nous marchâmes à l'Ouest, à l'aide d'un vent du Nord qui souffloit avec force, et qui étoit accompagné de pluie et d'un ciel très-brumeux.

Le vent diminua le lendemain au matin; mais la pluie et la brume continuèrent jusqu'à trois heures du soir, que

(*) C'est de notre Calendrier que le Capitaine Cook a tiré ce nom et celui de Cap *Saint-Augustin*.

le temps s'éclaircit : le Cap *Douglass* nous restoit au Sud-Ouest-quart-Ouest ; nous avions à l'Ouest un demi-rumb-Sud le Mont *Saint-Angustin*, et au Sud 15° Est, à cinq lieues, le Cap *Bede*. Dans cette position, la sonde rapportoit quarante brasses, fond de roche. Du Cap *Bede*, la côte couroit Nord-Est-quart-Est ; elle offroit, dans l'intérieur des terres, une chaîne de montagnes qui se prolongeoit vers le même point. Elle étoit boisée, et elle sembloit ne pas manquer de havres ; mais ce qui ne favorisoit pas beaucoup nos espérances, nous aperçûmes au milieu de l'*Entrée*, une terre basse qui se prolongeoit du Nord-Nord-Est au Nord-Est-quart-Est un demi-rumb-Est : toutefois, comme nous supposâmes qu'elle formoit une Isle, cette découverte ne nous affligea point. Il survint une brise légère du Sud, et je gouvernai à l'Ouest de cette basse terre, où rien ne paroissoit devoir nous arrêter. La sonde rapporta durant la nuit, de trente à vingt-cinq brasses.

Nous avions très-peu de vent le 28 au matin. Je m'aperçus que *la Résolution* dérivoit au Sud, et afin d'arrêter la dérive, je laissai tomber une petite ancre de toue, garnie d'une hansière de huit pouces ; tandis qu'on serroit le cable, l'hansière rompit, et nous la perdîmes ainsi que l'ancre. Je fis jeter tout de suite une des ancres de poste, et nous employâmes vainement la plus grande partie de la journée à relever l'hansière et la petite ancre de toue. Notre latitude observée fut de 57° 51′ ; la terre basse dont j'ai parlé plus haut se prolongeoit du Nord-Est au Sud 75° Est ; et la partie la plus voisine de nous en étoit éloignée de deux lieues. La terre de la côte Ouest se montroit à environ sept lieues, et elle couroit du Sud 35° Ouest

au Nord 7° Est, en sorte que l'étendue de l'*Entrée* étoit alors réduite à trois aires et demi de vent, c'est-à-dire, depuis le Nord un demi-rumb-Est jusqu'au Nord-Est : on n'apercevoit pas de terre entre ces deux points. Nous éprouvâmes ici une marée très-forte qui portoit au Sud en-dehors de l'*Entrée ;* c'étoit le moment du reflux; il faisoit de trois à quatre nœuds par heure, et la mer fut basse à dix heures. La marée entraîna hors de l'*Entrée* une quantité considérable d'algues marines et de bois flottant. L'eau étoit devenue épaisse comme celle des rivières; mais ce qui nous excita à continuer notre route, nous la trouvâmes, à la mer basse, aussi salée que l'Océan. La vîtesse du flot fut de trois nœuds, et le courant remonta jusqu'à quatre heures du soir.

Comme nous fûmes en calme toute la journée, je ne quittai le mouillage qu'à huit heures du soir. A cette époque, nous appareillâmes à l'aide d'une brise légère de l'Est, et nous marchâmes au Nord en remontant l'*Entrée*. Nous étions sous voile depuis peu de temps, lorsque le vent passa au Nord; il devint impétueux, et il souffla en rafales accompagnées de pluie. Sa violence toutefois ne nous empêcha pas de continuer notre route aussi longtemps que dura le flot, c'est-à-dire, jusqu'à près de cinq heures du matin du jour suivant. La sonde rapportoit de trente-cinq à vingt-quatre brasses. Nous jetâmes l'ancre sur cette dernière profondeur, à environ deux lieues de la côte orientale, par 60° 8′ de latitude; une terre basse, située au-dessous de la côte occidentale, et que nous prîmes pour une Isle, se prolongeoit du Nord un demi-rumb-Ouest au Nord-Ouest-quart-Nord, à la distance de trois ou quatre lieues.

Le temps nous étoit devenu beau et le ciel assez clair ; en sorte que nous pouvions apercevoir toutes les terres qui se trouvoient sur l'horizon : nous ne découvrîmes, au Nord-Nord-Est, ni terres ni obstacles qui pussent arrêter notre progrès ; mais il y avoit, de tous côtés, une chaîne de montagnes qui s'élevoient l'une derrière l'autre, sans la moindre séparation. Je jugeai que la mer est basse près de la côte, à environ dix heures; mais que l'Ebbe dure jusqu'à près de midi : sa vîtesse étoit de quatre nœuds et demi. Tandis que nous fûmes à l'ancre, il retomba de dix pieds trois pouces, et il y a lieu de croire que sa chûte est quelquefois plus considérable. Nous aperçûmes deux colonnes de fumée sur la côte orientale, indice sûr qu'elle étoit habitée.

Nous mîmes à la voile à une heure de l'après-midi, et nous continuâmes à marcher sous les basses voiles et les huniers auxquels on avoit pris deux ris ; nous avions un vent très-fort du Nord-Nord-Est, qui venoit presque directement du haut de l'*Entrée*. Nous nous étendîmes vers la côte occidentale, et nous arrivâmes à deux lieues de l'extrémité méridionale de la basse terre ou de l'Isle que j'ai indiquée plus haut : je songeois à me réfugier au-dessous, jusqu'à ce que le vent se calmât ; mais la sonde, qui avoit d'abord rapporté plus de 40 brasses, étant tombée brusquement à 12, et un banc de sable paroissant sortir de la basse terre et s'offrir sur notre route, je virai vent devant, je repassai à l'Est, et je mouillai sur la côte orientale, par 19 brasses, fond de petits cailloux.

Nous appareillâmes de nouveau entre une et deux heures du matin du 30, au commencement du flot ; le vent s'étoit calmé, mais il étoit toujours contraire, en sorte que nous allâmes au plus près, jusqu'à environ 7 heures.

La marée finissant à cette époque, nous mouillâmes par 19 brasses au-dessous de la même côte que la dernière fois. La partie Nord-Ouest de cette côte, qui formoit une pointe renflée, nous restoit au Nord 20° Est à deux lieues; nous avions au Nord 36° Ouest, une pointe de la côte opposée, qui paroissoit à-peu-près de la même hauteur, et notre latitude observée étoit de 60° 37′.

Vers midi, il nous arriva deux pirogues qui portoient chacune un homme; elles venoient des environs du détroit où nous avions vu de la fumée la veille; elles furent obligées de ramer avec vigueur pour surmonter la force de la marée; et les Sauvages hésitèrent un peu avant de s'approcher de la hanche de mon vaisseau; mais ils se rendirent enfin à nos invitations. L'un d'eux parla beaucoup: il perdit son éloquence; car nous ne comprîmes pas un mot de son discours. Il montroit la côte tandis qu'il nous harangua, et nous jugeâmes qu'il nous engageoit à y descendre. Ils acceptèrent quelques bagatelles que je leur jetai du haut des écoutilles. Ils ressembloient, à tous égards, à la peuplade que nous avions trouvée à l'*Entrée du Prince Guillaume*; ils étoient vêtus de la même manière, et les pirogues étoient aussi de la même construction. L'un d'eux avoit le visage peint en noir, et il sembloit manquer de barbe; mais le second, plus âgé, n'avoit point de peinture sur le corps; il portoit une barbe très-fournie, et les traits de son visage ressembloient à ceux du bas-peuple de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Nous aperçûmes, dans le cours de la journée, de la fumée sur les terrains bas de la côte occidentale; d'où l'on peut inférer que ces terrains bas et les Isles sont les seules parties habitées.

Nous remîmes à la voile au retour du flot, et les pi-

rogues nous quittèrent. Je marchai vers la côte occidentale, à l'aide d'un vent frais du Nord-Nord-Est, et nous atteignîmes le dessous de la pointe dont j'ai parlé. Cette pointe, et l'autre qui se trouve sur la pointe opposée, réduisoient à quatre lieues la largeur du canal. La marée avoit une vîtesse et une force prodigieuse; elle étoit effrayante pour nous qui ne savions pas si l'agitation de l'eau étoit occasionnée par le courant ou par le choc des vagues contre les bancs de sable ou les rochers. Comme la sonde indiquoit une profondeur assez grande, nous l'attribuâmes à la première de ces causes; mais nous fûmes détrompés à la fin. Je longeai la côte occidentale qui me parut la plus sûre. La sonde rapportoit 13 brasses près de la côte, et elle rapporta 40 brasses et plus à deux ou trois milles au large. A huit heures du soir, nous mouillâmes par 17 brasses, au-dessous d'une pointe qui nous restoit au Nord-Est, à la distance de trois lieues. Nous demeurâmes à l'ancre pendant le reflux, dont la vîtesse étoit de près de cinq nœuds par heure.

Jusqu'ici nous avions trouvé le même degré de salure à la mer basse et à la mer haute; et à ces deux époques, les vagues avoient été aussi salées que l'eau de l'Océan; nous eûmes bientôt des indices que nous remontions une rivière. L'eau que nous puisâmes à la fin du reflux étoit beaucoup plus douce que celle que nous avions goûtée auparavant; je fus convaincu que nous étions dans une grande rivière, et non pas dans un détroit qui communiquât avec les mers du Nord; mais puisque nous nous étions avancés si loin, je voulois en avoir des preuves plus décisives encore. Nous appareillâmes donc avec le flot le 31 au matin, et nous manœuvrâmes, ou plutôt

nous fûmes entraînés, car nous avions très-peu de vent.

A huit heures, nous reçûmes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui montoient une grande pirogue et d'autres plus petites. Les petites embarcations ne portoient qu'une seule personne, et quelques-unes avoient une pagaie à deux pelles comme celles des Esquimaux. La grande pirogue étoit montée par des hommes, des femmes et des enfans. Avant d'atteindre mon vaisseau, les Sauvages arborèrent une robe de fourrure sur une longue perche, et nous jugeâmes qu'ils vouloient nous annoncer leurs dispositions pacifiques. Ils nous donnèrent cette robe en retour des bagatelles qu'ils reçurent de moi. Leur figure, leur vêtement, leur parure et leurs canots ressembloient en tout à la figure, au vêtement, à la parure et aux canots des Naturels de l'*Entrée du Prince Guillaume;* seulement leurs petites pirogues avoient moins d'étendue et elles ne contenoient qu'un homme. Nous achetâmes des habits composés de fourrures de loutres de mer, de martes, de lièvres et d'autres animaux; un petit nombre de leurs dards et un peu de saumon et de plie. Nous les payâmes avec de vieux habits, des grains de verre et des morceaux de fer. Nous reconnûmes qu'ils possédoient des couteaux de fer et des grains de verre bleu de ciel pareils à ceux que nous avions trouvés parmi les habitans de l'*Entrée du Prince Guillaume.* Ils paroissoient mettre beaucoup de prix à leurs grains de verre, et ils furent très-satisfaits de ceux que nous leur donnâmes; mais ils nous demandèrent sur-tout de gros morceaux de fer, métal qu'ils sembloient appeler du nom de *goone*; au reste, le même mot paroît avoir beaucoup d'acceptions dans leur langue, comme chez leurs voisins de l'*Entrée du Prince Guillaume.* Il est évident

que l'idiôme est le même dans les deux Entrées; car cette nouvelle peuplade employoit fréquemment les termes de *keeta*, de *naëma*, de *oonaka*, et un petit nombre d'autres que nous avions entendus fréquemment à l'*Entrée du Prince Guillaume*. Après avoir passé environ deux heures entre *la Résolution* et *la Découverte*, ils se retirèrent sur la côte occidentale.

Nous mouillâmes à neuf heures par 16 brasses, à environ deux lieues de la côte Ouest, et nous nous aperçûmes que le jusant avoit déjà commencé : sa vîtesse, au moment de sa plus grande force, n'étoit que de trois nœuds par heure, et tandis que nous étions à l'ancre, la marée tomba de 21 pieds. Un brouillard, accompagné tour-à-tour d'une pluie très-fine et d'éclaircies, obscurcissoit l'atmosphère; durant les éclaircies, nous vîmes entre les montagnes sur la côte Est, une ouverture qui nous restoit à l'Est et des terrains bas que nous prîmes pour des Isles situées entre l'endroit que nous occupions et le Continent. Nous découvrions aussi au Nord des terrains bas, lesquels sembloient se prolonger du pied des montagnes qui gissent d'un côté, à celles des montagnes qui se trouvent de l'autre; et à la mer basse, nous distinguâmes de larges bancs de sable qui s'étendoient depuis ce terrain bas, et dont quelques-uns n'étoient pas fort éloignés de nous. D'après ces observations, nous ne pûmes deviner si l'*Entrée* prenoit une direction orientale à travers l'ouverture dont j'ai parlé, ou si cette ouverture étoit seulement un bras de l'*Entrée*, et si le grand canal continuoit sa direction au Nord, au milieu des terrains bas que nous apercevions alors. La suite et la direction de la chaîne de montagnes qui se présentoient de chaque côté, rendoient très-vraisemblable la dernière supposition.

Voulant déterminer ce point, et examiner les bancs de sable, je détachai deux canots sous le commandement du *Master*, et dès que le flot eut cessé, je suivis avec les vaisseaux ; mais comme nous avions un calme plat et une marée forte, je mouillai après avoir dérivé d'environ dix milles dans la partie de l'Est. Dans les derniers momens du reflux, nous avions trouvé l'eau parfaitement douce à la surface des vagues, et jusqu'à environ un pied de profondeur. Nous avions eu d'ailleurs beaucoup d'autres preuves trop évidentes que nous étions dans une grande rivière, telles que l'abaissement des côtes, une eau très-épaisse et très-vaseuse, de grands arbres, des saletés et des ordures de toute espèce qui montoient et qui redescendoient avec la marée. L'après-midi, les Naturels revinrent sur plusieurs pirogues, et ils trafiquèrent avec nos gens, sans nous donner lieu de les accuser de friponnerie.

Le *Master* fut de retour à deux heures du matin du jour suivant ; il me dit qu'il avoit trouvé l'*Entrée* ou plutôt la rivière réduite à une lieue de largeur, par des terrains bas qui l'environnoient de chaque côté, et à travers lesquels elle couloit au Nord ; qu'il l'avoit remontée l'espace de trois lieues dans cette partie resserrée, et qu'elle étoit navigable pour les plus gros vaisseaux, puisque la sonde y rapportoit de 20 à 17 brasses ; que la moindre sonde prise à une distance convenable de la côte et des bancs de sable avoit été de 10 brasses ; qu'il avoit eu cette sonde avant d'atteindre la partie resserrée ; que durant le reflux, ou tant que le courant avoit redescendu, l'eau avoit été parfaitement douce, mais qu'au retour du flot elle étoit devenue saumâtre, et qu'elle l'avoit été extrêmement à l'époque de la mer haute, même au dernier point où il

s'arrêta. Il débarqua sur une Isle qui gît entre ce bras et le bras oriental, et il y aperçut des groseilliers dont le fruit étoit déjà formé, et d'autres arbres ou arbrisseaux chargés de baies, qui lui étoient inconnus. Le sol lui parut être de l'argile mêlée de sable. Il remarqua qu'environ trois lieues au-delà du point où il s'arrêta, ou au Nord de ce point, il y avoit une autre séparation dans la chaîne orientale des montagnes à travers lesquelles il supposoit que la rivière prend une direction Nord-Est; mais je jugeai plus vraisemblable que c'étoit seulement un autre bras, et que le grand canal gardoit sa direction Nord entre les deux rangées ou chaînes de montagnes dont j'ai fait mention. Il reconnut que ces deux chaînes se rapprochoient davantage à mesure qu'elles s'étendoient au Nord, mais qu'elles ne paroissoient jamais se réunir. On ne découvroit pas entre elles de terrains élevés, et l'on ne voyoit que des côtes basses, en partie boisées et en partie nues.

Il ne me resta plus d'espoir de trouver un passage ici : mais comme le jusant alloit finir et que nous ne pouvions descendre contre le flot, je crus devoir profiter du retour de la marée pour examiner de plus près le bras oriental, et par-là déterminer d'une manière décisive si le terrain bas qu'on voyoit au côté Est de la rivière étoit une Isle, comme nous l'avions supposé, ou s'il faisoit partie du Continent. Nous appareillâmes dans ce dessein au premier moment du flot : nous avions une brise légère du Nord-Est, et je marchai vers la côte orientale, précédé des canots qui sondoient devant nous. La profondeur de l'eau se trouva de 12 à 5 brasses ; le fond étoit de gravier dur, quoique les vagues fussent très-vaseuses. A huit heures il s'éleva une brise fraîche de l'Est qui souffla dans une

direction opposée à celle de notre route, en sorte que je désespérai d'atteindre avant la mer haute l'entrée de la rivière vers laquelle nous manœuvrions. Réfléchissant ensuite que si les vaisseaux ne pouvoient s'y rendre, les canots pourroient y arriver, je chargeai le Lieutenant King d'en emmener deux, d'examiner les marées, et de faire toutes les autres observations qui pourroient nous donner des éclaircissemens sur cette rivière.

Je m'aperçus à dix heures que le jusant avoit commencé, et je mouillai par neuf brasses, fond de gravier. Voyant la marée trop forte pour que les canots pussent la surmonter, je leur fis signal de revenir à bord; ils n'avoient pas encore parcouru la moitié du chemin qu'ils devoient parcourir pour gagner l'entrée de la rivière où je les envoyois: cette entrée nous restoit au Sud 80° Est, à la distance de trois lieues. La principale information que nous procura le Lieutenant King, fut que tout le terrain bas que nous avions pris pour une Isle ou pour un groupe d'Isles, est une suite du Continent, qui se prolonge des bords de la grande rivière jusqu'au pied des montagnes auxquelles il est joint, et qu'il se termine à l'entrée méridionale de ce bras oriental, que je distinguerai par le nom de rivière *Turnagain* (du retour). Le terrain bas recommence au côté Nord de cette rivière, et il se prolonge du pied des montagnes au bord de la grande rivière; en sorte que devant la rivière *du Retour* il forme une large baie au côté méridional de laquelle nous étions alors mouillés et où la sonde avoit rapporté de 12 à 5 brasses, depuis le milieu du flot jusqu'au temps de la mer haute.

Lorsque nous eûmes atteint la baie, le flot portoit avec force dans la rivière du *Retour*, et le jusant eut une

force plus grande encore. La mer tomba de 20 pieds tandis que nous étions à l'ancre. Ces observations me convainquirent que je ne devois pas plus compter sur un passage par cette rivière que par le grand bras. Mais durant le reflux, l'eau, quoique bien plus douce, ayant toujours un degré considérable de salure, il y a lieu de supposer que ces deux bras sont navigables pour des vaisseaux beaucoup plus loin que nous ne les avions remontés, et que la rivière et ses divers bras offrent les moyens d'une communication très-étendue dans l'intérieur des terres. Nous l'avons reconnue jusqu'à 61° 30′ de latitude et à 210° de longitude, c'est-à-dire, jusqu'à plus de 30 lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

Si la découverte de cette grande rivière(*), qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siècle présent ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasionna fut une perte essentielle; l'été s'avançoit à grands pas; nous ne savions pas combien nous aurions de chemin à faire au Sud pour suivre la direction de la côte, et nous étions alors convaincus que le Continent de l'*Amérique Septentrionale* se prolonge à l'Ouest beaucoup plus loin que ne sembloient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Tout cela diminuoit la probabilité de l'existence d'un passage dans la baie de *Baffin* ou dans la baie

(*) Le Capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son manuscrit, le nom de cette rivière, Mylord Sandwich a recommandé avec raison de l'appeler la *Rivière de Cook*.

de *Hudson*, ou prouvoit du-moins qu'il étoit d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaisir à songer que si je n'avois pas examiné en détail cette *Entrée* considérable, les Écrivains qui font de la Géographie dans leur cabinet, auroient établi comme une vérité qu'elle communique au Septentrion avec la Mer du Nord, ou à l'Est avec la baie de *Baffin* ou celle de *Hudson*, et qu'on l'auroit peut-être un jour marquée sur les cartes avec plus de précision et des indices plus sûrs, que les détroits de *Fucæ* et de *Fonte*, qui sont invisibles, parce qu'il sont imaginaires.

L'après-midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté Sud-Est de la rivière, d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la rivière et du pays au nom du Roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pièces de monnoie d'*Angleterre* frappées en 1772, et d'un papier où seroient écrits les noms de nos vaisseaux et l'époque de notre découverte. Sur ces entrefaites, *la Résolution* et *la Découverte* mirent à la voile pour redescendre la rivière. Le vent souffloit toujours grand frais de la partie de l'Est; mais il survint un calme peu de temps après que nous eûmes appareillé, et le flot nous ayant surpris en travers de la pointe où M. King débarqua, et que j'ai appelée *Pointe Possession*, nous fûmes obligés de mouiller par six brasses, la pointe dont je viens de parler nous restant au Sud à deux milles.

M. King me dit à son retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt Naturels du pays se montrèrent en étendant les bras, vraisemblablement afin d'annoncer leurs dispositions pacifiques, et de prouver qu'ils étoient sans

armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fusils entre les mains de ses gens, et ils l'engagèrent par les signes les plus énergiques à quitter cette arme. M. King y ayant consenti, on lui permit ainsi qu'à ses camarades de marcher vers les Sauvages, qui étoient d'un caractère gai et sociable. Ils avoient quelques pièces de saumon frais et plusieurs chiens. M. Law, chirurgien de *la Découverte*, qui acheta un de cesanimaux, le mena au rivage, et il le tua d'un coup de fusil à la vue des Naturels. Cet effet sembla les surprendre beaucoup, et comme s'ils ne s'étoient pas crus en sûreté avec des hommes si redoutables, ils s'en allèrent; mais on découvrit bientôt leurs piques et d'autres armes cachées près d'eux dans les buissons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrain étoit marécageux et le sol maigre, léger et noir; qu'il produisoit un petit nombre d'arbres et d'arbrisseaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux et des saules, des rosiers et des groseilliers, et une herbe très-petite; mais il n'aperçut pas une seule plante en fleur.

Nous levâmes l'ancre dès que la mer fut haute, et à l'aide d'une brise légère du Sud, je passai à la côte occidentale, où le retour du flot nous obligea de mouiller le lendemain dès le grand matin. Bientôt après, plusieurs grandes pirogues et quelques petites arrivèrent : les hommes qui les montoient nous vendirent d'abord des fourrures; ils nous vendirent ensuite leurs habits, et ils se dépouillèrent de manière que la plupart furent complétement nus. Ils nous apportèrent entre autres choses, un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, et seulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent aussi du saumon et de la plie. Ils donnèrent au fer la

préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des lèvres nenous parurent pas si communs parmi eux qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*; mais la cloison de leur nez étoit plus chargée de parures, et en général, ces parures du nez étoient beaucoup plus longues. Ils avoient encore une plus grande quantité de broderies blanches et rouges sur quelques parties de leurs vêtemens et sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois et les étuis de leurs couteaux.

Nous appareillâmes à dix heures et demie, au premier moment du reflux, et nous redescendîmes la rivière à l'aide d'une jolie brise du Sud. *La Résolution*, trompée par l'inattention et la négligence de celui qui tenoit la sonde, toucha, et elle s'engrava sur un banc de sable qui se trouve à-peu-près au milieu de la rivière, environ deux milles au-dessous des deux pointes renflées et en saillie dont j'ai parlé plus haut. Ce banc de sable étoit sans doute la cause du clapotage très-fort ou de l'agitation du courant, que nous avons observé en montant la rivière. Il n'y avoit pas moins de douze pieds d'eau autour du bâtiment, lorsque le reflux fut à son période le plus bas : mais les autres parties du banc étoient à sec. Dès que nous eûmes échoué, je fis signal à *la Découverte* de jeter l'ancre; mais, ainsi que je l'appris ensuite, elle avoit manqué elle-même de toucher sur la partie occidentale du banc. *La Résolution* remit à flot à cinq heures du soir sans avoir reçu de dommage, et sans nous donner la moindre peine. Nous passâmes à la côte occidentale, et dès que nous eûmes atteint une profondeur d'eau assez considérable, nous mouillâmes pour attendre le reflux, parce que le vent étoit toujours contraire.

Nous appareillâmes à dix heures du soir avec le jusant, et entre quatre et cinq heures du matin, lorsque le reflux eut cessé, nous jetâmes l'ancre de nouveau, par 19 brasses, environ deux milles au-dessous de la pointe renflée qui est sur la côte occidentale. Un assez grand nombre de Naturels du pays arrivèrent près de nous, tandis que nous occupions ce mouillage, et ils se tinrent à la hanche des vaisseaux toute la matinée. Leur compagnie ne nous déplut pas; car ils nous apportèrent une quantité considérable d'un très-beau saumon, qu'ils échangèrent contre les bagatelles que nous pouvions leur donner : ils se disposoient sans doute à le sécher, car il étoit presque tout dépecé : les deux bâtimens en achetèrent plusieurs quintaux.

L'après-midi les montagnes furent sans nuages pour la première fois depuis notre entrée dans la rivière, et nous découvrîmes un volcan sur une de celles qui se trouvent au côté Ouest. Celle-ci gît par 60 degrés 23 minutes de latitude, et c'est la première montagne élevée qu'on voit au Nord du mont *Saint-Augustin*. Le volcan se montre sur le flanc qui est le plus près de la rivière, et il n'est pas loin du sommet. Il n'avoit rien alors de bien imposant; il vomissoit seulement une fumée blanche, mais on n'y remarquoit point de feu.

Le vent souffloit toujours de la partie du Sud, et nous continuâmes à redescendre la rivière à la faveur des marées. Nous atteignîmes le 5 au matin l'endroit où nous avions perdu notre petite ancre de toue : nous essayâmes de la relever, mais ce fut envain. Tandis que nous étions ici, six pirogues arrivèrent de la côte orientale : quelques-unes portoient un seul homme, et d'autres en portoient deux. Les Sauvages se tinrent à peu de distance des vais-

seaux; ils les regardèrent au-moins une demi-heure avec un étonnement silencieux, sans nous dire un mot, et sans s'adresser une parole; ils prirent courage à la fin, et ils vinrent se ranger à la hanche de *la Résolution* et de *la Découverte :* ils commencèrent des échanges, et lorsqu'ils nous quittèrent, ils s'étoient défait de tout ce qu'ils avoient apporté, c'est-à-dire, d'un petit nombre de fourrures et de quelques saumons. Il faut observer que tous les Naturels que nous rencontrâmes dans cette rivière, nous semblèrent être de la même Nation que ceux qui habitent l'*Entrée du Prince Guillaume;* que les rapports étoient on ne peut pas plus frappans; mais que relativement à l'idiôme et à la figure, ils différoient essentiellement de ceux de *Nootka* ou de l'*Entrée du Roi George :* si leur langue est plus gutturale, ainsi qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, leurs articulations sont fortes et distinctes, et les petites phrases qu'ils emploient paroissent être des sentences.

J'ai déjà remarqué qu'ils possèdent du fer, c'est-à-dire, qu'ils ont des couteaux de ce métal, et que les pointes de leurs piques sont aussi de la même substance. Leurs piques ressemblent à nos hallebardes; les pointes sont quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux, qu'ils placent dans des gaînes, est considérable. Ces couteaux et un petit nombre de grains de verre, étoient les seules choses de fabrique étrangère. J'ai déjà exposé mes conjectures sur le lieu d'où ils tirent ces articles; mais s'il paroît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins avec lesquels les Russes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Russes n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils étoient connus des Russes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de

fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer.

Il est sûr qu'on peut établir un commerce de fourrures très-avantageux avec les habitans de cette vaste côte; mais, à moins qu'on ne trouve un passage au Nord, elle paroît trop éloignée pour que la *Grande-Bretagne* en tire quelque parti. Il faut cependant observer que les loutres de mer sont les fourrures les plus précieuses, ou plutôt les seules précieuses que j'aie vues sur les côtes occidentales de l'*Amérique*; toutes les autres, et en particulier celles de renards et de martes, sembloient être d'une qualité inférieure. Il faut observer aussi que la plupart des peaux que nous achetâmes étoient coupées en habits. Au reste, quelques-unes de celles-ci se trouvoient en bon état; mais le reste étoit vieux et assez déguenillé, et dans toutes il y avoit des poux. Ces pauvres Sauvages n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut supposer qu'ils se donnent la peine d'en apprêter une quantité plus considérable que celle dont ils ont besoin. Le désir de se procurer des vêtemens est peut-être la raison principale qui les détermine à tuer des quadrupèdes; car la mer et les rivières semblent les nourrir. Il est vraisemblable que tout ceci changeroit s'ils étoient une fois habitués à un commerce suivi. Cette communication augmenteroit leurs besoins en leur faisant connoître de nouveaux objets de luxe; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils seroient plus assidus à se procurer des fourrures dont ils s'apercevroient bientôt que le débit est assuré, et je suis persuadé qu'ils en auroient toujours une provision abondante.

On jugera, d'après ce que j'ai eu occasion de dire des marées, qu'elles sont considérables dans cette rivière, et qu'elles contribuent beaucoup à en faciliter la navigation.

La mer est haute dans le courant entre deux et trois heures, les jours de la pleine et de la nouvelle Lune, et elle l'a de trois à quatre brasses. Il est aisé d'expliquer pourquoi le flot y est plus fort que sur les autres parties de la côte. L'embouchure de la rivière se trouvant dans un coin, le flot qui vient de l'Océan est resserré par les deux côtés, et il enfle beaucoup les vagues. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la carte.

La déclinaison de l'aimant étoit de 25 degrés 40 minutes Est.

CHAPITRE VII.

Découvertes après notre départ de la Rivière de Cook. Isle de Saint-Hermogènes, *Cap* de la Pentecôte. *Cap* Greville. *Cap* Barnabas. Pointe Deux-Têtes. Isle de la Trinité. Isle Nébuleuse de Behring. *Description d'un bel oiseau.* Isle Kodiak *et* Isles Schumagin. *Un des Naturels du Pays nous apporte une lettre russe. Conjectures sur cette lettre.* Pointe de Rocher. Isle Habibut *(ou Isle de la Plie): Montagne qui renferme un volcan. Nous échappons au naufrage d'une manière presque miraculeuse. Arrivée des vaisseaux à* Oonalaschka. *Entrevues avec les Naturels du Pays. Nous recevons une seconde lettre russe. Description du* Havre de Samganoodha.

Nous appareillâmes dès que la marée nous fut favorable, et à l'aide d'une brise légère, qui souffloit entre l'Ouest-Sud-Ouest et le Sud-Sud-Ouest, nous redescendîmes la

rivière jusqu'au moment où le flot nous obligea de mouiller de nouveau. Enfin à une heure du matin du jour suivant, il s'éleva une brise fraîche de l'Ouest, avec laquelle nous mîmes à la voile : à huit heures nous dépassâmes les *Isles stériles* et nous marchâmes vers le Cap *Saint-Hermogènes*. A midi, ce Cap nous restoit au Sud-Sud-Est à huit lieues, et nous avions au Sud le passage qui se trouve entre l'Isle de ce nom et la grande terre. Je mis le cap sur ce passage que je voulois traverser ; mais le vent nous manqua bientôt après, et nous eûmes de légers souffles de vent de l'Est, qui nous contrarièrent beaucoup ; en sorte que je renonçai au projet de conduire les vaisseaux entre l'Isle et le Continent.

Nous aperçûmes plusieurs colonnes de fumée sur la côte d'*Amérique* au Nord du passage ; c'étoient vraisemblablement des signaux qu'employoient les Naturels pour nous attirer dans leur pays. La terre forme ici une baie, ou peut-être un havre : et il y a une Isle de rochers basse en travers de la pointe Nord-Ouest. On voit aussi quelques autres Isles de la même apparence, dispersées le long de la côte, entre ce passage et la *Pointe Banks*.

A huit heures du soir, l'Isle *Saint-Hermogènes* se prolongeoit du Sud un demi-rumb-Est au Sud-Sud-Est un quart de rumb-Est, et nous avions au Sud-Est, à trois milles, les rochers qui gissent sur la bande Nord. Dans cette position, la sonde rapportoit quarante brasses fond de sable et de coquilles. Bientôt après, nous prîmes plusieurs plies à l'hameçon et à la ligne.

Nous avions dépassé les rochers à minuit, et nous arrivâmes vent arrière du Sud. A midi, *Saint-Hermogènes* nous restoit au Nord, à la distance de quatre lieues. La

pointe la plus méridionale de la grande terre, en-dedans ou à l'Ouest de *Saint-Hermogènes*, se montroit au Nord un demi-rumb-Ouest, à cinq lieues: ce promontoire, qui gît par 58 degrés de latitude et 207 degrés 24 minutes de longitude, fut appelé Cap de la *Pentecôte*. Je donnai le nom de baie de la *Pentecôte* à une large baie qui se trouve à l'Ouest. La terre au côté oriental de cette baie, dont le Cap de la *Pentecôte* forme la pointe méridionale, et la pointe *Banks* la pointe septentrionale, ressemble à tous égards à l'Isle *Saint-Hermogènes;* elle paroît dénuée de bois, et on n'apercevoit point de neige en quelques endroits. Nous la supposâmes couverte d'une subtance de la nature de la mousse, qui lui donnoit une teinte brunâtre. Nous eûmes quelques raisons de croire que c'étoit une Isle. Si en effet nous ne nous trompâmes pas, la baie que j'ai indiquée en dernier lieu est le seul détroit ou passage qui la sépare de la grande terre.

Entre une et deux heures de l'après-midi, le vent qui avoit soufflé du Nord-Est sauta tout-à-coup au Sud. Il fut variable jusqu'à six heures qu'il se fixa au Sud, c'est-à-dire dans la direction de notre route : nous fûmes obligés d'aller à la bouline ; le ciel étoit nébuleux et l'air sec, mais froid. Nous marchâmes au Sud jusqu'à minuit : à cette époque, nous revirâmes vent de devant, et nous portâmes sur la terre. A sept ou huit heures du matin du 8, nous en étions éloignés de quatre milles, et nous nous trouvions seulement à un demi-lieue de quelques rochers submergés qui nous restoient à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous revirâmes dans cette position par 35 brasses, l'Isle *Saint-Hermogènes* nous restant au Nord 20 degrés Est, et la terre la plus méridionale qui fût en vue, au Sud.

En portant vers cette côte, nous traversâmes l'embouchure de la *Baie de la Pentecôte*, et nous vîmes la terre dans toutes les parties du fond, en sorte que les côtes sont réunies, ou les pointes tombant sur la même ligne se cachent l'une et l'autre. J'adopte la première supposition, et je crois que la terre à l'Est de la baie fait partie du Continent. Il y a quelques petites Isles à l'Ouest de la baie. Le rivage au Sud est bas; il offre des pointes de rochers en saillie, entre lesquelles on remarque de petites baies ou des entrées. On n'apercevoit point de bois, et il y avoit très-peu de neige sur la côte; mais les montagnes situées à quelque distance dans l'intérieur des terres étoient entièrement couvertes de neige. Nous nous trouvions alors par 57 degrés 52 minutes et demie; le Cap *Saint-Hermogènes* nous restoit au Nord 30 degrés Ouest, à huit lieues, et nous avions au Sud-Ouest à dix lieues, la pointe la plus méridionale de la côte qui fût en vue, la même que nous avions aperçue auparavant. La terre forme ici une pointe que j'ai nommée Cap *Greville :* il gît par 57 degrés 33 minutes de latitude et 207 degrés 15 minutes de longitude; il est éloigné du Cap *Saint-Hermogènes* de 15 lieues dans la direction du Sud 17 degrés Ouest.

Les trois jours suivans le ciel fut presque constamment nébuleux; il tomba d'ailleurs une pluie fine, et nous pûmes rarement apercevoir la côte. Le vent souffloit du Sud-Est-quart-Sud et du Sud-Sud-Est en jolie brise, et l'air étoit âpre et froid. Nous continuâmes à ranger la côte, en faisant des bordées de six ou huit lieues. La sonde rapportoit de 30 à 55 brasses, fond de gros sable noir.

Les brouillards se dissipèrent, et le vent passa au Sud-

Ouest; le 12 au soir, nous vîmes la terre qui nous restoit dans l'Ouest à douze lieues. Nous portâmes dessus le lendemain dès le grand matin. A midi, nous n'en étions pas à plus de trois lieues; une pointe élevée qui gît par 57 degrés 13 minutes de latitude, et que j'ai nommée le Cap *Barnabas*, nous restoit au Nord-Nord-Est un demi-rumb-Est, à dix milles, et la côte se prolongeoit du Nord 42 degrés Est à l'Ouest-Sud-Ouest. L'extrémité Nord-Est étoit cachée par la brume; mais nous apercevions une pointe au Sud-Ouest, dont le sommet élevé se terminoit en deux collines rondes: je l'ai appelée pour cela *Pointe Deux-Têtes*. Cette partie de la côte, qui offre plusieurs petites baies, est composée de hautes collines et de vallées profondes; et dans quelques endroits nous découvrions les sommets des autres collines placées sur les derrières. Celles-ci étoient peu chargées de neige, mais elles paroissoient très-stériles; on n'y voyoit ni arbre ni arbrisseau, et en général, elles présentoient une teinte brunâtre, vraisemblablement par l'effet de la mousse dont elles sont couvertes.

Je continuai à serrer le vent au Sud-Ouest-quart-Ouest, selon la direction de la côte, et à six heures du soir nous nous trouvâmes à mi-chemin, entre le Cap *Barnabas* et la *Pointe Deux-Têtes*, à deux lieues de la côte: la sonde rapportoit 62 brasses. Dans cette position, une pointe basse se montra au Sud 69 degrés Ouest par-delà la *Pointe Deux-Têtes*; et en-dehors de cette pointe, un autre terrain qui paroissoit être une Isle, nous restoit au Sud 59 degrés Ouest.

Le 13, à midi, par 56 degrés 49 minutes de latitude, le Cap *Barnabas* nous restoit au Nord 52 degrés Est, et

la *Pointe Deux-Têtes* au Nord 14 degrés Ouest à sept ou huit milles ; la côte d'*Amérique* se prolongeoit jusqu'au Sud 72 degrés et demi Ouest, et la terre que nous avions vue le soir de la veille et que nous avions prise pour une Isle, sembloit alors en former deux. De quelque côté qu'on regardât la *Pointe Deux-Têtes*, elle ressembloit à une Isle; c'est peut-être une péninsule, ou la côte forme une baie sur ses deux bandes. Le vent souffloit toujours de la partie de l'Ouest en jolie brise ; le ciel étoit sombre et nébuleux, et l'air piquant et sec.

Nous atteignîmes la terre la plus méridionale le lendemain au matin, et nous reconnûmes que c'étoit une Isle : je lui ai donné le nom d'*Isle de la Trinité*. Sa plus grande étendue est de six lieues dans la direction de l'Est et de l'Ouest : chacune de ses extrémités est élevée et nue; elle offre des terres basses au milieu; en sorte qu'à une certaine distance il y a des points d'où elle ressemble à deux Isles. Elle gît par 56 degrés 36 minutes de latitude et 205 de longitude, à deux ou trois lieues du Continent. Cet espace intermédiaire est semé de petites Isles et de rochers; mais il paroît y avoir un passage assez bon et un mouillage sûr. Nous fûmes d'abord portés à croire que c'étoit l'*Isle Nébuleuse* de Behring (*); mais comme elle se trouve si près de la grande terre, sa position ne s'accorde pas avec la carte de ce Navigateur.

A huit heures du soir, nous portâmes sur la terre, jusqu'au moment où nous fûmes à une lieue des petites Isles dont je viens de parler. La partie la plus occidentale du

(*) *Tumannoi-ostrow* ou l'*Isle Nébuleuse*. Muller, p. 261.

Continent qui fût alors en vue offroit une pointe basse en face de l'*Isle de la Trinité*, à laquelle j'ai donné le nom de *Cap de la Trinité* : elle nous restoit à l'Ouest-Nord-Ouest. Après avoir reviré vent devant, par 54 brasses fond de sable noir, nous mîmes le cap sur cette Isle, dans l'intention de traverser l'intervalle qui la sépare de la grande terre. La terre à l'Ouest de la *Pointe Deux-Têtes* n'est pas aussi montueuse qu'au Nord-Est, et on n'y voyoit pas autant de neige. Il y a cependant un assez grand nombre de collines d'une hauteur considérable ; mais elles se trouvent séparées par de vastes terrains plats, qui paroissoient entièrement dénués de bois et très-stériles.

Tandis que nous marchions vers l'Isle, nous rencontrâmes une petite pirogue montée par deux hommes qui ramoient du côté de la grande terre. Loin de s'approcher de nous, ils semblèrent nous fuir. Le vent commençoit alors à tourner au Sud, et nous avions lieu de croire qu'il souffleroit bientôt du Sud-Est. L'expérience nous ayant appris qu'un vent du Sud-Est est communément, et peut-être toujours, accompagné d'une brume épaisse, je n'osois me placer entre l'Isle et le Continent, de peur que la traversée ne fût pas finie à l'entrée de la nuit, ou quand le ciel s'épaissiroit, c'est-à-dire, à l'époque où nous serions obligés de mouiller, et de perdre ainsi l'avantage d'un vent favorable. Ces raisons me déterminèrent à m'étendre au large, et nous dépassâmes deux ou trois Islets de rochers qui gissent près de l'extrémité orientale de l'*Isle de la Trinité*. A quatre heures du soir, nous avions doublé l'Isle ; nous revirâmes et nous gouvernâmes à l'Ouest en inclinant un peu vers le Sud, avec un vent frais du Sud-Sud-Est, qui avant minuit passa au Sud-Est, et qui fut

accompagné comme à l'ordinaire d'un ciel nébuleux et pluvieux.

D'après la route que nous fîmes toute la nuit, j'espérois rallier le Continent le matin ; et sans doute que nous l'aurions aperçu si le ciel eût été un peu clair; mais la brume nous empêcha de le voir. A midi, ne découvrant point de terre, et le vent augmentant, ainsi que la brume et la pluie, je mis le cap à l'Ouest-Nord-Ouest, avec toutes les voiles qui pouvoient nous conserver le vent : je sentois tout le danger de courir vent-arrière dans le voisinage d'une côte inconnue, par un vent fort et une brume épaisse ; mais il falloit absolument courir quelque danger lorsque le vent nous étoit favorable ; car nous avions remarqué qu'un ciel clair étoit ordinairement accompagné de vents de l'Ouest.

Entre deux et trois heures du soir, nous découvrîmes la terre dans le Nord-Ouest, malgré la brume : nous n'en étions plus éloignés que de trois ou quatre milles. Nous gouvernâmes tout de suite au Sud, en serrant le vent. Bientôt après, les deux basses voiles furent mises en pièces; il fallut en enverguer de nouvelles, et d'autres parties de notre voilure furent très-endommagées. A neuf heures le vent diminua, le ciel s'éclaircit et nous revîmes la côte qui se prolongeoit de l'Ouest-quart-Sud-Ouest au Nord-Ouest, à la distance de quatre ou cinq lieues. La sonde rapporta 100 brasses fond de vase. La brume ne tarda pas à revenir, et durant toute la nuit nous ne découvrîmes plus la terre.

La brume étant dissipée à quatre heures du matin, nous reconnûmes que la terre nous environnoit presque de tous côtés. Le Continent, ou ce que nous prîmes pour le Con-

tinent, se prolongeoit de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Est-quart-Nord. Nous avions au Sud-Est un demi-rumb-Sud, à huit ou neuf lieues, une terre élevée. L'extrémité Nord-Est de la grande terre formoit la pointe que nous avions rencontrée durant la brume, et je la nommai Cap *Brumeux* : il gît par 56° 31′ de latitude. Nous avions eu peu de vent durant toute la nuit, et il s'éleva alors une brise du Nord-Ouest. Nous en profitâmes pour marcher au Sud et reconnoître plus exactement la terre qui frappoit nos regards dans cette direction.

Nous reconnûmes à neuf heures que c'étoit une Isle d'environ neuf lieues de tour : elle gît par 56° 10′ de latitude et 202° 45′ de longitude : elle est appelée *Isle Nébuleuse* dans ma carte. J'ai lieu de croire en effet, d'après sa position, que c'est celle de Behring. En même-temps, trois ou quatre Isles qui se trouvent devant une baie formée par la côte de la grande terre, nous restoient au Nord-quart-Nord-Ouest : nous avions au Nord-Ouest-quart-Ouest une pointe surmontée de trois ou quatre rochers en forme de tour, et que j'ai appelée *Pointe Pinnacle* (*Pointe des Tours*), et au Sud-Sud-Est, un groupe de petits Islets ou de rochers, qui gissent à environ neuf lieues de la côte.

A midi, notre latitude étoit de 56° 9′, notre longitude de 201° 45′; ces rochers nous restoient au Sud 58° Est, à dix milles; *la Pointe des Tours* au Nord-Nord-Ouest à sept lieues ; la partie de la grande terre la plus voisine de nous, au Nord-Ouest-quart-Ouest, à six lieues, et la terre la plus avancée au Sud-Ouest, laquelle avoit l'apparence d'une Isle à l'Ouest un peu vers le Sud. L'après-midi le vent fut nul ou foible, et nous fîmes peu de che-

min. A huit heures du soir, la côte se prolongeoit du Sud-Ouest au Nord-Nord-Est : la partie la moins éloignée se montroit à environ huit lieues.

Le 17, le vent souffla entre l'Ouest et le Nord-Ouest en jolie brise, et de temps à autre, nous nous trouvâmes presque en calme. Le ciel étoit clair et l'air piquant et sec. A midi, le Continent s'étendoit du Sud-Ouest au Nord-quart-Nord-Est; et la partie la plus voisine de nous se montroit à sept lieues. Un large groupe d'Isles situées à-peu-près à la même distance de la grande terre, se prolongeoit du Sud 26 degrés Ouest au Sud 52 degrés Ouest.

Nous fûmes en calme une grande partie de la journée du 18, et le ciel fut clair et agréable. Nous en profitâmes pour faire des observations sur la longitude et la déclinaison de l'aimant : l'aiguille aimantée déclinoit de 21 degrés 27 minutes Est. Je puis assurer qu'il y a entre l'*Isle de la Trinité* et le Cap *Brumeux*, une prolongation du Continent, que l'épaisseur de l'atmosphère nous empêcha de voir. Au Sud-Ouest de ce Cap, la terre relativement aux collines elles-mêmes, et à la côte qui paroissoit remplie de criques ou de petites entrées, dont aucune ne sembloit avoir une grande profondeur, est plus rompue ou plus escarpée qu'aucune des parties de l'*Amérique* que nous avions vues jusqu'alors. Peut-être trouvera-t-on, en les examinant de plus près, que quelques-unes des pointes en saillie qui sont entre ces petites entrées, forment des Isles. Tous les cantons annonçoient la stérilité : on voyoit de la neige depuis le sommet des collines les plus hautes jusqu'à peu de distance de la côte de la mer.

Ayant eu occasion d'envoyer un canot à bord de *la Découverte*, l'un des Matelots tua un très-bel oiseau de

l'espèce du penguin, un peu moins gros que le canard et de couleur noire, excepté sur le devant de la tête qui est blanc : du dessus et du derrière de chacun des yeux, il s'élève une jolie crête d'un blanc jaunâtre, qui se replie en arrière comme la corne d'un bélier; le bec et les pieds sont rouges : c'est peut-être l'*alca monochroa* dont parle Steller dans l'*Histoire du Kamstchatka* (*). Je crois que nous rencontrâmes un peu au Sud du Cap *Saint-Hermogènes* le premier de ces oiseaux : depuis cette époque, nous en aperçûmes ordinairement quelques-uns tous les jours; et de temps à autre nous en découvrions des volées considérables. Nous vîmes aussi tous les jours la plupart des oiseaux de mer qu'on trouve communément dans les mers du Nord, tels que les goëlands, les nigauds, les puffins, les coupeurs d'eau, et quelquefois des canards, des oies et des cygnes. Il se passoit rarement vingt-quatre heures sans que des veaux marins, des baleines, et d'autres cétacées ne frappassent nos regards.

Il survint l'après-dînée une brise légère du Sud, qui nous permit de mettre le cap au Sud vers le canal qui se montroit entre les Isles et le Continent, et le lendemain à la pointe du jour nous n'en étions pas fort éloignés. Nous trouvâmes plusieurs Isles de hauteurs et de circonférences inégales en-dedans de celles que nous avions déjà vues; mais entre ces dernières Isles et celles que nous avions aperçues auparavant, il sembloit y avoir un canal libre sur lequel je gouvernai; car je craignois de ranger de trop près la bordure du Continent; j'avois peur de prendre une de ses pointes pour une Isle, de m'engager dans une

(*) Page 153 de la Traduction angloise.

Entrée, et de perdre ainsi l'avantage d'un vent favorable que nous avions alors.

Je longeai la chaîne la plus méridionale des Isles; à midi, nous étions par 55 degrés 18 minutes de latitude, et dans la partie la plus étroite du canal formé par elles, et par celles qui gissent le long du Continent : ce canal a ici une lieue et demie ou deux lieues de largeur. L'Isle la plus considérable du groupe se montroit sur notre gauche, et selon les informations que nous reçûmes ensuite, elle porte le nom de *Kodiak* (1). Je lui ai laissé ce nom, mais je n'en ai point donné aux autres; je pense que ce sont celles que Behring a appelées *Isles Schumagin* (2), ou que les *Isles Schumagin* de Behring font partie de celles-ci; car ce petit Archipel est assez étendu. Des Isles frappèrent nos regards dans le Sud, aussi loin qu'on peut voir une Isle : elles commencent au 200e. degré 15 minutes de longitude Est, et elles se prolongent un degré et demi ou deux degrés à l'Ouest. On ne doit pas attendre de moi de plus grands détails; car du point où nous étions, il nous étoit impossible de les distinguer toutes. La plupart sont assez élevées, très-escarpées et très-stériles. Elles sont remplies de rochers, de proéminences inégales, et elles offres d'autres sites pittoresques. On y trouve plusieurs baies et anses bien fermées; des ruisseaux d'eau douce descendent des parties élevées : il y a des bois qui flottent autour des rivages; mais on n'aperçoit pas un arbre ou un arbrisseau sur leur surface. Le plus grand nombre

(1) Voyez une description de *Kodiak*, dans le nouvel Archipel du Nord de Sthaelin, p. 30—39.

(2) Voyez les *Découvertes des Russes*, par Muller, p. 262—277.

d'entre elles présentoient encore une quantité de neige assez considérable, et les parties du Continent qui se montroient entre les Isles les plus voisines de la côte, en étoient revêtues par-tout.

A quatre heures du soir nous avions dépassé toutes les Isles qui paroissoient au Sud des vaisseaux. La plus méridionale nous restoit alors au Sud 3 degrés Est, et nous avions au Sud 82 degrés Ouest, la pointe de terre la plus occidentale qui fût en vue. Nous gouvernâmes sur cette pointe, et nous traversâmes l'espace qui la sépare de deux ou trois rochers élevés, situés à environ une lieue à l'Est.

Peu de temps après que nous eûmes traversé ce canal où la sonde rapporta 40 brasses, *la Découverte*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon; elle mit en panne, et elle m'avertit par un signal, qu'on vouloit me parler. Je fus très-alarmé, et le passage du canal ne m'ayant fait remarquer aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma Conserve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai, revint bientôt avec le Capitaine Clerke. Je sus que quelques Naturels, montant trois ou quatre pirogues, étoient enfin venus à l'arrière de son vaisseau après l'avoir suivi assez long-temps. L'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence et plusieurs autres signes à la manière des Européens. On lui jeta une corde à laquelle il attacha une petite boîte, et quand il vit que l'équipage de *la Découverte* tenoit la boîte, il prononça quelques mots, qu'il accompagna de différens gestes, et il emmena les pirogues. Les gens du Capitaine Clerke n'ayant pas imaginé que la boîte contînt quelque chose, ils ne l'ouvrirent qu'après le

départ des Naturels du pays, et encore ce fut par hasard : ils y trouvèrent un morceau de papier, plié soigneusement, sur lequel il y avoit de l'écriture; on supposa que cette écriture étoit en langue russe. Nous remarquâmes en tête une date de 1778, et le corps du billet indiquoit l'année 1776. Il n'y avoit à bord personne d'assez habile pour déchiffrer l'alphabet de l'écrivain; les chiffres arabes qu'offroit la lettre annonçoient assez que nous avions été précédés, dans cette partie du monde, par des hommes qui connoissoient les arts de l'*Europe*, et l'espoir de rencontrer bientôt des Négocians Russes, ne pouvoit manquer de nous faire un grand plaisir; car nous étions réduits, depuis long-temps, à la société des Sauvages de la Mer Pacifique et de l'*Amérique Septentrionale*.

Le Capitaine Clerke crut d'abord que des Russes avoient fait naufrage ici, et que ces malheureux, voyant passer nos vaisseaux, avoient imaginé de nous écrire pour nous instruire de leur situation. Brûlant du désir de les soulager, il m'avoit averti par un signal de l'attendre, et il venoit conférer avec moi sur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienfaisance qu'il méditoit. Je ne pensai pas, comme lui, qu'il fût question de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que dans ce cas, les hommes abandonnés sur cette Isle auroient commencé par envoyer aux vaisseaux quelques-uns de leurs compagnons d'infortune, afin de se procurer plus sûrement des secours auxquels ils devoient mettre un si grand prix. Je jugeai que la lettre avoit été écrite par un des Négocians Russes qui avoient abordé depuis peu sur cette terre, et qu'elle renfermoit plutôt des informations pour ceux de ses compatriotes qui y viendroient ensuite; que les Naturels du pays nous ayant

aperçus, et nous supposant des Russes, s'étoient décidés à l'apporter, dans l'espérance que nous nous arrêterions. Intimement convaincu que je ne me trompois pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis de la voile, et je cinglai à l'Ouest le long de la côte : je devrois peut-être dire le long des Isles; car j'ignore encore si la terre la plus voisine de nous à droite, forme des Isles ou une partie du Continent. Si elle n'est pas découpée en Isles, la côte offre des baies assez étendues et assez profondes.

Nous marchâmes toute la nuit, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est, et à deux heures du matin du jour suivant, nous aperçûmes quelques brisans en-dedans de nous, et à la distance de deux milles. Deux heures après, nous en découvrîmes d'autres en avant; et il s'en offrit à nos yeux une quantité innombrable à stribord, entre nous et la terre. Afin de nous en dégager, il fallut gouverner directement au Sud. Ces brisans étoient produits par des rochers, dont quelques-uns se montroient au-dessus de l'eau. Ils se prolongent à sept lieues de la terre, et ils sont très-dangereux, sur-tout lorsque le ciel est brumeux, ce qui paroît arriver souvent sur cette côte. Nous ne fûmes hors des brisans qu'à midi : notre latitude observée se trouva alors de 54 degrés 44 minutes, et notre longitude de 198 degrés. La terre la plus voisine de nous, qui est une haute pointe rendée, à laquelle j'ai donné le nom de *Pointe des Rochers*, nous restoit au Nord à sept ou huit lieues; nous avions au Nord 80 degrés Ouest, la pointe la plus occidentale de la grande terre, ou de ce que nous prenions pour la grande terre, et en-dehors une colline ronde, qui forme une Isle, et que j'ai appelée *Pointe*

Halibut (*de la Plie*), se montroit dans le Sud 65 degrés Ouest, à treize lieues.

Le 21 à midi, nous avions fait peu de progrès, car nous avions été retardés par les vents foibles et les calmes : la pointe *de la Plie*, qui gît par 54 degrés 27 minutes de latitude et 197 degrés de longitude, nous restoit au Nord 24 degrés Ouest, et l'Isle dont elle fait partie, et que j'ai appelée *Isle de la Plie*, se prolongeoit du Nord-quart-Nord-Est au Nord-Ouest-quart-Ouest, à deux lieues. Cette Isle a sept ou huit lieues de circonférence, et excepté la pointe, le terrain est bas et fort stérile. Elle se trouve près de plusieurs autres Isles qui ont toutes la même apparence ; mais l'intervalle qui les sépare de la grande terre sembloit offrir un passage de deux ou trois lieues de largeur.

Les rochers et les brisans que j'ai indiqués nous forcèrent à nous tenir si loin du Continent, que nous apercevions foiblement la côte située entre la *Pointe des Rochers* et l'*Isle de la Plie*. Nous voyions par-dessus cette Isle et celles qui lui sont adjacentes, la grande terre couverte de neige ; quelques collines en particulier, dont les sommets s'élançoient au-dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étoient revêtues. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au Sud-Ouest, renferme un volcan d'où il sortoit sans cesse de vastes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de distance de la côte, par 54 degrés 48 minutes de latitude et 195 degrés 45 minutes de longitude : elle est remarquable par sa figure, qui présente un cône parfait : le volcan est à la cime. Elle ne s'offrit guères sans nuages à nos yeux non plus que le reste de ces montagnes. La base et le sommet se montroient nettement

de temps à autre; alors un nuage étroit, et quelquefois deux ou trois placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppoient le milieu d'une ceinture qui, jointe à la colonne de fumée élancée perpendiculairement de la cime et déployée par le vent en forme de queue d'une grande longueur, produisoit un coup-d'œil très-pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenoit la fumée de ce volcan, le vent prenoit quelquefois une direction contraire à celle qu'il avoit à la mer, même dans les temps où il souffloit pour nous avec force.

Il y eut trois heures de calme l'après-midi, et nos gens prirent environ cent plies, dont quelques-unes pesoient plus de cent livres; les moindres en pesoient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivoient fort à propos. L'eau avoit trente-cinq brasses de profondeur dans l'espace où nous pêchâmes, c'est-à-dire, à trois ou quatre milles de la côte : une petite pirogue conduite par un homme arriva de la grande Isle près de nous. Lorsqu'il approcha de la *Résolution*, il ôta son chapeau et il fit une révérence de la même manière que ceux qui étoient allés à la hanche de *la Découverte* la veille. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut et d'après la politesse de ces Insulaires, il étoit évident que les Russes entretenoient des communications et un commerce avec eux; mais nous en eûmes une nouvelle preuve : celui qui vint nous trouver ici portoit des culottes de drap vert, et, au-dessous de la souquenille ou robe de boyaux dont se revêtent les Naturels du pays, une jaquette de laine noire. Il n'avoit rien à vendre qu'une peau de renard gris, et des meubles ou des harpons de pêche : les pointes de ces harpons étoient d'os et proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied; elles étoient

de l'épaisseur d'une canne ordinaire et sculptées. Nous aperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous prîmes pour de l'huile ; car il l'ouvrit, et après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenoit, il la referma.

Sa pirogue étoit de la même construction que celles que nous avions vues auparavant, mais plus petite. Il se servoit de la pagaie à double pale ; les Naturels qui étoient allés à la hanche de *la Découverte* s'en servoient aussi. Il ressembloit exactement par la taille et par les traits aux Sauvages que nous avions trouvés dans l'*Entrée du Prince Guillaume* et de la *Rivière de Cook ;* mais son corps n'offroit aucune peinture ; sa lèvre étoit trouée dans une direction oblique et sans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répétèrent souvent les Américains que nous avions quittés en dernier lieu ; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaise prononciation plutôt qu'à son ignorance du dialecte.

L'atmosphère fut sombre et brumeuse avec des éclaircies par intervalles jusqu'au 22. L'après-midi de ce jour le vent tourna Sud-Est, et il rendit comme à l'ordinaire le ciel épais et pluvieux. Avant que la brume survînt, on n'apercevoit aucune partie du Continent, si j'en excepte le *volcan* et une autre montagne qui se trouve aux environs. Je continuai à gouverner à l'Ouest jusqu'à sept heures du soir : à cette époque, craignant de nous affaler sur la terre par un ciel obscur, nous serrâmes le vent au Sud jusqu'à deux heures du matin du jour suivant, et alors nous arrivâmes de nouveau vent-arrière à l'Ouest ; le vent étoit variable et foible, et nous fîmes peu de progrès jusqu'à ce

qu'enfin il se fixa dans la partie de l'Ouest. Le soleil parut un moment à cinq heures du soir, et nous découvrîmes une côte au Nord 59 degrés Ouest; elle se montroit en petites collines qui ressembloient à des Isles.

Nous aperçûmes le Continent le 24 à six heures du matin; à neuf heures, il se prolongeoit du Nord-Est-quart Est au Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest. La partie la plus voisine de nous étoit éloignée d'environ quatre lieues. Nous reconnûmes que la terre au Sud-Ouest, qui avoit frappé nos regards la veille au soir, formoit des Isles; mais l'autre étoit une suite du Continent, et il n'y avoit point d'Isles qui nous empêchassent de le voir. Le vent se trouva foible ou nul le soir, et nous fîmes usage de nos hameçons et de nos lignes, à environ quatre lieues de la côte, par 42 brasses; mais nous ne prîmes que deux ou trois petites morues.

Le lendemain au matin, nous eûmes une brise de l'Est, et, ce qui n'étoit pas commun, elle fut accompagnée d'un ciel clair. Il en résulta pour nous une vue plus parfaite, non-seulement du volcan, mais encore des autres montagnes qui sont à l'Est et à l'Ouest, et de toute la côte de la grande terre qui se trouve au-dessous. La côte de la grande terre se prolongeoit du Nord-Est-quart-Nord au Nord-Ouest un demi-rumb-Ouest, où elle sembloit se terminer. Entre cette pointe et les Isles qui gissent en-dehors, il paroissoit y avoir une large ouverture vers laquelle je gouvernai, jusqu'au moment où nous aperçûmes des terrains par-derrière. Quoique nous ne vissions pas la réunion de cette terre et du Continent, le passage dans l'ouverture devenoit très-douteux. Il étoit également douteux si la côte qui s'offroit à nos regards dans le Sud-

Ouest formoit une Isle, ou si elle faisoit partie du Continent : si elle faisoit partie du Continent, l'ouverture devoit être une baie profonde ou une entrée de laquelle nous aurions beaucoup de peine à sortir, si nous y entrions une fois avec un vent de l'Est; et n'osant pas trop se fier aux apparences, je gouvernai au Sud. Lorsque nous fûmes en-dehors de toutes les terres qui étoient en vue, je mis le cap à l'Ouest, direction dans laquelle se trouvent les Isles; car nous reconnûmes que cette terre forme des Isles.

A huit heures nous en avions dépassé trois, dont chacune est d'une hauteur assez considérable : nous en apercevions alors un plus grand nombre à l'Ouest, et la partie la plus méridionale de celles-ci nous restoit à l'Ouest-Nord-Ouest. Le ciel devint sombre l'après-midi, et enfin il se chargea de brume. Le vent étoit frais de la partie de l'Est, et je marchai au plus près vers le Sud jusqu'à la pointe du jour : à cette époque, nous reprîmes notre route à l'Ouest.

Le retour du soleil nous servit peu; car le ciel étoit si épais que nous ne pouvions voir à cent verges devant nous; mais comme le vent étoit modéré, je me hasardai à continuer ma route. A quatre heures et demie, le son des brisans, qu'on entendoit à stribord, nous alarma. La sonde rapporta 28 brasses au premier jet et 25 au second. Je mis tout de suite en panne, l'avant du vaisseau au Nord : je mouillai par cette dernière profondeur, sur un fond de sable grossier, et je fis dire à *la Découverte*, qui étoit près de nous, de mouiller aussi.

La brume s'étant un peu éclaircie quelques heures après, il parut que nous avions échappé à un danger éminent.

Nous nous trouvâmes à trois quarts de mille de la bande Nord-Est d'une Isle qui se prolongeoit du Sud-quart-Sud-Ouest un demi-rumb-Ouest au Nord-quart-Nord-Est un demi-rumb-Est : les deux extrémités de cette Isle étoient éloignées d'une lieue. Deux rochers élevés, le premier restant au Sud-quart-Sud-Est et le second à l'Est-quart-Sud-Est, se trouvoient chacun à environ une demi-lieue de nous, et à-peu-près à la même distance l'un de l'autre. Plusieurs brisans les environnoient. Ce fut presque un miracle d'avoir passé dans l'obscurité entre ces rochers, où je n'aurois pas osé pénétrer par un ciel clair, et d'être arrivé ainsi à un mouillage tel que je n'aurois pu en choisir un meilleur.

Me voyant si près de la terre, je détachai un canot afin d'en connoître les productions. Il revint l'après-dinée, et l'officier qui le commandoit me dit que le sol produisoit une herbe d'une assez belle qualité et plusieurs autres petites plantes, dont l'une, assez semblable au pourpier, étoit bonne dans la soupe ou en salade. Il n'y vit ni arbres, ni arbrisseaux ; mais il trouva sur la grève un petit nombre de morceaux de bois apportés par les flots. Il jugea que la mer y est basse entre dix et onze heures, et nous nous aperçûmes qu'à l'endroit où nous mouillons, le flot venoit de l'Est ou du Sud-Est.

Durant la nuit, le vent fut frais du Sud; mais il devint plus modéré à l'approche du matin, et la brume se dissipa en partie. Après avoir appareillé à sept heures, nous gouvernâmes au Nord entre l'Isle au-dessous de laquelle nous avions jeté l'ancre et une autre petite qui en est voisine. Le canal n'a pas plus d'un mille de largeur ; le vent nous manqua avant que nous l'eussions traversé, et nous

fûmes obligés de mouiller par 34 brasses. La terre nous environnoit alors de tous côtés : la portion qui se montroit au Sud se prolongeoit au Sud-Ouest, et offroit une chaîne de montagnes ; mais nous ne pouvions découvrir si elle formoit une ou plusieurs Isles. Nous reconnûmes ensuite qu'elle n'en forme qu'une, et qu'elle est connue sous le nom d'*Oonolashka*. Entre cette Isle et la terre au Nord, qui ressembloit à un groupe d'Isles, il sembloit y avoir un canal dans la direction du Nord-Ouest-quart-Nord. Nous distinguâmes plusieurs Naturels ainsi que leurs habitations, sur une pointe qui est située à l'Ouest et à trois quarts de mille du vaisseau. Les sauvages remorquoient deux baleines ; nous supposâmes qu'ils venoient de les tuer. Un petit nombre d'entr'eux se rendirent à bord de temps à autre, et ils échangèrent avec nous quelques bagatelles ; mais jamais ils n'y demeurèrent plus d'un quart d'heure à-la-fois. Ils paroissoient très-craintifs et très-réservés : nous jugeâmes cependant qu'ils avoient déjà vu des bâtimens pareils aux nôtres, et ils montrèrent un degré de politesse que ne connoissent pas les peuples sauvages.

A une heure de l'après-midi, nous eûmes une brise légère du Nord-Est, et la marée nous étoit favorable ; nous appareillâmes donc, et nous gouvernâmes vers le canal que j'ai indiqué plus haut. J'espérois, après l'avoir traversé, trouver la terre se prolongeant au Nord, ou dumoins rencontrer à l'Ouest un passage qui nous remettroit dans la haute mer ; car nous nous croyons parmi des Isles, et non pas dans une Entrée de la côte d'*Amérique*, et la suite justifia notre conjecture. Nous étions sous voile depuis peu de temps, lorsque le vent passa au Nord, ce qui nous obligea d'aller au plus près. Les sondes rapportèrent

de 40 à 27 brasses fond de sable et de vase. Le soir le jusant nous étant contraire, nous jetâmes l'ancre à environ trois lieues de notre dernier mouillage, le passage nous restant au Nord-Ouest.

Nous mîmes à la voile le lendemain à la pointe du jour, à l'aide d'une brise légère du Sud qui nous porta dans le passage; mais elle fut suivie de légers souffles de vent, qui venoient de tous les points du compas. Comme nous avions pour nous un flot rapide, *la Résolution* atteignit le milieu du canal avant le retour du jusant. *La Découverte* ne fut pas aussi heureuse; rejetée en arrière elle tomba dans le ras de marée, et elle eut un peu de peine à s'en dégager. Dès que nous fûmes en-dedans du canal, nous reconnûmes que la terre, d'un de ses côtés, s'étendoit à l'Ouest et au Sud-Ouest, et que celle de l'autre côté se prolongeoit au Nord. Nous eûmes par-là beaucoup de raisons de croire que le Continent avoit pris une nouvelle direction qui nous étoit très-favorable. Nous manquions d'eau ; je sentois que nous étions en danger de dériver dans une marée rapide, sans avoir assez de vent pour gouverner le vaisseau, et je mis le cap sur un havre qui gît au côté Sud du passage. Mais nous fûmes bientôt entraînés par-delà son travers : afin de n'être pas rejetés à l'entrée du passage, je mouillai par 28 brasses, assez près de la côte méridionale, et hors de l'atteinte de la grosse marée ; nous reconnûmes cependant que sa vîtesse étoit ici de cinq nœuds et demi par heure.

Tandis que nous étions à l'ancre, plusieurs Naturels, dont chacun montoit une pirogue, arrivèrent près de nous, et ils échangèrent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux, qui étoit très-jeune,

renversa son canot au moment où il se trouvoit à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer; mais son embarcation entraînée au gré des flots, fut recueillie par un autre Insulaire qui la ramena à la côte. Cet accident obligea le jeune homme de venir sur mon bord; il descendit dans ma chambre dès l'instant où nous l'engageâmes à y descendre; et il ne montra ni répugnance, ni mal-aise. Il portoit une première robe de la forme d'une chemise, composée de larges boyaux d'un animal marin, vraisemblablement d'une baleine; et par-dessous un vêtement de la même forme, de peaux d'oiseaux, garnies de leurs plumes et cousues proprement. Le côté à plume posoit sur la chair. Il l'avoit raccommodé ou rapetassé avec des morceaux d'étoffe de soie; et son chapeau étoit orné de deux ou trois espèces de grains de verre. Ses habits étant mouillés, je lui en donnai d'autres dont il se revêtit avec autant d'aisance que j'aurois pu le faire. Son maintien, et celui de quelques autres de ses compatriotes, nous firent croire qu'ils connoissoient les Européens et plusieurs de nos usages. Au reste, nos vaisseaux excitoient beaucoup leur curiosité; car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogues, s'assemblèrent sur les collines voisines pour regarder des bâtimens aussi extraordinaires.

Nous appareillâmes à la mer basse, et on remorqua *la Résolution* dans le havre où nous mouillâmes, par neuf brasses, fond de sable et de vase. *La Découverte* y arriva bientôt après. La pinasse alla faire de l'eau, et un canot fut envoyé à la pêche; mais nous ne prîmes que quatre truites et quelques autres petits poissons.

Nous fûmes à peine mouillés, qu'un habitant de l'Isle

m'apporta une seconde lettre pareille à celle qu'avoit reçue le Capitaine Clerke. Il me la présenta, mais elle se trouva écrite en russe, langue qu'aucun de nous n'entendoit, comme je l'ai déjà fait observer. Si elle m'étoit inutile, elle pouvoit servir à d'autres, et je la rendis au porteur, que je renvoyai avec des présens; il me fit plusieurs révérences profondes.

Me promenant le lendemain le long de la côte, je rencontrai un groupe d'Insulaires des deux sexes assis sur l'herbe; ils faisoient un repas composé de poissons crus, qu'ils sembloient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate. Le soir, nous avions achevé de remplir nos futailles et terminé les observations que comportèrent le temps et la briéveté de notre mouillage: J'ai déjà parlé de la rapidité de la marée en-dehors du havre; mais elle étoit peu considérable en-dedans. La mer fut basse à midi et haute à six heures et demie du soir; les flots s'élevèrent de trois pieds quatre pouces; mais nous eûmes des preuves qu'ils montent quelquefois un pied de plus.

Des brumes épaisses et un vent contraire nous retinrent ici jusqu'au 2 juillet, ce qui me fournit l'occasion de m'instruire un peu de l'état du pays, et des mœurs de ses habitans. On trouvera mes observations plus bas; je me contenterai de décrire ici le havre.

Il est appelé *Samganoodha* par les Naturels, et il gît au côté septentrional d'*Oonalashka*, par 53 degrés 55 minutes de latitude et 193 degrés 30 minutes de longitude, dans le détroit ou passage qui sépare cette Isle des Isles situées au Nord, par lesquelles il est à l'abri des vents de cette partie du compas. Il se prolonge au Sud-Ouest

l'espace de près de quatre milles ; il a environ un mille de large à l'entrée ; il se rétrécit vers le fond, où sa largeur n'est pas de plus d'un quart de mille, et où les vaisseaux sont bien enfermés, sur 7, 6 et 4 brasses. Il est aisé d'y faire de l'eau ; mais on n'y rencontre pas un seul morceau de bois.

CHAPITRE VIII.

*Progrès vers le Nord après notre départ d'*Oonolashka. *Isles* Oonella *et* Acootan. Ooneemak. *Combien l'eau est basse le long de la côte.* Baie de Bristol. Isle Ronde. Pointe Calme. Cap Newenham. *Le Lieutenant Williamson débarque. Observations qu'il fait à terre. Etendue de la* Baie de Bristol. *Les bas-fonds obligent les Vaisseaux de s'éloigner de la côte. Les Naturels du pays arrivent près de nous. Mort de M. Anderson. Remarques sur son caractère. Isle à laquelle j'ai donné son nom.* Pointe Rodney. Isle du Traîneau. *Nous y débarquons. Remarques que nous y fîmes.* Isle de King. Cap du Prince de Gallès, *l'extrémité la plus occidentale de l'*Amérique. *Nous marchons à l'Ouest. Nous mouillons dans une baie de la côte d'*Asie.

Après avoir mis en mer avec une brise légère du Sud-Sud-Est, nous gouvernâmes au Nord sans rien trouver qui nous arrêtât sur cette route. Ainsi que je l'ai fait observer plus haut, l'Isle d'*Oonalashka* d'un côté se prolongeoit au

Sud-Ouest, et de l'autre, les terres qui s'étendoient le plus dans la partie du Nord, n'alloient qu'au Nord-Est. Toutes ces terres étoient une suite du groupe d'Isles que nous avions rencontré le 25 juin. Celle qui gît devant le havre de *Samganoodha* et qui forme la bande Nord-Est du passage par lequel nous étions venus, est appelée *Oonella*, et elle a environ sept lieues de circonférence. Au Nord-Est de celle-ci, il y en a une autre qui porte le nom d'*Acootan;* elle est beaucoup plus grande qu'*Oonella*, et elle renferme de très-hautes montagnes, qui étoient couvertes de neige. Il paroît que nous aurions pu passer sûrement entre ces deux Isles et le Continent dont la pointe Sud-Ouest s'ouvroit en travers de la pointe Nord-Est d'*Acootan*, dans la direction du Nord 60 degrés Est. Nous reconnûmes que cette pointe étoit celle que nous avions vue le 25 juin, lorsque nous quittâmes la côte d'*Amérique* pour gagner le dehors des Isles. Les habitans du pays l'appellent *Oonemak*, et elle gît par 54° 30′ de latitude et 192° 30′ de longitude. On voit par-dessus le Cap, qui forme lui-même une terre élevée, une haute montagne ronde, couverte de neige.

A six heures du soir, cette montagne nous restoit à l'Est 2° Nord; et à huit heures, nous n'apercevions point de terres. Concluant que la côte d'*Amérique* prenoit une direction Nord-Est, je me hasardai à suivre la même route jusqu'à une heure du lendemain au matin, temps où les Vigies crurent découvrir la terre en avant. Nous virâmes vent-arrière, et nous marchâmes au Sud l'espace de deux heures : nous remîmes ensuite le cap à l'Est-Nord-Est.

A six heures, nous vîmes une côte en avant, dans le Sud-Est, et à la distance d'environ cinq lieues : à mesure

que nous avançâmes, nous découvrîmes une quantité plus considérable de terres qui étoient toutes réunies, et qui paroissoient être dans la direction de notre route. A midi, elles se prolongeoient du Sud-Sud-Ouest à l'Est; la partie la plus voisine de nous se montroit à cinq ou six lieues. Notre latitude étoit alors de 55° 21′ et notre longitude de 195° 18′. Cette côte forme la bande Nord-Ouest de la montagne du *Volcan*, en sorte que nous aurions dû la voir si le Ciel eût été un peu clair.

A six heures du soir, nous avions fait, depuis midi environ, huit lieues à l'Est-quart-Nord-Est. Nous jetâmes le plomb, et la sonde rapporta quarante-huit brasses, fond de sable noir. Nous étions alors à quatre lieues de la côte; la partie orientale, qui se montroit, nous restoit à l'Est-Sud-Est, et elle paroissoit former un mondrain arrondi, élevé et détaché de la grande terre.

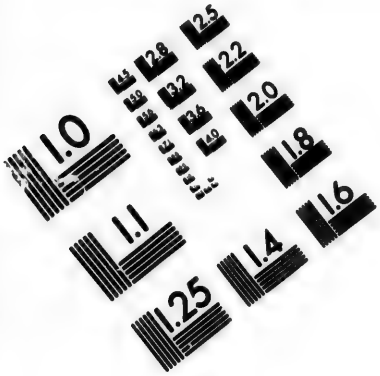
Nous continuâmes à gouverner à l'Est-Nord-Est toute la nuit, et le 4, à huit heures du matin, la côte se montroit dans le Sud-Sud-Ouest et l'Est-quart-Sud-Est, et de temps-en-temps nous voyions par derrière des cantons élevés, revêtus de neige. Bientôt après nous fûmes en calme; la sonde rapportant trente brasses, nous fîmes usage de l'hameçon et de la ligne, et nous prîmes une quantité assez considérable de très-belles morues. Nous eûmes à midi une brise de l'Est, et le ciel étant clair, nous reconnûmes que nous nous trouvions à six lieues de la terre, laquelle se prolongeoit du Sud-quart-Sud-Ouest à l'Est-quart-Sud-Est. Le mondrain que nous avions découvert la veille au soir nous restoit au Sud-Ouest-quart-Sud, à dix lieues. Notre latitude étoit de 55° 50′ et notre longitude de 197° 3′ : une grande houle creuse de l'Ouest-

Sud-Ouest annonça que la grande terre ne s'étendoit pas dans cette direction. Je gouvernai au Nord jusqu'à six heures du soir. A cette époque, le vent ayant passé au Sud-Est, nous pûmes porter le cap à l'Est-Nord-Est. La côte suivoit cette direction, et le lendemain à midi nous en étions éloignés d'environ quatre lieues.

Le 6 et le 7 le vent souffla de la partie du Nord, et nous fîmes peu de progrès. A huit heures du soir de ce dernier jour, la sonde rapportoit dix-neuf brasses : nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, laquelle s'étendoit le 8 du Sud-Sud-Ouest à l'Est-quart-Nord-Est, et offroit par-tout des terrains bas, et par-derrière une chaîne de montagnes couvertes de neige. Il est probable que ces terrains bas se prolongent à quelque distance au Sud-Ouest, et que les coupures que nous prîmes quelquefois pour des entrées ou des baies, ne sont que des vallées.

Le 9 au soir, nous profitâmes d'une brise du Nord-Ouest, et nous mîmes le cap à l'Est-quart-Nord-Est, afin de nous rapprocher de la terre. A midi, nous étions par 57° 49′ de latitude et 201° 33′ de longitude, à environ deux lieues de la côte, qui se prolongeoit du Sud-quart-Sud-Est à l'Est-Nord-Est : elle présentoit par-tout des terrains bas, qui de dessus le pont paroissoient être des Isles ; mais du haut des mâts on voyoit leur réunion. La sonde rapportoit alors quinze brasses, fond de sable noir.

A mesure que nous nous étions avancés au Nord-Est, nous avions trouvé que la profondeur de l'eau diminuoit peu-à-peu, et que la côte prenoit davantage du Nord ; mais la chaîne de montagnes qui se montroit par-derrière, continuoit à s'offrir dans la même direction que les autres



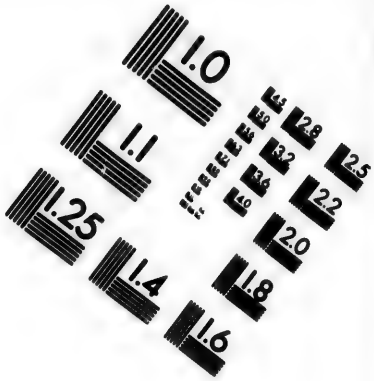
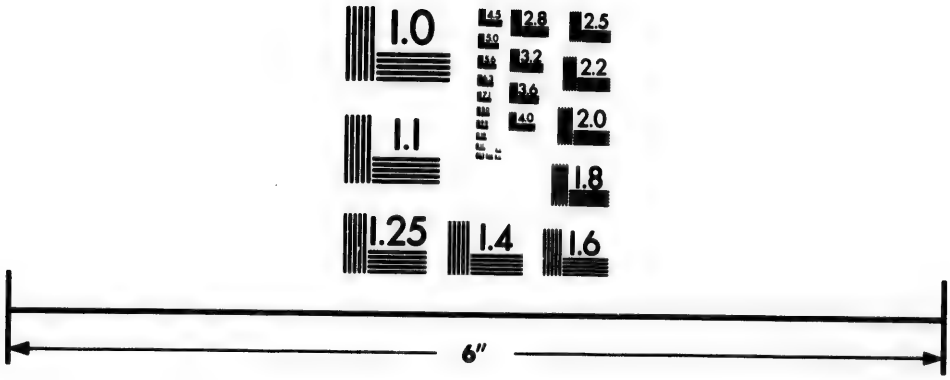
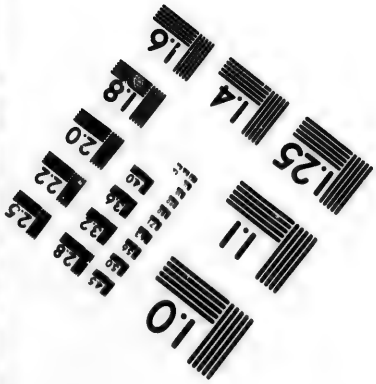
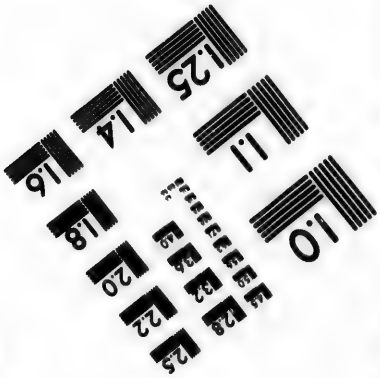


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

situées plus à l'Ouest, en sorte que l'étendue des terrains bas entre le pied des montagnes et le rivage de la mer, diminuoit insensiblement. Les terrains élevés et les terrains bas étoient entièrement dénués de bois; mais ils paroissoient couverts d'un gazon vert, si j'en excepte les montagnes revêtues de neige. Tandis que nous continuions à gouverner le long de la côte, avec une jolie brise de l'Ouest, la profondeur de l'eau diminua peu-à-peu de quinze à dix brasses, quoique nous fussions à huit ou dix milles de la côte. A huit heures du soir, une montagne élevée, que nous apercevions depuis quelque temps, se montroit au Sud-Est-quart-Est à vingt-une lieues. Quelques autres montagnes dépendant de la même chaîne, et beaucoup plus éloignées, nous restoient à l'Est 3° Nord. La côte se prolongeoit jusqu'au Nord-Est un demi-rumb-Nord, où elle sembloit bornée par une pointe, au-delà de laquelle nous espérions et nous comptions qu'elle suivroit une direction plus orientale; mais bientôt après, nous découvrîmes des terrains bas, qui s'étendoient depuis le derrière de cette pointe jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest, où ils se perdoient dans l'horizon. On apercevoit sur les derrières des cantons d'une assez grande élévation, qui se montroient en collines détachées.

Ainsi l'agréable perspective que nous avions de nous avancer au Nord s'évanouit dans un instant. Je continuai ma route jusqu'à neuf heures du soir; car les ténèbres ne survinrent qu'à cette époque, et alors la pointe dont j'ai parlé plus haut nous restoit au Nord-Est un demi-rumb-Est, à la distance d'environ trois milles. On trouve parderrière cette pointe une rivière, dont l'entrée sembloit avoir un mille de largeur; mais je ne puis rien dire sur sa

profondeur. L'eau paroissoit décolorée, ainsi que sur les bas-fonds; au reste un calme auroit pu lui donner le même aspect. Nous jugeâmes qu'elle serpente à travers les vastes terrains applatis qui sont entre la chaîne des montagnes au Sud-Est et les collines au Nord-Ouest. Elle doit contenir beaucoup de saumons, puisque nous aperçûmes beaucoup de soubresauts dans les vagues devant l'entrée, et que nous trouvâmes plusieurs de ces poissons dans les mâchoires de la morue que nous avions prise. J'ai donné à cette rivière le nom de *Bristol*; son entrée gît par 58° 27′ de latitude et 201° 55′ de longitude.

Ayant passé la nuit à courir de petites bordées, le 10, à la pointe du jour, nous cinglâmes à l'Ouest-Sud-Ouest, avec une jolie brise du Nord-Ouest. A onze heures, la côte au Nord-Ouest nous sembla bornée par une pointe qui nous restoit au Nord-Ouest-quart-Ouest, et, comme la profondeur de l'eau avoit augmenté de neuf à quatorze brasses, je mis le cap sur la pointe, en ordonnant à *la Découverte* de marcher en avant. Le Capitaine Clerke eut à peine fait un mille, qu'il m'annonça des bas-fonds. Notre sonde rapportoit sept brasses: avant que nous eussions reviré de bord, elle en donnoit moins de cinq, et *la Découverte* n'en avoit pas quatre.

Nous nous repliâmes au Nord-Est l'espace de trois ou quatre milles; et n'apercevant qu'une forte marée, ou un courant qui portoit à l'Ouest-Sud-Ouest, c'est-à-dire, vers les bas-fonds, nous mouillâmes par dix brasses, fond de joli sable. Deux heures après, l'eau étoit tombée de plus de deux pieds, d'où nous conclûmes que c'étoit le moment du reflux pour la rivière dont j'ai parlé: on goûta l'eau en plusieurs endroits; elle n'étoit pas la moitié aussi

salée que l'eau de mer commune : nouvelle preuve que nous étions à l'entrée d'une grande rivière.

A quatre heures du soir, le vent passant au Sud-Ouest, nous appareillâmes et nous portâmes au Sud. Les canots sondoient en avant. Lorsque nous dépassâmes l'extrémité méridionale du bas-fonds, la sonde ne rapportoit que six brasses ; elle en rapporta ensuite treize et quinze. Nous mouillâmes sur cette dernière profondeur à huit heures et demie. Une partie de la chaîne des montagnes qui se montroient sur la côte Sud-Est, nous restoit au Sud-Est un demi-rumb-Sud, et nous avions au Nord-Ouest la terre la plus occidentale qui fût sur l'autre côte. Nous avions vu, pendant la journée, des terrains élevés au Nord 60° Ouest, dont nous estimâmes l'éloignement de douze lieues.

Après avoir mis à la voile, à deux heures du matin du jour suivant, avec une brise légère du Sud-Ouest-quart-Ouest, nous marchâmes au vent jusqu'à neuf heures ; jugeant que la marée nous étoit défavorable, nous mouillâmes par vingt-quatre brasses. Nous gardâmes ce mouillage jusqu'à une heure ; la brume qui étoit survenue le matin se dissipant alors, et la marée nous étant favorable, nous appareillâmes et nous portâmes au Sud-Ouest. Le vent fut très-variable le soir, et il y eut du tonnerre. Nous ne l'avions pas encore entendu depuis notre arrivée sur la côte, et même il gronda au loin.

Le vent s'étant fixé de nouveau au Sud-Ouest, le matin du 12, nous gouvernâmes au Nord-Ouest, et à dix heures nous aperçûmes la côte d'*Amérique* ; elle se prolongeoit à midi du Nord-Est-quart-Nord au Nord-Ouest un quart de rumb-Ouest, et une colline élevée nous restoit au Nord-Ouest à dix lieues. Nous reconnûmes ensuite que c'était

une Isle, à laquelle j'ai donné, à cause de sa figure, le nom d'*Isle Ronde*. Elle gît par 58° 37′ de latitude et 200° 6′ de longitude, à sept milles du Continent. A cinq heures du soir, nous nous étions avancés au Nord, à trois lieues du Continent, et nous revirâmes de bord sur quatorze brasses, les extrémités de la côte nous restant à l'Est-Sud-Est un demi-rumb-Est et Ouest. Le vent qui tourna au Nord-Ouest nous permit de parcourir un assez grand espace le long du rivage jusqu'à deux heures du matin, que la sonde rapporta tout-à-coup six brasses : nous étions alors à deux lieues de la côte. Après avoir pris un peu de large, la profondeur de la mer augmenta insensiblement, et à midi la sonde rapportoit vingt brasses : à cette époque, notre latitude étoit de 58° 13′ et notre longitude de 199°. L'*Isle Ronde* nous restoit au Nord 5° Est, et l'extrémité occidentale du Continent au Nord 16° Ouest, à sept lieues. Cette extrémité occidentale est une pointe élevée, à laquelle j'ai donné le nom de *Pointe Calme*, parce que nous éprouvâmes un calme tandis que nous fûmes par son travers. Il y a au Nord-Ouest de l'*Isle Ronde* deux ou trois mondrains qui ressemblent à des Isles : ils peuvent en effet former des terres détachées ; car de cet endroit nous n'aperçûmes la côte que dans l'éloignement.

Le 14 et le 15 nous eûmes peu de vent ; la brume fut si épaisse que nous ne pouvions voir toute la longueur du vaisseau, et nous fîmes peu de chemin. Les sondes rapportèrent de quatorze à vingt-six brasses. Nous pêchâmes avec assez de succès ; nous prîmes de la morue, et de temps à autres quelques poissons plats. La brume s'étant dissipée à cinq heures du matin du 16, nous nous trouvâmes plus près de la terre que nous ne le croyions. La *Pointe Calme* nous

restoit au Nord 72° Est, et nous avions au Nord 3° Est, à trois milles, une autre pointe qui en est éloignée de huit lieues dans la direction de l'Ouest. La côte forme entre ces deux pointes une baie qui, en quelques parties, cachoit des terrains situés par-derrière, lors même qu'on regardoit du haut des mâts. Il y a aussi une baie au côté Nord-Ouest de cette dernière pointe, dans l'intervalle qui la sépare d'un promontoire élevé, lequel nous restoit alors au Nord 36° Ouest, à seize milles. A cinq heures, j'ordonnai au Lieutenant Williamson de débarquer sur ce Cap, d'examiner la direction que prenoit la côte par-derrière, et les productions du pays : des vaisseaux, le terrain nous paroissoit très-stérile. Nous trouvâmes ici que le flot portoit avec force au Nord-Ouest le long de la côte. La mer fut haute à midi, et nous mouillâmes par vingt-quatre brasses à quatre lieues du Continent. A cinq heures du soir, la marée nous étant favorable, nous appareillâmes et nous marchâmes à l'aide du flux ; car il n'y avoit point de vent.

M. Williamson ne tarda pas à revenir ; il me dit qu'il avoit débarqué sur la pointe et qu'après avoir gravi la plus haute des collines, la partie de la côte la plus éloignée qui fût en vue lui restoit à-peu-près au Nord. Il prit possession du pays au nom de sa majesté, et il laissa sur la colline une bouteille dans laquelle on trouvera un papier renfermant les noms des vaisseaux et l'époque de notre découverte. Le promontoire auquel il donna le nom de Cap *Newenham*, est une pointe de rocher assez élevé qui gît par 58° 42′ de latitude et 197° 36′ de longitude. Il y a par-dessus ou en-dedans de ce Cap deux collines hautes qui s'élèvent l'une derrière l'autre. La plus intérieure ou la plus orientale est la plus élevée. Le pays, dans l'espace

que découvrit M. Williamson, ne produit ni arbres ni arbrisseaux. Les collines sont pelées ; mais sur les terrains plus bas on voit de l'herbe et des plantes, dont un très-petit nombre étoit en fleurs. Il n'aperçut d'animaux qu'une daine et son faon, et le cadavre d'un cheval marin ou d'une vache marine gissant sur la grève. Une multitude de chevaux marins frappoit nos regards depuis quelques jours.

La côte se prolongeant au Nord depuis le Cap *Newenham*, ce Cap est la borne septentrionale de la grande baie ou du golfe situé devant la rivière *Bristol*, que j'ai nommée *Baie de Bristol*, en l'honneur du comte de Bristol. Le Cap *Ooneemak* en forme l'extrémité méridionale; il gît à quatre-vingt-deux lieues du Cap *Newenham*, dans la direction du Sud-Sud-Ouest.

A huit heures du soir, il s'éleva une brise légère qui se fixa au Sud-Sud-Est : nous gouvernâmes au Nord-Ouest et au Nord-Nord-Ouest autour du Cap *Newenham*, qui le lendemain, à midi, nous restoit au Sud-quart-Sud-Est, à quatre lieues. La pointe de terre la plus avancée au Nord se montroit alors au Nord 30° Est ; la sonde rapportoit dix-sept brasses, et nous étions à trois lieues et demie de la côte la plus voisine. Le vent fut très-foible toute l'après-dînée, en sorte qu'à dix heures du soir nous n'avions fait que trois lieues au Nord.

Nous portâmes le cap au Nord-Ouest jusqu'à huit heures du matin du jour suivant : à cette époque, la profondeur de la mer tombant tout-à-coup à cinq et sept brasses, nous mîmes en panne : un canot de chacun des vaisseaux alla sonder en avant, et nous suivîmes au Nord-Est. A midi, les sondes rapportoient dix-sept brasses; le Cap

Newenham nous restoit au Sud 9° Est, à onze ou douze lieues; l'extrémité Nord-Est de la terre en vue se montroit au Nord 66° Est, et la côte la plus voisine à quatre ou cinq lieues de distance : notre latitude observée étoit de 59° 16′.

Entre ce parallèle et le Cap *Newenham*, la côte est composée de collines et de terrains bas, et elle sembloit former plusieurs baies. A une heure, les canots qui marchoient en avant, nous avertirent qu'ils trouvoient la mer très-basse : leurs sondes ne rapportoient que deux brasses, et celles des vaisseaux en indiquoient six. En mettant le cap un peu plus au Nord, nous nous maintînmes à-peu-près sur la même profondeur jusqu'entre cinq et six heures du soir : les canots s'apercevant que l'eau diminuoit de plus en plus, je fis signal de mouiller à *la Découverte*, qui étoit devant moi. *La Résolution* ne tarda pas à jeter l'ancre : durant cette manœuvre, le cable rompit à l'étalingure, ce qui nous obligea d'employer une autre ancre. Nous étions mouillés sur six brasses, fond de sable, à quatre ou cinq lieues du Continent; le Cap *Newenham* nous restoit au Sud, à dix-sept lieues; les collines les plus éloignées que nous aperçussions dans le Nord, nous restoient au Nord-Est-quart-Est; mais des terrains bas se prolongeoient depuis les cantons élevés jusqu'au Nord-quart-Nord-Est. Il y avoit en-dehors de ces terrains bas, un banc de sable et de pierre qui étoit à sec vers le milieu du jusant.

J'avois ordonné aux deux *Masters* de prendre chacun un canot et de sonder entre ce banc et la côte; ils me dirent à leur retour qu'on y trouvoit un canal où la sonde rapportoit six et sept brasses, mais qu'il étoit étroit et tor-

tueux. Nous essayâmes, à la mer basse, d'attacher une hansière autour de l'ancre que nous avions perdue; et nos efforts ne réussirent pas: ne voulant pas l'abandonner, tant que je conserverois l'espoir de la relever, je fis continuer les travaux, et enfin nous en vînmes à bout le 20 au soir.

Sur ces entrefaites, je chargeai le Capitaine Clerke d'envoyer son *Master* à la recherche d'un passage, dans la partie du Sud-Ouest; mais on ne trouva point de canal de ce côté, et il parut que la seule manière de se dégager des bas-fonds étoit de revenir sur nos pas. En suivant le canal dans lequel nous étions, il y avoit de la vraisemblance que nous pourrions longer la côte plus loin: ce canal pouvoit nous mener dans le Nord hors de ces bas-fonds; mais cette entreprise étoit toujours dangereuse: si elle n'eût pas réussi, nous aurions perdu un temps considérable, et nous étions pressés par la saison. Ces raisons me déterminèrent à reprendre la route par laquelle j'étois arrivé et à employer ce moyen de me dégager.

Un certain nombre d'observations de la Lune, faites par M. King et par moi, ce jour et les quatre jours précédens, et dont chacune fut rapportée au point qu'occupoient les vaisseaux, fixèrent la longitude à. 197° 45′ 48″

Elle étoit, selon le garde-temps, de. 197 26 48

Notre latitude étoit de..... 59 37 30

La déclinaison de l'aimant, d'après un terme moyen de trois boussoles, fut..... { A. M. de 23° 34′ 3″ / P. M. 22 19 40 } rés. moy. 22° 56′ 51″ Est.

Je jugeai que la partie la plus septentrionale de la côte que nous pussions apercevoir de ce point, gît par 60° de

latitude; elle sembloit former une pointe basse à laquelle j'ai donné le nom de *Shoal nesse* (*Cap des bas-fonds*).

Le flot porte au Nord et le jusant au Sud. La mer s'élève de cinq ou six pieds, et je crois qu'elle est haute à huit heures dans les pleines et les nouvelles Lunes.

Nous appareillâmes le 21, à trois heures du matin, avec une jolie brise du Nord-Nord-Ouest, et nous nous repliâmes au Sud; trois canots marchoient en avant pour nous guider. Malgré cette précaution, notre retour fut plus difficile que notre arrivée, et nous nous vîmes enfin obligés de jeter l'ancre pour ne pas échouer sur un bas-fond où la sonde ne rapportoit que cinq pieds. Durant notre mouillage, vingt-sept hommes du pays, qui montoient chacun une pirogue, arrivèrent aux vaisseaux, dont ils s'approchèrent d'une manière fort timide; ils poussèrent des cris et ils étendirent les bras à mesure qu'ils s'avancèr Nous jugeâmes ces démonstrations amicales. Enfin quelques-uns s'approchèrent assez pour recevoir des bagatelles que nous leur jetâmes. Nos présens encouragèrent les autres à venir à la hanche de nos bâtimens, et ils commencèrent des échanges avec nous; ils nous vendirent des fourrures, des arcs, des traits, des dards, des vases de bois, etc. Ils acceptèrent d'un air satisfait tout ce que nous leur offrîmes en retour. Ils paroissoient de la même race que les Sauvages que nous rencontrions depuis quelque temps sur la côte. Ils portoient les mêmes ornemens aux lèvres et au nez; mais ils étoient beaucoup plus sales et ils n'étoient pas si bien vêtus. Ils sembloient n'avoir jamais vu d'Européens; ils ne connoissoient pas l'usage du tabac, et nous ne trouvâmes parmi eux aucun article des manufactures étrangères, à moins qu'on ne

veuille regarder comme tel un couteau que nous aperçûmes entre leurs mains. Ce couteau n'étoit autre chose qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois. Cependant ils savoient si bien la valeur et l'usage de cet instrument, qu'ils y mettoient un grand prix et qu'ils nous en demandèrent instamment de pareils. La plupart avoient les cheveux rasés ou coupés très-près ; ils n'en avoient gardé que deux touffes qui pendoient par-derrière ou d'un côté. Leur tête étoit couverte d'un capuchon de fourrure et d'un bonnet que nous jugeâmes de bois. Nous achetâmes une espèce de ceinture, partie de leur habillement; elle étoit de fourrure proprement faite, et chargée d'une garniture flottante qui se passe entre les cuisses, de manière à cacher les parties voisines. Il y a lieu de croire, d'après cette ceinture, qu'ils vont quelquefois nus, malgré la rigueur du climat; car ils la portent rarement au-dessous de leur vêtement ordinaire.

Leurs pirogues étoient de peaux, ainsi que toutes les autres que nous avions vues en dernier lieu : seulement elles avoient plus de largeur; et le trou dans lequel on s'assied étoit plus grand que sur aucune de celles que j'avois rencontrées jusqu'alors. Le retour des canots qui venoient de prendre des sondes parut les alarmer, car ils s'en allèrent tous; il est probable qu'ils seroient partis plus tard sans cet incident.

Nous ne fûmes hors des bas-fonds que le 22 au soir : je n'osai pas gouverner à l'Ouest pendant la nuit que je passai en travers du Cap *Newenham*, et le lendemain à la pointe du jour, je portai au Nord-Ouest, en ordonnant à *la Découverte* de marcher en avant. Nous n'avions pas fait deux lieues lorsque la sonde ne rapporta plus que six

brasses. Craignant de trouver moins d'eau encore si je continuois cette route, je cinglai au Sud : le vent souffloit de l'Est en jolie brise. La profondeur de la mer augmenta peu-à-peu jusqu'à dix-huit brasses ; et quand j'eus cette dernière sonde, je me hasardai à mettre le cap un peu à l'Ouest, et ensuite directement à l'Ouest, dès que j'eus vingt-six brasses.

Le 24 à midi, notre latitude observée fut de 58 degrés 7 minutes et notre longitude de 194 degrés 22 minutes. Trois lieues à l'Ouest de cette station, la sonde rapporta vingt-huit brasses, et je gouvernai Ouest-Nord-Ouest : la profondeur de la mer augmenta insensiblement jusqu'à trente-quatre brasses. J'aurois gouverné plus au Nord ; mais le vent ayant passé dans cette direction, je ne le pouvois pas.

Le 25 au soir, nous avions une brume épaisse et peu de vent : nous mouillâmes sur trente brasses par 58 degrés 29 minutes de latitude et 191 degrés 37 minutes de longitude. Le ciel s'étant éclairci un peu à six heures du matin du jour suivant, nous appareillâmes et nous cinglâmes au Nord, à l'aide d'une petite brise de l'Est : la sonde rapportoit de vingt-huit à vingt-cinq brasses. Lorsque nous eûmes fait neuf lieues dans cette direction, le vent repassa au Nord, ce qui nous obligea de porter le cap plus à l'Ouest.

En général, le ciel fut brumeux jusqu'à midi du 28 : à cette époque, le soleil se montra durant quelques heures, et nous en profitâmes pour faire différentes observations de lune. Le résultat moyen de ces observations, rapportées au midi, par 59 dégrés 55 minutes de latitude, indiqua la longitude à 190 degrés six minutes, et le garde-

temps l'indiquoit à 189 degrés 59 minutes. La déclinaison de l'aimant étoit de 18 degrés 40 minutes Est. Nous continuâmes de gouverner à l'Ouest, et la sonde rapportoit trente-six brasses. A quatre heures du matin du jour suivant, nous découvrîmes une terre dans le Nord-Ouest-quart-Ouest, à six lieues. Nous portâmes dessus jusqu'à dix heures et demie; à cette époque, nous revirâmes vent-devant par vingt-quatre brasses. Nous nous trouvions alors à une lieue de la côte qui nous restoit au Nord-Nord-Ouest: c'étoit l'extrémité Sud-Est de l'Isle, et elle formoit un rocher perpendiculaire d'une hauteur considérable; c'est pour cela que je l'ai appelée *Pointe Upright* (*pointe à pic*). Elle gît par 60 degrés 17 minutes de latitude et 187 degrés 30 minutes de longitude: nous apercevions, à l'Ouest de la pointe, une plus grande étendue de côtes, et durant une éclaircie, nous vîmes une autre portion de terre élevée dans la direction de l'Ouest-quart-Sud-Ouest: celle-ci paroissoit entièrement séparée de l'autre. Nous trouvâmes une multitude incroyable d'oiseaux, tous de l'espèce du penguin dont j'ai parlé plus haut.

Nous eûmes l'après-dînée de fausses brises, et nous fîmes peu de progrès; le ciel n'étoit pas assez clair pour déterminer l'étendue de la terre qui se montroit devant nous. Nous supposâmes que c'est une des nombreuses Isles marquées dans la carte du nouvel Archipel Nord, par M. Staehlin, et nous nous attendions chaque moment à en voir davantage.

Le 30, à quatre heures du soir, la *Pointe à pic* nous restoit au Nord-Ouest-quart-Nord, à six lieues. Il s'éleva, à cette époque, une brise légère du Nord-Nord-

Ouest, et nous gouvernâmes au Nord-Est jusqu'à quatre heures du matin du jour suivant : le vent ayant passé à l'Est, nous revirâmes de bord, et nous mîmes le cap au Nord-Ouest. Le vent tourna bientôt après au Sud-Est, et nous gouvernâmes au Nord-Est-quart-Nord. Nous continuâmes cette route avec des sondes de trente-cinq à vingt brasses jusqu'au lendemain à midi. Notre latitude étoit alors de 60 degrés 58 minutes et notre longitude de 191 degrés. Le vent tournant au Nord-Est, je m'étendis d'abord au Nord-Est l'espace de dix lieues; comme je n'apercevois point de terres dans cette direction, je me repliai environ quinze lieues à l'Est, et je ne trouvai que des morceaux de bois flottant : la sonde rapportoit de vingt-une à dix-neuf brasses.

Nous eûmes des vents légers, variables et accompagnés d'ondées de pluie durant toute la journée du 2; mais ils se fixèrent dans la partie du Sud-Est, et le 3 au matin nous remîmes le cap au Nord. Notre latitude observée à midi, fût de 62 degrés 34' minutes, et notre longitude de 192 degrés : la sonde rapportoit seize brasses. M. Anderson, mon chirurgien, attaqué de la consomption depuis plus d'un an, mourut entre trois et quatre heures du soir. C'étoit un jeune homme plein de sentiment et d'esprit, et d'une société agréable; il savoit bien son art, et il avoit acquis beaucoup de connoissances en d'autres parties. Les lecteurs remarqueront sans doute combien il m'avoit été utile dans le cours du Voyage; et si la mort ne fût venue le frapper, le public, j'en suis sûr, auroit reçu de lui des Mémoires sur l'Histoire naturelle des pays où nous avons abordé, qui prouveroient d'une manière démonstrative, combien il étoit digne des éloges que je

lui donne ici (*). Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous aperçûmes une terre dans l'Ouest, à douze lieues: nous supposâmes que c'étoit une Isle, et je l'appelai Isle *Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimois et que j'estimois beaucoup. Le lendemain, je fis venir M. Law, chirurgien de *la Découverte*, à bord de *la Résolution*, et je nommai Chirurgien de *la Découverte*, M. Samuel, premier Aide de Chirurgien de mon vaisseau.

Le 4, à trois heures du soir, nous aperçûmes une terre qui se prolongeoit du Nord-Nord-Est au Nord-Ouest. Nous portâmes dessus jusqu'à quatre heures; nous en trouvant éloignés de quatre ou cinq milles à cette époque, nous revirâmes de bord; comme le vent nous manqua bientôt après, nous mouillâmes par treize brasses, fond de sable, à environ deux lieues de la côte, et, selon notre estime, par 64 degrés 2 minutes de latitude et 194 degrés 18 minutes de longitude. En de certains momens, nous voyions cette terre s'étendre de l'Est au Nord-Ouest, et une Isle assez élevée se montroit dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest, à trois lieues.

La terre qui se trouvoit devant nous, et que nous prîmes pour le Continent d'*Amérique*, paroissoit basse près de la mer; mais, dans l'intérieur du pays, elle offroit des collines placées l'une derrière l'autre jusqu'à une hauteur considérable: elle avoit une teinte verdâtre, mais elle sembloit dénuée de bois, et on n'y apercevoit point

(*) M. Anderson paroît avoir interrompu son Journal deux mois avant sa mort. Le 3 de Juin est la dernière date qu'offre son manuscrit.

de neige. Durant notre mouillage, le flot venoit de l'Est, et il porta à l'Ouest jusqu'entre dix et onze heures : depuis cette époque jusqu'à deux heures du matin du lendemain, le courant porta à l'Est, et la mer tomba de trois pieds. Le flot eut une plus grande force et une plus longue durée que le jusant, d'où j'inférai qu'outre la marée, il y avoit un courant de la partie de l'Ouest.

Le 5, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile à l'aide d'un vent du Sud-Ouest, et nous ne tardâmes pas à mouiller entre l'Isle et le Continent par sept brasses. Je débarquai bientôt après sur l'Isle, accompagné de M. King et de quelques autres Officiers. J'espérois y découvrir la côte et la mer à l'Ouest; mais la brume étoit très-épaisse dans cette direction, et je n'y eus pas une vue plus étendue qu'au vaisseau. La côte d'*Amérique* paroissoit tourner au Nord depuis une pointe basse, que j'ai appelée *Pointe Rodney*; cette pointe nous restoit au Nord-Ouest un demi-rumb-Ouest, et à trois ou quatre lieues de l'Isle; mais les terrains élevés qui prenoient une direction plus septentrionale se montroient beaucoup plus avant.

Cette Isle, que j'ai nommée *Isle du Traîneau*, gît par 64 degrés 30 minutes de latitude et 193 degrés 57 minutes de longitude; et elle a environ quatre lieues de circonférence. La surface du terrain en général offre de grosses pierres détachées, qui sont, en bien des endroits, couvertes de mousses et de végétaux. Nous comptâmes plus de vingt ou trente espèces différentes de ces végétaux, et la plupart étoient en fleur; mais je n'y aperçus ni arbrisseaux, ni arbres, non plus que sur le Continent. Un petit terrain bas, près de la grève où nous débar-

quâmes, produisoit une quantité considérable de pourpiers sauvages, de pois, d'angélique, etc. Nous en remplîmes le canot, et je fis mettre ces légumes dans la soupe. Nous vîmes un renard, quelques pluviers et divers petits oiseaux, et nous rencontrâmes des cabanes en ruines, construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avoient été depuis peu sur cette Isle, et il est clair que les habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avoit un sentier battu d'une extrémité à l'autre. Nous trouvâmes à peu de distance de la grève où nous mîmes à terre, un traîneau, qui me détermina à donner à l'Isle le nom que j'ai dit plus haut. Nous le jugeâmes semblable à ceux qu'emploient les habitans du *Kamstchatka*, pour faire leurs transports sur la glace ou la neige. Il avoit dix pieds de longueur et vingt pouces de large; il étoit garni de ridelles par le haut et d'os par en bas: sa construction nous parut admirable; ses diverses parties étoient jointes d'une manière très-soignée, les unes avec des chevilles de bois, et la plupart avec des courroies ou des lanières de baleine; ce qui me persuada que c'étoit un ouvrage des Naturels du pays.

Nous appareillâmes le jour suivant à trois heures du matin, et à l'aide d'une brise légère de la partie du Sud, nous singlâmes au Nord, en inclinant vers l'Ouest; nous eûmes occasion de déterminer la latitude, par la hauteur méridienne du Soleil, et de prendre des hauteurs correspondantes le matin et le soir, afin de connoître la longitude par la montre marine. Comme le vent étoit foible et d'ailleurs variable, nous fîmes peu de chemin; et m'appercevant, à huit heures du soir, que les vaisseaux se portoient avec rapidité vers la terre, et dans des endroits

où la mer avoit peu de profondeur, je mouillai sur sept brasses, à environ deux lieues de la côte. L'Isle *du Traîneau* nous restoit au Sud 51° Est, à dix lieues; et on la voyoit par-dessus la pointe méridionale de la grande terre.

Peu de temps après que nous eûmes mouillé, le ciel, nébuleux jusqu'alors, s'éclaircit, et nous aperçûmes une haute terre, qui s'étendoit du Nord 40° Est au Nord 30° Ouest; elle paroissoit détachée de la côte au-dessous de laquelle nous étions à l'ancre; celle-ci sembloit courir au Nord-Est. Nous voyions en même-temps une Isle de peu d'étendue au Nord 81° Ouest, à huit ou neuf lieues; je la nommai *Isle de King*. Nous appareillâmes le lendemain à huit heures, et nous gouvernâmes au Nord-Ouest. Le ciel s'étant éclairci sur le soir, nous vîmes la terre Nord-Ouest se prolonger du Nord-quart-Nord-Ouest au Nord-Ouest-quart-Nord, à la distance d'environ trois lieues. Durant la nuit, le ciel fut nébuleux et pluvieux; il y eut peu de vent, et nous attendîmes le jour en courant de petites bordées. Entre quatre et cinq heures du matin du 8, nous découvrîmes de nouveau la terre Nord-Ouest; nous eûmes bientôt après un calme et un courant qui nous faisoit dériver vers la côte, et il devint nécessaire de mouiller sur douze brasses à deux milles du rivage. L'extrémité occidentale offre une haute colline à pic, située par 65° 36′ de latitude et 192° 18′ de longitude. Il s'éleva une brise du Nord-Est, à huit heures; et nous remîmes à la voile: nous portâmes au Sud-Est, dans l'espoir de trouver un passage entre la côte au-dessous de laquelle nous avions jeté l'ancre le 6 au soir, et cette terre Nord-Ouest. La seconde rapporta bientôt sept brasses, et nous

reconnûmes que des terrains bas réunissoient les deux côtes, ainsi que la haute terre qui se montroit par-derrière.

Bien convaincu alors que toute cette côte étoit continue, je revirai vent-devant et je cinglai vers la partie Nord-Ouest, au-dessous de laquelle je mouillai par dix-sept brasses. Le ciel étoit épais et il tomboit de la pluie ; mais il s'éclaircit à quatre heures du matin du jour suivant ; en sorte que nous vîmes la terre tout autour de nous. Un rocher élevé ou une Isle escarpée nous restoit à l'Ouest ; une autre Isle, située au Nord de celle-ci et beaucoup plus grande, se montroit dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest ; nous avions au Sud-Est-quart-Est la colline à pic dont je viens de parler, et au Sud 32° Est, la pointe qui se trouve au-dessous. Le pied de cette colline présente des terrains bas qui s'étendent vers le Nord-Ouest, et dont l'extrémité nous restoit au Nord-Est-quart-Est, à la distance d'environ trois milles. On voyoit par-dessus et par-derrière de hautes terres que nous prîmes pour une prolongation du Continent.

Cette pointe, que j'ai nommée Cap *du Prince de Galles*, est d'autant plus remarquable, que c'est l'extrémité la plus occidentale des parties de l'*Amérique* connues jusqu'à présent. Elle gît par 65° 46′ de latitude et 191° 45′ de longitude ; les observations d'après lesquelles nous déterminâmes sa latitude et sa longitude, quoique faites en vue du Cap, peuvent contenir une petite erreur, parce que le ciel étoit brumeux. Nous crûmes distinguer quelques habitans sur la côte ; et il est vraisemblable que nous ne nous trompions pas, car nous aperçûmes au même endroit des élévations qui ressembloient à des échafauds, et d'autres que nous prîmes pour des huttes. Nous vîmes

les mêmes choses sur le Continent, en-dedans de l'*Isle du Traîneau* et sur diverses parties de la côte.

Nous fûmes en calme jusqu'à huit heures du matin : il s'éleva une brise du Nord, à cette époque, et nous appareillâmes ; mais nous fûmes à peine sous voile que le vent commença à souffler avec force, qu'il tomba beaucoup de pluie, et que le ciel devint brumeux. Le vent et le courant ayant une direction contraire, les vagues s'enflèrent de telle sorte qu'elles pénétrèrent souvent dans le vaisseau. Nous eûmes à midi une éclaircie de quelques minutes ; la latitude indiquée plus haut fut déterminée d'après l'observation que nous fîmes alors.

Ayant vainement marché au plus près ; jusqu'à deux heures de l'après-midi, je pris la route de l'Isle que nous avions vue à l'Ouest ; je me proposois de mouiller au-dessous et d'attendre que le vent fût moins impétueux. Mais en approchant de cette terre, nous la trouvâmes composée de deux petites Isles, dont chacune n'ayant pas plus de trois ou quatre lieues de tour, ne pouvoit nous procurer qu'un foible abri. Au-lieu de mouiller, nous continuâmes à nous étendre à l'Ouest, et à huit heures nous vîmes la terre dans cette direction : elle se prolongeoit du Nord-Nord-Ouest à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, et la partie la plus voisine étoit éloignée de six lieues. Je suivis la même route jusqu'à dix heures du soir ; et durant la nuit, je courus une bordée à l'Est.

Le 10, à la pointe du jour, nous remîmes le cap à l'Ouest, vers la terre que nous avions vue la veille au soir ; elle se prolongeoit du Sud 72° Ouest au Nord 41° Est, à sept heures 11′, temps où la longitude indiquée par la montre marine étoit de 189° 24′. Entre l'extrémité

Sud-Ouest et une pointe qui nous restoit dans l'Ouest, à deux lieues, on trouve une grande baie, où nous mouillâmes à deux heures du matin, sur dix brasses, fond de gravier, à environ deux milles de la côte septentrionale. La pointe méridionale de la baie se montroit au Sud 58° Ouest; la pointe septentrionale au Nord 43° Ouest; le fond de la baie au Nord 60° Ouest, à deux ou trois lieues; et nous avions au Nord 72° Est, à quatorze lieues, les deux Isles que nous avions dépassées la veille.

CHAPITRE IX.

*Conduite des Naturels du pays, ou des Tschutsky, à l'aspect de nos vaisseaux. Entrevue avec quelques-uns d'entre eux. Leurs armes; leur figure; leurs ornemens; leurs vêtemens; leurs habitations d'hiver et d'été. Les vaisseaux traversent le détroit et repassent à la côte d'*Amérique. *Suite de notre route au Nord du Cap* Mulgrave. *Les champs de glace commencent à se montrer. Position du Cap* Glacé. *La mer fermée par les glaces. Nous tuons des chevaux marins. Ce que nous en fîmes. Description de ces animaux : dimensions de l'un d'eux. Cap* Lisburne. *Tentatives infructueuses pour traverser les glaces à une certaine distance de la côte. Remarques sur la formation de ces glaces. Arrivée sur la côte d'Asie. Cap* Nord. *Je me décide à revenir au Nord l'année suivante.*

Au moment où nous entrâmes dans cette baie, nous aperçûmes sur la côte septentrionale un village et des habi-

tans, à qui la vue de nos vaisseaux parut inspirer du trouble et de la crainte. Nous distinguions nettement des gens qui marchoient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux sur leurs épaules. Je résolus de débarquer près de leurs habitations qui frappoient nos regards, et je me mis, en effet, en route avec trois canots armés et quelques-uns de mes Officiers. Trente ou quarante hommes qui portoient une hallebarde, un arc et des traits, étoient rangés en bataille sur un monticule près du village : à mesure que nous approchâmes, trois d'entre eux descendirent sur la grève; ils ôtèrent leurs chapeaux, et ils nous firent des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politesses; mais cet accueil de notre part ne leur inspira pas assez de confiance pour attendre que nous eussions débarqué, car ils se retirèrent au moment que nos canots touchèrent le rivage. Je les suivis seul, sans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes signes et mes gestes, à s'arrêter, et à recevoir en présent quelques bagatelles. Ils me donnèrent, en retour, deux peaux de renard et deux dents de cheval de mer. J'ignore si les largesses commencèrent de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avoient apporté ces choses afin de me les offrir, et qu'ils me les auroient présentées quand même ils n'auroient rien reçu de moi.

Je les jugeai très-craintifs et très-circonspects; et ils me prièrent, par gestes, de ne pas laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'entre eux, sur les épaules duquel je voulus mettre la main, tressaillit, et recula de plusieurs pas. Ils se retirèrent à mesure que j'approchai; ils étoient prêts à faire usage de leurs piques, et ceux qui se trouvoient sur le monticule se disposoient à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement au milieu d'eux, ainsi

que deux ou trois de mes compagnons. Des grains de verre que je leur distribuai leur inspirèrent bientôt une sorte de confiance ; ils ne s'alarmèrent plus lorsqu'ils virent que quelques autres de mes gens venoient nous joindre ; et les échanges entre nous commencèrent peu-à-peu. Nous leur donnâmes des couteaux, des grains de verre, du tabac, et ils nous donnèrent plusieurs de leurs vêtemens et un petit nombre de traits; mais rien de ce que nous leur offrîmes ne put les engager à nous céder une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir toujours en arrêt ; ils ne les quittèrent jamais, si j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les déposèrent une fois pour nous régaler d'une danse et d'une chanson : ils ne manquèrent pas même alors de les placer de manière à pouvoir les reprendre dans un instant; ils désirèrent, pour leur sûreté, que nous nous tinssions assis.

Leurs traits étoient armés d'os ou de pierres; mais nous en remarquâmes très-peu de barbelés, et quelques-uns avoient une pointe mousse arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils emploient ces derniers, à-moins qu'ils ne s'en servent pour tuer de petits animaux, sans gâter la fourrure. Leurs arcs ressembloient à ceux que nous avions vus sur la côte d'*Amérique*, et à ceux qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques et les hallebardes étoient de fer ou d'acier, et de fabrique européenne ou asiatique : on s'étoit donné beaucoup de peine pour les orner de sculptures et de pièces de rapport d'airain, ou d'un métal blanc. Ceux qui se tenoient devant nous, l'arc et les traits en arrêt, portoient leurs piques en bandoulière sur l'épaule droite : une lanière de cuir rouge formoit la bandoulière ; un carquois de cuir, rempli de flèches, pendoit sur leur

épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois nous parurent extrêmement jolis ; ils étoient de cuir rouge ; et ils offroient une broderie élégante et d'autres ornemens.

Plusieurs autres choses, et leurs vêtemens en particulier, annoncent un degré d'industrie bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Tous les Américains que nous avions vus depuis notre arrivée sur cette côte, étoient d'une petite taille ; ils avoient la face joufflue et arrondie, et les os des joues proéminens. Les habitans du pays où nous relâchions maintenant, nous offroient des visages allongés ; ils étoient robustes et bien faits ; en un mot, ils paroissoient d'une race absolument différente. Nous n'aperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avoit la tête chauve et étoit désarmé : les autres sembloient être des guerriers d'élite ; ils se trouvoient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversoit la figure du vieillard : ils avoient tous les oreilles percées, et quelques-uns y portoient des grains de verre : c'étoit à-peu-près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs lèvres. Ceci est un nouveau point dans lequel ils diffèrent des Américains que nous avions vus en dernier lieu.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes et d'une paire de gants : chacune de ces choses est de cuir, de peaux de daim ou de chien, de veau de mer, extrêmement bien apprêtées, etc. ; quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des Naturels du pays font usage ; nous achetâmes des capuchons de peaux de chiens,

et assez grands pour couvrir la tête et les épaules. Leur chevelure nous parut noire; mais elle étoit rasée ou coupée très-près, et aucun d'eux ne portoit sa barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux et le tabac furent ce qu'ils estimèrent le plus.

Leurs habitations d'été diffèrent de leurs habitations d'hiver; les dernières ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles, que j'examinai, avoit une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, et à-peu-près douze d'élévation; la charpente étoit de bois et de côtes de baleines disposées d'une manière judicieuse, et liées ensemble par des corps plus petits: il y a sur cette charpente une première couverture d'une herbe forte et grossière, qui en porte une seconde de terre; en sorte qu'au-dehors, la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, et à une extrémité. A l'autre extrémité, la terre est élevée en pente, de manière à pouvoir monter à l'entrée, qui n'est autre chose qu'un trou placé au sommet du toit. Le lieu où l'on marche étoit planchéié, et il y avoit au-dessous une espèce de cellier dans lequel je n'aperçus que de l'eau. Je remarquai, au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée que je pris pour un magasin. Ces magasins communiquoient à l'habitation par un passage obscur, et avec l'atmosphère par une ouverture qui se trouve dans le toit, et qui est au niveau du terrain sur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils sont absolument souterrains, car une des extrémités touchoit au bord de la colline, le long de laquelle ils sont rangés, et elle étoit construite en

pierres. Le dessus étoit surmonté d'une espèce de guérite de sentinelle ou de tour, composée d'ossemens d'un gros poisson.

Les cabanes d'été sont circulaires et assez étendues; elles forment une pointe au sommet: des perches légères et des os couverts des peaux d'animaux marins, en composent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai aussi l'intérieur, offroit un âtre au foyer à côté de la porte; j'y vis un petit nombre de vases de bois, dont chacun étoit fort sale. Les endroits où se couchent les Naturels se trouvoient sur les flancs, et occupoient à-peu-près la moitié de la circonférence. Il paroît qu'ils ont des idées de pudeur et de décence; car il y avoit plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit et le coucher étoient de peaux de daim, la plupart sèches et propres.

J'observai autour des habitations divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'*Amérique*. Ils étoient d'os dans toutes leurs parties, et ils paroissoient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espèce du renard, mais plus gros et de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attèlent à leurs traîneaux pendant l'hiver : car ils ont des traîneaux; et j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique; car j'en aperçus plusieurs qui avoient été tués le matin.

Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des Sauvages établis à la côte Nord-Ouest de l'*Amé-*

rique; nous en trouvâmes de grands et de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

Les environs de la bourgade nous offrirent une multitude d'ossemens de gros poissons et d'autres animaux marins; d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leurs subsistances. Le pays me parut extrêmement stérile; car je n'y vis ni arbres, ni arbrisseaux. Nous observâmes, à quelque distance à l'Ouest, une chaîne de montagnes couvertes de neige tombée depuis peu.

Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'Isle d'*Alaschka*, marquée dans la carte de M. Staehlin, dont j'ai parlé plus haut. Mais d'après la forme de la côte, d'après la position du rivage opposé d'*Amérique*, et d'après la longitude, nous ne tardâmes pas à penser que c'étoit le *pays des Tschutsky*, ou l'extrémité orientale de l'*Asie*, reconnue par Behring en 1728. Pour adopter cette dernière opinion sans examen ultérieur, il auroit fallu juger la carte de M. Staehlin extrêmement fautive, jusque dans les degrés de latitude, ou même croire qu'elle offre des détails absolument chimériques : je n'avois pas droit de juger ainsi un ouvrage muni de garans si dignes de considération, sans donner des preuves très-claires.

Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade, nous retournâmes au vaisseau. Le vent ayant bientôt soufflé de la partie du Sud, nous appareillâmes, nous sortîmes de la baie, et nous gouvernâmes au Nord-Est, entre la côte et les deux Isles. Le lendemain à midi, la côte se prolongeoit du Sud 80 degrés Ouest au Nord 84 degrés Ouest; les Isles nous restoient au Sud 40 degrés Ouest, et la colline à pic, qui est par-delà le Cap

du Prince de Galles, au Sud 36 degrés Est : depuis ce Cap, la terre s'étendoit jusqu'au Sud 75 degrés Est ; la latitude du vaisseau étoit de 66 degrés 5 minutes un quart, et la longitude de 191 degrés 19 minutes ; la sonde rapportoit 28 brasses : nous nous trouvions à-peu-près au milieu du canal, et chacune des deux côtes se montroit à sept lieues de distance.

Nous mîmes ici le cap à l'Est, afin de nous rapprocher de celle d'*Amérique*. Durant notre route, la profondeur de la mer diminua insensiblement : comme il y avoit peu de vent, et que nos efforts pour trouver des sondes plus considérables manquoient de succès, je me vis obligé de jeter l'ancre sur six brasses ; car il ne nous restoit d'autre moyen d'empêcher le vaisseau de tomber dans des eaux plus basses. La partie de la terre occidentale la plus voisine de nous, se montroit à l'Ouest, à douze lieues. La colline à pic, qui surmonte le Cap *du Prince de Galles*, nous restoit au Sud 16 degrés Ouest ; la partie la plus septentrionale en vue du Continent de l'*Amérique*, à l'Est-Sud-Est, et le district le moins éloigné, à environ quatre lieues.

Lorsque nous eûmes mouillé, j'envoyai un canot prendre des sondes, et l'on trouva que l'eau diminuoit peu-à-peu vers la terre. Tant que nous fûmes à l'ancre, c'est-à-dire, depuis six jusqu'à neuf heures du soir, nous ne rencontrâmes point ou peu de courant, et nous ne pouvions nous apercevoir si la mer montoit ou descendoit.

Il s'éleva une brise du Nord, et nous remîmes à la voile ; nous portâmes à l'Ouest, route qui nous conduisit bientôt dans des eaux plus profondes. Durant la journée du 12, nous marchâmes au plus près au Nord : les deux côtes

étoient en vue ; mais nous nous tinmes à une moindre distance de celle d'*Amérique*.

Le 13, à quatre heures du soir, il s'éleva une brise du Sud, et je portai le cap au Nord Est-quart-Nord, jusqu'à quatre heures du matin du jour suivant. N'apercevant point de côte alors, nous fîmes route à l'Est-quart-Nord-Est, et entre neuf et dix heures, la terre que nous prîmes pour une suite du Continent se montra ; elle se prolongeoit de l'Est-quart-Sud-Est à l'Est-quart-Nord-Est, et bientôt après nous vîmes au Nord-quart-Nord-Est, une plus grande étendue de terrain. A deux heures du soir, la sonde ayant donné tout-à-coup treize brasses, nous gagnâmes le large jusqu'à quatre heures, temps où nous ralliâmes la côte ; on la vit bientôt s'étendre du Nord au Sud-Est : la partie la plus voisine de nous étoit éloignée de trois ou quatre lieues. La côte forme ici une pointe, que j'ai appelée pointe *Mulgrave* ; cette pointe gît par 67 degrés 45 minutes de latitude et 194 degrés 51 minutes de longitude ; le terrain paroissoit très-bas près de la mer ; mais un peu en arrière, il s'élève en collines d'une hauteur médiocre. On n'y apercevoit point du tout de neige, et il sembloit dénué de bois. Je revirai vent-devant, et je mis le cap au Nord-Ouest-quart-Ouest ; mais le ciel ne tarda pas à s'obscurcir ; il survint de la pluie, et le vent augmentant, je gouvernai plus à l'Ouest.

Le jour suivant, à deux heures du matin, le vent passa au Sud-Ouest-quart-Sud, et souffla avec impétuosité : il diminua à midi ; comme le Soleil brilloit, nous fîmes des observations pour déterminer notre latitude, et nous la trouvâmes de 68 degrés 18 minutes. Je gouvernai alors au Nord-Est jusqu'à six heures du matin du lendemain, que

je mis le cap deux pointes plus à l'Est. Durant cette route, nous rencontrâmes plusieurs chevaux marins et des volées d'oiseaux, dont quelques-uns ressembloient à des alouettes de sable, et dont quelques autres n'étoient pas plus gros que nos fauvettes d'hiver. Nous aperçûmes aussi des nigauds, en sorte que nous nous crûmes peu éloignés de la terre; mais, comme nous avions une brume épaisse, il étoit impossible de la découvrir, et le vent soufflant avec force, il eût été imprudent de continuer une route qui pouvoit nous porter sur la côte. Je cinglai à l'Est-quart-Nord-Est, depuis midi de ce jour jusqu'à six heures du matin du jour suivant : la sonde rapporta seize brasses à cette dernière époque. Je gouvernai alors Nord-Est-quart-Est, comptant que nous atteindrions ainsi des eaux plus profondes; mais dans l'espace de six lieues, la mer tomba à onze brasses, et je crus qu'il convenoit de serrer le vent qui souffloit alors de l'Ouest. Vers midi, le Soleil et la Lune se montrèrent par intervalles, et nous fîmes quelques observations rapides pour déterminer la longitude. Ces observations rapportées au moment de midi, lorsque la latitude étoit de 70 degrés 33 minutes, donnèrent 197 degrés 41 minutes. La montre marine indiquoit en même-temps 198 degrés, et la déclinaison de l'aimant étoit de 35 degrés 1 minute 22 secondes Est. Nous eûmes ensuite lieu de croire que la longitude observée différoit de la véritable, d'un petit nombre de milles.

Nous aperçûmes dans l'horizon, un peu avant midi, une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, et qu'on appelle communément le *clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces si tôt, nous y fîmes peu d'attention : cependant l'âpreté de l'air et l'obscurité

du ciel, sembloient annoncer un changement brusque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace ne nous laissa plus de doutes sur la cause de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures et demie, marcher plus avant, nous revirâmes près des bords de la glace, par 22 brasses et 70° 41′ de latitude. La glace étoit absolument impénétrable, et elle se prolongeoit de l'Ouest-quart-Sud-Ouest à l'Est-quart-Nord-Est, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. Nous trouvâmes ici une foule de chevaux marins; il y en avoit dans l'eau: le plus grand nombre occupoit la glace. Je songeois à mettre les canots à la mer pour en tuer quelques-uns; mais le vent ayant fraîchi, je renonçai à ce projet, et je continuai à marcher au plus près au Sud, ou plutôt à l'Ouest, car le vent souffloit de cette partie du compas.

Cette tentative ne réussit pas. Le 18, à midi, notre latitude étoit de 70° 44′, et nous nous trouvions environ cinq lieues plus à l'Est. Nous étions alors près du bord de la glace, qui se montroit aussi compacte qu'une muraille, et qui paroissoit avoir au-moins dix à douze pieds de hauteur; mais plus au Nord elle sembloit encore plus élevée. Sa surface étoit extrêmement raboteuse, et nous y aperçûmes çà et là, des mares d'eau.

Nous gouvernâmes alors au Sud: quand nous eûmes fait six lieues, la sonde ne rapporta plus que six brasses; mais la profondeur de l'eau monta bientôt à neuf. Le ciel qui avoit été brumeux s'éclaircissant un peu, nous vîmes la terre se prolonger du Sud au Sud-Est-quart-Est à environ trois ou quatre milles. L'extrémité orientale forme une pointe qui étoit très-embarrassée de glaces, c'est pour cela que je lui ai donné le nom de *Cap glacé*: il gît par 70°

29′ de latitude et 198° 20′ de longitude. L'autre extrémité se perdoit dans l'horizon : il paroît ainsi hors de doute que c'est une suite du Continent d'*Amérique*. *La Découverte* étant à environ un mille par derrière, et sous le vent, trouva moins d'eau que nous ; et comme elle revira de bord, je fus obligé de revirer aussi pour ne pas nous séparer.

Notre position devenoit plus critique de moment en moment : nous étions dans des eaux très-basses, devant une côte située sous le vent, et le grand corps de glace qui se montroit au vent, dérivoit sur nous. Il étoit clair que si nous restions plus long-temps entre ces glaces et la terre, nous serions entraînés sur la côte, à moins que les glaces flottantes ne nous fermassent le passage en s'arrêtant devant nous. Elles paroissoient se joindre à la terre sous le vent ; et la seule partie qui fût ouverte étoit celle du Sud-Ouest. Après avoir couru une petite bordée au Nord, je fis signal à *la Découverte* de revirer, et je revirai moi-même. Le vent se trouva favorable, en sorte que nous le serrâmes au Sud-Ouest et au Sud-Ouest-quart-Ouest.

Le 19, à huit heures du matin, le vent ayant repassé à l'Ouest, je revirai au Nord : à midi, notre latitude étoit de 70° 6′ et notre longitude de 196° 42′. Dans cette position, nous avions beaucoup de glaces flottantes autour de nous, et la grande plaine de glace se montroit à environ deux lieues au Nord. A une heure et demie, nous en atteignîmes la bordure : elle n'étoit pas aussi compacte que celle que nous avions vue au Nord, mais elle étoit trop serrée et en trop gros morceaux pour entreprendre d'y ouvrir un passage avec les vaisseaux. Elle portoit un nombre prodigieux de chevaux marins ; et comme nous avions besoin

de provisions fraîches, les canots des deux vaisseaux allèrent en tuer quelques-uns.

A sept heures du soir, nous avions reçu à bord de *la Résolution* neuf de ces animaux : nous les avions pris jusqu'alors pour des vaches marines, et nous fûmes affligés de reconnoître notre méprise : plusieurs des matelots sur-tout, qui se réjouissoient depuis quelques jours de l'agréable mêts que nous procureroit cette chasse, montrèrent de vifs regrêts : ils ne se seroient point aperçus de leur erreur, si nous n'avions pas eu un ou deux hommes dans le vaisseau qui, ayant été au *Groënland*, déclarèrent que c'étoient des chevaux de mer, et que personne n'en mangeoit. Nous en mangeâmes cependant tant que dura notre provision, et bien peu de gens donnèrent la préférence à nos viandes salées.

Leur graisse approche de la saveur de la moëlle ; mais elle devient rance dans peu de jours, si on ne la sale pas : lorsqu'elle est salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossière et noire, et elle a une saveur forte : le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile qui brûle très-bien dans les lampes ; et les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrès. Les dents ou les crocs de la plupart des individus étoient très-petits à cette époque de l'année ; quelques-unes, même des plus gros et des plus âgés, n'excédoient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étoient tombées depuis peu.

Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines ; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres, comme les cochons : leur voix est très-éclatante ; en sorte

que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi; nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisoient sentinelle. Ceux-ci éveilloient leurs camarades à l'approche de nos canots, et l'alarme se communiquant peu-à-peu, la troupe entière se montroit éveillée; mais ils ne se hâtoient ordinairement de prendre la fuite qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jetoient à la mer avec le plus grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la première décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés d'une manière mortelle : ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains Auteurs l'ont dit. Ils ne nous semblèrent pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivoient et venoient près de nos canots : mais ils se précipitoient dans les flots, dès qu'ils apercevoient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyoient qu'on les couchoit en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la dernière extrémité, et aux dépens de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittoient pas leurs mères, lors même qu'elles étoient mortes; en sorte que si nous avions tué les unes, nous étions sûrs des autres.

M. Pennant a donné dans le *Synopsis quadr.* page 335 (*),

(*) Depuis que le Capitaine Cook a écrit son Journal, M. Pennant a décrit de nouveau le cheval de mer dans un ouvrage intitulé : *Arctic Zoology*, qu'il va imprimer. Il a eu la bonté de nous le communiquer, et nous renvoyons les lecteurs à l'*Arctic Zoology* 72.

une très-bonne description de cet animal, sous le nom de *Walrus arctique*; mais je n'en ai jamais vu une figure exacte. Il n'est pas assez de dire pourquoi on l'a appelé cheval de mer, à moins que ce ne soit par corruption du mot russe *Morse*; car il n'a pas la moindre ressemblance avec un cheval. C'est sans doute le même animal qu'on trouve dans le *Golfe de Saint-Laurent*, et qu'on y appelle vache marine. Il est sûr qu'il a plus d'analogie avec la vache qu'avec le cheval; mais cette analogie ne consiste que dans le museau. Enfin il approche du veau marin, mais il est incomparablement plus gros.

Voici les dimensions et le poids d'un individu qui n'étoit pas un des plus grands :

		Pieds.	*Pouc.*
Longueur du museau à la queue		9	4
Longueur du museau à l'os de l'épaule		2	6
Hauteur de l'épaule		5	
Longueur des nageoires	de celles de devant	2	4
	de celles de derrière	2	6
Museau	largeur		5 ½
	profondeur	1	3
Circonférence du col près des oreilles		2	7
Circonférence du corps prise à l'épaule		7	10
Circonférence près des nageoires de derrière		5	6
Distance du museau à l'œil			7

Poids de la carcasse, sans y comprendre la tête, la peau et les entrailles..... 854 liv.

Poids de la tête..... 41 ½

Poids de la peau..... 205

Je n'ai pu découvrir de quoi se nourrissent ces animaux;

nous ne trouvâmes rien dans les mâchoires de ceux que nous tuâmes.

Il faut observer que quelques jours avant l'époque dont je parle ici, nous avions vu des troupes de canards qui s'envoloient au Sud. Ils étoient de deux espèces, d'une grandeur très-inégale : la plus grosse étoit brune : le mâle de la petite espèce étoit noir et blanc, et la femelle brune. Quelques personnes de l'équipage dirent aussi avoir vu des oies. De pareils indices n'annoncent-ils pas qu'il doit y avoir une terre au Nord, où ces oiseaux trouvent un asyle pour le temps de la couvée, et d'où ils revenoient alors chercher un climat plus chaud?

Lorsque nous eûmes embarqué nos chevaux marins, nous nous vîmes en quelque sorte environnés par la glace, et pour nous en dégager, il ne nous restoit d'autre route que celle du Sud. Nous la prîmes en effet jusqu'à trois heures du matin du jour suivant, à l'aide d'une jolie brise de l'Ouest : en général, le ciel fut épais et brumeux. Les sondes rapportèrent douze à quinze brasses. Nous revirâmes alors vent-devant, et nous cinglâmes au Nord jusqu'à dix heures : le vent passant au Nord, nous mîmes le cap à l'Ouest-Sud-Ouest et à l'Ouest. A deux heures après-midi, nous retrouvâmes la grande plaine de glace, dont nous longeâmes les bords; les cris des chevaux marins nous dirigèrent en partie; car nous avions une brume très-épaisse. Vers minuit, nous entrâmes au milieu des glaces flottantes, et nous entendîmes les lames qui battoient les bords de la glace immobile.

La brume continuant, et le vent soufflant de la partie de l'Est, je mis le cap au Sud : le ciel s'éclaircit à dix heures du matin du jour suivant, et nous aperçûmes le Continent

d'*Amérique*, qui se prolongeoit du Sud-quart-Sud-Est à l'Est-quart-Sud-Est : à midi, il s'étendoit du Sud-Ouest un demi-rumb-Sud à l'Est ; la côte la plus voisine étoit éloignée de cinq lieues. Nous nous trouvions alors par 69° 32′ de latitude et 195° 48′ de longitude ; comme la grande plaine de glace se montroit à peu de distance, il nous fut démontré qu'elle couvroit une portion de la mer, libre peu de jours auparavant, et qu'elle s'avançoit au Sud plus loin que les lieux où nous l'avions rencontrée pour la première fois. Je ne dis pas qu'aucune partie de cette glace fût fixe ; je suis sûr, au contraire, qu'elle flottoit par-tout.

Le vent fut foible l'après-dînée, et j'ordonnai au *Master* d'aller voir s'il y avoit des courans. Il n'en trouva point. Je continuai jusqu'à huit heures à me rapprocher de la côte d'*Amérique*, afin de l'examiner de plus près, et de chercher un havre ; mais n'apercevant point de baie propre à recevoir les vaisseaux, je remis le cap au Nord, avec une brise légère de l'Ouest : la côte se prolongeoit alors du Sud-Ouest à l'Est, et la partie la plus voisine se montroit à quatre ou cinq lieues. L'extrémité méridionale sembloit former une pointe, que je nommai Cap *Lisburne* : il gît par 69° 5′ de latitude et 194° 42′ de longitude : nous le jugeâmes assez élevé, même jusqu'au bord de la mer. Au reste, il y a peut-être au-dessous des terrains bas qu'il étoit difficile d'apercevoir, puisque nous en étions à dix lieues. Par-tout ailleurs nous avions trouvé, en nous élevant au Nord, un rivage abaissé, d'où le sol prend ensuite une hauteur moyenne. La côte qui se présentoit devant nous, n'offroit de neige que dans un ou deux endroits, et elle avoit une teinte verdâtre ; mais nous n'y vîmes point de bois.

Le 22, le vent souffloit de la partie du Sud : en général, le ciel fut brumeux, avec quelques éclaircies par intervalles. Il survint, à huit heures du soir, un calme qui dura jusqu'à minuit; à cette époque, nous entendîmes le choc des vagues contre la grande plaine de glaces, et nous vîmes autour de nous plusieurs glaces flottantes. Il s'éleva une brise légère du Nord-Est, et l'atmosphère étant redevenue brumeuse, je gouvernai au Sud, afin de me dégager des glaces. La brume se dissipa le jour suivant, à huit heures du matin, et je mis le cap à l'Ouest : les glaces m'empêchant de porter au Nord, près de la côte, je résolus d'essayer si je ne pourrois suivre cette route, en me tenant à une certaine distance de l'*Amérique* : le vent paroissoit fixé dans la partie du Nord, et je crus cette occasion favorable à mon projet.

A mesure que nous avançâmes au Nord, la profondeur de l'eau augmenta peu-à-peu, jusqu'à vingt-huit brasses : nous n'eûmes pas de sonde plus considérable. L'air par ce vent du Nord étoit âpre, dur et froid, et il y eut tour-à-tour des brumes, des éclaircies, des bouffées de neige et de pluie neigeuse; nous rencontrâmes de nouveau la glace, le 26, à dix heures du matin : à midi, elle se prolongeoit du Nord-Ouest à l'Est-quart-Nord-Est, et elle paroissoit épaisse et compacte : notre latitude observée étoit de 69° 36′ et notre longitude de 184°; je vis que s'il étoit possible de nous élever ici au Nord, il falloit pour cela nous rapprocher de la côte.

Je continuai à gouverner à l'Ouest jusqu'à cinq heures du soir : à cette époque, nous fûmes, en quelque sorte, enfermés par les glaces, qui paroissoient hautes et très-serrées, dans le Nord-Ouest et le Nord-Est; il y avoit

beaucoup de masses flottantes sur les bords de la grande plaine. Les vents étoient très-foibles ; mais ils se fixèrent bientôt au Sud, et ils devinrent frais et accompagnés d'ondées de pluie. Nous revirâmes de bord, et nous nous étendîmes à l'Est, seul côté où la mer fût libre.

Nous revirâmes vent-devant le 27 à quatre heures du matin, et nous mîmes le cap à l'Ouest. A sept heures du soir nous étions aux bords de la glace, qui se prolongeoit à l'Est-Nord-Est et à l'Ouest-Sud-Ouest, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. Le vent étant foible, je voulus examiner la glace de près. Je la trouvai composée de pièces flottantes de diverses grandeurs, et tellement réunies, que je pouvais à peine percer la bordure extérieure avec un canot ; elle présentoit aux vaisseaux une barrière aussi impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle étoit par-tout pure et transparente, excepté dans la partie supérieure, qui se trouvoit un peu poreuse. Je jugeai que c'étoit de la neige glacée, et il me parut qu'elle s'étoit toute formée à la mer : car outre qu'il est invraisemblable, ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivières où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'y aperçûmes aucune des choses que produit la terre ; et on auroit dû y en voir, si elle s'étoit formée dans des rivières grandes ou petites. Les morceaux qui composoient la bordure extérieure de la plaine, avoient de quarante ou cinquante verges d'étendue, à quatre ou cinq, et il me sembla que les plus considérables plongeoient dans l'eau d'au-moins trente pieds. Il est aussi peu probable que cette glace eût été produite en entier dans une seule saison : je croirois plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également

que le reste de l'été ne suffiroit pas pour en fondre la dixième partie ; car le Soleil avoit déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le Soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monstrueuses : si cet astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guères que quelques heures à-la-fois ; et souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les flots excités par le vent qui réduisent la taille de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, et de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées aux chocs des vagues. Nous en eûmes une preuve certaine ; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avoit été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demeuroit ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyoit encore au-dessus de l'eau, et ressembloit exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux, et elle fut de quinze pieds ; en sorte que les vaisseaux auroient pu y passer. Si je ne l'avois pas mesuré, je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau des flots un poids de glace assez fort, pour tenir la partie inférieure si avant sous les vagues. Ainsi, il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître ; mais tous les Navigateurs qui ont été sur les lieux, conclûront qu'il y en reste toujours un fonds en réserve, et cette vérité ne peut être contestée que par des Physiciens qui arrangent des systêmes dans leur cabinet.

Une brume épaisse qui survint, tandis que j'étois occupé

de la reconnoissance des glaces, me fit revenir à bord beaucoup plus tôt que je ne l'aurois voulu. J'y ramenai deux chevaux marins; nous en avions tué un plus grand nombre, mais nous n'eûmes pas le temps de les embarquer. Nous aperçûmes sur toutes les glaces une multitude incroyable de ces animaux. Nous passâmes la nuit à louvoyer au milieu des glaces flottantes, et le lendemain, à neuf heures du matin, la brume s'étant dissipée en partie, les canots de *la Résolution* et de *la Découverte* allèrent à la chasse des chevaux de mer; car les équipages commençoient à les trouver de leur goût et il ne nous en restoit plus. A midi, notre latitude étoit de 69° 17′ et notre longitude de 183°: l'aimant, d'après des azimuths pris le matin, déclinoit de 25° 56′ Est, et la sonde rapportoit vingt-cinq brasses. A deux heures, nous avions pris à bord la quantité de chevaux marins que j'avois jugé nécessaire, et le vent fraîchissant au Sud, on remonta les canots, et nous nous étendîmes au Sud-Ouest : mais ne pouvant doubler ou traverser les glaces en portant ainsi les armures, nous courûmes une bordée à l'Est, jusqu'à huit heures; nous reprîmes ensuite notre route au Sud-Ouest; et avant minuit la glace nous obligea de revirer de nouveau. Le vent passa au Nord-Ouest bientôt après; il devint très-ferme, et nous allâmes au Sud-Ouest au plus près.

Le 29 au matin, la grande plaine de glace se montroit au Nord, et peu de temps après la terre nous restoit au Sud-Ouest-quart-Ouest. Une étendue plus considérable de terrain s'offrit bientôt à nos regards dans l'Ouest. Nous y distinguâmes deux collines qui ressembloient à des Isles; mais ensuite toute la côte parut réunie. A mesure que nous

approchâmes de la terre, la profondeur de l'eau diminua très-promptement; à midi la sonde ne rapportoit que huit brasses, et nous revirâmes vent-devant : nous étions à trois milles de la côte, qui se prolongeoit du Sud 30° Est au Nord 60° Ouest. Une pointe renflée, qui est une des collines dont je parlois tout-à-l'heure, terminoit cette dernière extrémité.

Le ciel étoit très-brumeux et accompagné de pluie; mais il s'éclaircit bientôt après, sur-tout dans le Sud, l'Ouest et le Nord. Nous prîmes une vue assez exacte de la côte, qui ressemble, à tous égards, à la côte d'*Amérique*, située en face; c'est-à-dire, que le terrain est bas près de la mer, et plus élevé dans l'intérieur du pays. Elle se trouvoit entièrement dénuée de bois et même de neige, mais couverte probablement d'une substance de la nature de la mousse, qui lui donnoit une teinte brunâtre. Il y a dans les terrains bas, situés entre les terrains élevés et la mer, un lac qui s'étendoit au Sud-Est, au-delà de la portée de la vue. Comme nous prîmes le large, la plus occidentale des deux collines que j'ai indiquées, se découvrit en travers de la pointe renflée, dans la direction du Nord-Ouest : elle paroissoit former une Isle; mais elle est peut-être jointe à l'autre par des terrains bas que nous n'apercûmes point. Si cela est, il y a une pointe divisée en deux, avec une baie dans l'intervalle. J'ai donné le nom de *Cap Nord* à cette pointe, qui est escarpée et remplie de rochers : elle gît à-peu-près par 68° 56′ de latitude et 180° 51′ de longitude. La côte qui se trouve derrière doit prendre une direction très-occidentale; car nous n'apercevions point de terre au Nord, quoique l'horizon fût assez clair. Voulant voir une plus grande étendue de la

côte à l'Ouest, nous revirâmes de nouveau, à deux heures de l'après-midi; je pensai d'abord que nous pouvions doubler le *Cap Nord:* je reconnus bientôt que cela étoit impossible, et comme le vent fraîchit, qu'il survint une brume épaisse et beaucoup de neige, et que je craignis de voir les glaces dériver sur nous, j'abandonnai le dessein que j'avois formé de marcher au plus près à l'Ouest, et je repris le large de nouveau.

La saison étoit si avancée, et l'époque où commencent les gelées s'approchoit tellement, que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives pour découvrir cette année un passage dans la Mer Atlantique. Je songeois à trouver un endroit où nous pussions faire du bois et de l'eau; et la seule chose dont je m'occupois le plus étoit l'emploi de mon hiver de manière à le rendre utile à la géographie et à la navigation, et à me mettre en état de retourner au Nord l'été suivant, pour y faire de nouveau la recherche d'un passage.

CHAPITRE X.

Départ du Cap Nord *et retour le long de la côte d'*Asie. *Vues du pays. Isle* Burney. *Cap* Serdze-Kamén, *le point le plus septentrional de la route de Behring. Nous dépassons le Cap le plus oriental de l'*Asie. *Description et position de ce Cap. Remarques sur l'ouvrage de Muller. Le pays des* Tschutsky. *Baie de* Saint-Laurent. *Deux autres Baies, et Habitations des Naturels. Cap* Tschukotskoi *de Behring. La position que Behring assigne à cette côte est exacte. Isle* Saint-Laurent. *Nous passons à la côte d'*Amérique. *Cap* Darby. Baldhead *ou* Pointe de la Tête-Chauve. *Cap* Denbigh, *situé sur une Péninsule. Isle* Besborough. *Nous nous procurons de l'eau et du bois. Nous recevons la visite des Naturels du pays. Leur figure et leurs habitations. Productions du pays. Preuves que la Péninsule a été autrefois environnée entièrement par la mer. Rapport du Lieutenant King.* Entrée de Norton. *Observations de Lune. Nous reconnoissons que la carte de Stachlin est défectueuse. Plan de nos opérations futures.*

Après nous être portés au large, jusqu'au moment où la sonde donna dix-huit brasses, j'arrivai vent-arrière à l'Est le long de la côte : nous fûmes alors assez sûrs que ce ne pouvoit être que le Continent d'*Asie*. Comme le vent étoit frais, qu'il tomboit beaucoup de neige, et qu'il y avoit

un brouillard épais, je fus obligé de marcher avec précaution : je mis donc en panne quelques heures de la nuit.

Nous fîmes de la voile le 30 à la pointe du jour, et je suivis la route qui me parut devoir nous approcher de la côte. Nous n'eûmes guères d'autres guides que les sondes; car l'atmosphère étoit aussi embrumée que jamais, et il neigeoit continuellement. A dix heures, nous aperçûmes la côte dans le Sud-Ouest à quatre milles, et la profondeur de la mer étant tombée à sept brasses bientôt après, nous gagnâmes le large. Une pointe très-basse nous restoit alors dans le Sud-Sud-Ouest, à la distance de deux ou trois milles; on découvroit à l'Est de cette pointe un canal étroit, qui conduisoit dans des eaux que nous vîmes sur la pointe. Il est probable que le lac dont j'ai parlé plus haut communique ici avec la mer.

La brume s'étant dissipée à midi, pendant quelques momens, nous eûmes une assez bonne vue de la côte, qui se prolongeoit du Sud-Est au Nord-Ouest-quart-Ouest. Nous remarquâmes des parties plus élevées que les autres; mais en général elle étoit basse, et elle offroit des terrains hauts plus avant dans le pays. Elle se trouvoit couverte jusqu'à la mer d'une neige tombée depuis peu. Je continuai à longer la côte à deux lieues, jusqu'à dix heures du soir, que nous portâmes au large. Nous reprîmes notre route le lendemain, peu de temps après le lever de l'aurore; et nous revîmes la côte qui se prolongeoit de l'Ouest au Sud-Est-quart-Sud. A huit heures, la partie orientale nous restoit au Sud. Nous reconnûmes que c'est une Isle : à midi, elle se montroit dans le Sud-Ouest un demi-rumb-Sud, à la distance de quatre ou cinq milles. Elle a environ

quatre ou cinq milles de tour, et elle est d'une hauteur moyenne; le rivage est escarpé et rempli de rochers: elle gît à environ trois lieues de la grande terre, par 67° 45′ de latitude, et elle est distinguée dans ma carte par le nom d'*Isle Burney*.

L'intérieur de cette partie de la côte d'*Asie* est rempli de collines, dont quelques-unes ont une élévation considérable. On y voyoit de la neige par-tout, si j'en excepte un petit nombre d'endroits sur le rivage, qui continuoient à être bas, mais dont l'abaissement étoit moindre que nous ne le trouvâmes plus avant à l'Ouest. Les deux jours précédens, la hau[illegible] moyenne du mercure du thermomètre n'avoit guères [illegible]té au-dessus du point de congélation, et souvent au-dessous; en sorte que l'eau renfermée dans les vases placés sur le pont, offroit souvent une feuille de glace.

Je continuai à gouverner Sud-Sud-Est à-peu-près, selon la direction de la côte, jusqu'à cinq heures du soir: nous vîmes alors la terre au Sud 50° Est; nous reconnûmes que c'étoit une suite du Continent d'*Asie*, et nous portâmes dessus. Je me trouvai par le travers de la pointe orientale à dix heures; et ne sachant pas si je pourrois la doubler, je revirai vent-devant, et je fis une bordée à l'Ouest jusqu'à plus d'une heure du matin: à cette époque, nous remîmes le cap à l'Est, et le vent étant très-variable, et passant sans cesse du Nord au Nord-Est, nous eûmes toutes les peines du monde à nous maintenir à la distance où nous nous trouvions du rivage. A huit heures et demie, l'extrémité orientale dont je viens de parler nous restoit au Sud-quart-Sud-Est, à six ou sept milles: un promontoire se montroit en même-temps dans l'Est-quart-Sud-Est un

demi-rumb-Sud; et bientôt après nous pûmes suivre de l'œil tout le prolongement de la côte située dans l'intervalle qui sépare une petite Isle de ce promontoire, et de l'extrémité orientale.

La côte sembloit former plusieurs pointes de rochers, réunies par un rivage abaissé, où rien n'annonçoit un havre. Les terrains bas paroissoient s'élever un peu plus loin, et offrir un certain nombre de collines : la plus haute de ces collines étoit couverte de neige : tout le pays se montroit nu d'ailleurs. A sept heures du soir, deux pointes de terre situées à quelque distance par-delà le Cap Oriental, se présentoient à nos regards dans la direction du Sud 37° Est. Mes conjectures se vérifièrent alors; je fus sûr que c'étoit le pays des *Tschutsky*, ou la côte Nord-Est de l'*Asie*, et qu'en 1728, Behring étoit venu jusqu'à ce Cap, auquel il donna, selon Muller, le nom de *Serdze Kamen*, parce qu'il se trouve sur un rocher qui a la forme du cœur. Au reste, Muller connoît bien imparfaitement la Géographie de ces contrées; on aperçoit sur ce Cap beaucoup de rochers élevés, et il peut y en avoir un qui ait la forme dont parle cet auteur. Le Cap *Serdze Kamen* est un promontoire assez haut; on y remarque un rocher escarpé en face de la mer, et il gît par 67° 3′ de latitude et 188° 11′ de longitude. La côte est haute et escarpée à l'Est de ce Cap; mais à l'Ouest elle est basse : elle se prolonge au Nord-Nord Ouest et au Nord-Ouest-quart-Ouest, et elle conserve presque toujours cette direction jusqu'au *Cap Nord*. Les sondes ne varient jamais lorsqu'on les prend à la même distance de la côte; ce qui arrive également sur la côte d'*Amérique*, située vis-à-vis : la plus considérable fut de vingt-trois brasses : durant la nuit, ou quand le ciel

est brumeux, elles ne sont pas un mauvais guide pour longer l'une ou l'autre des deux côtes.

Le 2 septembre, à huit heures du matin, la terre la plus avancée au Sud-Est nous restoit au Sud 25° Est, et elle paroissoit former une Isle : mais les bouffées d'une neige abondante, qui se succédoient avec beaucoup de rapidité, et qui tapissoient la terre, nous cachoient une grande partie de la côte. Bientôt après, le Soleil, qui ne s'étoit pas montré depuis cinq jours, brilla dans les intervalles où il ne tomba point de neige; il dissipa en quelque sorte la brume : nous vîmes la côte plus à notre aise, et nous reconnûmes que chacune de ses parties se trouvoit réunie. Le vent continuoit à souffler du Nord. L'air étoit froid; le mercure du thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 35°, et il fut quelquefois à 30°. Notre latitude, observée à midi, fut de 66° 37′; le Cap *Serdze Kamen* nous restoit au Nord 52° Ouest, à treize lieues; et nous avions au Sud 41° Est, la partie la plus méridionale de la terre qui fût en vue : la pointe la moins éloignée de la côte se montroit à deux lieues, et la sonde rapportoit vingt-une brasses.

Comme le ciel étoit très-beau, et que le Soleil brilloit, en longeant la côte à la distance de quatre milles, nous découvrîmes plusieurs des Naturels du pays, et quelques-unes de leurs habitations, qui ressembloient à de petits mondrains de terre. Nous dépassâmes le soir le Cap le plus oriental de l'*Asie*, ou la pointe dont j'ai déjà parlé; la côte change ici de direction, et elle prend celle du Sud-Ouest. C'est la même pointe que nous avions dépassée le 11 août. Ceux qui ajoutoient une foi aveugle à la carte de M. Staehlin, crurent que c'étoit la pointe orientale de son

Isle d'*Aloschka;* mais nous venions de nous assurer que c'est le Cap le plus oriental de l'*Asie*, et vraisemblablement le véritable *Tschukotskoi Noss*, quoique le promontoire auquel Behring a donné ce nom soit plus loin au Sud-Ouest.

M. Muller place dans sa carte des découvertes des Russes, le *Tschukotskoi Noss* à-peu-près au cinquante-cinquième degré de latitude, et il l'étend un peu à l'Est de ce Cap; mais il me paroît qu'il n'étoit pas fondé à lui donner cette position. En effet, elle n'est point d'accord avec ce qu'il dit, ou plutôt avec ce que dit Deshneff (*), de la distance qui se trouve entre le *Noss* et l'*Anadir*. Comme j'espère revoir de nouveau ces parages, je renvoie cette discussion jusqu'à l'époque où j'y reviendrai: en attendant, je dois conclure, à l'exemple de Behring, que c'est le promontoire le plus oriental de l'*Asie*. Il forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au Continent par un isthme très-bas, et en apparence très-étroit: il présente un rocher escarpé près de la mer, et il y a en travers de la pointe quelques rochers qui ont la forme de nos clochers: il gît par 66° 6′ de latitude et 190° 22′ de longitude; il est éloigné de treize lieues, dans la direction du Nord 53° Ouest, du Cap du *Prince de Galles*, qu'on trouve sur la côte d'*Amérique*. Le sol, autour de ce promontoire, offre des collines et des vallées: les premières se terminent du côté de la mer par des pointes de roches escarpées, et les dernières par des côtes basses. Les col-

(*) « Avec le vent le plus favorable, on peut aller par mer de » cette pointe (*des Tschutskis*) jusqu'à l'*Anadir*, en trois fois » vingt-quatre heures; et par terre le chemin ne peut guère être » plus long ». *Muller*, p. 13.

lines me parurent des rochers pelés ; les vallées avoient une teinte verdâtre ; mais on n'y apercevoit ni arbres ni arbrisseaux.

Après avoir dépassé le Cap, je gouvernai Sud-Ouest un demi rumb-Ouest, vers la pointe septentrionale de la baie de *Saint-Laurent*, où nous avions mouillé le 10 du mois dernier. Nous l'atteignîmes à huit heures du matin du jour suivant ; nous aperçûmes des habitans dans l'endroit où j'en avois déjà vu, et nous en découvrîmes aussi plusieurs autres sur la côte opposée de la baie. Aucun d'eux n'essaya de venir près de nous ; ce qui me parut un peu extraordinaire, car le temps étoit assez favorable ; et ceux avec lesquels nous avions eu des entrevues n'avoient aucune raison que je sache de se défier de nous. Cette peuplade doit être celle des Tschutsky que la Russie n'avoit encore pu subjuguer à l'époque où Muller publia son ouvrage : je juge, d'après leur conduite à notre égard, qu'ils ne sont pas encore soumis. Au reste, il faut qu'ils aient eu des liaisons de commerce directes ou indirectes avec les Russes ; autrement on ne peut expliquer de quelle manière ils se sont procuré plusieurs choses dont ils sont en possession, et en particulier des hallebardes.

Cette baie de *Saint-Laurent* (*) a au-moins cinq lieues de large à l'entrée et quatre de profondeur : elle se rétrécit vers le fond, qui paroît assez à l'abri des vents de mer : j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Quoique je désirasse beaucoup trouver dans ces parages un havre

(*) Il faut observer que Behring dépassa cette baie le 10 Août 1728, jour où l'on célèbre la fête de *Saint-Laurent*, et qu'il donna aussi le même nom à l'Isle voisine.

où je pusse me retirer le printemps prochain, je ne perdis pas mon temps à l'examiner. J'avois besoin d'un port qui offrît du bois, et je savois que je n'en rencontrerois pas ici. Depuis la pointe méridionale qui gît par 65° 30′ de latitude, la côte se prolonge Ouest-quart-Sud-Ouest, l'espace d'environ neuf lieues, et elle forme une autre baie très-enfoncée ou une rivière, et peut-être le terrain y est-il si bas qu'il ne frappa point nos regards.

A une heure de l'après-midi, nous retrouvâmes sur notre route ce que nous avions pris d'abord pour un rocher; c'étoit une baleine que les Naturels venoient de tuer et qu'ils remorquoient au rivage. Ils sembloient se cacher par-derrière, afin que nous ne les vissions pas. Leur précaution étoit inutile; car nous continuâmes notre chemin sans faire attention à eux.

Le 4 à la pointe du jour, je gouvernai au Nord-Ouest afin d'examiner de plus près l'*Entrée* que nous avions vue la veille; mais le vent se rangea bientôt de ce côté, et j'abandonnai mon projet. Je gouvernai au Sud le long de la côte, et je dépassai deux baies dont chacune avoit environ deux lieues de profondeur. La plus septentrionale gît devant une colline qu'il est aisé de reconnoître; car il n'y en a pas d'aussi ronde aux environs. On trouve une île devant l'autre. Je ne sais si ces baies sont accessibles aux vaisseaux; car nous eûmes toujours des eaux basses le long de cette côte. Le pays est ici rempli de collines et très-nu. Nous aperçûmes des habitations sur plusieurs des terrains bas qui bordent la mer; et nous remarquâmes autour des cabanes, des échafauds d'ossemens pareils à ceux que j'ai déjà décrits : leur blancheur les rend très-visibles, même de loin.

A midi, notre latitude étoit de 64° 38′ et notre longitude de 188° 15′ : la pointe la plus méridionale en vue du Continent d'*Asie*, nous restoit au Sud 41° Ouest, et la côte la moins éloignée se montroit à environ trois ou quatre lieues. Le vent avoit passé de nouveau au Nord, et il souffloit en jolie brise. Le ciel étoit clair et l'air froid. Je ne suivis pas la direction de la côte, parce que je vis qu'elle tournoit à l'Ouest vers le golfe d'*Anadir*, où rien ne m'appeloit; mais je gouvernai au Sud afin de reconnoître l'Isle *Saint Laurent* découverte par Behring. Elle ne tarda pas à se montrer : à huit heures du soir, elle nous restoit au Sud 20° Est, à une distance que nous estimâmes de onze lieues. La pointe la plus méridionale de la grande terre nous restoit alors au Sud 83° Ouest, à douze lieues. Je suppose que c'est la pointe appelée par Behring *pointe orientale de Suchotski*, ou Cap *Tschukotskoi*; il n'eut pas tort de lui donner ce nom, car il reçut en cet endroit la visite de quelques hommes qui se disoient de la peuplade des Tschutski : j'ai estimé sa latitude de 64° 13′ et sa longitude de 186° 36′.

Je dois rendre justice à la mémoire de Behring, et attester qu'il a fort bien relevé la côte, et qu'il a déterminé les points de latitude et de longitude beaucoup mieux qu'on ne pourroit l'espérer des méthodes dont il se servoit. Je ne m'en rapporte ici ni à la description de son voyage, ni à la carte donnée par Muller, mais au récit que le docteur Campbell a inséré dans son édition de la *Collection de Harris* (*) : la carte qu'il a publiée est beaucoup plus détaillée et beaucoup plus exacte que celle de Muller.

(*) Vol. II, p. 1016, etc.

Plus j'étois convaincu que je me trouvois sur la côte d'*Asie*, plus il m'étoit difficile de concilier mes observations avec la carte que M. Staehlin nous a donnée du nouvel Archipel Nord. Afin d'expliquer tant de contrariétés, il falloit supposer que j'avois pris pour le Continent d'*Amérique*, une partie de ce qu'il appelle l'Isle d'*Alaschka*, et que j'avois manqué le canal qui les sépare; et même en admettant une pareille supposition, il seroit encore resté une différence considérable dans mes observations et les siennes. Il étoit important d'éclaircir ce point avant l'hiver, afin de n'avoir qu'un objet en vue l'été suivant. D'ailleurs, Staehlin disant qu'on trouve beaucoup de bois sur ces Isles septentrionales, j'espérois, si je les découvrois, y embarquer un supplément de cet article, dont nous commencions à avoir grand besoin.

Pour exécuter ce plan, je portai vers la côte d'*Amérique*, et le lendemain, à cinq heures du soir, nous vîmes une terre au Sud-trois-quarts-de-rumb-Est; nous la prîmes pour l'Isle *Anderson* ou pour une autre Isle voisine de celle-là, et je ne voulus pas perdre mon temps à l'examiner. Le 6, à quatre heures du matin, nous aperçûmes la côte d'*Amérique* près de l'*Isle du Traîneau* : à six heures du soir, cette Isle nous restoit au Nord 6° Est, à dix lieues, et la terre la plus méridionale qui fût en vue se montroit au Nord 49° Est. Si une portion de terre que j'avois prise pour le Continent d'*Amérique* faisoit partie de l'Isle d'*Alaschka*, ce ne pouvoit être que celle qui se trouvoit devant nous; dans ce cas, j'avois manqué le canal qui la sépare de la grande terre, parce que j'avois gouverné à l'Ouest au-lieu de porter le cap à l'Est. Je savois donc de quel côté je devois marcher afin d'éclaircir mes doutes.

Le 7, à huit heures du soir, nous étions près de la côte dont je parle ici ; l'*Isle du Traîneau* nous restoit au Nord 85° Ouest, à huit ou neuf lieues, et la partie orientale de la côte au Nord 70° Est : une haute terre se montroit dans la direction de l'Est-quart-Nord-Est, fort loin derrière la pointe. Nous aperçûmes une lumière sur le rivage, et deux pirogues arrivèrent près de nous. Je mis en panne afin de leur donner le moyen de nous aborder : mais ce fut en vain : les Sauvages se refusèrent à toutes nos démonstrations d'amitié, et ils se tinrent à un quart de mille de distance. Nous les quittâmes donc, et nous suivîmes notre route le long de la côte.

Le 8, à une heure du matin, m'apercevant que la profondeur de l'eau diminuoit avec rapidité, nous mouillâmes sur dix brasses : nous demeurâmes à l'ancre jusqu'à la pointe du jour, et nous reprîmes notre route le long de la côte qui se prolongeoit à l'Est et à l'Est-un-demi-rumb-Sud. A sept heures du soir, nous étions en travers d'une pointe qui gît par 64° 21′ de latitude et 197° de longitude au-delà de laquelle la côte prend une direction plus septentrionale. A huit heures, cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de Cap *Darby*, nous restoit au Sud 62° Ouest ; la terre la plus septentrionale qui fût en vue se montroit au Nord 32° Ouest, et la côte la moins éloignée étoit à trois milles de distance. Dans cette position, nous mouillâmes par treize brasses, fond de vase.

Nous appareillâmes le lendemain à la pointe du jour, et nous fîmes voile le long de la côte : nous apercevions alors deux terres que nous prîmes pour des Isles : l'une se montroit au Sud 70° Est et l'autre à l'Est. Nous nous trouvâmes bientôt après sur une côte revêtue de bois ; nous

jouîmes ainsi d'une perspective agréable que nous n'avions pas eue depuis long-temps. A mesure que nous avançâmes au Nord, la terre se découvrit dans la direction du Nord-Est un demi-rumb-Nord : nous remarquâmes que c'étoit une suite de la côte au-dessus de laquelle nous marchions. Nous vîmes aussi, par-dessus les Isles, une terre haute qui en paroissoit assez éloignée. Nous jugeâmes que celle-ci étoit peut-être le Continent, et que l'autre terre formoit l'Isle d'*Alaschka* ; mais il étoit déjà bien incertain si l'intervalle qui les sépare nous offriroit un passage ; car la profondeur de la mer diminuoit peu-à-peu, à mesure que nous nous élevions au Nord. J'envoyai deux canots prendre des sondes : j'ordonnai à *la Découverte* de marcher en avant et de se tenir à-peu-près au milieu du canal, entre la côte que nous avions à bas-bord et l'Isle la plus septentrionale qui fût à stribord. Nous marchâmes ainsi jusqu'à trois heures du soir : à cette époque, nous avions dépassé l'Isle, et la sonde ne rapportoit plus que trois brasses et demie. Il y eut un moment où mon vaisseau toucha le fond des vagues. Aucune partie du canal n'offroit une quantité d'eau plus considérable ; car nous l'avions sondé d'une bande à l'autre avec les vaisseaux et les canots.

Je sentis qu'il étoit temps de revenir sur mes pas : j'y étois d'autant plus obligé, que le vent souffloit d'une partie du compas qui me forceroit d'aller à la bouline ; mais je craignois sur-tout que le vent n'augmentât et ne produisît des vagues qui mettroient les vaisseaux en danger de toucher. Une pointe de terre sur la côte occidentale, que j'ai distinguée par le nom de *Bald Head* (*Tête-Chauve*), nous restoit au Nord-quart-Nord-Ouest, à la distance d'une lieue. Au-delà, la côte se prolongeoit jus-

qu'au Nord-Est-quart-Nord, où elle sembloit se terminer en pointe : la côte de la haute terre que nous avions aperçue par-dessus les Isles, s'étendoit derrière cette pointe, et quelques personnes de mon équipage crurent pouvoir indiquer le point de réunion ; elle forme sur la bande Ouest de la *Tête-Chauve* une baie, au fond de laquelle il y a une grève basse o nous aperçûmes un certain nombre de cabanes.

Je passai toute la nuit à revenir sur mes pas en allant à la bouline, et le lendemain à la pointe du jour, la sonde rapporta six brasses. A neuf heures, nous étions à environ une lieue de la côte occidentale ; je pris deux canots, et nous débarquâmes, M. King et moi, pour chercher de l'eau et du bois. Nous mîmes à terre à l'endroit où la côte offre une pointe renflée composée de couches perpendiculaires, d'un rocher bleu foncé, mêlées de quartz et de mica. La grève est ici jointe à une bordure étroite de terre qui étoit couverte alors de longs gramens, et où nous trouvâmes de l'*Angelica*. Le sol s'élève brusquement par-derrière. Nous rencontrâmes au sommet de cette élévation, une bruyère remplie d'une multitude de baies de différentes espèces ; plus loin, le pays étoit uni et parsemé de petites *spruces*, de bouleaux et de saules de la grosseur d'un manche à balai ; nous observâmes des pas de daims et de renards sur la grève ; nous y vîmes aussi une quantité considérable de bois flotté, et de l'eau douce en assez grande abondance. Je retournai à bord dans l'intention d'y amener les vaisseaux et d'y mouiller ; mais le vent passant alors au Nord-Est, point d'où il souffloit un peu sur cette côte, je me portai sur la côte opposée, où j'espérois trouver aussi du bois, et je jetai l'ancre au-dessous de l'extrémité Sud de l'Isle la

plus septentrionale; car nous supposions alors que c'étoit une Isle; nous reconnûmes le lendemain qu'elle forme une péninsule, réunie au Continent par une langue de terre basse sur chaque bande de laquelle la côte forme une baie. Nous boulinâmes dans la plus méridionale, et vers midi, nous mouillâmes par cinq brasses, fond de vase : la pointe de la péninsule, que j'ai appelée Cap *Denbigh*, nous restoit au Nord 68° Ouest, à trois milles.

Nous vîmes plusieurs habitans sur la péninsule, et l'un d'eux arriva près de nous dans un petit canot. Je lui donnai un couteau et quelques grains de verre qui parurent lui faire beaucoup de plaisir. Je l'invitai par signes à nous apporter des choses que nous pussions manger; il nous quitta tout de suite; et il rama vers la côte. Ayant rencontré un de ses compatriotes qui avoit deux saumons secs, il lui prit ces poissons, et lorsqu'il fut de retour au vaisseau, il ne voulut les céder qu'à moi. Plusieurs personnes de l'équipage crurent qu'il m'avoit demandé sous le nom de *Capitane*; mais probablement elles se trompèrent : il connoissoit celui qui lui avoit offert un couteau et des grains de verre; mais je ne vois pas comment il auroit pu découvrir que j'étois le Capitaine. D'autres Naturels du pays survinrent bientôt après, et ils échangèrent un petit nombre de poissons secs contre les bagatelles que nous avions à leur présenter. Ils désiroient singulièrement les couteaux, et ils n'avoient point de répugnance à recevoir du tabac.

L'après-dînée, je chargeai le lieutenant Gore d'aller à la péninsule, et de voir si l'on pourroit y embarquer de l'eau et du bois, ou plutôt de l'eau; car la grève, tout autour de la baie, paroissoit couverte de bois apporté

par les vagues. En même-temps, un canot partit de chacun des vaisseaux pour sonder le contour de la baie. Le vent ayant fraîchi dans la partie du Nord-Est, à trois heures, nous appareillâmes afin de pénétrer plus avant dans l'intérieur ; mais je reconnus bientôt que les bas fonds rendoient cette manœuvre impossible : les Officiers qui étoient allés prendre des sondes, me dirent que ces bas-fonds se prolongeoient tout autour de la baie, à deux ou trois milles de la côte. Les vaisseaux louvoyèrent donc en attendant M. Gore, qui revint sur les huit heures avec la pinasse chargée de bois.

Il me dit qu'il avoit trouvé peu d'eau douce, et qu'il étoit difficile d'embarquer du bois, parce que les canots touchoient le fond à quelque distance de la grève. D'après ce rapport, je retournai sur l'autre côte, et le lendemain à huit heures du matin, je fis partir tous les canots et un détachement commandé par un Officier, auquel j'ordonnai de prendre du bois à l'endroit où j'avois débarqué deux jours auparavant. Nous louvoyâmes sur ces entrefaites, et nous mouillâmes enfin par quatre brasses trois quarts, à une demi-lieue de la côte, dont la pointe méridionale nous restoit au Sud 26 degrés Ouest : la *Tête-Chauve* se montroit au Nord 60 degrés Est, à neuf lieues de distance ; nous avions le Cap *Denbigh* au Sud 72 degrés Est, à 26 milles, et l'Isle qui se trouve dessous la côte orientale, au Sud du Cap *Denbigh*, et que j'ai appelée *Isle Besborough*, au Sud 52 degrés Est, à quinze lieues.

Cette rade étant très-ouverte, et par conséquent peu sûre, je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies, car il auroit fallu pour cela quelque temps, mais seulement d'approvisionner les vaisseaux de

bois, et de chercher ensuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvoient sur la grève, et comme le vent souffloit le long de la côte, les canots pouvoient marcher à la voile des deux côtés, ce qui abrégea notre travail.

Je descendis à terre l'après-dînée, et je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avoit point de bois étoient couverts de bruyères et d'autres plantes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étoient mûres, celles de la camarigne sur-tout: on trouvoit à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules et les aunes, rendoient très-incommode la promenade parmi les arbres, qui étoient tous de l'espèce du *spruce*, et dont aucun n'avoit plus de six ou huit pouces de diamètre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la grève, qui étoient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottoit dans cette partie de la Mer du Nord, étoit de sapin; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

Le lendemain, une des familles du pays s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formoit lorsqu'elle arriva; je comptai seulement le mari, la femme, un enfant, et un homme si perclus de ses membres, que je n'en avois jamais vu, ou qu'on ne m'en avoit jamais cité un pareil. Le mari étoit presque aveugle, et sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçoient pas autant de douceur que celle des Sauvages que j'avois eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leurs lèvres inférieures étoient percées, et ils mettoient le fer au-dessus de tout. En échange

de quatre couteaux que nous avions faits avec un vieux cercle de fer, ils me donnèrent environ quatre cents livres de poisson qu'ils avoient pris pendant la journée ou la veille. Il y avoit des truites, et le reste tenoit le milieu, pour la grosseur et la saveur, entre le mulet et le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant qui étoit une fille; sur quoi la mère fondit en larmes; le père pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après; et enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps (*).

(*) Le Capitaine King m'a communiqué les détails que voici, sur son entrevue avec la même famille : « Le 12, tandis que je » surveillois ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, une » pirogue remplie de Naturels s'approcha de moi; je les engageai » à débarquer, et un vieillard et une femme descendirent à terre. » Je donnai un petit couteau à la femme, en lui faisant entendre » qu'elle en recevroit de moi un beaucoup plus grand si elle me » procuroit du poisson : elle m'avertit par signes de la suivre. » Je l'avois accompagnée l'espace d'environ un mille, lorsque » l'homme se laissa tomber en traversant une grève pierreuse, et » se fit au pied une blessure profonde. Je m'arrêtai, et la femme » tourna son doigt sur les yeux de l'homme, que je vis couverts » d'une taie épaisse et blanche. Il se tint ensuite près de sa femme, » qui l'instruisit des obstacles qui se trouvoient sur son chemin. » La femme portoit sur son dos un petit enfant, couvert avec le » chaperon de sa souquenille. J'ignorai ce que c'étoit jusqu'au » moment où je l'entendis pousser des cris. J'atteignis leur canot » après deux milles de chemin; il étoit de peau, ouvert et ren- » versé, la partie convexe du côté du vent; et il leur servoit de » cabane. On exigea de moi une singulière opération. On me re- » commanda d'abord de retenir mon haleine, ensuite de souffler, » et enfin de cracher sur les yeux du malade : quand j'eus fait » ces trois choses, la femme prit mes mains, et les pressant contre » l'estomac de son mari, elle les y tint quelque temps; et elle » raconta, sur ces entrefaites, une histoire désastreuse de sa

A l'entrée de la nuit, les vaisseaux se trouvèrent largement approvisionnés de bois, et chacun d'eux avoit embarqué environ douze futailles d'eau.

Le 14, un détachement alla couper des balais, dont nous avions besoin, et des branches de *spruce* dont je voulois faire de la bierre. Tout le monde revint à bord à midi; car le vent, qui étoit devenu frais, produisoit sur la grève un tel ressac, que les canots ne pouvoient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore d'une manière certaine, si la côte au-dessous de laquelle nous étions, faisoit partie d'une Isle ou du Continent de l'*Amérique :* le peu de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le Lieutenant King de prendre deux canots, et de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question (*). L'après-midi, *la Résolution* et

» famille, en me montrant quelquefois son mari; d'autres fois un » homme perclus de tous ses membres, qui appartenoit à la » famille, et quelquefois son enfant. J'achetai tout le poisson » qu'ils avoient, c'est-à-dire du très-beau saumon, de la truite » saumonée et des mulets; ils le remirent fidèlement au matelot » que je leur envoyai après mon départ. Le mari avoit cinq pieds » deux pouces, et il étoit bien fait. Il avoit le teint couleur de » cuivre, des cheveux noirs et courts, et peu de barbe. Sa lèvre » inférieure étoit percée de deux trous, mais il n'y portoit point » d'ornemens. La femme étoit petite et trapue; elle avoit le visage » joufflu et rond : une jaquette de peau de daim, garnie d'un » grand chaperon, composoit son vêtement, et elle avoit des » bottes très-larges. Le mari et la femme avoient des dents noires, » qui me parurent limées jusqu'au niveau des gencives. La » femme étoit piquetée dans l'espace qui sépare la lèvre du men- » ton ».

(*) Le Capitaine King a bien voulu me communiquer les

la Découverte gagnèrent la baie qui est au côté Sud-Est du Cap *Denbigh*, et nous y mouillâmes. Quelques-uns

---

ordres qu'il reçut alors de M. Cook, et le détail des fatigues qu'il essuya pour les exécuter :

« Vous marcherez au Nord jusqu'à la dernière pointe que nous » avons vue le 9, ou plus loin si vous le croyez nécessaire; vous » y débarquerez, et vous tâcherez de découvrir, du sommet des » hauteurs, si la terre où vous vous trouverez, et qu'on suppose » être l'*Isle d'Alaschka*, forme réellement une Isle, ou si elle est » réunie à celle qu'on voit à l'Est, et qui nous paroît être le Con- » tinent d'*Amérique*. Si elle forme réellement une Isle, vous vous » assurerez de la profondeur de l'eau dans le canal, et du côté » d'où vient le flot; mais si vous remarquez que les deux Terres » sont jointes, vous ne perdrez point de temps à sonder; vous » reviendrez promptement à bord; je serai à l'ancre près de la » pointe au-dessous de laquelle nous avons mouillé le 11. Si vous » prévoyez que le temps doit changer et devenir défavorable, » vous reviendrez à bord, lors même que vous n'auriez pas exé- » cuté la commission dont je vous charge. Dans tous les cas, vous » ne demeurerez que quatre ou cinq jours. Je serai fort aise que » vous reveniez plus tôt : si un accident imprévu ou inévitable » éloignoit les vaisseaux de la côte, de manière que je ne pusse » la rallier, j'ai fixé notre rendez-vous au havre de *Samganoodha*, » c'est-à-dire à l'endroit où nous avons rempli toutes nos futailles » en dernier lieu. JACQUES COOK ».

« Lorsque la chaloupe de *la Résolution* fut à la mer, on fit le » signal de départ à celle de *la Découverte*, et nous nous mîmes en » route le 14, à huit heures du soir. Les transports exécutés » durant la journée avoient fatigué les équipages, et cette circon- » stance étoit fâcheuse. Mes rameurs manœuvrèrent courageuse- » ment vers la terre, sans repos et sans interruption jusqu'à une » heure du matin du 15. J'avois grand besoin d'atteindre la côte » pour profiter de l'avantage du vent qui, le soir, étoit venu régu- » lièrement de terre, et pendant le jour du Nord-Nord-Est, en » descendant l'Entrée, c'est-à-dire d'une direction contraire à » notre route; mais ma petite troupe étoit alors trop fatiguée, » et je ne pouvois exiger d'elle rien de plus. Nous envergnâmes

des Naturels arrivèrent bientôt après sur de petites pirogues, et ils échangèrent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes, qui montoient chacun une pirogue, vinrent nous voir. Ils s'approchèrent du vaisseau avec circonspection; il étoit clair qu'ils vouloient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangèrent sur la même ligne, à l'arrière de *la Résolution*, et ils se mirent à chanter tandis que l'un d'eux battoit d'une espèce

---

» donc nos voiles; nous marchâmes à travers la baie que la côte » forme à l'Ouest de la *Tête-Chauve*, et nous portâmes vers ce » Cap; mais, ainsi que je m'y attendois, le vent souffla debout » à trois heures; et comme il étoit inutile d'essayer d'atteindre la » *Tête-Chauve* avec nos voiles, nous prîmes de nouveau les rames. » La chaloupe de *la Découverte*, pesante et lourde comme on les » fait dans les chantiers du Roi (la nôtre avoit été construite à » *Deal*), nous avoit fait perdre beaucoup de temps pendant la » nuit, et bientôt nous ne l'aperçûmes plus. Je ne voulus pas » l'attendre, parce que j'espérois gagner la dernière pointe qui » fût en vue, assez tôt pour monter sur les hauteurs avant les » ténèbres: le ciel étant alors très-clair et très-beau, nous pou- » vions voir fort loin. A deux heures, nous nous trouvâmes au- » dessous de la *Tête-Chauve*, sous le vent de la haute terre et » dans des eaux tranquilles; mais, sur-le-point de débarquer, » la fatigue et le sommeil accablèrent tellement les matelots, que » je ne pus les déterminer à continuer leur travail. Ils abandon- » nèrent leurs rames, et ils s'endormirent au fond de la cha- » loupe. Au reste, ils étoient partis fatigués, comme je l'ai déjà » dit; nous étions en route depuis dix-huit heures; ils avoient » ramé pendant seize sur une mer dont les vagues venoient contre » nous; et il ne faut pas s'étonner que n'ayant pris ni repos, ni » rafraîchissemens, ils fussent hors d'état de manier l'aviron. Je » pris les rames, ainsi que deux de nos Messieurs qui étoient » avec moi, et nous débarquâmes sur les trois heures, entre la » *Tête-Chauve* et une pointe qui se présente en saillie à l'Est ».

de tambour, et qu'un autre faisoit mille mouvemens avec ses mains et avec son corps. Nous ne remarquâmes rien de sauvage dans leur chanson, ou dans les gestes qui l'accompagnèrent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille et les traits de cette peuplade différassent en quelque chose de la taille et des traits des Américains que nous avions rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de l'*Entrée du Roi George*. Leur vêtement, composé sur-tout de peaux de daims, avoit la même forme, et ils sont aussi dans l'usage de se percer la lèvre inférieure et d'y mettre des ornemens.

Les habitations étoient près de la grève; elles n'offroient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, et couvert de gramens et de terre : les flancs étoient entièrement ouverts. Le plancher est aussi de morceaux de bois ; l'entrée se trouve à une des extrémités, et l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une issue à la fumée.

Après le déjeûner, un détachement se rendit à la péninsule pour y faire des balais et y couper des branches de *spruce*. La moitié du reste des équipages eut en même-temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, et ceux qui avoient fait le service à bord, allèrent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyères, etc. Je débarquai de mon côté, et je traversai une partie de la péninsule : je découvris en plusieurs endroits une herbe très-bonne, et je vis à peine un coin de terre où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au Continent, étoit plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvoient déjà glacées. Il y a un grand nombre d'oies et

d'outardes ; mais elles étoient si sauvages, qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des bécassines et des perdrix de deux espèces. Les terrains boisés offroient une quantité considérable de mousquites; quelques-uns des Officiers qui pénétrèrent plus avant que moi, rencontrèrent un petit nombre de Naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

Il me paroît que cette péninsule a dû former une Isle dans les temps anciens ; car plusieurs indices nous annoncèrent que la mer avoit inondé l'isthme. Il nous sembla que même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable et par les pierres et le bois que jettent les flots. Ce banc de sable indique d'une manière évidente que la terre empiète sur l'Océan, et il étoit aisé de suivre les accroissemens qu'elle prend peu-à-peu.

M. King revint de son petit voyage sur les sept heures du soir; il me dit qu'il s'étoit avancé avec les canots trois ou quatre lieues plus loin que les vaisseaux n'auroient pu le faire; qu'il avoit débarqué ensuite au côté occidental ; que du sommet des hauteurs, il avoit vu la réunion des deux côtes; que l'Entrée est terminée par une petite rivière ou par une crique, devant laquelle il y a des bancs de sable ou de vase ; que l'eau a par-tout peu de profondeur ; que le terrain est bas et marécageux à quelque distance au Nord ; qu'il s'élève ensuite en collines ; et qu'il lui avoit été aisé de suivre la jonction complète de ces collines de chaque côté de l'Entrée.

Du sommet des hauteurs d'où M. King reconnut l'Entrée, il distingua un grand nombre de vallées étendues, qui contenoient des rivières qui étoient bien boisées, et bornées par des collines d'une pente douce et d'une élé-

vation modérée; l'une de ces rivières, située au Nord-Ouest, lui parut être considérable, et d'après sa direction, il fut porté à croire qu'elle a son embouchure dans la mer, au fond de la baie. Quelques-uns de ses gens, qui pénétrèrent au-delà de cette rivière, rencontrèrent des arbres plus gros, à mesure qu'ils s'avancèrent.

J'ai donné à cette Entrée le nom d'*Entrée de Norton*, en honneur de sir Fletcher-Norton (*), orateur de la Chambre des Communes, et proche parent de M. King. Elle se prolonge au Nord jusqu'à 64° 55′ de latitude. La baie dans laquelle nous étions à l'ancre, gît au côté Sud-Est : et les Naturels du pays l'appeloient *Chacktoole* : elle est assez médiocre, car elle se trouve exposée aux vents du Sud et du Sud-Ouest. Cette *Entrée* n'offre pas un seul havre. Par bonheur nous eûmes, durant toute notre relâche, un vent du Nord et du Nord-Est, et un ciel d'une beauté remarquable. Nous en profitâmes pour faire jusqu'à soixante et dix-sept suites d'observations de la Lune, entre le 6 et le 17 inclusivement; le résultat moyen de ces observations fixe la longitude du mouillage qui est au côté occidental à.....197° 13′

La latitude à.....	64 31	
La déclinaison de l'aimant, est de.....	25 45	Est.
Et l'inclinaison de l'aiguille de.....	76 25	

Quant aux marées, nous remarquâmes que les flots de la nuit s'élevoient d'environ deux ou trois pieds, et que le flot du jour se distinguoit à peine.

Etant alors bien assuré que la carte de M. Staehlin est très-défectueuse, et ayant rétabli le Continent d'*Amé-*

(*) Aujourd'hui Lord Grantley.

rique dans l'espace où il met son Isle imaginaire d'*Alaschka*, je devois songer à quitter ces parages septentrionaux, et à me retirer pendant l'hiver dans un endroit où je pusse laisser reposer mes équipages et embarquer quelques vivres. *Petropaulouska*, ou *S.-Pierre et S.-Paul*, l'un des havres du *Kamstchatka*, ne me parut pas propre à recevoir tant de monde. D'autres raisons me déterminèrent d'ailleurs à ne point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord l'extrême répugnance que j'avois à demeurer six ou sept mois dans l'inaction ; je ne pouvois rien faire d'utile si je passois l'hiver dans ces parages du Nord. De toutes les terres qui se trouvoient à notre portée, les Isles *Sandwich* étoient celles qui me promettoient le plus d'agrémens et le plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre ; mais avant d'exécuter ce projet, nous avions besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer, je me décidai à longer la côte d'*Amérique* au Sud, en cherchant un havre, et à m'efforcer d'achever la reconnoissance des parties qui sont immédiatement au Nord du Cap *Newenham*. Si je n'y rencontrois point de havre, je résolus de gagner *Samganoodha*, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

CHAPITRE XI.

Découvertes après notre départ de l'Entrée de Norton. *Isle* Stuart. *Cap* Stephens. *Cap des* Bas-Fonds. *Bas-fonds sur la côte d'*Amérique. *Isle de* Clerke. *Isle de* Gore. *Isle des* Tours. *Arrivée à* Oonalashka. *Entrevues avec les Naturels du Pays et les Négocians Russes. Cartes des découvertes des Russes, que me communiqua M. Ismyloff : indication des erreurs qu'elles contiennent. Position des Isles auxquelles abordent les Russes. Description de leur établissement à* Oonalashka ; *figure, habit, ornemens, régime diététique, maisons et meubles ; domestiques, manufactures, manière de produire le feu, pirogues, équipages de chasse et de pêche des Naturels de l'Isle. Poissons et animaux de mer. Oiseaux qui fréquentent la mer, les eaux et la terre. Animaux de la terre et végétaux. Manière d'enterrer les morts. Les Naturels de cette partie de l'*Amérique *ressemblent aux Groënlandois et aux Esquimaux. Marées. Observations pour déterminer la longitude d'*Oonalashka.

Ayant appareillé le 17 au matin, avec une brise légère de l'Est, nous gouvernâmes au Sud, et nous essayâmes de passer dans l'intervalle qui sépare du Continent l'Isle *Besborough*; mais quoiqu'elle se trouve à six ou sept milles de la côte d'*Amérique*, les bas-fonds nous

en empêchèrent. Comme le vent fut très-foible toute la journée, lorsque la nuit survint, nous ne l'avions pas encore doublé, et nous attendîmes le jour en marchant à petites voiles.

Nous reprîmes notre route le long de la côte, le 18, à la pointe du jour. A midi, la sonde ne rapportoit plus que cinq brasses : notre latitude étoit de 63° 37′, et l'Isle *Besborough* nous restoit au Nord 42° Est. La terre la plus méridionale qui fût en vue, laquelle se trouva former aussi une Isle, se montroit au Sud 66° Ouest : le passage qui la sépare de la grande Terre, au Sud 40° Ouest, et la côte la moins éloignée, a environ deux milles. Je continuai à gouverner sur ce passage, jusqu'au moment où les canots qui étoient en avant m'avertirent, par un signal, qu'ils n'avoient plus que trois brasses d'eau. Nous mîmes alors le cap en-dehors de l'Isle, et je fis signal au canot de *la Résolution* de se tenir entre les vaisseaux et la côte.

Cette Isle, à laquelle j'ai donné le nom d'*Isle Stuart*, gît par 63 degrés 35 minutes de latitude, et à 17 lieues du Cap *Denbigh*, dans la direction du Sud 27 degrés Ouest : elle a six ou sept lieues de circonférence. Quelques-unes de ses parties sont d'une hauteur moyenne; mais en général elle est basse, et on aperçoit plusieurs rochers en travers de la bande occidentale. La plus grande partie de la côte du Continent est basse; mais nous vîmes des terrains élevés dans l'intérieur du pays : elle forme en face de l'Isle, une pointe que j'ai appelée Cap *Stephens* : ce Cap gît par 63 degrés 33 minutes de latitude, et 197 degrés 41 minutes de longitude. Il y avoit des bois flottans sur les côtes de l'Isle et du Continent; mais on n'y remar-

quoit pas un seul arbre. On pourroit au besoin mouiller sur cinq brasses, entre la bande Nord-Est de l'Isle et le Continent : on y seroit à l'abri des vents de l'Ouest, du Sud et de l'Est : mais ce mouillage est entièrement exposé aux vents du Nord, parce que dans cette direction la terre se trouve trop éloignée pour en garantir. Avant d'atteindre l'Isle *Stuart*, nous dépassâmes deux petites Isles situées entre le Continent et la station qu'occupoient les vaisseaux. Tandis que nous longions la côte, plusieurs Sauvages se montrèrent sur la grève, et ils semblèrent nous inviter à descendre.

Dès que nous fûmes en-dehors de l'Isle, nous mîmes le cap au Sud-quart-Sud-Ouest, vers la pointe la plus méridionale du Continent qui fût en vue. Nous marchâmes ainsi jusqu'à huit heures du soir. A cette époque, la sonde qui avoit rapporté six brasses, en rapporta moins de quatre : je virai vent-devant, et je gouvernai au Nord où nous trouvâmes une profondeur de cinq brasses : je passai la nuit à la cape. Quand nous revirâmes de bord, la pointe de terre la plus méridionale que j'indiquois tout-à-l'heure et que j'ai nommée Cap des *Bas-Fonds*, nous restoit au Sud un demi-rumb-Est, à sept lieues de distance.

Nous remîmes le cap au Sud, le lendemain, au lever de l'aurore ; mais les eaux basses nous obligèrent à marcher plus à l'Ouest. Nous nous vîmes enfin si près des bas-fonds, qu'il nous fut impossible de tenir la route du Nord-Nord-Ouest; car quelquefois la sonde ne rapportoit que quatre brasses. Le vent souffloit grand frais de la partie de l'Est-Nord-Est : il étoit plus que temps de chercher des eaux plus profondes et de quitter une côte au-dessous de laquelle nous naviguerions désormais avec un

extrême danger. Je serrai donc le vent au Nord, et peu-à-peu la sonde rapporta huit brasses. Lorsque nous commençâmes à serrer le vent, nous étions à au-moins douze lieues du Continent et neuf lieues à l'Ouest de l'Isle *Stuart*. On n'apercevoit point de terre à l'Ouest de la pointe d'eau basse : je présume que cette pointe gît par 63 degrés de latitude. Je n'ai donc point reconnu la côte dans la partie qui est entre ce parallèle et le Cap des *Bas-Fonds*, situé à 60 degrés de latitude : vraisemblablement elle n'est accessible qu'aux chaloupes et à de très-petits navires ; ou s'il y a des canaux pour des bâtimens plus considérables, on ne les trouveroit qu'après bien des peines, et je pense qu'il faudroit les chercher près de la côte. Du haut des mâts, la terre en-dedans de nous paroissoit semée de bancs de sable ; l'eau étoit très-décolorée et vaseuse, et beaucoup plus douce que dans aucun des endroits où nous avions mouillé en dernier lieu : j'en conclus qu'une rivière assez forte débouche dans la mer, en cet endroit de l'*Amérique*.

Du moment où la sonde rapporta huit brasses, je gouvernai à l'Ouest, et ensuite plus au Sud, vers la terre que nous avions découverte le 5 : le lendemain, à midi, cette terre nous restoit au Sud-Ouest-quart-Ouest, à dix ou onze lieues. Nous avions alors un vent frais du Nord, et par intervalles des bouffées de neige et de grêle, et une mer assez haute, en sorte que nous nous dégageâmes des bas-fonds bien à temps. J'ai appelé Isle *Clerke* la terre qui étoit devant nous : elle gît par 63 degrés 15 minutes de latitude, et 190 degrés 30 minutes de longitude : je l'ai jugée assez considérable : j'y ai distingué au-moins quatre collines toutes réunies par des terrains bas, et de loin elle

ressemble à un groupe d'Isles. On voit, près de sa partie orientale, une petite Isle que trois rochers élevés rendent remarquable. Cette dernière Isle étoit habitée, ainsi que la plus grande.

Nous atteignîmes, à environ six heures, la pointe septentrionale de l'Isle *Clerke*, et ayant longé la côte jusqu'au dernier rayon du jour, nous mîmes en panne durant la nuit. Nous ralliâmes la côte le lendemain, au lever de l'aurore. Nous continuâmes à la longer, et à y chercher un hâvre jusqu'à midi. Comme il n'étoit pas probable que nous en trouvassions un, je pris mon point de départ, et je gouvernai au Sud-Sud-Ouest, vers la terre que nous avions découverte le 29 juillet : le vent étoit frais de la partie du Nord, et accompagné d'ondées de pluie neigeuse et de neige. J'observai que du moment où nous atteignîmes le canal qui sépare les deux Continens, le ciel s'obscurcit, et que la neige commença à tomber : et tandis que nous fûmes dans l'*Entrée* de *Norton*, nous eûmes un ciel clair avec le même vent. Ne peut-on pas expliquer cet effet par les montagnes situées au Nord de ce parage, qui attirent les vapeurs et les empêchent de se porter plus loin ?

Le 23, au lever de l'aurore, la terre dont je viens de parler, se montroit dans le Sud-Ouest, à six ou sept lieues de distance. De ce point-de-vue, elle ressembloit à un groupe d'Isles, mais nous reconnûmes qu'elle n'en forme qu'une seule de trente milles d'étendue, dans la direction du Nord-Ouest et du Sud-Est, et que le Cap *Upright*, dont j'ai déjà parlé dans ce Journal, en forme l'extrémité Sud-Est : elle est étroite, sur-tout dans les langues de terre basse qui réunissent les collines. J'ai su depuis que les

Russes ne la connoissent en aucune manière, et la regardant comme une de mes découvertes; je l'ai nommée Isle de *Gore*. Elle m'a paru stérile et sans habitans, du-moins nous n'y en avons vu aucun. Nous n'aperçûmes pas non plus dans les environs autant d'oiseaux que la première fois; mais quelques loutres de mer, animal que nous n'avions pas rencontré au Nord de cette latitude, frappèrent nos regards. A quatre lieues du Cap *Uprigth*, dans la direction du Sud 72 degrés Ouest, il y a une petite Isle, dont le sommet élevé offre plusieurs rochers en forme de tour; c'est pour cela que je l'ai apelée *Isle des Tours*. A deux heures après midi, nous étions au-delà du Cap *Upright*, et je gouvernai Sud-Est-quart-Sud, vers *Samganoodha*, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Nord-Ouest. J'avois résolu de ne pas employer plus de temps à chercher un havre, parmi des Isles que je commençois à juger imaginaires, ou du-moins qu'on ne trouve pas aux degrés de latitude et de longitude où les modernes faiseurs de cartes les ont placées. Le 24 au soir, le vent passa au Sud-Sud-Ouest, et devint très-frais.

Nous continuâmes à nous étendre à l'Ouest, jusqu'à huit heures du matin du 25: nous étions, à cette époque, par 58 degrés 32 minutes de latitude, et 191 degrés 10 minutes de longitude: nous revirâmes vent-devant, et nous gouvernâmes à l'Ouest: le vent qui augmenta bientôt après, nous réduisit à deux basses voiles, et aux grands huniers, tous les ris pris. *La Résolution* ne tarda pas à faire, au-dessus de la fesse de stribord, une voie d'eau, qui inonda la soute aux liqueurs, avant qu'on la découvrît: elle étoit si considérable, qu'elle occupa constamment une pompe. Nous n'osâmes point changer d'armures, de peur

de tomber sur les bas-fonds qui gissent au Nord-Ouest du Cap *Newenham :* nous portâmes toujours à l'Ouest, jusqu'à six heures du soir du 26, que nous revirâmes vent-arrière pour cingler à l'Ouest. A cette époque, la voie d'eau ne nous incommoda plus. Nous en conclûmes qu'elle étoit au-dessus de la ligne de flottaison, ce qui ne nous causa pas un léger plaisir. Le vent devint maniable ; mais il souffla encore quelques jours du Sud et du Sud-Ouest.

Enfin, le 2 octobre, au lever de l'aurore, l'*Isle d'Oonalashka* parut dans le Sud-Est ; mais le point où elle se montroit étant nouveau pour nous, et la terre se trouvant obscurcie par une brume épaisse, nous ne fûmes sûrs de notre position qu'à midi ; car la latitude observée alors ne nous laissa plus de doutes. Comme tous les havres m'étoient indifférens, pourvu qu'ils fussent bien sûrs et commodes, je gagnai une baie qui gît dix milles à l'Ouest de *Samganoodha*, et qu'on appelle dans le pays *Egoochshac;* mais nous y trouvâmes la mer très-profonde, et nous nous hâtâmes d'en sortir. Les habitans, qui sont en assez grand nombre, vinrent nous voir plusieurs fois ; ils nous apportèrent du saumon sec et d'autres poissons, que les matelots payèrent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avoit distribué à l'équipage ce qui me restoit de cet article, et nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu pour répondre aux demandes des Insulaires. Au reste, les matelots Anglois sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac, que s'ils étoient arrivés dans un port de *la Virginie*, et en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

Nous mouillâmes dans le havre de *Samganoodha*, le 3, à une heure après midi; et le lendemain, les charpentiers des deux vaisseaux commencèrent à enlever le doublage de *la Résolution* dans la partie des préceintes, et au-dessous des préceintes à stribord : ils trouvèrent du côté de la proue plusieurs des coutures absolument ouvertes, et nous ne nous étonnâmes plus qu'il fût entré une quantité d'eau aussi considérable; on vida la soute aux poissons, la soute aux liqueurs, et la partie de la calle qui est en arrière du grand mât; on disposa les choses de manière que si nous faisions encore des voies d'eau, cette eau pût s'écouler dans les pompes. On remplit d'ailleurs nos futailles, on nettoya la partie de la calle qui est en avant de la grande écoutille, et on mit du lest au fond.

La plupart des végétaux que nous avions trouvés ici, quand nous y vînmes pour la première fois, se décomposoient; en sorte que la quantité considérable de baies que produit le sol nous fut de peu d'utilité; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'équipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partoit au retour de la première, et ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les Naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies, et la bierre de *spruce* qu'on servit chaque jour aux chambrées, détruisirent radicalement les germes de scorbut qui pouvoient être dans l'un ou dans l'autre des vaisseaux.

Les gens du pays nous apportèrent en outre beaucoup de poisson, et sur-tout du saumon frais ou sec. Quelques pièces de saumon frais étoient parfaites; mais une des espèces de ce poisson, que nous appelâmes le *nez crochu*,

à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seine à diverses reprises, au fond de la baie, et nous prîmes une quantité assez considérable de truites saumonées, et une plie qui pesoit 250 livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seine, nous employâmes l'hameçon et la ligne. Je détachois tous les matin un canot; il rapportoit ordinairement huit ou dix plies, qui suffisoient pour la nourriture de l'équipage. Les plies étoient excellentes, et peu de personnes leur préférèrent la truite saumonée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journalière, elle nous fournit quelques provisions de réserve; et il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire, un bien très-important.

Un des Naturels d'*Oonolashka*, nommé Derramoushk, me fit, le 8, un présent très-singulier, vu le lieu où je me trouvois. C'étoit un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain; car il contenoit du saumon très-assaisonné de poivre. Cet homme apportoit un présent semblable pour le Capitaine Clerke, avec une lettre, et une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étoient écrites dans une langue que personne des équipages n'entendoit. Nous supposâmes, avec raison, que ces présens venoient de quelques Russes qui étoient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire, un petit nombre de bouteilles de rhum, de vin, et de l'espèce de bierre qu'on appelle *porter*. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, et nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, caporal des soldats de marine, homme fort intelligent, accompagna Derramoushk; je lui recommandai

de se procurer des informations ultérieures, et s'il rencontroit des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglois, c'est-à-dire, des amis et des alliés de leur Nation.

Ladiard revint le 10 avec trois Russes, commerçans de fourrures; ils résidoient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à *Egoochshac*, où ils avoient une maison, des magasins, et un sloupe d'environ trente tonneaux. L'un des trois étoit le Patron, ou le Lieutenant du bâtiment; et un autre écrivoit très-bien, et savoit se servir des chiffres arabes; je leur trouvai à tous de l'intelligence et un bon maintien, et ils m'auroient donné, avec plaisir, les informations que je pouvois désirer; mais n'ayant point d'interprète, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils sembloient être fort instruits des tentatives faites par leurs compatriotes, pour découvrir un passage dans la Mer glaciale; et les terres découvertes par Behring Tscherikoff et Spangenberg ne leur étoient pas étrangères; mais ils ne paroissoient connoître que le nom du Lieutenant Syndo ou Synd (*), et quand nous leur eûmes présenté la carte de M. Staehlin, nous jugeâmes qu'ils n'avoient pas la moindre idée des terres qu'on y trouve. Lorsque je leur montrai sur cette carte le *Kamstchatka* et quelques autres pays très-connus, ils me demandèrent si j'avois vu les Isles indiquées sur ce papier; je répondis que non, et l'un d'eux mettant son doigt sur une partie de la carte où plusieurs de ces Isles sont placées, il me dit qu'il les avoit cherchées, et qu'il n'en avoit rencontré aucune. Je lui communiquai ensuite la carte que j'avois dressée, et je

(*) Le peu qu'on sait du Voyage de Synd se trouve, avec une carte, dans les *nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe.

m'aperçus que toutes les parties de la côte d'*Amérique*, excepté celle qui gît en face de leur Isle, leur étoient absolument inconnues. L'un deux m'apprit qu'il avoit suivi Behring dans son voyage à la côte d'*Amérique*; mais il étoit bien jeune à l'époque de l'expédition dont je viens de parler; car il s'étoit écoulé trente-sept ans depuis, et il ne paroissoit pas âgé : ils avoient tous trois un respect extrême pour le nom de Behring, et jamais homme de mérite n'a reçu, après sa mort, de plus grandes marques de vénération. Le trafic qui les occupoit est fort lucratif. Si le commerce de fourrures a été entrepris, et s'il s'est étendu à l'Est du *Kamstchatka*, les Russes le doivent au second voyage de cet habile Navigateur, dont les malheurs sont devenus une source de richesses pour les individus et pour la Nation en général : si les nombreux accidens qu'il éprouva ne l'avoient pas jeté par hasard sur l'Isle où il est mort, et d'où les misérables restes de son équipage ramenèrent des échantillons des précieuses fourrures qu'il avoit trouvées, il est vraisemblable que les Russes auroient abandonné ces voyages, qui pouvoient produire des découvertes dans les parages de la côte d'*Amérique*. En effet, depuis sa mort, cet objet paroît avoir fixé beaucoup moins l'attention du gouvernement, et les découvertes qu'on a faites après lui, sont dues en grande partie à l'esprit entreprenant des négocians particuliers, encouragés toutefois par le cabinet de *Pétersbourg*. Les trois Russes ayant passé la nuit sur mon bord, allèrent voir le Capitaine Clerke le lendemain, et ils nous quittèrent très-contens de notre accueil : ils me promirent de revenir dans peu de jours et de m'apporter une carte des Isles situées entre *Oonalashka* et le *Kamstchatka*.

Le 14 au soir, tandis que nous étions, M. Webber et moi, dans un village peu éloigné de *Samganoodha*, nous vîmes débarquer un Russe, lequel, selon ce que j'appris ensuite, étoit le principal personnage de cette Isle et des Isles voisines : il s'appeloit Erasim Gregorioff Sin Ismyloff. Il arriva sur un canot qui portoit trois personnes, et il étoit suivi de vingt à trente pirogues montées par un seul homme. Je remarquai que la première chose dont ils s'occupèrent après leur débarquement, fut de construire avec les matériaux qu'ils avoient amenés, une petite tente pour Ismyloff; ils en élevèrent ensuite d'autres pour eux avec leurs embarcations et leurs pagaies, qu'ils recouvrirent d'herbes; ainsi, ils n'incommodèrent point les habitans du village. Ismyloff nous ayant invités dans sa tente, nous servit du saumon sec et des baies : je jugeai qu'il n'avoit rien de meilleur à nous offrir. Il paroissoit avoir du bon sens et de l'esprit, et ce fut pour moi un extrême déplaisir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des signes et de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand secours. Je le priai de venir à mon bord le lendemain ; il y vint en effet accompagné de tout son monde. Il s'étoit établi dans notre voisinage, afin de nous voir souvent.

Je comptois recevoir de lui la carte que ses trois compatriotes m'avoient promise; mes espérances furent trompées : il m'assura néanmoins qu'il me la procureroit, et il tint sa parole. Je vis qu'il connoissoit très-bien la géographie de cette partie du Monde, et toutes les découvertes qu'y ont faites les Russes. Du moment où il jeta les yeux sur nos cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs; il me dit qu'il avoit été de l'expédition du Lieutenant Synd: d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au Nord, au-

delà du *Tschukotskoi noss,* ou plutôt de la baie de *Saint-Laurent;* car, en examinant ma carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étois descendu. Il ajouta que Synd atteignit ensuite une Isle située par 63 degrés de latitude, dont il ne me donna point le nom, et sur laquelle l'équipage ne débarqua point : mais je présume que c'est la même que j'ai appelée *Isle de Clerke :* il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit ensuite Synd, ni de quelle manière ce navigateur employa les deux années que durèrent ses recherches; peut-être ne comprit-il pas mes questions. Au reste, sur presque tous les autres points, nous vinmes à bout de nous entendre; il répéta plusieurs fois qu'il avoit été du voyage de Synd; mais il me resta bien des doutes sur la vérité de ce fait.

Ismyloff et ceux qui l'accompagnoient, affirmèrent qu'ils ne connoissoient point la partie du Continent d'*Amérique* qui se trouve au Nord, et que le Lieutenant Synd ni aucun autre Russe ne l'avoit vue dans les derniers temps. Ils l'appèlent du nom que M. Staehlin donne à sa grande Isle, c'est à-dire, *Alaschka.* Les Naturels de ces Isles, non plus que les Russes, ignorent la dénomination de *Stachtan nitada*, employée dans les cartes modernes; ils se servent simplement de celle d'*Amérique.* D'après ce que nous avons pu recueillir de nos conversations avec Ismyloff et ses compatriotes, les Russes ont essayé, à diverses reprises, de s'établir sur la partie du Nouveau-Monde qui est voisine d'*Oonalashka* et des Isles adjacentes; mais ils ont toujours été repoussés par les Naturels du pays, dont ils parlent comme d'une peuplade très-perfide. Ils nous citèrent deux ou trois Capitaines ou Chefs qu'ont assassinés les Sauvages; et quelques-uns des hommes de la

suite d'Ismyloff nous montrèrent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans ces entreprises.

D'autres détails vrais ou faux que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit qu'en 1773, on avoit fait une expédition dans l'Océan glacial; que ses compatriotes étoient allés en traîneaux à trois grandes Isles qui se trouvent à l'embouchure de la *Kovyma*. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de l'expédition dont parle Muller (*); cependant il écrivit l'année, et il montra les Isles sur la carte. Au reste, un voyage qu'il avoit fait lui-même fixa notre attention plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 mai 1771, il étoit parti de *Bolscheretzk* sur un bâtiment russe; qu'il se rendit sur une des Isles *Kuriles*, appelée *Mareekan*, où l'on rencontre un havre, et un établissement russe; que de cette Isle il passa au *Japon*, où il nous parut avoir séjourné peu de temps: il nous expliqua que les Japonois ayant découvert que lui et ses camarades étoient chrétiens, ils l'avertirent par signes de remettre à la voile; mais, selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, et on n'employa pas la force contre lui: s'il faut l'en croire, après son départ du *Japon*, il alla à *Canton*, et de là en *France*, sur un vaisseau françois;

(*) La dernière expédition de cette espèce qu'indique Muller, est de 1724; mais pour rendre justice à M. Ismyloff, il est à-propos de dire, sur l'autorité d'un manuscrit communiqué par M. Pennant, et dont M. Coxe a publié un précis, qu'en 1768, le Gouverneur de *Sibérie* envoya trois jeunes Officiers en traîneaux sur la glace, aux Isles situées en face de l'embouchure de la *Kovyma*. Il ne semble pas y avoir de raisons de supposer qu'on ait entrepris une expédition pareille en 1773. M. Coxe dit que le voyage en traîneaux eut lieu en 1764; mais on peut compter sur le manuscrit de M. Pennant.

de *France* il regagna par terre *Pétersbourg*, d'où il fut renvoyé au *Kamstchatka* : nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué d'abord, ni quel avoit été l'objet principal de son voyage. Comme il ne pouvoit dire un mot de françois, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savoit pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux françois et en *France* : il paroissoit néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée et de son départ dans les différens pays où il avoit touché, et il nous les donna par écrit.

Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valoit, disoit-il, quatre-vingt roubles au *Kamstchatka*. Je crus devoir la refuser, mais j'acceptai du poisson sec et plusieurs paniers de l'espèce de lis, ou de la racine *saranne*, dont on trouve une description détaillée dans l'*Histoire du Kamstchatka*. Il nous quitta le soir après avoir dîné, ainsi que sa suite, avec le Capitaine Clerke, et il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre visite le 19, et il apporta les cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier. Je les ai examinées, et elles m'ont fourni les observations suivantes.

Elles étoient au nombre de deux, manuscrites, et tout en indiquoit l'authenticité. La première comprenoit la *Mer de Penshinsk*, la côte de *Tartarie*, jusqu'à 41 degrés de latitude, les Isles *Kuriles* et la péninsule du *Kamstchatka*. Depuis la rédaction de celle-ci, Wawseelee Irkeechoff, Capitaine de la Marine Impériale, a reconnu, en 1758, la côte de *Tartarie* depuis *Ochotsk*, ou la rivière d'*Amur* jusqu'au *Japon*, ou au quarante-unième parallèle. M. Ismyloff me dit aussi qu'il avoit corrigé lui-même une grande

partie de la côte de la péninsule du *Kamstchatka;* il me décrivit l'instrument qu'il employa, et ce doit être une *théodolite.* Il m'apprit de plus que la côte orientale du *Kamstchatka* n'offre que deux havres, savoir, la baie d'*Awatska,* et la rivière *Olutora*, située au fond du golfe du même nom; qu'il n'y en a pas un seul sur la côte occidentale, et qu'excepté *Ochotsk,* on n'en trouve pas d'autre qu'*Yamsk* dans la partie Ouest de la Mer de *Penshinsk* jusqu'au fleuve *Amur :* les Isles *Kuriles* n'en ont qu'un; il gît au côté Nord-Est de *Mareekan*, par 47 degrés et demi de latitude, et les Russes y ont un établissement, ainsi que je l'ai dit plus haut.

La seconde carte étoit la plus intéressante pour moi; car elle indiquoit toutes les découvertes faites par les Russes, à l'Est du *Kamstchatka*, du côté de l'*Amérique :* si j'en exclus les voyages de Behring et de Tschirikoff, ces découvertes montent à peu de chose, et même elles ne sont rien. La partie de la côte d'*Amérique* que rencontra le dernier, y étoit marquée entre le 58.e et le 58.e degré $\frac{1}{2}$ de latitude, à 78 degrés de longitude du méridien d'*Ochotsk*, ou à 218 degrés et demi de celui de *Greenwich :* l'endroit où mouilla Behring s'y trouvoit à 59 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude et 63 degrés et demi de longitude du méridien d'*Ochotsk,* ou à 207 de celui de *Greenwich.* Sans parler de la longitude, que plusieurs causes ont pu rendre défectueuse, la latitude de la côte relevée par ces deux navigateurs, et sur-tout la partie découverte par Tschirikoff, diffère considérablement de celle qu'on remarque dans l'ouvrage et dans la carte de M. Muller. Il est mal-aisé de dire laquelle de la carte de M. Muller ou de celle que me montra M. Ismylloff est la plus fautive; au reste, ce point ne mérite pas qu'on

s'en occupe. Mais il est bon de parler des Isles situées du 52.e au 55.e degré de latitude, dans l'espace qui est entre le *Kamstchatka* et l'*Amérique*. Selon M. Ismyloff, le nombre et la position de ces Isles ne sont pas bien déterminés; il en retrancha environ un tiers sur la carte de M. Muller, et il m'assura qu'elles n'existent pas; il changea beaucoup la position des autres; il ajouta que ses propres observations rendoient cette altération nécessaire : je n'eus aucune raison d'en douter. Quant aux Isles situées à-peu-près sous le même parallèle, les divers navigateurs, trompés par leurs différentes estimes, ont pu aisément prendre une Isle ou un groupe d'Isles pour une autre Isle, ou un autre groupe, et imaginer qu'ils avoient fait une découverte nouvelle, tandis qu'ils avoient seulement retrouvé les anciennes terres dans des positions différentes de celles que leur ont assignées les premiers qui les ont vues.

Les Isles *St.-Macaire*, *St.-Etienne*, *St.-Théodore*, *St.-Abraham*, l'Isle de la *Séduction*, et quelques autres qu'indique la carte de M. Muller, n'étoient pas marquées dans celle qu'on nous montra à *Samganoodha*; M. Ismyloff et tous les Russes établis ici, m'assurèrent qu'ils les avoient cherchées vainement plusieurs fois. Il est néanmoins difficile de croire que M. Muller, qui a servi de guide aux rédacteurs des cartes postérieures, les ait adoptées sans garant. Au reste, m'en rapportant au témoignage d'Ismyloff et de ses camarades, qui étoient des témoins compétens, je les ai retranchées de ma carte, et j'y ai fait, relativement aux autres Isles, les corrections qu'on m'a dit nécessaires. Je trouvai que la carte d'Ismyloff avoit encore besoin d'une correction; car la différence de longitude entre la baie d'*Awatska* et le havre de *Samganoodha*, d'après les

observations astronomiques faites dans ces deux endroits, est plus grande de 5 degrés et demi qu'il ne l'indiquoit. J'ai supposé que cette erreur affecte proportionnellement tous les points compris entre les deux extrêmes, quoique peut-être quelques-uns des points intermédiaires soient bien placés les uns par rapport aux autres. La latitude de quelques endroits présentoit aussi une erreur; mais elle excédoit à peine un quart de degré.

Je vais maintenant parler en détail de ces Isles; je commencerai par celles qui sont les plus voisines du *Kamstchatka*, et je compterai les méridiens sur celui de *Petropaulowska*, dans la baie d'*Awatska*. La première est l'Isle de *Behring*, qui gît par 55 degrés de latitude et 6 degrés de longitude. On rencontre à dix lieues de son extrémité méridionale, et dans la direction de l'Est-quart-Sud-Est, ou de l'Est-Sud-Est, *Maidnoi Ostroff*, ou l'*Isle de Cuivre*. L'Isle qui vient ensuite est appelée *Atakou*; sa position est indiquée à 52 degrés 45 minutes de latitude et à 15 ou 16 degrés de longitude : elle a environ dix-huit lieues d'étendue dans l'Est et l'Ouest, et il paroît que c'est la terre vue par Behring, et nommée par lui *Mont-Saint-Jean*. Il n'y a point d'Isles dans ses environs, si j'en excepte deux peu considérables, qui gissent à trois ou quatre lieues de son extrémité orientale, et à l'Est-Nord-Est.

On arrive de là à un groupe composé de six Isles, ou même d'un plus grand nombre : deux de celles-ci, *Atghka* et *Amluk*, sont assez étendues, et chacune d'elles offre un bon havre. Le milieu de ce groupe est situé par 52 degrés 30 minutes de latitude et 28 degrés de longitude : il se prolonge à l'Est et à l'Ouest l'espace de 4 degrés. Ce

sont les Isles que M. Ismyloff plaçoit 4 degrés plus à l'Est : j'ai suivi sa correction. On trouvoit, sur l'espace qu'elles occupent dans ma carte, un groupe de dix petites Isles, qu'on m'a conseillé de retrancher entièrement, ainsi que deux Isles qu'on mettoit entre celles-ci et le groupe dont *Oonalashka* fait partie. M. Ismyloff vouloit que je substituasse à ces deux-ci une Isle appelée *Amoghta*, à laquelle il donnoit 51 degrés 45 minutes de latitude et 4 degrés de longitude.

Il n'est pas besoin de rien dire de plus pour montrer jusqu'à quel point la position des Isles, que j'ai conservée, est peut-être encore défectueuse : je ne suis point responsable de ces erreurs; mais le gissement du groupe le plus considérable, dont *Oonalashka* est une des principales terres, et la seule qui offre un havre, est déterminé avec plus d'exactitude. Nous avons vu la plupart de ces Isles : on jugera sans doute que nous avons assez bien déterminé leur latitude et leur longitude, et en particulier le havre de *Samganoodha*, qui doit être regardé comme un point sûr. On peut étendre ce groupe jusqu'aux Isles de la *Plie*, éloignées d'*Oonalashka* de quarante lieues vers le Nord-Est. La carte d'Ismyloff indiquoit en-dedans de ces Isles, un passage qui communiqueroit avec la baie de *Bristol* : si cela est, quinze lieues de la côte que j'ai prise pour le Continent, forment une Isle appelée *Ooneemak*. Ce passage put aisément échapper à nos regards; car les Russes nous assurèrent qu'il est étroit, qu'il y a peu d'eau, et qu'il est accessible seulement aux canots et à des bâtimens très-petits.

Je jugeai, d'après la carte et le témoignage d'Ismyloff et de ses camarades, que depuis Behring, les Russes n'ont

pas fait de découvertes, ou qu'ils ne se sont pas étendus au-delà de ce point. Ils dirent tous que la cour de *Pétersbourg* n'avoit jamais formé d'établissemens à l'Est, aussi loin que la terre d'où les Naturels du pays apportèrent un billet au Capitaine Clerke. M. Ismyloff, à qui je le remis, me dit qu'il avoit été écrit à *Oomanak*. Il nous apprit cependant que la plus considérable des Isles *Schumagin* s'appelle *Kodiak* (*) : elle n'avoit point de nom sur la carte qu'il nous montra. Il articula également les noms de toutes les autres Isles, et nous les écrivîmes de la manière qu'il les prononça. Il ajouta que c'étoient les noms mêmes employés par les Naturels du pays; dans ce cas, quelques-uns de ces noms paroissent avoir été bien altérés. On observera que les Isles qu'Ismyloff nous conseilla de retrancher, n'avoient point de nom sur sa carte, et cette circonstance acheva de me persuader, à quelques égards, qu'elles n'existent point.

J'ai déjà remarqué que les Russes établis ici, et les Naturels, donnent au Continent d'*Amérique* le nom d'*Alaschka ;* quoique ce nom n'appartienne proprement qu'aux districts voisins d'*Ooneemak*, ils l'emploient quand ils parlent du Continent d'*Amérique* en général, qu'ils connoissent très-bien pour une grande terre.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre des Russes sur la Géographie de cette partie du globe, et j'ai lieu de croire qu'ils ne savoient rien de plus; car ils m'assurèrent, à diverses reprises, qu'ils ne connoissoient pas d'autres Isles

(*) Un vaisseau russe avoit été à *Kodiak*, en 1776, ainsi qu'on le voit par un manuscrit que M. Pennant a eu la bonté de me communiquer.

que celles qui étoient marquées sur leur carte, et qu'aucun bâtiment de leur nation n'avoit vu les portions du Continent d'*Amérique*, situées plus au Nord, si j'en excepte celle qui se trouve en face du pays des *Tschutskis*.

Si M. Staehlin n'a pas été trompé d'une manière grossière, j'ignore ce qui a pu l'engager à publier une carte si défectueuse, où la plupart des Isles sont confondues dans un désordre régulier, sans aucun égard pour la vérité. Il ose cependant l'appeler *une petite carte très-exacte* (*): Certes, le plus ignorant des navigateurs de son pays auroit rougi d'y mettre son nom.

M. Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21 dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les Lords de l'Amirauté, dans laquelle je renfermai une carte de toutes les parties de l'*Amérique* que j'avois reconnues et des autres découvertes que j'avois faites. Il me dit qu'au printemps il auroit une occasion de l'envoyer au *Kamstchatka* ou à *Ochotsk*, et qu'elle arriveroit à *Pétesbourg* l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le Major Behm, Gouverneur du *Kamstchatka*, qui fait sa résidence à *Bolcheretsk*, et une seconde pour le Commandant de *Petropaulowska*; il paroissoit avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle dans laquelle nous le trouvâmes. Il savoit assez bien l'Astronomie et les parties les plus utiles des Mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; et quoique, selon toute apparence, il n'en eût jamais vu, il apprit bientôt la plupart des usages auxquels ont peut employer cet instrument.

(*) Description d'un nouvel Archipel Nord, par Staehlin, p. 15 de l'édition angloise.

Le 22 au matin, nous essayâmes de remettre en mer avec un vent du Sud-Est ; mais notre tentative ne réussit pas. L'après-dînée, nous reçûmes la visite de Jacob Ivanovitch Soposnicoff, Russe qui commandoit une chaloupe ou un petit bâtiment à *Oomanak*. Il étoit fort modeste, et il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que la plupart de ses compatriotes que nous avions rencontrés ici aimoient passionnément. Il sembloit connoître, d'une manière plus exacte que M. Ismyloff, l'espèce de vivres et de munitions que nous pourrions embarquer au havre de *Petropaulowska*, ainsi que le prix des différens articles; mais je jugeai, sur le témoignage de l'un et de l'autre, que les choses dont nous aurions besoin seroient très-rares et fort chères. La fleur de farine, par exemple, devoit coûter de trois à cinq roubles le poud (*), et les daims, de trois à cinq roubles la pièce. Soposnicoff ajouta qu'il arriveroit à *Petropaulowska* le printemps suivant, et selon ce que je compris, c'étoit lui qui devoit se charger de ma lettre. Il parut désirer beaucoup de porter au Major Behm quelque chose de ma part, et voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet Officier.

Lorsque nous eûmes fait connoissance avec ces Russes, plusieurs de nos Messieurs allèrent visiter leur établissement dans l'Isle, et ils y furent toujours bien reçus. Ils trouvèrent l'établissement composé d'une maison et de deux magasins; et outre les Russes, un certain nombre de Kamstchadales et de Naturels du pays, qui leur servoient de domestiques ou d'esclaves. Quelques autres Insulaires,

(*) Trente-six livres.

qui paroissoient indépendans, habitoient le même lieu. Ceux qui appartenoient aux Russes étoient tous mâles; on les enlève quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achète. Ils étoient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvoit encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamstchadales au milieu et les Naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudière dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent sur-tout de productions de la mer, de racines sauvages et de baies. On sert à la table des maîtres les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des premiers sont mieux apprêtés, et les Russes savent donner un goût agréable aux choses les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avoient apprêtée, et je l'ai trouvée très-bonne: ils font une espèce de pudding avec du kaviar de saumon broyé et frit, qui leur tient lieu de pain, et qui n'est point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la fleur de farine; mais c'est une friandise extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies, qu'ils sucent à leurs repas, ils ne boivent que de l'eau, et il me paroît que c'est un bonheur pour eux de ne pas consommer de liqueurs.

L'Isle leur fournit non-seulement des vivres, elle leur fournit encore une grande partie de leurs vêtemens: ils portent sur-tout des peaux; ils ne pourroient guères se procurer de meilleurs habits. Leur habit de dessus a la forme de la jaquette de nos charretiers, et il descend jusqu'aux genoux. Ils mettent par-dessous une veste ou deux: ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes,

dont la semelle et le pied sont de cuir de *Russie* et les jambes d'un boyau très-fort. Les deux Chefs, Ismyloff et Ivanovith, portoient un habit de calicot, et ils avoient, ainsi que les autres, des chemises de soie. C'étoient peut-être les seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été fabriquées dans le pays.

Il y a des Russes sur chacune des Isles principales situées entre *Oonalashka* et le *Kamstchatka*; ils n'y sont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent sur-tout le castor ou la loutre de mer; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle époque ils ont des établissemens à *Oonalashka* et sur les Isles voisines; mais à juger de l'assujétissement extrême auquel sont réduits les Naturels du pays, la date doit en être récente (*). Ces marchands de fourrures sont relevés de temps-en-temps par d'autres. Ceux que nous vîmes étoient arrivés d'*Okotsk*, en 1776, et ils devoient s'en retourner en 1781; en sorte que leur séjour dans cette contrée sera d'au-moins cinq ans.

J'ajouterai à ce que je viens de dire, une description des Naturels du pays. Ils m'ont paru les gens les plus paisibles, ou les moins mal-faisans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourroit servir de modèle aux Nations les plus civilisées de la terre; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voisins, avec lesquels les Russes n'ont

(*) Les Russes ont commencé, en 1762, à fréquenter *Oonalashka*. Voyez les *Découvertes des Russes*, par Coxe, chap. VIII, p. 80 de l'original.

point de liaisons, je doute que ce soit une suite de leurs dispositions naturelles, et je pense qu'il faut plutôt l'attribuer à leur esclavage. En effet, si quelques-uns de nos Messieurs entendirent bien ce qu'on leur raconta, le cabinet de *Pétersbourg* a été obligé d'employer la rigueur (*) pour établir le bon ordre parmi les Insulaires. Si on les a traités d'abord avec sévérité, on peut dire du-moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, et qu'à présent, il règne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les Naturels ont leurs chefs particuliers sur toutes les Isles, et ils semblent jouir sans trouble de la propriété et de la liberté qu'on leur laisse. Nous n'avons pu découvrir s'ils sont tributaires des Russes : il y a lieu de penser qu'ils paient des tributs.

Cette peuplade est d'une petite taille; mais elle a de l'embonpoint et de belles proportions, le col un peu court, le visage joufflu et basané, les yeux noirs, de longs cheveux lisses et noirs, que les hommes laissent flotter par-derrière, et qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relèvent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

J'ai déjà eu occasion de parler de l'habit du pays. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matière première en est différente : des peaux de veaux de mer composent la jaquette des femmes; celle des hommes est de robes d'oiseaux; l'une et l'autre descendent par-delà le genou : dessus cette première jaquette, les hommes en

(*) L'auteur cité dans la note précédente donne quelques détails sur les hostilités qui ont eu lieu entre les Russes et les Naturels du pays.

mettent une seconde de boyaux qui est impénétrable à la pluie, et qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête : quelques-uns portent des bottes, et ils ont tous une espèce de chapeau oval, qui offre une pointe sur le devant : ces chapeaux sont de bois et peints en vert ou d'autres couleurs; la partie supérieure de la coiffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre, et l'on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps; mais les femmes se font des piquetures légères sur le visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure, et ils placent des os dans les trous : au reste, il est aussi peu commun de voir à *Oonalashka* un homme avec cet ornement, que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas; quelques-uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure, au-dessous des narines, et ils ont tous des pendans d'oreille.

Ils se nourrissent de poisson, d'animaux de mer, d'oiseaux, de racines, de baies, et même de goésmon. Ils sèchent, pendant l'été, une quantité considérable de poissons qu'ils renferment dans de petites cabanes, et dont ils font des provisions pour l'hiver : il est probable qu'ils conservent aussi des racines et des baies pour cette saison où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils mangent est presque toujours cru; ils font bouillir, et ils grillent quelquefois leurs alimens; mais je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre manière : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la première de ces méthodes. Il y en a qui possèdent de petits chaudrons de cuivre, et ceux qui n'en ont pas se servent d'une pierre plate, garnie sur les bords d'une argile qui lui donne la forme d'un vase.

J'assistai un jour au dîner du Chef d'*Oonalashka*; on

ne lui servit que la tête crue d'une grande plie qu'on venoit de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangèrent les ouies, sans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa ensuite la tête du poisson, et la porta sur le rivage de la mer; quand il l'eut lavée, il la rapporta et il s'assit aux pieds de son maître : il avoit eu soin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats, ou qu'il répandit devant le Chef; il découpa alors des tranches le long des joues, et il les mit à la portée du Chef, qui les avala avec autant de plaisir que nous mangeons des huitres. Dès que le Chef eut fini son dîner, les restes de la tête furent dépecés et donnés aux gens de sa suite, qui arrachèrent avec les dents ce qui étoit bon à manger, et qui en rongèrent les os.

Ces Insulaires ne se peignant point le corps, ne sont pas aussi sales que les Sauvages qui s'enduisent de peintures; mais on voit autant d'ordures et de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou oblong, qui a rarement plus de cinquante pieds de longueur et vingt de large, et dont en général les dimensions sont moindres : ils forment sur cette excavation un toit avec les branches d'arbres que la mer jette sur la côte; le toit est revêtu d'herbes et ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en-dehors à un tas de fumier; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture carrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination; mais la seconde sert d'entrée et de sortie, et on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées (*). Quelques-unes des cabanes of-

(*) La description que fait M. Coxe des habitations des Natu-

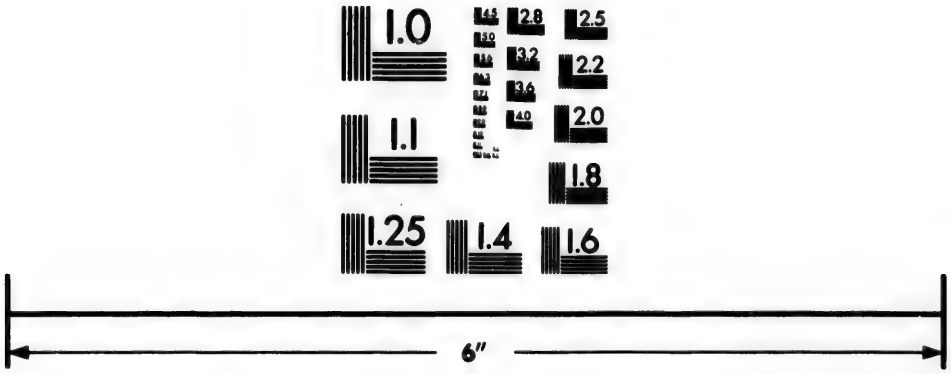
frent une seconde entrée au niveau du sol, mais cela n'est pas commun. Les familles (car il y en a plusieurs de logées ensemble) ont leurs appartemens séparés autour des flancs et des extrémités de l'habitation; elles y couchent et elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espèce de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, et qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre; mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu, qui est commun à toutes les familles; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe sèche, c'est le réceptacle des ordures de toutes sortes, et on y voit le baquet à uriner, dont la puanteur n'est pas détruite par les peaux crues, ou plutôt par le cuir dont il se trouve rempli presque continuellement. Ils placent leurs richesses, c'est-à-dire, leurs habits, leurs nattes et leurs peaux autour du fossé.

Des jattes, des cuillers, des seaux, des pots à boire, des paniers, des nattes, et quelquefois un chaudron ou un vase, composent tous leurs ustensiles de ménage. Ces meubles sont proprement faits et d'une belle forme; cependant nous ne leur avons pas vu d'autres outils que le couteau et la hache; leur hache est un petit morceau de fer plat, adapté à un manche de bois crochu. Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens de fer. Quoique les Russes soient établis ici, les Naturels du pays possèdent une quantité de ce métal moindre, que celle dont nos regards avoient

---

rels d'*Oonalashka* et des autres *Isles des Renards* est en général d'accord avec celle du Capitaine Cook. Voyez les *nouvelles Découvertes des Russes*, page 149 de l'original; et l'*Histoire des différens Peuples soumis à la domination des Russes*, par M. Lévêque, Tome I.er, p. 40 et 41.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

22 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

été frappés chez les Tribus du Continent d'*Amérique*, qui n'avoient jamais vu les Russes, et qui peut-être n'avoient pas eu de communication indirecte avec eux. Il est vraisemblable qu'ils donnent aux Russes tout leur superflu pour des grains de verre et du tabac en poudre ou à fumer; il y en a peu, si même il y en a quelques-uns, qui ne fument, ne mâchent et ne prennent du tabac, et ce luxe me fait craindre qu'ils ne demeurent toujours pauvres.

Ils ne sembloient pas désirer une quantité plus considérable de fer, et ils ne nous demandèrent que des aiguilles, car les leurs sont d'os: au reste, avec leurs aiguilles grossières, ils cousent les bordages de leurs pirogues, ils font leurs vêtemens et des broderies très-curieuses; ils emploient au-lieu de fil, des nerfs qu'ils découpent de la grosseur convenable. Les femmes sont chargées de toutes les opérations de la couture; elles sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots du pays : selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les peaux qui bordent les embarcations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très-jolis et très-solides : la finesse et l'élégance de la plupart de leurs ouvrages, annoncent un esprit inventif et que la peine ne rebute pas.

Je n'ai jamais aperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes : elles sont éclairées et échauffées avec des lampes qui sont très-simples, et qui cependant remplissent très-bien l'objet auquel on les destine; c'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés; ils mettent dans la partie creuse de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui tient lieu de mèche. Les hommes et les femmes se chauf-

fent souvent sur une de ces lampes; ils les placent alors entre leurs jambes sous leurs vêtemens, et ils les y tiennent quelques minutes.

Ils produisent du feu par collision et par attrition : quand ils veulent employer la première de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une desquelles a été bien frottée de soufre : s'ils veulent mettre en usage le second expédient, ils se servent de deux morceaux de bois ; l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, et l'autre un reste de planche ; l'extrémité du bâton est épointée, et après l'avoir appuyé fortement sur la planche, ils le tournent avec agilité comme on tourne une vrille, et au bout de quelques minutes ils produisent du feu. Cette méthode est usitée dans un grand nombre de pays; on la trouve au *Kamstchatka,* au *Groënland*, au *Brésil*, à *O-Taïti* et à la *Nouvelle-Hollande*, et vraisemblablement ailleurs. Des savans et des littérateurs ingénieux ont voulu en conclure que les peuplades parmi lesquelles on la voit établie, sont de la même race ; mais des rapports que le hasard a fait naître, et qui portent sur un petit nombre de points, n'autorisent pas une pareille conclusion, et les différences qu'on observe dans les mœurs où les coutumes de deux peuplades ne suffisent pas pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me seroit facile d'en alléguer beaucoup d'autres à l'appui de cette opinion.

Nous n'avons rien vu parmi les Naturels d'*Oonalashka*, qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes les aient trouvés dans cet état; on imaginera plutôt qu'ils les ont

désarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la Cour de *Russie* à leur interdire les grandes pirogues; car il est difficile de penser qu'ils n'en avoient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons aperçu de cette espèce qu'une ou deux, qui appartenoient aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le Continent d'*Amérique* de canots aussi petits que ceux dont se servent ces Insulaires; ils étoient néanmoins construits de la même manière, ou leur construction offroit peu de différence: l'arrière se termine un peu brusquement; l'avant est fourchu, et la pointe supérieure de la fourche se projette en-dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin; et pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de ceux des Groënlandois et des Esquimaux; la charpente est composée de lattes très-minces et recouvertes de peaux de veaux marins : ils ont environ douze pieds de long, un pied et un pied et demi de large au milieu, et douze ou quatorze pouces de profondeur; ils peuvent, au besoin, porter deux hommes, dont le premier est étendu de toute sa longueur dans l'embarcation, et dont le second occupe le siège ou le trou rond percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé en-dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie ou s'ouvre comme une bourse, et qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'Insulaire assis dans le trou serre le sac autour de son corps, et

il ramène sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place: les manches de sa jaquette serrent son poignet; comme la jaquette serre d'ailleurs le col, et que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le canot: il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourroit s'introduire: il se sert d'une pagaie à double pale; il la tient par le milieu avec les deux mains, et il frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté et ensuite de l'autre: il donne ainsi une vîtesse considérable au canot, et il suit une ligne droite. Lorsque nous partîmes d'*Egoochshak* pour aller à *Samganoodga*, deux ou trois pirogues marchèrent aussi vîte que nous, quoique nous fissions trois milles par heure.

Leur attirail de pêche et de chasse est toujours dans leurs pirogues, sous des bandes de cuir disposées pour cela. Leurs instrumens sont tous de bois et d'os, et bien faits; ils ressemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlendois et que Crantz a décrits; ils n'en diffèrent que par les pointes: la pointe de quelques dards que nous vîmes ici, n'a pas plus d'un pouce de longueur, et Crantz dit que celle des dards des Groënlandois a un pied et demi. Les dards de quelques autres instrumens d'*Oonalashka* sont si curieux, qu'ils méritent une description particulière; mais comme nous en prîmes un assez grand nombre à bord des vaisseaux, on pourra toujours les examiner et les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poisson avec une grande adresse à la mer ou dans les rivières; elle se sert aussi d'hameçons et de lignes, de filets et de verveux: ses hameçons sont d'os, et ses lignes de nerfs.

On rencontre ici les poissons communs dans les autres mers du Nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des poissons plats, et plusieurs autres espèces de petits poissons ; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'apercevoir. La plie et le saumon paroissent être les plus abondans ; ils fournissent sur-tout à la subsistance des Naturels ; du-moins, si j'en excepte quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au Nord du soixantième degré, la mer offre peu de petits poissons ; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuses.

Les veaux de mer, et tous les animaux de cette famille, ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du Continent, ou des diverses Isles situées dans l'intervalle qui sépare *Oonalashka* de l'*Amérique*, sont habitées, et que chacune des peuplades les chasse pour s'en nourrir ou en tirer ses vêtemens. Au reste, on trouve une multitude prodigieuse de chevaux marins autour de la glace : il me paroît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous aperçûmes quelquefois un cétacée qui avoit la tête semblable à celle du dauphin, et qui souffloit comme les baleines ; il étoit blanc, tacheté de brun, et plus grand que le veau marin : c'étoit vraisemblablement la vache de mer, ou le *manati*.

Je crois pouvoir assurer que les oiseaux océaniques et aquatiques ne sont ni aussi nombreux, ni aussi variés, que dans les parties septentrionales de notre Mer atlantique ; il y en a cependant quelques-uns que je ne me souviens

pas d'avoir vu ailleurs. Je citerai en particulier l'*alca monochroa* de Steller, dont j'ai parlé plus haut, et un canard noir et blanc, qui me paroît différer du canard de pierre, décrit par Krashennikoff (*). Cet auteur indique tous les autres oiseaux que nous avons rencontrés, si j'en excepte un petit nombre que nous aperçûmes près des glaces; et Martin, dans son voyage au *Groënland*, a décrit la plupart, et peut-être chacun de ces derniers. Il est un peu extraordinaire que cette mer n'offre pas de penguins communs dans presque toutes les parties du monde. Il y avoit d'ailleurs très-peu d'albatrosses, et j'imagine que ce climat ne leur convient pas.

Le petit nombre d'oiseaux de terre que nous trouvâmes ici, sont de la même espèce que ceux d'*Europe*; mais il peut y en avoir beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion de connoître. Nous en tuâmes un très-joli dans les bois de l'*Entrée de Norton*; on m'a dit qu'on le voit quelquefois en *Angleterre*, et qu'il y porte le nom de jaseur. Nos gens aperçurent d'autres petits oiseaux dont les espèces étoient un peu variées et les races peu multipliées; tels que des pics, des bouvreuils, des pinsons jaunes et des mésanges.

Nos courses et nos observations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le lecteur ne doit pas espérer que je lui donnerai de grands détails sur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les mousquites, il y a peu d'insectes, et je n'ai point vu de reptiles, si ce n'est des lézards. On ne rencontre des daims ni à *Oonalashka*, ni sur aucune autre des Isles. Les Insulaires n'ont

(*) *Histoire du Kamstchatka*, Traduction angloise, p 160.

pas d'animaux domestiques, pas même de chiens. Les renards et les belettes furent les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on y trouve aussi des lièvres et les marmottes dont Krashennikoff fait mention (*). Il en résulte que la mer et les rivières fournissent la plupart des subsistances. Les Naturels doivent aussi à la mer tous les bois qu'ils emploient dans leurs constructions; car il n'en croît pas un morceau sur aucune des Isles, non plus que sur la côte adjacente d'*Amérique*.

Les savans nous disent que les graines des plantes sont portées de différentes manières d'une partie du monde à l'autre; qu'elles arrivent même sur les Isles établies au milieu des mers les plus considérables, et fort éloignées de toutes les terres: pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du Continent de l'*Amérique*, non plus que sur aucune des Isles qui en sont voisines? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des semences; elles sont aussi accessibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des espèces de terrains auxquels la Nature a refusé la puissance de produire des arbres sans le secours de l'art? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces Isles, je suis convaincu qu'ils viennent d'*Amérique*; car si on n'en aperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour l'effet dont il s'agit; les torrens peuvent, au printemps, renverser des portions de forêts et en amener les débris à la mer: d'ailleurs il en

(*) *Histoire du Kamstchatka*, p. 99 de la Traduction angloise.

arrive peut-être des côtes boisées, quoique ces côtes gissent à une plus grande distance.

Oonalashka offre une grande variété de plantes, et la plupart étoient en fleur à la fin de Juin. On y trouve plusieurs de celles qui croissent en *Europe* et en d'autres parties de l'*Amérique*, et particulièrement à *Terre-Neuve*; on en voit d'autres qu'on rencontre au *Kamstchatka*, et que mangent les Naturels des deux terres. Krashennikoff a décrit celles-ci. La *saranne* ou la racine de lis est la principale; elle est à-peu-près de la grosseur de la racine de l'ail; elle est ronde et composée d'un certain nombre de petites gousses et de graines qui ressemblent à du gruau : lorsqu'elle est bouillie, elle a à-peu-près la saveur du salep; son goût n'est point désagréable, et nous trouvâmes moyen d'en faire un assez bon mets : elle ne semble pas être fort abondante; car nous ne pûmes nous procurer que celle dont Ismyloff nous fit présent.

Les Naturels du pays mangent quelques autres racines sauvages; par exemple, la tige d'une plante qui ressemble à l'*angelica* : ils mangent aussi des mûres de plusieurs espèces, telles que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de camarigne, etc.; ils se nourrissent encore d'une mûre rouge, qu'on appelle à *Terre-Neuve*, mûre de perdrix, et d'une autre qui est brune et que nous ne connoissions pas. La saveur de celle-ci approche un peu de la saveur de la prune sauvage; mais elle en diffère sous tous les autres rapports : elle est très-astringente lorsqu'on en mange beaucoup : on pourroit en tirer une eau-de-vie. Le Capitaine Clerke essaya d'en conserver quelques-unes; mais elles fermentèrent et elles devinrent aussi fortes que si on les avoit laissé tremper dans des liqueurs.

Nous découvrîmes quelques autres plantes qui pourroient devenir utiles; mais ni les Russes ni les Naturels du pays n'en font usage: tels sont le pourpier sauvage, une espèce de pois, une espèce de *cochléaria*, du cresson, etc. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe ou en salade. Les terrains bas et les vallées offrent une quantité considérable d'herbe qui devient très-épaisse et fort haute. Je crois que le bétail subsisteroit toute l'année à *Oonàlashka*, sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables; et je pense qu'il croîtroit du grain, des racines et des végétaux en bien des cantons: mais les Négocians russes et les Insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

Les habitans d'*Oonalashka* avoient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où il venoit. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne de couleur pourpre et une autre qui produit un très-bon vert. Je ne sais si cette dernière est connue: dans son état naturel, elle est d'un gris verdâtre, grossière et pesante: l'huile la dissout aisément; mais lorsqu'on la met dans l'eau, elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare; mais on nous dit qu'elle est plus abondante à l'Isle d'*Oonemak*. Quant aux pierres qui environnent la côte et les collines, je n'en remarquai point de nouvelles.

Les Naturels d'*Oonalashka* enterrent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'Isle, et un homme du pays qui m'accompagnoit me montra plusieurs de ces cimetières. Il y en avoit un au bord du chemin qui mène du havre au village; il offroit

un tas de pierres auxquelles les passans ne manquoient pas d'en ajouter une. J'aperçus d'ailleurs plusieurs mondrains de pierres qui n'étoient pas un ouvrage de la nature ; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne sais quelle idée ils se forment de la Divinité et de l'état des âmes après la mort : j'ignore aussi quels sont leurs amusemens ; je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux objets.

Ils sont entre eux d'une gaieté et d'une affection remarquables, et ils se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils n'avoient jamais eu de liaison avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, et quelques-uns d'eux eurent lieu de se repentir de les avoir trouvées si faciles ; car la maladie vénérienne n'est pas inconnue ici. Les Insulaires sont d'ailleurs sujets aux cancers ou à une maladie qui en est voisine ; ceux qui en sont infectés ont soin de cacher leur maladie. Il me paroît qu'on ne vit pas long-temps dans cette Isle : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de soixante ans ; il y avoit très-peu d'individus qui parussent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils mènent abrège vraisemblablement leurs jours.

Depuis l'époque de notre arrivée à l'*Entrée du Prince Guillaume*, j'ai souvent eu occasion de dire combien les Naturels de cette partie Nord-Ouest de l'*Amérique* ressemblent aux Groënlandois et aux Esquimaux par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues et les autres choses de cette espèce. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandois et des Esquimaux, et ceux des habitans de

l'*Entrée* de *Norton* et d'*Oonalashka ;* le lecteur en jugera, s'il veut examiner la table de mots correspondans que j'ai rassemblés et que j'insérerai dans cet ouvrage(1). On observera toutefois, relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde, qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude; car après la mort de M. Anderson, il se trouva peu de personnes à bord qui s'occupassent de cette matière, et je me suis aperçu souvent que les même termes écrits par deux ou trois de nos Messieurs, d'après la prononciation du même Insulaire, différoient beaucoup lorsqu'on les comparoit. Au reste, il y avoit encore assez d'analogie pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race; si cela est, il y a grande apparence qu'il existe au Nord une communication quelconque entre la partie occidentale de l'*Amérique* et la partie orientale, communication cependant qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces ou par d'autres obstacles : du-moins je le pensai ainsi durant ma relâche à *Oonalashka.*

Je terminerai les détails que je viens de donner sur les régions du Nord, par un petit nombre de remarques sur les marées et les courans, et par les observations astronomiques que nous fîmes au havre de *Samganoodha.*

La marée n'est considérable nulle part, si ce n'est dans la grande rivière (2).

Le flot vient du Sud ou du Sud-Est, et il suit par-tout la direction de la côte au Nord-Ouest. Nous trouvâmes entre

---

(1) On la trouvera avec les autres Vocabulaires, à la fin du dernier Volume.

(2) La rivière de *Cook.*

l'*Entrée* de *Norton* et le Cap du *Prince de Galles*, un courant qui portoit au Nord-Ouest; nous le remarquâmes sur-tout en travers du Cap, et en-dedans de l'Isle *du Traîneau*; mais ce courant se prolongeoit à peu de distance de la côte, et il n'étoit ni constant ni uniforme. Nous ne rencontrâmes au Nord du Cap *du Prince de Galles*, ni marée ni courant sur la côte d'*Amérique* non plus que sur celle d'*Asie*; nous fîmes cependant des recherches sur ce point à diverses reprises. Plusieurs de nos Officiers inférèrent de là que les deux côtes sont réunies par des terres ou par des glaces : ce qui semble confirmer cette opinion à quelques égards, nous n'y vîmes jamais de vagues creuses du Nord, et nous vîmes de la glace dans presque tout l'intervalle qui semble les séparer.

Voici les résultats des différentes observations que nous fîmes à terre durant notre séjour au havre de *Samganoodha*.

La latitude, d'après un milieu de plusieurs hauteurs méridiennes du Soleil, fut de.....	53°	5′	0″
La longitude — D'après un milieu de vingt suites d'observations de la Lune avec le Soleil, à l'Est de la Lune, fut de.....	193	47	45
La longitude — D'après un milieu de quatorze suites avec le Soleil et les Étoiles, à l'Ouest de la Lune, fut de.....	193	11	45
Terme moyen..	193	29	45
La longitude à laquelle nous nous tînmes.....	193°	30′	0″

D'après un milieu des hauteurs correspondantes du Soleil, prises le 12, le 14 et le 21, je reconnus que le garde-temps perdoit sur le temps moyen 8″8 par jour, et que le 21 il retardoit de 13 46′ 33″ 98 sur le temps moyen. Ainsi, il retardoit le 4, c'est-à-dire le lendemain de notre arrivée, de 13ʰ 44′ 26″ 62, et la longitude évaluée d'après le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*, fut de 13ʰ 23′ 53″ 8.....	200°	58′	27″
D'après le mouvement journalier qu'il avoit à l'*Entrée* de *Nootka* ou *du Roi George*, elle fut de 12ʰ 56′ 40″ 4.....	194	10	6
Le 30 Juin, selon le même mouvement journalier, il indiqua.....	193	12	0
L'erreur du garde-temps étoit alors de.....	0	18	0 O.
Son erreur, à l'époque de notre seconde relâche à *Samganoodha*, étoit de.....	0	39	54 E.
Ainsi l'erreur du garde-temps, depuis notre premier départ de *Samganoodha* jusqu'à notre seconde arrivée dans ce havre, fut de.....	0	57	54

Le 12 Octobre, la déclinaison de l'aimant fut, d'après un milieu de trois boussoles, de.. { A. M. 20° 17′ 2″ / P. M. 19 41 27 } Terme moyen 19° 59′ 15″ Est.

Inclinaison de l'aiguille aimantée...	extrémité marquée	vers l'Est	68° 45′	vers l'Ouest	69° 30′
	extrémité non marq.		69 55		69 17

Résultat moyen de l'extrémité Nord de l'aiguille..... 69° 23′ 30

CHAPITRE XII.

*Départ d'*Oonalashka *et projets pour la suite du Voyage. L'Isle* Amoghta. *Position d'un rocher remarquable. Nous repassons le Détroit qui se trouve entre* Oonalashka *et* Oonella. *Progrès au Sud. Accident arrivé à bord de* la Découverte. *Découverte de* Mowee, *l'une des Isles* Sandwich. *Entrevues avec les Naturels du Pays. Nous recevons la visite de Terreboo. Découverte d'une seconde Isle appelée* Owhyhee. *Les vaisseaux louvoient pour la doubler. Nous observons une éclipse de Lune. L'équipage refuse de boire de la bière tirée de la canne de sucre. Nos cordages manquent de force. Eloge des Insulaires d'*Owhyhee. La Résolution *passe au vent de cette Isle. Elle descend la côte Sud-Est. Vues du pays, et visites que nous font les Habitans.* La Découverte *nous rejoint. Lenteur de nos progrès à l'Ouest. La baie de* Karakakoa, *reconnue par M. Bligh. Concours nombreux d'Insulaires. Les Vaisseaux mouillent dans la Baie.*

Nous appareillâmes du havre de *Samganoodha* le 26 au matin; et comme le vent souffloit de la partie du Sud, nous gouvernâmes à l'Ouest.

Je me proposois de gagner les Isles *Sandwich*, d'y passer quelques mois de l'hiver, si nous y trouvions les rafraîchissemens nécessaires; de me rendre ensuite au *Kamstchatka*, et de tâcher d'y arriver vers le milieu de Mai. Je donnai des ordres au Capitaine Clerke en cas de séparation; je fixai le premier rendez-vous aux Isles *Sandwich*, et le second à *Petropaulowska*, havre du *Kamstchatka*.

Nous étions hors du havre depuis peu de temps, lorsque le vent tourna au Sud-Est et à l'Est-Sud-Est : le soir il nous avoit portés jusque sur le travers de la partie occidentale d'*Oonalashka*, où nous eûmes un vent du Sud; nous en profitâmes pour nous étendre à l'Ouest jusqu'à sept heures du matin du jour suivant. A cette époque, nous revirâmes vent-arrière et nous mîmes le cap à l'Est. Le vent avoit alors tellement augmenté, que nous nous trouvions réduits à nos trois basses voiles. Il souffloit en rafales pesantes, accompagnées de pluie, de grêle et de neige.

Le 28, à neuf heures du matin, l'Isle d'*Oonalashka* nous restoit au Sud-Est à quatre lieues. Nous revirâmes vent-arrière, et nous cinglâmes à l'Ouest : l'orage avoit cessé, et sur le soir le peu de vent que nous éprouvions tournoit peu-à-peu vers l'Est, d'où il continua à souffler peu de temps avant de s'établir au Nord-Est : il devint très-fort et accompagné de pluie. Je portai d'abord le cap au Sud, et comme le vent inclinoit vers le Nord et le Nord-Ouest, je gouvernai plus à l'Ouest.

Le 29, à six heures et demie du matin, nous découvrîmes une terre qui se prolongeoit de l'Est-quart-Sud-Est à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, et nous supposâmes que c'étoit l'Isle d'*Amoghta* : m'apercevant à huit heures que nous ne

pouvions la doubler, parce que le vent avoit pris de la partie de l'Ouest, je cessai de louvoyer, et j'arrivai du côté d'*Oonalashka*, dans l'intention de passer au Nord et à l'Est de cette Isle : je n'osois longer sa bande Sud-Est par un vent si impétueux. Lorsque nous remîmes le cap du côté d'*Oonalashka*, cette Isle se prolongeoit de l'Est-quart-Sud-Est un demi-rumb-Sud au Sud-Sud-Ouest, à la distance de quatre lieues. Notre longitude indiquée par le garde-temps, étoit de 191° 17′ et notre latitude de 53° 38′ : il en résulte qu'*Oonalashka* a une position bien différente de celle que lui assigne la carte russe dont on nous avoit donné communication; mais on doit observer que c'est une des Isles dont M. Ismyloff disoit qu'il faut rectifier la position. Il reste des doutes sur l'identité de cette terre avec celle d'*Amoghta* (1); car après qu'Ismyloff eut fait sa correction, sa carte n'offroit aucune terre par ce parallèle; mais, comme je l'ai déjà dit, elle ne doit pas être réputée exacte.

A onze heures, tandis que nous gouvernions au Nord-Est, nous découvrîmes dans le Nord-Nord-Est un demi-rumb-Est, à quatre lieues, un rocher élevé qui ressembloit à une tour. Il gît par 53 degrés 57 minutes de latitude et 191 degrés 2 minutes de longitude : il ne se trouvoit point dans la carte d'Ismyloff (2), et il paroît que nous en avions été fort près pendant la nuit. La mer qui étoit très-haute

(1) La carte du Voyage de Krenitzen et de Levasheff, fait en 1768 et 1769, qu'on trouve dans les *nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe, page 251 de l'original, indique une Isle appelée *Amuckta* : cette Isle n'est pas placée loin de la position qu'assigne le Capitaine Cook à celle d'*Amoghta*.

(2) Quoiqu'il ne fût pas marqué dans la carte de M. Ismyloff,

ne se brisant que contre ce rocher, nous jugeâmes qu'il avoit une élévation considérable. Nous diminuâmes de voile à trois heures du soir, après avoir pris une vue d'*Oonalashka*, et nous serrâmes le vent, parce qu'il ne nous restoit pas assez de temps pour traverser le passage avant la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sous les basses voiles et les huniers auxquels on avoit pris tous les ris : le vent souffloit avec beaucoup de force de l'Ouest-Nord-Ouest, et il étoit accompagné de rafales pesantes et de neige. A midi, nous nous trouvâmes au milieu du détroit, entre *Oonalashka* et *Oonella*, et le havre de *Samganoodha* nous restoit au Sud-Sud-Est à une lieue. Étant, à trois heures du soir, près de l'extrémité du détroit, hors des Isles, et le Cap de *la Providence* se montrant à l'Ouest-Sud-Ouest à deux ou trois lieues, nous gouvernâmes au Sud, sous les huniers auxquels on avoit pris deux ris, et sous les basses voiles. Le vent souffloit de l'Ouest-Nord-Ouest, grand frais, et le temps étoit fort beau.

Le vent passa au Sud le 2 Novembre, et avant la nuit, il devint une tempête violente, qui nous obligea de mettre en panne. *La Découverte* tira plusieurs coups de canon, auxquels nous répondîmes, sans deviner le but de ce signal. Nous la perdîmes de vue à huit heures, et nous ne

---

il se trouve dans celle du Voyage de Krenitzen et de Levasheff. Cette dernière carte s'accorde aussi, pour la position générale de ce groupe d'Isles, avec la carte du Capitaine Cook. Les côtes de l'Isle d'*Oonalashka* sont dentelées dans l'une et dans l'autre à-peu-près de la même manière. Une pareille conformité est digne d'attention, puisque les cartes russes de cet Archipel les plus modernes renferment un si grand nombre d'erreurs, et des erreurs si capitales.

la revîmes que le lendemain à huit heures. Elle nous joignit à dix heures; l'orage ayant cessé, et le vent ayant repassé à l'Ouest-Nord-Ouest, nous fîmes de la voile, et nous reprîmes notre route au Sud.

Le 6 au soir, par 42 degrés 12 minutes de latitude et 201 degrés 26 minutes de longitude, la déclinaison de l'aimant étoit de 17 degrés 15 minutes Est. Le lendemain au matin, nous nous trouvâmes par 41 degrés 20 minutes de latitude et 202 degrés de longitude; et nous aperçûmes un nigaud ou un cormoran qui voltigea plusieurs fois autour de *la Résolution*. Comme ces oiseaux s'éloignent rarement, si même ils s'éloignent quelquefois à une distance considérable de la terre, je jugeai qu'il y avoit une côte dans les environs. Cependant nous n'en découvrîmes aucune. Le lendemain le vent fut très-foible l'après-midi, et le Capitaine Clerke vint me voir, et m'instruisit d'un accident arrivé à bord de *la Découverte*, la seconde nuit après notre départ de *Samganoodha;* les écouets de sa grande voile avoient sauté et tué un homme; ils avoient blessé d'ailleurs son Maître d'équipage et deux ou trois autres de ses gens. Pour comble de malheur, j'appris que, le 3 au soir, ses voiles et ses agrès avoient été fort endommagés, et qu'il avoit tiré des coups de canon, afin de nous avertir de mettre en panne.

Le 8, le vent souffloit de la partie du Nord en jolie brise, et le ciel étoit clair. Le 9, par 39 degrés et demi de latitude, nous eûmes huit heures de calme : ce calme fut suivi d'un vent du Sud, accompagné d'un beau temps. Tous ceux de mes gens qui pouvoient manier une aiguille, s'occupèrent de la réparation des voiles, et les charpentiers réparèrent les canots.

Le 12 à midi, par 38 degrés 14 minutes de latitude et 206 degrés 17 minutes de longitude, le vent repassa au Nord, et le 15, par 33 degrés 30 minutes de latitude, il tourna à l'Est : nous aperçûmes alors un oiseau du Tropique et un dauphin : ce fut le premier depuis notre départ d'*Oonalashka*. Le 17, le vent tourna au Sud, d'où il continua à souffler jusqu'au 19 : l'après-midi de ce jour, un grain subit et une ondée de pluie le rétablirent au Nord, en lui faisant faire le tour du compas par l'Ouest : nous étions à 32 degrés 26 minutes de latitude et 207 degrés 30 minutes de longitude.

Le vent souffla bientôt avec impétuosité, et il fut accompagné de pluie; nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, excepté les huniers, auxquels on prit deux ris. Au moment où on abaissa le grand hunier pour y prendre des ris, le vent le déchira depuis le pied du cordage, et il fut endommagé en plusieurs autres endroits. Cette voile venoit d'être réparée, et elle n'avoit été enverguée que la veille. Nous en établîmes une autre le lendemain au matin. Ce coup de vent annonça le vent alisé qui, par 25 degrés de latitude, tourna à l'Est et à l'Est-Sud-Est.

Je continuai à gouverner au Sud jusqu'à la pointe du jour du 25 : nous étions alors par 20 degrés 55 minutes de latitude. Les vaisseaux s'éloignèrent à quelque distance l'un de l'autre, et ils portèrent le cap à l'Ouest : nous nous rejoignîmes le soir et nous mîmes en panne. Le lendemain au point du jour, nous découvrîmes une terre qui se prolongeoit du Sud-Sud-Est à l'Ouest : nous fîmes de la voile et nous gouvernâmes dessus. A huit heures, elle s'étendoit du Sud-Est un demi-rumb-Sud à l'Ouest, et nous étions à deux lieues de la partie la plus voisine. Nous crûmes voir

cette terre se prolonger à l'Est, mais non pas à l'Ouest : nous fûmes alors convaincus que nous n'avions reconnu qu'imparfaitement le groupe des Isles *Sandwich;* car celles que nous avions examinées durant notre route au Nord, se trouvoient toutes sous le vent de la station que nous occupions.

L'intérieur de cette terre offroit à nos regards une colline élevée, en forme de selle, et dont le sommet se montroit au-dessus des nuages. Le terrain s'abaissoit doucement depuis cette colline, et il étoit terminé par une côte de roche escarpée, contre laquelle la mer produisoit un ressac terrible. Voyant que nous ne pouvions doubler l'Isle, j'arrivai vent-arrière, et je longeai la côte à l'Ouest : nous ne tardâmes pas à apercevoir du monde en différentes parties du rivage, et à distinguer des maisons et des plantations. Le pays paroissoit bien boisé et bien arrosé, et nous remarquâmes plusieurs ruisseaux qui tomboient dans la mer.

Il étoit de la dernière importance de prendre sur ces Isles un supplément de vivres, et l'expérience m'avoit appris que je n'en viendrois pas à bout si je permettois à mes équipages de commercer librement avec les Naturels du pays : j'interdis donc le commerce à tout le monde, excepté à ceux qui seroient nommés par le Capitaine Clerke et par moi; et même j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde, ou des rafraîchissemens. Je fixai aussi les conditions auxquelles on pourroit recevoir des femmes à bord : je voulois préserver ces Isles de la maladie vénérienne; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y étoit déjà répandue.

A midi, la côte se prolongeoit du Sud 81° Est au Nord

56° Ouest : un terrain plat, qui ressembloit à un isthme, nous restoit au Sud 42° Ouest ; la partie de l'Isle la plus voisine de nous se montroit à trois ou quatre milles ; notre latitude étoit de 20° 59′ et notre longitude de 203° 50′. J'aperçus quelques pirogues qui marchoient vers nous, et je mis en panne dès qu'elles furent à la hanche de mon vaisseau : la plupart des Insulaires qu'elles portoient montèrent à bord sans hésiter le moins du monde. Nous les trouvâmes de la même race que les habitans des Isles situées plus sous le vent, avec lesquels nous avions déjà eu des entrevues ; et si nous les comprîmes bien, ils étoient instruits de notre première relâche : malheureusement j'en eus une preuve trop certaine ; car ils étoient déjà infectés de la maladie vénérienne, et je ne pouvois expliquer ce fait que par leurs communications avec les Isles voisines depuis notre départ.

Ils nous vendirent une quantité assez considérable de sèches, que nous payâmes avec des clous et des morceaux de fer. Ils nous apportèrent aussi quelques fruits et des racines, et ils nous dirent que nous en trouverions beaucoup dans leurs Isles, ainsi que des cochons et des volailles. Le soir, l'horizon étant clair à l'Ouest, nous jugeâmes que la côte la plus occidentale en vue, formoit une Isle séparée de celle en travers de laquelle nous étions. Bien persuadés que les Insulaires nous apporteroient le lendemain des productions de leur pays, nous passâmes la nuit à louvoyer, et le matin nous nous tînmes près de la côte. Nous ne reçûmes d'abord la visite que d'un petit nombre de Naturels ; mais vers midi ils arrivèrent en foule ; leur cargaison étoit composée de fruit à pain, de patates, de *tarro* ou de racines d'*eddy*, de quelques bananes, et de

cochons-de-lait : ils l'échangèrent contre des clous et des outils de fer. Il est vrai que nous n'avions rien autre chose à leur donner. Les échanges continuèrent jusqu'à quatre heures du soir; voyant à cette époque qu'ils n'avoient plus rien à vendre, et qu'ils n'étoient pas disposés à nous fournir d'autres vivres, nous fîmes de la voile, et nous nous éloignâmes.

Tandis que nous demeurâmes en panne, j'observai que les vaisseaux dérivoient à l'Est, quoique le vent fût frais : il dut donc y avoir un courant qui portoit de ce côté. Ceci m'encouragea à serrer le vent, dans l'intention de doubler l'extrémité orientale de l'Isle, et de mettre ainsi devant nous tout le côté sous le vent. Le 30, après-midi, nous étions en travers de l'extrêmité Nord-Est de l'Isle, et plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux. La plupart de ces embarcations appartenoient à un Chef nommé Terreeoboo, qui en montoit une. Il me fit présent de deux ou trois petits cochons, et nous achetâmes quelques fruits des autres Insulaires. Lorsqu'ils eurent passé environ deux heures à la hanche des vaisseaux, ils partirent tous, si j'en excepte six ou huit qui demeurèrent sur mon bord. Une double pirogue à voile ne tarda pas à arriver : nous la remorquâmes toute la nuit. Le soir, nous découvrîmes au vent une autre Isle, que les Naturels appeloient *Owhyhee*. Nous apprîmes de plus qu'ils donnoient le nom de *Mowee* à la terre en travers de laquelle nous avions été pendant quelques jours.

Le 1.er Décembre, à huit heures du matin, *Owhyhee* se prolongeoit du Sud 22° Est au Sud 12° Ouest, et *Mowee* du Nord 41° au Nord 83° Ouest. Je portai dessus, lorsque je me fus aperçu que nous ne pourrions atteindre *Owhyhee*;

et les Insulaires de *Mowee* qui étoient sur mon bord ne voulant pas m'accompagner, ils s'embarquèrent sur leur double pirogue, et ils retournèrent à terre. A sept heures du soir, nous étions près de la bande septentrionale d'*Owhyhee*, et nous louvoyâmes en attendant le jour.

Le 2 au matin, nous fûmes surpris de voir les sommets des montagnes d'*Owhyhee* couverts de neige. Ces montagnes ne paroissoient pas d'une hauteur extraordinaire, et cependant la neige sembloit être ancienne et d'une profondeur considérable en divers endroits. Lorsque nous fûmes près de la côte, quelques-uns des Naturels du pays arrivèrent. Ils montrèrent d'abord de la timidité et beaucoup de circonspection; mais nous ne tardâmes pas à en attirer plusieurs à bord, et nous les déterminâmes enfin à retourner dans l'Isle et à nous apporter les choses dont nous avions besoin. Peu de temps après que ceux-ci eurent gagné la côte, nous eûmes une compagnie assez nombreuse: les Insulaires ne vinrent pas nous voir les mains vides, et nous achetâmes une bonne provision de cochons-de-lait, de fruits et de racines. Nous continuâmes nos échanges avec eux jusqu'à six heures du soir; à cette époque nous fîmes de la voile, et nous nous éloignâmes dans l'intention de serrer le vent et de tourner l'Isle.

Le 4 au soir, nous observâmes une éclipse de Lune. M. King fit usage d'une lunette de nuit, munie, à l'extrémité de l'objectif, d'un diaphragme de la grandeur d'environ un tiers de l'ouverture ordinaire. J'observai avec la lunette d'un des sextans de Ramsden, qui je crois est aussi bonne qu'aucune autre pour cette observation. Voici le temps moyen des époques auxquelles nous observâmes l'un et l'autre le commencement et la fin de l'éclipse.

6h	3′ 25″	commencement de l'éclipse..	Longitude	204°	40′	45″
8h	27 25	fin de l'éclipse.		204	23	15
		Terme moyen.....		204	35	0

Nous distinguâmes la *pénombre* au-moins dix minutes avant le commencement et après la fin de l'éclipse. Je mesurai avec un des sextans de Ramsden, plusieurs fois avant et après le milieu de l'éclipse, la partie de la Lune qui n'étoit pas éclipsée; mais je ne pus déterminer le milieu de l'éclipse aussi exactement qu'on auroit pu l'avoir par cette méthode. Il est vrai que je ne fis ces observations que comme un essai, sans aspirer à beaucoup de précision. Il est vrai encore que je pris le plus grand nombre des mesures sur un même côté de l'instrument, au-lieu que j'aurois dû amener alternativement les images réfléchies et les images directes en sens contraire, l'une par rapport à l'autre, en comptant les divisions sur le quart-de-cercle, dans un cas à la gauche, et dans l'autre cas à la droite du premier point des divisions: il est clair que la moitié de la somme de ces deux nombres est la mesure véritable, indépendante de l'erreur du quart-de-cercle: telle est la méthode que je recommanderois.

Mais je suis sûr qu'on auroit pu l'observer avec plus de précision, et que cette méthode pourra être utile lorsqu'on se trouvera hors d'état d'observer ou le commencement ou la fin de l'éclipse, ce qui peut arriver souvent.

Immédiatement après la fin de l'éclipse, nous observâmes la distance de chaque bord de la Lune, à *Pollux* et à *Aries*; l'un étant à l'Est et l'autre à l'Ouest. On ne rencontre guères une occasion d'observer avec toutes ces

circonstances; mais lorsqu'elles se présentent, il ne faut pas la négliger, car alors les erreurs locales, auxquelles ces observations sont sujettes, se détruisent mutuellement; au-lieu que dans tous les autres cas, pour éviter les erreurs, il devient nécessaire d'observer le disque entier. Voici le résultat de ces observations.

Par mes distances observées.....	à *Aries*..	204°	22′	7″	Milieu 204°	21′	5″
	à *Pollux*.	204	20	4			
Par celles de M. King.....	à *Aries*..	204	27	45	Milieu 204	18	29
	à *Pollux*.	204	9	12			
Terme moyen des deux milieux...					204	19	47

La montre marine, à quatre heures trente minutes, temps auquel toutes les observations de Lune furent rapportées, indiquoit..... 204° 04′ 45″

Le courant qui portoit à l'Est, dont j'ai parlé plus haut, ne se faisoit plus sentir, et nous gagnâmes peu de chose à louvoyer. Le 6 au soir nous avions longé la côte l'espace d'environ cinq lieues: nous étions près du rivage, et nous fîmes quelques échanges avec les Naturels du pays. Mais ces échanges nous ayant procuré peu de vivres, je m'approchai davantage de la grève le lendemain au matin, et nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'Insulaires; nous mîmes en panne, et nous commerçâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi. A cette époque, nous avions acheté assez de cochons, de fruits et de racines pour cinq jours: nous fîmes de la voile ensuite et nous continuâmes à louvoyer.

Je m'étois procuré une quantité assez considérable de cannes de sucre, et ayant reconnu, d'après un essai fait

peu de jours auparavant, qu'une forte décoction de ces cannes donnoit une bière très-potable, j'ordonnai d'en brasser de nouvelles barriques; mais lorsqu'on en servit à mon équipage, aucun des matelots ne voulut en goûter. Comme je n'avois d'autre but en introduisant cette boisson, que de garder nos liqueurs fortes pour les climats plus froids, et que je ne craignois pas le scorbut tant que nous aurions d'autres végétaux en abondance, je ne me donnai pas la peine de déployer mon autorité, ou de recourir à la persuasion pour les déterminer à en boire. Mais afin de remplir mon objet, je défendis de servir du *grog* à bord de *la Résolution* et à bord de *la Découverte*: je continuai à faire usage avec mes Officiers, de cette bierre de canne de sucre; nous y mêlâmes un peu de houblon qui nous restoit, et elle en fut meilleure. Elle avoit le goût de la bière que produit la drêche nouvelle, et personne, je crois, ne doutera de sa salubrité : mon imprudent équipage prétendit néanmoins qu'elle étoit nuisible à la santé.

Les matelots justifièrent par d'aussi mauvaises raisons la résolution qu'ils formèrent immédiatement après mon arrivée dans l'*Entrée du Roi George*, de ne pas boire la bière de *spruce* que nous y fîmes; mais se souvenant que ce n'étoit pas la première fois qu'on introduisoit cette boisson à la mer, ou déterminés par un motif quelconque à ne pas mettre de l'opiniâtreté dans cette affaire, ils n'essayèrent point d'exécuter leur projet; je ne l'appris même qu'ici, lorsque leur ignorance s'opposa aux soins que je prenois de leur santé. Quelque avantageuses que soient aux matelots les innovations sur nos vaisseaux, elles ne manquent jamais d'être désapprouvées par les équipages; je les avois vus déclarer que la soupe tirée des tablettes de

bouillon potatives, et la *fourkrout*, étoient des alimens qu'il ne convenoit pas d'offrir à des hommes. Peu de commandans ont introduit sur leur bord plus de nourritures et de boissons nouvelles que moi ; il est vrai qu'il y en a peu qui aient eu les mêmes occasions de faire de pareils essais, ou qui se soient vus contraints par la nécessité de recourir à de pareils expédiens ; c'est néanmoins en m'écartant de l'usage établi, qu'en général je suis venu à bout de préserver mes équipages du scorbut, de cette maladie terrible, qui a peut-être détruit plus de matelots dans des voyages paisibles, que le fer de l'ennemi n'en a moissonné dans des expéditions militaires.

Je me tins à quelque distance de la côte jusqu'au 13 : à cette époque je ralliai la terre six lieues plus au vent, et après avoir acheté de nouvelles productions des Naturels du pays qui vinrent nous voir, je regagnai le large. Je voulois me rapprocher du rivage le 15, afin d'obtenir des Insulaires des fruits et des racines ; mais le vent souffloit du Sud-Est-quart-Sud et du Sud-Sud-Est, et je crus devoir en profiter pour m'étendre à l'Est, afin de doubler, ou du-moins de reconnoître l'extrémité méridionale de l'Isle. Le vent continua à souffler du Sud-Est-quart-Sud la plus grande partie de la journée du 16. Le 17, il fut variable entre le Sud et l'Est, et le 18 il passa sans cesse d'un rumb à l'autre : nous eûmes quelquefois des rafales impétueuses, et d'autres fois un calme accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie. L'après-midi le vent souffla de l'Ouest durant quelques heures ; le soir il sauta à l'Est-quart-Sud-Est, et nous gouvernâmes au Sud en le serrant de près ; nous portâmes peu de voiles, parce que *la Découverte* se trouvoit à une certaine distance de l'arrière. La pointe Sud-Est de

l'Isle nous restoit alors au Sud-Ouest-quart-Sud, à environ cinq lieues, et je fus persuadé que je viendrois à bout de la doubler; mais il survint un calme le lendemain à une heure après minuit, et nous fûmes abandonnés à la merci d'une houle du Nord-Est qui nous entraînoit rapidement vers la terre : en sorte que long-temps avant la pointe du jour, nous aperçûmes sur la côte des lumières qui n'étoient pas à plus d'une lieue. La nuit fut sombre, et nous eûmes du tonnerre, des éclairs et de la pluie.

A trois heures, le calme fut remplacé par une brise du Sud-Est-quart-Est, qui souffloit par rafales accompagnées de pluie. Nous cinglâmes au Nord-Est, croyant que c'étoit la route la plus propre à nous éloigner de la côte; si nous avions été en plein jour, j'aurois pris les amures de l'autre bord. Au lever de l'aurore, nous vîmes la côte se prolonger du Nord-quart-Nord-Ouest au Sud-Ouest-quart-Ouest : il y avoit sur la côte un ressac terrible, qui n'étoit pas éloigné de plus d'une demi-lieue, et il fut clair que nous avions couru le danger le plus imminent. Comme le vent tournoit plus à l'Est, nous n'étions pas encore en sûreté, en sorte qu'il nous fallut travailler assez long-temps pour nous tenir à une distance convenable du rivage. Ce qui rendit notre position plus alarmante, la ralingue de chute du grand hunier sauta, et la voile fut déchirée du haut en bas : les voiles des deux perroquets furent emportées de même, quoiqu'elles ne se trouvassent pas la moitié aussi usées. Nous saisîmes un moment favorable, et nous ne tardâmes pas à en enverguer de nouvelles; nous laissâmes ensuite la terre de l'arrière. *La Découverte* étant assez loin au Nord, ne fut jamais près de la côte, et nous ne la vîmes qu'à huit heures.

Je ne puis m'empêcher de faire observer, à cette occasion, que j'ai toujours trouvé les ralingues de nos voiles trop foibles de matière ou de contexture. Ce défaut a été pour moi, à différentes époques, la source de beaucoup de peines et d'inquiétudes, et il m'a coûté une quantité considérable de toile à voiles. Je dois ajouter de plus, que les cordages, les toiles et toutes les autres munitions qu'on emploie dans la Marine royale, m'ont paru d'une qualité inférieure à ceux dont se sert la Marine marchande.

C'est, ce me semble, une opinion reçue parmi les divers Officiers de la Marine, que les munitions des magasins du Roi sont meilleures que celles de tous les autres, et qu'il n'y a pas de vaisseaux aussi bien équipés que ceux de la Marine royale : on a sans doute raison, relativement à la quantité ; mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pas de même quant à la qualité. Il est vrai qu'on n'a guères occasion de vérifier ce point ; car, en général, on les condamne ou on les convertit à d'autres usages, lorsqu'elles ne se trouvent usées qu'à moitié. Ce n'est que dans des voyages pareils aux nôtres qu'on peut en faire l'essai, puisque notre position nous obligeoit de nous en servir jusqu'à la dernière extrémité (*).

(*) Le Capitaine Cook peut avoir raison, à quelques égards, de donner la préférence aux cordages de la Marine marchande sur ceux de la Marine royale, surtout en temps de guerre, lorsqu'une partie des cordages nécessaires à nos escadres est fournie par des entrepreneurs. Mais on sait qu'il n'y a pas de meilleurs cordages que ceux qu'on fait dans les arsenaux du Roi. Ce que je viens de dire est fondé sur l'autorité d'un Officier de la Marine royale, d'un rang distingué, et très-versé dans sa profession ; il recommande en même-temps, comme une précaution indispensable, de donner toujours aux vaisseaux qu'on envoie découvrir de nou-

Dès que le jour parut, les Naturels arborèrent un pavillon blanc sur la côte; nous jugeâmes que c'étoit un signal de paix et d'amitié. Quelques-uns d'entre eux se mirent en mer et nous suivirent; mais le vent fraîchit, et comme je ne pouvois les attendre sans danger, nous les laissâmes bientôt de l'arrière.

Après avoir fait vainement, dans le cours de l'après-dînée, une nouvelle tentative pour doubler l'extrémité orientale de l'Isle, j'abandonnai mon projet, et je tâchai de rejoindre *la Découverte* : il n'étoit pas important de faire le tour de l'Isle; car nous avions reconnu son étendue au Sud-Est, et c'étoit là ce que je voulois. D'ailleurs, selon ce que nous apprîmes des Insulaires, il n'y a point de terre au vent de celle-ci. Cependant, comme nous étions près de l'extrémité méridionale, et que le plus léger changement de vent en notre faveur, pouvoit nous faire achever le tour de la terre, je songeai encore à la doubler, et je continuai à louvoyer.

Le 20, à midi, la pointe Sud-Est nous restoit au Sud à trois lieues : les collines revêtues de neige se montroient à l'Ouest-Nord-Ouest, et nous étions à environ quatre milles de la côte la plus voisine. L'après-dînée, quelques-uns des Naturels arrivèrent en canots, et ils nous apportèrent un petit nombre de cochons-de-lait et de bananes. Les bananes nous firent grand plaisir, car nous n'avions plus de végétaux depuis quelques jours; mais ce qu'ils nous en donnèrent suffisoit à peine à la consom-

---

velles contrées, des cordages faits dans les corderies du Roi, et de choisir d'ailleurs avec soin tous les articles qui entrent dans leur équipement.

mation d'une journée : le lendemain au matin, je me rapprochai à trois ou quatre milles de la terre, où nous rencontrâmes une multitude de pirogues chargées de provisions. Nous mîmes en panne, et nous continuâmes nos échanges avec les Insulaires jusqu'à quatre heures du soir : ayant embarqué une quantité assez considérable de vivres à cette époque, nous fîmes de la voile, et nous nous étendîmes au Nord.

Je n'avois jamais rencontré de peuples sauvages aussi peu défians et aussi libres dans leur maintien que ceux-ci. Ils envoyoient communément aux vaisseaux les différens articles qu'ils vouloient vendre; ils montoient ensuite eux-mêmes à bord, et ils faisoient leur marché sur le gaillard d'arrière : les O-Taïtiens, malgré nos relâches multipliées, n'ont pas autant de confiance en nous. J'en conclus que les habitans d'*Owhyhee* doivent être plus exacts et plus fidèles dans leur commerce réciproque que les Naturels d'*O-Taïti;* car s'ils n'avoient pas de la bonne-foi entre eux, ils ne seroient pas aussi disposés à croire à la bonne-foi des étrangers. Il faut observer de plus, à leur honneur, qu'ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper dans les échanges, ou de commettre un vol. Ils entendoient fort bien le commerce, et ils sembloient deviner parfaitement pourquoi nous longions ainsi la côte; car quoiqu'ils nous apportassent des provisions en abondance, et particulièrement de petits cochons, ils eurent soin de les tenir à une juste valeur, et ils les reconduisoient à terre plutôt que de les donner au-dessous du prix dont ils les jugeoient susceptibles.

Le 22, à huit heures du matin, nous revirâmes au Sud, avec une brise fraîche de l'Est-quart-Nord-Est; à midi,

notre latitude étoit de 20 degrés 28 minutes 30 secondes, et le pic couvert de neige nous restoit au Sud-Ouest un demi-rumb-Sud : nous l'avions assez bien vu le jour précédent; la neige paroissoit s'être accrue depuis la veille, et s'être étendue plus bas sur la croupe de la colline. Je gouvernai au Sud-Est jusqu'à minuit; je portai alors le cap au Nord jusqu'à quatre heures du matin que nous reprîmes la route du Sud-Est; et comme le vent souffloit du Nord-Est-quart-Est, nous espérions doubler l'Isle. Nous en serions venus à bout si le vent ne nous eût manqué, et si nous ne nous étions pas trouvés à la merci d'une grosse houle qui nous entraîna avec vîtesse vers la terre, éloignée seulement de deux lieues. Nous parvînmes enfin à gagner le large, et de légers souffles de vent qui survinrent avec des ondées de pluie, nous mirent hors de danger. Tandis que nous fûmes en calme, plusieurs Insulaires arrivèrent avec des cochons, des volailles, du fruit et des racines. Nous achetâmes d'ailleurs une oie qui étoit à-peu-près de la grosseur du canard de *Moscovie*, et qui avoit le plumage d'un gris sombre, le bec et les jambes noires.

Ayant acheté, à quatre heures du soir, les cargaisons entières des Naturels du pays, lesquelles suffisoient à nos besoins, nous fîmes de la voile, et nous nous étendîmes à l'Est à l'aide d'un vent de l'Est-Nord-Est. A minuit nous revirâmes de bord, et nous portâmes au Sud-Est. Supposant que *la Découverte* nous verroit revirer, je ne l'en avertis pas par le signal; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle ne s'en étoit pas aperçue, et qu'elle continuoit à cingler au Nord; car le lendemain, à la pointe du jour, nous ne la découvrions plus. Le ciel étant brumeux à cette époque, notre horizon avoit peu d'étendue, en sorte

qu'il étoit possible que *la Découverte* nous suivit ; et ayant dépassé la partie Nord-Est de l'Isle, je me déterminai à continuer ma route. Le vent qui tourna au Nord-Est ne me permit plus de doubler la terre sur l'autre bord ; par conséquent nous n'avions plus de moyens de cingler au Nord pour joindre ou chercher *la Découverte*. A midi, notre latitude observée fut de 19 degrés 55 minutes, et notre longitude de 205 degrés 3 minutes : la pointe Sud-Est de l'Isle se montroit au Sud-quart-Sud-Est un quart de rumb à l'Est, à six lieues ; l'autre extrémité nous restoit au Nord 60 degrés Ouest, et nous nous trouvions à deux lieues de la côte la plus voisine. A six heures du soir, nous avions au Sud-Ouest l'extrémité la plus méridionale de l'Isle, et à sept ou huit milles le rivage le plus proche ; ainsi, nous étions venus à bout de nous porter au vent de l'Isle, chose que nous avions désirée avec tant de persévérance.

La Découverte cependant ne s'offroit pas encore à nos regards ; mais le vent lui étoit favorable pour nous suivre, et j'en conclus qu'elle ne tarderoit pas à nous joindre. Je croisai donc en travers de cette pointe Sud-Est de l'Isle qui gît par 19 degrés 34 minutes de latitude et 205 degrés 6 minutes de longitude, jusqu'au moment où je fus convaincu que le vaisseau du Capitaine Clerke ne pourroit pas ici se réunir au mien. Je conjecturai alors qu'il n'avoit pu doubler la partie Nord-Est de l'Isle, et qu'il s'étoit porté trop sous le vent dans l'espoir de me rencontrer de ce côté.

Comme je me tins ordinairement de cinq à dix lieues de la terre, il n'arriva près de nous qu'une pirogue jusqu'au 28. A cette époque, douze ou quatorze autres vinrent

nous voir. Les Naturels qui les montoient nous apportèrent comme à l'ordinaire des productions de leurs Isles. J'étois très-fâché qu'ils eussent pris la peine de venir si loin; car nos provisions fraîches n'étant pas encore consommées, nous ne pûmes acheter celles-ci : nous avions reconnu que les cochons ne vivoient à bord que quelques jours, et que les racines s'y pourrissoient bientôt. Je ne voulois cependant pas quitter cette partie de l'Isle sans y embarquer des vivres; car il n'auroit pas été facile d'y revenir si la disette m'en eût imposé la loi.

Nous commençâmes le 30 à éprouver des besoins; et je me serois rapproché de la côte si le calme ne m'en eût empêché. Il s'éleva à minuit une brise du Sud et du Sud-Ouest, et nous pûmes porter vers le rivage à la pointe du jour. A dix heures du matin nous rencontrâmes des Insulaires qui nous offrirent du fruit et des racines; mais il n'y avoit que trois petits cochons dans toutes leurs pirogues; peut-être s'en trouva-t-il si peu, parce que nous n'avions pas acheté ceux qu'on nous avoit amenés dernièrement. Nous mîmes en panne pour faire des échanges; mais une pluie très-forte les interrompit bientôt après, et nous nous trouvâmes d'ailleurs trop loin de la côte : je n'osai pas m'en approcher davantage; car je ne pouvois compter que le vent restât un moment où il étoit : la houle aussi étoit forte, et elle portoit obliquement sur la côte, où elle produisoit un ressac terrible. Le soir, le temps devint meilleur; la nuit fut claire, et nous la passâmes à courir de petites bordées.

Des nuages épais obscurcirent de nouveau l'atmosphère avant la pointe du jour, et le nouvel an commença par une pluie très-forte qui dura par intervalles jusqu'à plus

de dix heures : le vent souffloit de la partie du Sud en brise légère, et nous eûmes quelques calmes. Lorsque la pluie eut cessé, le ciel devint clair, et la brise fraîchit: nous étions alors à environ cinq milles de la terre : plusieurs pirogues arrivèrent avec des fruits et des racines, et les Insulaires nous apportèrent enfin quelques cochons. Nous mîmes en panne et nous fîmes des échanges avec eux jusqu'à trois heures du soir : à cette époque, nous avions acheté un supplément de vivres assez considérable. Nous fîmes de la voile dans l'intention de nous porter au Nord-Ouest, ou au côté sous le vent de l'Isle, et de chercher *la Découverte*. Le vent souffloit du Sud, et je fus obligé de m'étendre à l'Est jusqu'à minuit : le vent étant devenu favorable, nous prîmes les amures de l'autre bord. Le vent et le ciel avoient été extrêmement variables les derniers jours, et il tomba beaucoup de pluie.

Nous employâmes les trois jours suivans à descendre la côte Sud-Est de l'Isle ; nous louvoyâmes toutes les nuits; et même durant le jour, nous demeurâmes quelques heures en panne, afin de fournir aux Naturels du pays une occasion de commercer avec nous. Ils vinrent quelquefois à bord, lorsque nous étions à cinq lieues de la côte; mais de peur de perdre leurs cargaisons en mer ou de n'en pas trouver le débit, leurs pirogues étoient peu chargées. Nous achetâmes sur-tout du sel, qui étoit fort bon.

Le 5, dans la matinée, nous dépassâmes la pointe méridionale qui gît par 18 degrés 54 minutes de latitude, et nous reconnûmes qu'au-delà, la côte porte au Nord 60 degrés Ouest. Il y a sur cette pointe un village assez considérable, dont les habitans nous amenèrent une multitude de cochons et de femmes; il ne fut pas possible d'empê-

cher les femmes de monter à bord, et je n'en avois jamais vu de moins réservées. Je jugeai que leur visite n'avoit que la prostitution pour objet. Comme je m'étois procuré du sel, je n'achetai que les cochons qu'on pouvoit saler, et je refusai tous ceux qui se trouvoient trop petits : cependant nous n'en pûmes guères acheter de plus de cinquante ou de soixante livres : heureusement qu'il nous restoit encore des végétaux; car nous en obtînmes peu ici. Cette partie de l'Isle ne semble pas propre à la culture : nous aperçûmes de tous côtés des traces de dévastation produites par un volcan; et quoique nous n'eussions pas remarqué dans l'intérieur du pays de montagne brûlante, l'œil découvroit dans les environs des ravages qu'il étoit difficile d'attribuer à une autre cause.

Cette portion de l'Isle est à l'abri des vents dominans; mais nous ne découvrîmes pas de fond sur lequel on pût jeter l'ancre ; à un mille et demi de la côte, une ligne de cent soixante brasses ne touchoit point. Tous les Insulaires nous ayant quittés sur le soir, nous continuâmes à descendre la côte l'espace d'un petit nombre de milles, et nous passâmes la nuit à louvoyer.

Les Insulaires revinrent le lendemain; ils nous apportèrent les mêmes articles de commerce qu'auparavant. Comme j'étois alors près de la côte, j'ordonnai à M. Bligh d'aller sonder le rivage, de débarquer, et de chercher de l'eau douce. Il me dit à son retour, qu'à deux encablures de la grève, une ligne de cent soixante brasses ne rapportoit point de fond; qu'après avoir débarqué, il ne trouva ni ruisseau ni source d'eau douce, mais seulement de l'eau de pluie déposée dans des trous sur le rocher que l'éclaboussure des flots rendoit même saumâtre; et

que la surface du pays n'offroit que des scories et des cendres entre-mêlées çà et là d'un petit nombre de plantes. Entre dix et onze heures, nous eûmes le plaisir de voir *la Découverte* tourner la pointe méridionale de l'Isle, et elle nous joignit à une heure de l'après-midi. Le Capitaine Clerke vint sur mon bord; il me raconta qu'il avoit croisé quatre à cinq jours à l'endroit où nous nous séparâmes, et ensuite louvoyé autour du côté oriental de l'Isle; mais que des vents défavorables l'avoient entraîné à quelque distance de la côte : il eut sur son vaisseau, durant cet intervalle, un des Naturels du pays, qui y demeura par choix, et qui eut occasion plusieurs fois de retourner à terre, mais qui ne voulut pas en profiter.

Après avoir louvoyé pendant la nuit, nous remîmes le cap vers la côte le lendemain au matin, et lorsque nous fûmes à environ une lieue du rivage, nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'Insulaires. A midi, notre latitude observée étoit de 19 degrés 1 minute; le garde-temps indiquoit 203 degrés 26 minutes de longitude : l'Isle se prolongeoit du Sud 74 degrés Est au Nord 13 degrés Ouest, et la partie la moins éloignée se montroit à deux lieues.

Le 8 à la pointe du jour, nous reconnûmes que l'avant-dernière nuit les courans nous avoient entraînés fort loin au vent; nous étions alors en travers de la pointe Sud-Ouest, et nous mîmes en panne, afin de donner aux Insulaires une occasion de commercer avec nous. A midi, notre latitude sobservée fut de 19 degrés 1 minute, et la montre marine indiqua 203 degrés 13 minutes de longitude : la pointe Sud-Ouest de l'Isle nous restoit au Nord 30 degrés Est à la distance de deux milles.

Nous passâmes la nuit comme à l'ordinaire, c'est-à-dire,

à louvoyer. Quatre hommes et deux femmes qui étoient venus à bord la veille, étoient encore sur mon vaisseau, et comme je n'aimois pas à voir des femmes au milieu des matelots, je portai vers le rivage à midi : je voulois surtout me débarrasser de ces créatures dangereuses, et je les renvoyai sur quelques pirogues qui arrivèrent.

Nous eûmes des calmes et de légers souffles de vent du Nord-Ouest jusqu'à onze heures du matin du 10 : le vent qui fraîchit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, joint à un courant fort qui portoit au Sud-Est, nous retarda tellement, que le soir entre sept et huit heures, la pointe méridionale de l'Isle nous restoit au Nord 10 degrés Ouest à quatre lieues : la colline Sud revêtue de neige, se montroit au Nord 1 degré et demi Est.

Le 11 à quatre heures du matin, le vent s'étant fixé à l'Ouest, je gouvernai vers le rivage, afin d'acheter quelques rafraîchissemens. A mesure que nous approchâmes, les Naturels mirent leurs pirogues à la mer : nous fûmes en panne ou nous louvoyâmes toute la journée, afin de rendre les échanges plus faciles; mais nous ne pûmes nous procurer que peu de vivres. Il arriva un assez grand nombre de canots sur lesquels il n'y avoit pas une des choses dont nous avions besoin : je jugeai que cette partie de l'Isle est très-pauvre, et que nous avions déjà acheté tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire aux habitans. Nous passâmes la nuit du 12 à louvoyer avec un vent frais de l'Ouest; on prit des sondes à un mille de la côte, et au Nord-Est de la pointe Sud de l'Isle, elles rapportèrent 55 brasses fond de joli sable. A cinq heures du soir, nous mîmes le cap au Sud-Ouest avec un vent de l'Ouest-Nord-est, et il survint un calme un peu après minuit.

Le lendemain à huit heures du matin, nous eûmes une petite brise du Sud-Sud-Est et nous gouvernâmes au Nord-Nord-Ouest vers la terre. Bientôt après, des pirogues arrivèrent près de nous avec quelques cochons; mais elles ne nous apportoient point de végétaux, article dont nous avions sur-tout besoin. Nous avions fait alors un peu de progrès; car à midi la pointe méridionale de l'Isle nous restoit au Sud 86° et demi Est; la pointe Sud-Ouest, au Nord 13° Ouest, et la côte la moins éloignée à deux lieues: notre latitude observée étoit de 18 degrés 56 minutes, et le garde-temps indiquoit 203 degrés 40 minutes de longitude. Le soir nous avions atteint le travers de la pointe Sud-Ouest de l'Isle; mais le vent passant à l'Ouest et au Nord, nous perdîmes la nuit tout l'espace que nous avions gagné. Le lendemain au matin, nous étions toujours à la hauteur de la pointe Sud-Ouest, et quelques pirogues arrivèrent près de nous; mais elles n'apportèrent aucune des choses dont nous manquions: il ne nous restoit ni fruits ni racines, et nous nous vîmes contraints de faire usage de nos provisions de mer. Des canots qui vinrent du Nord nous vendirent enfin un petit supplément de cochons et de racines.

Le jour suivant, nous eûmes de légers souffles de vent variables, bien voisins d'un calme, jusqu'à cinq heures de l'après-midi: à cette époque, il s'éleva une brise de l'Est-Nord-Est, avec laquelle nous pûmes gouverner le long de la côte au Nord. Le ciel étant beau, il nous arriva beaucoup de Naturels du pays, et nous eûmes des provisions de toute espèce en abondance; la plupart des Insulaires passèrent la nuit avec nous; et nous remorquâmes leurs pirogues.

Le 16 à la pointe du jour, croyant apercevoir une baie, M. Bligh partit avec un canot de chacun des vaisseaux, et il alla l'examiner : nous en étions à trois lieues. Les pirogues arrivèrent alors de toutes parts, et avant dix heures, il n'y avoit pas autour de *la Résolution* et de *la Découverte*, moins de mille embarcations remplies de monde, et chargées de cochons et d'autres productions de l'Isle. Les Insulaires nous donnèrent les preuves les plus satisfaisantes de leurs intentions amicales; car nous ne remarquâmes pas un seul homme armé : ils n'étoient venus que dans des vues de curiosité, et avec le désir de faire des échanges. Si dans la foule de ceux qui se trouvoient sur nos bords, quelques-uns montrèrent de la disposition au vol, il ne faut pas s'en étonner : l'un d'eux enleva le gouvernail d'un de nos canots : nous nous en aperçûmes, mais trop tard pour lui ravir sa proie avant qu'il s'en allât. Je crus que cette occasion étoit favorable pour les instruire de l'effet de nos armes à feu, et nous tirâmes par-dessus la pirogue qui emportoit le gouvernail, deux ou trois coups de fusil et autant de pierriers. Comme nous n'avions pas voulu que ces coups portassent, la foule des Naturels sembla plus surprise qu'effrayée.

M. Bligh revint le soir : il me dit qu'il avoit découvert une baie où l'on trouveroit un bon mouillage et une aiguade assez facile. Je résolus d'y conduire les vaisseaux, de m'y radouber, et d'y embarquer tous les vivres que nous pourrions nous y procurer. La plupart des Naturels retournèrent à terre à l'approche de la nuit; mais un certain nombre d'entre eux nous demandèrent la permission de coucher à bord. La curiosité ne fut pas le seul motif de cette prière, du-moins pour quelques-uns; car nous nous

aperçûmes le lendemain au matin qu'ils avoient fait plusieur vols, et je me déterminai à ne plus en garder un si grand nombre.

A onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie (à laquelle les Naturels du pays donnent le nom de *Karakakooa*), par treize brasses fond de sable, à environ un quart de mille de la côte Nord-Est : la pointe méridionale de la baie nous restoit au Sud-quart-Sud-Ouest, et la pointe septentrionale à l'Ouest un demi-rumb-Nord. Nous amarrâmes au Nord, avec l'ancre de toue et un cable ; on désenvergua les voiles et on abattit les vergues et les mâts de hune. Les vaisseaux continuèrent à être remplis de Naturels, et nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avois jamais vu, dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canots, le rivage de la baie étoit couvert de spectateurs; d'autres nageoient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord, qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au Nord ; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux Isles *Sandwich*, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paroît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique.

Nota. Le Journal du Capitaine Cook finit ici. C'est le Capitaine King qui a écrit la suite du voyage.

LIVRE V.

Récit de nos opérations aux Isles Sandwich, *par le Capitaine King.*

CHAPITRE PREMIER.

Description de la baie de Karakakooa. *Foule immense de Naturels du pays. Autorité des Chefs sur le bas-peuple. Nous recevons la visite d'une Prêtre appelé Koah. Description du Morai* Kakooa. *Cérémonies pratiquées au débarquement du Capitaine Cook. Nous établissons nos observatoires. Effets du* Taboo. *Manière de saler le porc dans les climats du Tropique. Nous découvrons une Société de Prêtres. Leur hospitalité et leur munificence. Accueil qu'ils font au Capitaine Cook. Trait d'artifice de la part de Koah. Arrivée de Terreeoboo, Roi de l'Isle. Cérémonie singulière. Le Roi nous fait une visite en forme. Le Capitaine Cook va ensuite voir le Prince.*

La baie de *Karakakooa* est située au côté occidental de l'Isle d'*Owhyhee*, dans un district appelé *Akona*; elle a environ un mille de profondeur, et elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses, éloignées l'une de l'autre d'une lieue et demie au Sud-Sud-Est et au Nord-Nord-

Ouest. Le village de *Kowrowa* occupe la pointe septentrionale, qui est plate et stérile, et il y a au fond de la baie, près d'un bocage de grand cocotiers, une autre bourgade, d'une étendue plus considérable, appelée *Kakooa*. L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roches, inaccessible du côté de la mer. La côte de la bande Sud paroît très-inégale jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres : par-delà le sol s'élève peu-à-peu, et il est semé de champs cultivés et enclos, et de bocages de cocotiers, parmi lesquels les habitations des Insulaires sont répandues en grand nombre. Le rivage qui environne la baie est un rocher de corail noir, et le débarquement est très-dangereux par un gros temps : j'excepte néanmoins le village de *Kakooa*, où il y a une belle grève de sable, qui offre à l'une de ses extrémités un *Morai* ou un cimetière, et à l'autre un petit puits d'eau douce. Le Capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvoit radouber ici les vaisseaux, et y embarquer de l'eau et des vivres, nous amarrâmes au côté septentrional, à environ un quart de mille du rivage; *Kowrowa* nous restant à l'Ouest-Nord-Ouest.

Dès que les habitans s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous; la foule étoit immense; ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagans. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux; et une multitude de femmes et de petits garçons, qui n'avoient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage: ceux-ci formoient sur la surface de la mer, de vastes radeaux; la plupart ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues.

Parmi les Chefs qui vinrent sur *la Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme, appelé *Pareea ;* nous reconnûmes bientôt qu'il jouissoit d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le Capitaine Cook, il dit qu'il étoit *Jakanee* (*) du Roi de l'Isle; que le prince faisoit une expédition militaire à *Mowee*, et qu'il devoit arriver dans trois ou quatre jours. Quelques présens l'attachèrent complétement à nos intérêts, et il nous servit beaucoup pour contenir ses compatriotes. Nous nous aperçûmes bientôt que *la Découverte*, surchargée d'Insulaires, penchoit trop d'un côté, et que son équipage ne pouvoit écarter la foule nombreuse qui continuoit à y entrer. M. Cook craignant les suites de cet empressement, fit part de ses inquiétudes à Pareea : celui-ci se rendit sur-le-champ auprès du Capitaine Clerke; il chassa un assez grand nombre de ses compatriotes, et il obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

Nous jugeâmes que les Chefs ont sur le bas-peuple un pouvoir très-despotique. Nous eûmes le même jour, à bord de *la Résolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y étoit si considérable, que les matelots ne pouvoient faire le service; et nous fûmes obligés de recourir au Chef Kaneena, qui, ainsi que Pareea, s'étoit attaché au Capitaine Cook. Lorsque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de suite à ses compatriotes de sortir du vaisseau, et nous fûmes très-surpris de les

(*) Nous rencontrâmes ensuite plusieurs autres Insulaires qui portoient le même titre; mais nous n'avons jamais pu savoir d'une manière précise si le terme de *Jakanee* désigne un office, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le Roi.

voir se jeter à la mer sans hésiter un moment : un seul homme ayant essayé de se cacher, et ne paroissant pas disposé à obéir, Kaneena le prit de force et le précipita au milieu des vagues.

Ces deux Chefs étoient d'une stature forte et bien proportionnée, et d'une physionomie très-agréable; Kaneena sur-tout, que M. Webber a dessiné, étoit un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Il avoit environ six pieds de hauteur, des traits réguliers et pleins d'expression, des yeux vifs et noirs, le maintien aisé, ferme et gracieux.

On a dit que durant notre longue navigation à la hauteur de cette Isle, les habitans s'étoient toujours conduits avec beaucoup de loyauté et de droiture envers nous, et qu'ils n'avoient pas montré la plus légère disposition au vol : nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guères qu'avec des gens des dernières classes, c'est-à-dire, avec des domestiques ou des pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense de Naturels du pays qui remplissoient chaque partie des vaisseaux, leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risque d'être découverts ; et comme ils étoient très-supérieurs en nombre, ils espéroient sans doute que leurs vols demeureroient impunis, si nous venions à nous en apercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite à la présence et à l'encouragement de leurs Chefs; car, en général, nous retrouvâmes dans les mains des grands personnages de l'Isle, les choses qu'on nous avoit dérobées, et nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avoient été commis à leur instigation.

La Résolution fut à peine au mouillage, que nos deux

amis, Pareea et Kaneena, amenèrent à bord un troisième Chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvoit alors de la classe des Prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'étoit un petit vieillard fort maigre ; il avoit les yeux très-rouges et très-malades, et le corps couvert d'une galle blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'*ava*. On le conduisit dans la grand-chambre, et il s'approcha avec beaucoup de respect du Capitaine Cook ; il lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge qu'il avoit apportée; il fit quelques pas en arrière, et il lui présenta un petit cochon qu'il tint dans ses mains, tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie fut souvent renouvelée durant notre séjour à *Owhyhee*, et nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'étoit une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs Idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avoit mise sur le Capitaine Cook; et ils offroient ordinairement de petits cochons aux *Eatooas* : d'ailleurs ils récitoient leurs discours ou leurs prières, avec une prestesse et une volubilité qui sembloient indiquer un formulaire établi.

Quand cette cérémonie fut achevée, Koah dîna avec le Capitaine Cook; il mangea avidement tout ce qu'on lui servit. Aussi réservé que les autres habitans des Isles de ces mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une seconde fois de notre vin ou de nos liqueurs fortes. M. Cook alla le soir à terre, et nous l'accompagnâmes Mr Bayly et moi. Nous débarquâmes sur la grève, et nous fûmes reçus par quatre hommes qui portoient des baguettes garnies de poils de chiens à l'une des extrémités ; ils marchèrent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très-

courte, dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *Orono* (*). La foule qui s'étoit rassemblée sur le rivage se retira dès qu'elle nous vit approcher; et nous n'aperçûmes personne, si j'en excepte un petit nombre d'Insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voisin.

Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au Capitaine Cook, et des cérémonies singulières avec lesquelles il fut reçu sur cette Isle funeste, il est nécessaire de décrire le *Morai* situé au côté méridional de la grève du village de *Kakooa*. C'étoit une construction de pierres, solide et carrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large, et de quatorze de hauteur: le sommet applati et bien pavé se trouvoit entouré d'une balustrade de bois sur laquelle on voyoit les crânes des captifs sacrifiés à la mort des Chefs du pays: le centre de l'édifice offroit un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, et réuni de chaque côté à la balustrade, par un mur de pierres qui divisoit en deux parties l'espace vide. La bande contiguë à l'intérieur du pays présentoit cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenoient un échafaud d'une forme irrégulière: il y avoit au côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

(*) Les Naturels d'*Owhyhee* donnoient en général ce nom au Capitaine Cook; mais nous n'avons pu en découvrir la signification précise. Ils l'appliquent quelquefois à un être invisible, qui, disoient-ils, habite les cieux. Nous reconnûmes aussi que c'est le titre d'un grand personnage très-puissant dans l'Isle, lequel a de l'analogie avec le Dalai-Lama des Tartares et l'Empereur ecclésiastique du *Japon*.

Koah nous mena au sommet de cette construction par un chemin d'une pente douce, qui commençoit aux bords de la grève et aboutissoit à l'angle Nord-Ouest de la cour de l'édifice : nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois dont les traits du visage offroient des contorsions bizarres ; une longue pièce de bois sculptée en forme de cône renversé, s'élevoit du sommet de leur tête, et le corps étoit enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme d'une haute taille, qui avoit la barbe fort longue; il présenta ces figures au Capitaine Cook, et après avoir chanté, de concert avec Koah, une espèce d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *Morai* où étoient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étoient rangées en demi-cercle au pied de ces poteaux ; et nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressembloit exactement aux *Whattas* (*) des O-Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri, et par-dessus des morceaux de cannes de sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes et des patates douces. Koah ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains, et après avoir adressé à notre Commandant un second discours aussi long que le premier, et prononcé avec beaucoup de véhémence et de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y montèrent en effet l'un et l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes, qui apportoient un cochon en vie et une grande pièce d'étoffe rouge, arrivèrent alors en silence et en procession à l'entrée du sommet du

(*) Voyez le premier et le second Voyage de Cook.

Morai. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent fait quelques pas et ils se prosternèrent : Kaireekeea, le jeune homme dont je parlois tout-à-l'heure, alla à leur rencontre; et ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le Capitaine Cook et qui lui offrit ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

Tandis que notre Commandant étoit sur l'échafaud, emmaillotté dans l'étoffe rouge, et ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekeea et Koah chantèrent quelquefois tous deux ensemble, et d'autres fois alternativement : cette partie de la cérémonie fut très-longue ; Koah laissa tomber le cochon, et il descendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès des douze figures, et après avoir dit quelque chose à chacune d'un air ricaneur, et fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvoit au centre, et dont les gens du pays sembloient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle étoit couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure et il la baisa : le Capitaine Cook, qu'on pria de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah.

On nous ramena à l'autre division du *Morai*, où il y avoit un espace de dix ou douze pieds en carré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrain de la cour. Nous y descendîmes, et on assit M. Cook entre deux Idoles de bois ; Koah soutint l'un de ses bras, et moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde procession de Naturels du pays ; ils apportoient un cochon cuit au four, un *pudding*, du fruit à pain, des noix de coco et des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekeea se mit à leur tête, et ayant présenté le cochon à notre Commandant avec les cérémonies que j'ai déjà décrites,

il commença des chants pareils à ceux que nous avions déjà entendus, et ses camarades répondirent à chacun des versets. Nous observâmes que la longueur des versets et des répons diminua peu-à-peu ; que vers la fin Kaireekeea ne disoit plus que deux ou trois mots, et que les autres lui répondoient seulement par l'expression d'*Orono*.

Quand cette offrande, qui dura un quart-d'heure, fut terminée, les Insulaires s'assirent en face de nous; ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux et à casser les noix de coco : quelques-uns firent de l'*ava* ; ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, et ils suivent d'ailleurs le procédé des habitans des *Isles des Amis*. Kaireekeea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de coco qu'il mâcha, et l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derrière de la tête, les mains, les bras et les épaules de M. Cook. L'*ava* fut ensuite servie à la ronde ; et lorsque nous en eûmes goûté, Koah et Pareea divisèrent la chair du cochon en petits morceaux, qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avois point de répugnance à souffrir que Pareea, qui étoit très-propre, me donnât à manger : mais M. Cook à qui Koah rendoit le même office, se souvenant du cochon pourri, ne put avaler un seul morceau ; le vieillard voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, et l'on imagine bien que le dégoût de notre Commandant ne fit que s'accroître.

Après cette cérémonie, à laquelle le Capitaine Cook mit fin, dès qu'il put le faire décemment, nous quittâmes le *Morai* : nous ne manquâmes pas de distribuer parmi les Naturels quelques morceaux de fer et d'autres bagatelles dont ils furent enchantés. Les hommes qui por-

toient des baguettes nous conduisirent à nos canots, en répétant les phrases et les mots qu'ils avoient débités lors de notre débarquement. Le peuple se retira, et le petit nombre de ceux qui ne s'en allèrent pas, se prosternèrent la face contre terre, à mesure que nous côtoyâmes le rivage. Nous nous rendîmes sur-le-champ à bord, l'esprit tout occupé de ce que nous avions vu, et extrêmement satisfaits des dispositions amicales des habitants du pays. Je ne pourrois donner que des conjectures, et même des conjectures incertaines et inexactes sur le but des diverses cérémonies que leur nouveauté et leur singularité m'ont engagé à décrire en détail; il paroît clair toutefois qu'elles annonçoient un grand respect de la part des Insulaires, et nous jugeâmes qu'elles étoient bien voisines d'une adoration religieuse à l'égard de notre Commandant. J'allai à terre le lendemain avec une garde de huit Soldats de marine, y compris le Caporal et le Lieutenant : M. Cook m'avoit ordonné d'établir l'observatoire à l'endroit qui me sembleroit le plus propre à surveiller et protéger ceux de nos gens chargés de remplir les futailles, ainsi que les autres détachemens de travailleurs qu'on enverroit dans l'Isle. Tandis que j'examinois au milieu de la bourgade un emplacement qui me paroissoit convenir à l'usage que nous voulions en faire, Pareea, toujours disposé à montrer son pouvoir et sa bonne volonté, offrit d'abattre quelques cabanes qui auroient gêné nos observations. Je ne crus pas devoir accepter son offre, et je choisis un champ de patates voisin du *Morai*; on nous l'accorda volontiers, et les Prêtres, afin d'en écarter les Insulaires, le consacrèrent en établissant des baguettes autour de la muraille qui l'enfermoit.

Ils donnent à cette espèce d'interdit religieux le nom de *Taboo*, mot que nous entendîmes répéter souvent durant notre séjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très-puissans et très-étendus ; j'en parlerai d'une manière détaillée dans la description générale de ces Isles, lorsque je traiterai de la Religion des Insulaires; il suffit de faire observer maintenant que l'opération du *Taboo* nous procura une tranquillité et une solitude plus grande que nous ne l'aurions désiré : les pirogues du pays ne s'avisèrent jamais de débarquer près de nous; les Naturels s'assirent sur la muraille, mais aucun d'eux n'osa pénétrer dans l'espace consacré sans en avoir obtenu notre permission : les hommes se rendirent à nos prières, et ils consentirent à traverser, avec des provisions, le terrain sur lequel nous étions établis; mais nous essayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des présens : Pareea et Koah, qui joignirent leurs sollicitations aux nôtres, ne réussirent pas davantage ; elles nous répondirent constamment qu'elles seroient tuées par l'*Eatooa* et Terreeoboo (c'est le nom de leur Roi). Elles ne craignoient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui se trouvoient à bord : des flots d'Insulaires, et de femmes en particulier, arrivoient sans cesse aux vaisseaux ; on étoit obligé de les chasser presqu'à toutes les heures afin de laisser aux équipages la place nécessaire pour le service : deux ou trois cents femmes alors se jetoient souvent à la mer toutes à-la-fois ; elles continuoient à nager et à se jouer au milieu des vagues en attendant qu'elles pussent remonter sur *la Résolution* ou *la Découverte*, et elles nous procuroient ainsi un spectacle très-amusant.

Il n'arriva rien d'important à bord depuis le 19 jus-

qu'au 24, époque à laquelle Pareea et Koah nous quittèrent pour se rendre auprès de Terreeoboo, qui venoit de débarquer sur une autre partie de l'Isle. Les calfats travaillèrent aux flancs des vaisseaux; on examina soigneusement et on répara les agrès. Le Capitaine Cook s'occupoit surtout et constamment de la salaison des cochons que nous voulions embarquer: cet essai ayant beaucoup mieux réussi que dans aucune autre tentative antérieure de la même espèce, il convient de décrire en détail le procédé que nous suivîmes.

On a cru généralement qu'il est impossible de conserver des viandes salées sous les climats du Tropique; le progrès de la putréfaction est, dit-on, si rapide, que pour me servir d'un terme de l'art, le sel n'a pas le temps de prendre avant que la chair se gâte. Il me semble que M. Cook est le premier navigateur qui ait fait des expériences sur ce sujet. Les succès, quoique très-imparfaits, de ses premières tentatives, qui eurent lieu en 1774, [illegible] rant son second Voyage autour du Monde, suffirent p[illegible] montrer que l'opinion reçue n'étoit pas juste. Notre expédition devoit, selon toutes les apparences, durer une année par-delà le temps pour lequel les vaisseaux se trouvoient approvisionnés; et il se vit obligé de pourvoir de quelque manière à la subsistance des équipages, ou s'en tenir aux découvertes qu'il avoit faites à l'époque de notre retour aux Isles *Sandwigh*. Il profita de toutes les occasions qui lui permirent de renouveler ses premiers essais, et il réussit au-delà de ses espérances.

Les cochons que nous employâmes étoient de différentes grosseurs; ils pesoient de quatre à douze stones (*). On

(*) Le stone est de quatorze livres.

les tuoit toujours le soir, et dès qu'on avoit enlevé les soies et les entrailles, on divisoit la chair en pièces de quatre ou huit livres chacune : on ôtoit les os des jambes et de l'échine, et même les côtes dans les individus les plus considérables : on essuyoit et on examinoit ensuite chacun des morceaux avec soin ; on ne laissoit point de sang coagulé dans les veines, et on les remettoit aux saleurs, tandis que la chair avoit encore de la chaleur : lorsqu'on les avoit bien frottés de sel, on les entassoit sur un échafaud élevé en plein air, et on les couvroit de planches surchargées des corps les plus lourds possibles. On les laissoit dans cette position jusqu'au lendemain au soir : à cette époque, on les essuyoit, on les examinoit de nouveau, et on séparoit les morceaux suspects. Ceux qui se trouvoient en bon état étoient déposés dans une cuve qu'on remplissoit de sel et de marinade ; on en faisoit la visite une ou deux fois par jour ; et si quelques morceaux n'avoient pas pris le sel, ce qu'on découvroit bientôt à l'odeur de la marinade, on le retiroit sur-le-champ, et on portoit les pièces saines dans un nouvel assaisonnement de vinaigre et de sel : au reste, ceci n'arrivoit guères, tant on faisoit les premières opérations avec soin. Six jours après, on les sortoit de la cuve ; on examinoit toutes les pièces pour la dernière fois, et quand on les avoit comprimées légèrement, on les mettoit en barriques en posant une petite couche de sel entre chaque morceau. J'ai ramené en *Angleterre* plusieurs barriques de ce porc, qui avoit été salé à *Owhyhee*, au mois de Janvier 1779; quelques personnes en ont mangé à *Londres*, à la fin de Décembre 1780, et elles l'ont trouvé très-bon et très-fin (*).

(*) Depuis la rédaction de ce Journal, M. Vancouvert, l'un de

Je reprends la suite du journal. Nous étions établis à l'observatoire depuis peu de temps, lorsque nous découvrîmes, dans notre voisinage, une société de Prêtres, dont le service régulier au *Morai* avoit excité notre curiosité. Leurs cabanes se trouvoient autour d'un étang; elles étoient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les séparoit de la grève et du reste du village, et qui faisoit de leur emplacement une retraite un peu religieuse. Le Capitaine Cook, que j'instruisis de ces détails, résolut d'aller les voir, et comme il s'attendoit à être reçu ainsi qu'il l'avoit été à son débarquement, il amena M. Webber pour dessiner ce qui se passoit (*).

Dès qu'il eut descendu sur la grève, on le conduisit à un édifice sacré, appelé *Harre-Noorono*, ou la maison de

---

nos *Midshipmen*, à bord de *la Découverte*, et devenu depuis Lieutenant du *Martin*, sloupe de guerre, m'a dit qu'il avoit essayé en 1782, sur du porc d'*Angleterre* et d'*Espagne*, la méthode que je recommande ici, durant une croisière à la côte du Continent de l'*Amérique* espagnole, et qu'elle lui avoit réussi au-delà de ses espérances. Il a fait le même essai à la *Jamaïque* avec le bœuf que le Bureau des Vivres fournit à la Marine royale, et il n'a pas eu le même succès; il croit que les bouchers n'avoient pas pris les précautions nécessaires en tuant et dépeçant les bœufs; qu'ils les avoient suspendus et ouverts avant de les avoir bien saignés; que les vaisseaux sanguins avoient été exposés à l'air, et que le sang s'étoit figé avant d'avoir eu le temps de s'écouler, et que les animaux avoient été roués de coups lorsqu'on les menoit à la boucherie. Il ajoute qu'après avoir surveillé les bouchers qui tuèrent un bœuf, et fait porter la viande avec soin à bord du *Martin*, il en sala une partie; qu'une semaine après, cette portion avoit pris le sel complètement; qu'il pensa qu'elle se garderoit très-bien et long-temps, mais qu'il n'avoit pas vérifié sa conjecture.

(*) Voyez la Planche n.° 60.

l'*Orono*; on lui dit de s'asseoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois pareille à celles que nous avions vues au *Morai*. On me chargea de nouveau de soutenir un de ses bras; on l'emmaillotta une seconde fois dans une étoffe rouge, et Kaireekeea, accompagné de douze Prêtres, lui présenta un cochon, en observant le cérémonial accoutumé. On étrangla ensuite le cochon, on alluma du feu, et on jeta l'animal dans les cendres chaudes; et lorsqu'on eut enlevé ses soies, on vint le présenter de nouveau à notre Commandant, avec les chants, l'appareil et la pompe de la première offrande. On le tint quelques momens sous son nez; on le déposa ensuite à ses pieds, ainsi qu'une noix de coco, et les acteurs de la cérémonie s'assirent. On fit de l'*ava* et on distribua cette boisson à la ronde : on apporta alors un cochon gras, bien cuit, et on nous en mit des morceaux dans la bouche, ainsi que les Insulaires l'avoient déjà fait à notre premier débarquement.

Depuis cette époque, toutes les fois que le Capitaine Cook descendit à terre, il fut accompagné de l'un des Prêtres, qui marchoit devant lui, qui avertissoit qu'*Orono* avoit débarqué, et qui ordonnoit au peuple de se prosterner la face contre terre. L'un d'eux ne manqua jamais non plus de l'accompagner sur l'eau; il se tenoit à l'arrière du canot, une baguette à la main, et il avertissoit de l'approche de notre Commandant, les Insulaires qui se trouvoient dans leurs pirogues : les rameurs abandonnoient à l'instant leurs pagaies, et ils se couchoient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eût passé. S'il s'arrêtoit à l'observatoire, Kaireekeea et ses confrères arrivoient tout de suite avec des cochons, des noix de coco, du fruit à pain, etc., qu'ils lui offroient, en observant le cérémonial

ordinaire. Ce fut dans ces occasions que des Chefs inférieurs nous demandèrent souvent la permission de présenter une offrande à l'*Orono :* lorsqu'ils en avoient obtenu la permission, ils offroient un cochon d'un air qui annonçoit la timidité et la frayeur : sur ces entrefaites, Kaireekeea et les Prêtres chantoient leurs hymnes.

Les politesses de cette Société de Prêtres ne se bornèrent pas cependant à de pures cérémonies et à de vaines attentions de parade. Ils donnèrent chaque jour des cochons et des végétaux à ceux d'entre nous qui se trouvoient à terre; et ils envoyoient avec la même exactitude diverses pirogues chargées en provisions. Ils ne demandèrent jamais rien de retour, et jamais ils n'insinuèrent d'une façon indirecte qu'ils désiroient quelques présens de notre part. La régularité des leurs annonçoit plutôt l'accomplissement d'un devoir religieux que la simple libéralité; et lorsque nous voulûmes savoir quel étoit l'individu ou le corps qui nous traitoit avec tant de magnificence, on nous répondit qu'un grand personnage appelé Kaoo, Chef des Prêtres, et aïeul de Kaireekeea, en voyage avec le Roi, faisoit tous ces frais.

L'affreux malheur qui nous arriva ici devant inspirer beaucoup d'intérêt au lecteur, sur tout ce qui est relatif au caractère et à la conduite de cette peuplade, il est bon d'avertir que nous n'avions pas lieu d'être aussi contens des Chefs guerriers ou des *Earees*, que des Prêtres. Nous jugeâmes dans toutes les occasions, que les premiers s'occupoient de leurs propres intérêts, et outre les vols habituels qu'ils se permettoient, et qu'on peut excuser en quelque sorte, vu l'universalité de ce défaut parmi les Insulaires de l'Océan Pacifique, nous les trouvâmes coupables de quel-

ques artifices aussi déshonorans. Je ne citerai qu'un délit duquel notre ami Koah étoit le principal complice. Comme les Chefs qui nous apportoient des présens de cochons s'en retournoient toujours avec une récompense honnête, nous en recevions pour l'ordinaire une quantité plus considérable que celle que nous pouvions consommer. Koah, qui alors ne manquoit jamais d'arriver près de nous, avoit coutume de demander des choses dont nous n'avions pas besoin, et il étoit sûr de les obtenir. Un homme, qu'il nous présenta comme un Chef qui vouloit nous rendre ses devoirs, nous offrit un jour un petit cochon; nous reconnûmes que ce cochon avoit été donné à Koah un moment auparavant. Cette observation nous indiquant une sorte de manège, nous sûmes, après quelques recherches, que ce prétendu Chef étoit un homme du peuple, et ce fait, rapproché de quelques autres pareils, nous donna lieu de penser que nous avions déjà été trompés de la même manière.

Nos affaires furent jusqu'au 24 dans la position que je viens de décrire: nous fûmes très-surpris, le 24, de voir qu'on ne permettoit à aucune embarcation de partir de la côte, et que les Naturels se tenoient près de leurs cabanes. Il se passa quelques heures avant que nous pussions en expliquer la cause : nous apprîmes enfin que l'arrivée de Terreeoboo avoit fait *tabooer* la baie, et défendre toute espèce de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidens de cette espèce, et les équipages de *la Résolution* et de *la Découverte* n'eurent pas ce jour-là les végétaux qu'on leur servoit ordinairement. Nos gens employèrent le lendemain les menaces et les promesses, afin de déterminer les Naturels du pays à venir à la hanche des vaisseaux : quelques-uns des Insulaires eurent enfin

la hardiesse de s'éloigner de la côte; mais nous aperçûmes un Chef qui s'y opposa, et qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât son projet, nous tirâmes tout de suite un coup de fusil, qui produisit l'effet que nous en espérions, et bientôt après nous pûmes acheter des rafraîchissemens. Nous reçûmes, l'après-midi, la visite de Terreeoboo; il vint sans appareil examiner nos bâtimens; il n'avoit avec lui qu'une pirogue, dans laquelle se trouvoient sa femme et ses enfans. Il demeura à bord jusqu'à près de dix heures, et il retourna au village de *Kowrowa*.

Le 26 à midi, le Roi s'embarqua sur une grande pirogue, et étant parti du village avec deux autres de sa suite, il prit en pompe la route des vaisseaux. Son cortège avoit de la grandeur et une sorte de magnificence. La première embarcation étoit montée par Terreeoboo et ses Chefs, revêtus de leurs casques et de leurs riches manteaux de plumes, et armés de longues piques et de dagues : la seconde portoit des Prêtres, le respectable Kaoo, un de leurs Chefs, avec des Idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces Idoles étoient des bustes d'osier, d'une proportion gigantesque, chargées de petites plumes de diverses couleurs, travaillées de la même manière que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre de perle, et une noix noire fixée au centre, représentoient les yeux; leurs bouches étoient garnies d'une double rangée de dents incisives de chien, et l'ensemble de la physionomie offroit des contorsions bizarres. Des cochons et des végétaux divers remplissoient la troisième pirogue. Durant la marche, les Prêtres occupant la pirogue du centre, chantoient des hymnes avec beaucoup de gravité, et après avoir pagayé autour des

vaisseaux, ils ramèrent vers la grève où j'étois à la tête de mon détachement, au-lieu d'aller à bord comme nous le comptions (*).

Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le Roi; le Capitaine Cook ayant remarqué que ce prince venoit à terre, le suivit, et il arriva presque au même instant. Nous les conduisîmes dans la tente; ils y furent à peine assis, que le Prince se leva, jeta d'une manière gracieuse, sur les épaules de notre Commandant, le manteau qu'il portoit : il mit de plus un casque de plumes sur la tête et un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux très-jolis et d'une grande valeur. Les gens de son cortège apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes de sucre, des noix de coco et du fruit à pain. Le Roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le Capitaine Cook, chose qui, parmi tous les Insulaires de l'Océan Pacifique, est réputée le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de Prêtres menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut; elle étoit suivie d'une longue file d'hommes qui amenoient de gros cochons en vie, et d'autres qui portoient des bananes, des patates, etc. Je jugeai, d'après les coups-d'œil et les gestes de Kaireekeea, que le vieillard étoit le Supérieur de la Communauté de Prêtres que j'ai indiquée plus haut, et dont la générosité avoit fourni si long-temps à notre subsistance. Il tenoit dans ses mains une

(*) La gravure ci-jointe représente cette cérémonie curieuse. Le Capitaine Cook ne reçut les présens qu'après qu'il eut descendu à terre.

pièce d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, selon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du Prince : Kaireekeea et ses confrères commencèrent leurs discours ou leurs prières, et Kaoo et les Chefs leur répondirent par intervalles.

Je fus surpris de retrouver dans la personne du Roi un vieillard infirme et maigre, qui étoit venu à bord de *la Résolution* quand nous étions par le travers de la bande Nord-Est de l'Isle de Mowee. Nous découvrîmes bientôt parmi les hommes de sa suite, la plupart des Insulaires qui passèrent alors une nuit entière sur notre bord; entre autres deux fils cadets du Monarque, dont le plus âgé avoit seize ans, et Maiha-Maiha, son neveu, que nous eûmes d'abord un peu de peine à reconnoître, parce qu'il avoit les cheveux chargés d'une pâte et d'une poudre brune, qui achevoit de défigurer sa physionomie, la plus sauvage que j'aie jamais rencontrée.

Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le Capitaine Cook conduisit à bord de *la Résolution* Terreeoboo, et autant de Chefs que la pinasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles, et notre Commandant, en retour du manteau de plumes qu'on lui avoit donné, revêtit le Roi d'une chemise, et il l'arma de sa propre épée. Kaoo, et environ six autres des vieux Chefs, demeurèrent sur la côte, et ils se logèrent dans les maisons des Prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie, et les Naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le Roi, avant de quitter *la Résolution*, permit aux habitans de l'Isle de venir aux vaisseaux et d'y faire des échanges;

mais les femmes, par des raisons que nous ne pûmes découvrir, demeurèrent soumises au *Taboo*, c'est-à-dire, qu'il leur fut toujours défendu de sortir de leurs habitations et de nous fréquenter.

CHAPITRE II.

*Description plus détaillée de nos rapports avec les Naturels de l'Isle d'*Owhyhee. *Leur hospitalité. Leurs dispositions au vol. Combats à coups de poing. Mort d'un de nos matelots. Conduite des Prêtres à ses funérailles. Nous achetons la balustrade et les Idoles du* Morai. *Les Naturels s'informent avec inquiétude de l'époque de notre départ. Leur opinion sur le but de notre voyage. Magnifiques présens que Terreeoboo fait au Capitaine Cook. Les vaisseaux quittent l'Isle. Un coup de vent endommage* la Résolution *et nous oblige d'y revenir.*

La tranquillité et l'hospitalité généreuse des Naturels du pays ayant dissipé toutes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, et nous les fréquentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions. Les Officiers des deux vaisseaux parcoururent chaque jour l'intérieur du pays en petites troupes, et même seuls, et ils y passèrent souvent des nuits entières. Je ne finirois pas si je voulois raconter les marques sans nombre d'amitié et de politesse que nous recevions alors

des Insulaires : par-tout où nous allions, le peuple se rassembloit en foule autour de nous; il s'empressoit à nous offrir les divers secours qui dépendoient de lui, et tous les individus étoient très-satisfaits si nous acceptions leurs services. Ils mettoient en usage plusieurs petites ruses pour attirer notre attention et différer notre départ. Quand nous traversions les villages, les jeunes garçons et les jeunes filles couroient devant nous; ils s'arrêtoient à chacun des endroits où il y avoit assez de place pour former un groupe de danseurs : tantôt ils nous invitoient à nous reposer dans leurs cabanes, à y boire du lait de coco, ou à y prendre quelque autre rafraîchissement; tantôt ils nous plaçoient au milieu d'un cercle de jeunes femmes, qui déployoient leurs talens et leur agilité, afin de nous divertir par leurs chansons et leurs danses.

Le plaisir que nous causoient leur bienfaisance et leur douceur fut néanmoins troublé souvent par leur disposition au vol, vice commun chez toutes les autres peuplades répandues sur ces mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles, qui arrachoient les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutoient cette opération d'une manière très-adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettoient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la calle, ils se placèrent bientôt hors de la portée de nos coups, et nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de *la Découverte*.

A-peu-près à la même époque, un parti nombreux d'Officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions; on trouvera plus bas le récit de ce voyage : je me contenterai de faire observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienveillance et sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux habitans des districts par où ils devoient passer, de leur donner tous les secours qui dépendroient d'eux; et ce qui achève de prouver la délicatesse et le désintéressement de sa conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, et le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avoient pas pénétré au-delà de vingt milles.

La tête du gouvernail de *la Résolution* se trouvant très-ébranlée, et la plupart des éguillots étant relâchés ou brisés, on la détacha et on l'envoya à terre le 27 au matin : en même-temps les charpentiers pénétrèrent dans l'intérieur de l'Isle, sous la conduite de quelques-uns des gens de Kaoo, afin d'y couper des bois dont on pût faire des lisses de harpes; celles des vaisseaux étoient entièrement gâtées ou pourries.

Le Capitaine Clerke, que sa mauvaise santé retenoit presque toujours à bord, alla le 28 faire sa première visite à Terreeoboo : il le trouva dans sa cabane, et il fut reçu de la même manière et avec les mêmes cérémonies que le Capitaine Cook l'avoit été; et lorsqu'il reprit le chemin de *la Découverte*, quoique sa visite eût été bien inattendue, il reçut trente gros cochons, et autant de fruits

et de racines que son équipage pouvoit en consommer dans une semaine.

Jusqu'ici nous n'avions vu aucun de leurs divertissemens ou de leurs exercices gymnastiques, et d'après les sollicitations de quelques-uns de nos Officiers, ils nous donnèrent le soir le spectacle d'un combat à coups de poing. Ces jeux furent, du côté de l'appareil et de la magnificence, et du côté de l'adresse et de la force des athlètes, inférieurs à ceux dont nous avions été témoins aux *Isles des Amis*; mais comme ils en différèrent à quelques égards, je les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un vaste concours de peuple assemblé sur une plaine, à peu de distance de notre petit camp. Le milieu de ce groupe d'insulaires offroit un long espace vide, à l'extrémité supérieure duquel étoient assis les Juges, au-dessous de trois étendards d'où pendoient des bandes d'étoffes de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de petits oiseaux et des panaches de plumes. Lorsque tout fut prêt, les Juges donnèrent le signal, et au même instant deux champions parurent dans l'arène. Ils s'avancèrent d'un pas lent; ils élevoient à une grande hauteur leur pied de derrière, et ils passoient leurs deux mains sur la plante de ce pied. A mesure qu'ils approchèrent ils se regardèrent souvent de la tête aux pieds, d'un air de dédain; ils jetèrent des œillades de mépris sur les spectateurs; ils tendirent leurs muscles, et ils firent un grand nombre de gestes affectés. Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils placèrent leurs deux bras sur une ligne parallèle, devant leur visage, endroit où devoit se porter tous les coups. Ils se frappèrent par un développement complet du bras, et d'une manière qui nous parut mal-adroite; ils n'essayoient point

de parer; mais ils éludoient l'attaque de leur adversaire, en inclinant le corps ou en se retirant. Le combat se décidoit promptement; car si l'un d'eux étoit renversé, ou si un accident quelconque le faisoit tomber, il passoit pour vaincu, et le vainqueur annonçoit son triomphe par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitoient de grands éclats de rire parmi les spectateurs. Il attendoit ensuite un second antagoniste; s'il triomphoit de nouveau il en attendoit un troisième, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. On observe dans ces combats une règle singulière; tandis que les deux athlètes se préparent, un troisième peut s'avancer sur l'arène et défier l'un d'eux: celui qu'on ne défie pas est obligé de se retirer. Trois ou quatre champions se suivoient ainsi quelquefois avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenoit plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeoit trop inégal, l'un des Chefs venoit le terminer, en mettant un bâton entre les deux athlètes. Nous y remarquâmes d'ailleurs la gaieté et la bonne humeur que nous avions admirées parmi les Naturels des *Isles des Amis*. Nous avions demandé ces jeux, et tous les Insulaires croyoient que nous entrerions dans la lice; mais ils pressèrent en vain nos gens, qui se souvenant trop bien des coups qu'ils avoient reçus aux *Isles des Amis*, n'écoutèrent point les défis qu'on leur adressa.

Guillaume Watman, l'un des aides du Canonnier, mourut le 28: j'entrerai dans quelques détails sur sa mort, parce que nous avions eu jusqu'ici peu d'accidens de cette espèce. Il étoit vieux et singulièrement attaché à notre Commandant. Après avoir été vingt-un ans soldat de marine, il s'embarqua, en 1772, sur *la Résolution*, en qua-

lité de matelot, et il fit le voyage au Pôle austral. Lorsqu'il fut de retour, M. Cook l'installa à l'hôpital de *Greenwich* le même jour où il y fut admis lui-même : et quand il vit M. Cook chargé de la conduite d'un troisième Voyage autour du Monde, décidé à suivre la fortune de son bienfaiteur, il quitta l'asile qu'on lui avoit accordé. Il avoit été sujet à de petits accès de fièvre depuis notre départ d'*Angleterre*, et il étoit convalescent lorsque nous atteignîmes la baie de *Karakakoa* : on l'envoya à terre : quand il y eut passé quelques jours, il se crut parfaitement guéri et il demanda à revenir à bord ; mais le lendemain de son retour, il eut une attaque de paralysie qui l'emporta en quarante-huit heures.

On l'enterra au *Morai*, selon les désirs du Roi de l'Isle, et la cérémonie se fit avec tout l'appareil que comportoit notre situation. Kaoo et les autres Prêtres y assistèrent ; ils gardèrent un silence profond et ils montrèrent une attention extrême, tandis qu'on lut l'Office des Morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la fosse, ils en approchèrent d'une manière très-respectueuse ; ils y jetèrent un cochon mort, des noix de coco et des bananes : Durant les trois nuits qui suivirent les funérailles, ils vinrent sacrifier des cochons, et y chanter des hymnes et des prières qui duroient jusqu'au point du jour.

Nous clouâmes sur un poteau, dressé à la tête de la fosse, une planche sur laquelle on trouve le nom du défunt, son âge et le jour de sa mort. Les Insulaires nous promirent de ne pas l'enlever, et nous fûmes persuadés qu'elle resteroit en place, aussi long-temps que la matière fragile dont elle est composée le permettroit.

Nos vaisseaux ayant un grand besoin de bois à brûler,

M. Cook me chargea, le 2 Février, de négocier avec les Prêtres l'achat de la balustrade qui environnoit le sommet du *Morai*. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute sur la décence de cette proposition; je craignois qu'un seul mot sur cette matière ne fût regardé par eux comme un trait d'impiété révoltant. Je me trompois néanmoins. Ma demande ne leur causa pas la plus légère surprise; ils y souscrivirent très-volontiers, et il ne fut pas question de ce que je leur donnerois en retour. Tandis que les matelots enlevoient la balustrade, je remarquai que l'un d'eux emportoit une figure sculptée, et cette observation ayant produit des recherches de ma part, je reconnus qu'ils avoient conduit aux canots le demi-cercle entier (*). Quoique ceci se fût passé sous les yeux des Naturels, qui, loin de témoigner du ressentiment, avoient aidé nos gens dans ce transport, je crus devoir en parler à Kaoo : il me parut très-indifférent; il me pria seulement de lui rendre la figure du centre dont j'ai fait mention; je la lui remis, et il l'emporta dans une des cabanes des Prêtres.

Terreeoboo et les Chefs de sa suite nous faisoient, depuis quelques jours, beaucoup de questions sur l'époque de notre départ. D'après cette inquiétude, je voulus savoir l'opinion que les habitans de l'Isle s'étoient formée de nous et ce qu'ils pensoient des motifs et du but de notre voyage. Je me donnai quelques peines pour satisfaire ma curiosité sur ce point; mais je ne découvris rien, sinon qu'ils nous supposoient originaires d'un pays où les provisions avoient manqué, et que nous étions venus les voir uniquement pour remplir *nos ventres*. La maigreur de quelques personnes

(*) Voyez la description du *Morai* dans le Chapitre précédent.

de l'équipage, l'appétit avec lequel nous mangions leurs provisions fraîches, les soins extrêmes que nous prenions pour en acheter et en embarquer une quantité considérable, devoient en effet leur donner une pareille idée. Ils remarquèrent d'ailleurs avec étonnement que nous n'avions point de femmes à bord; ils s'aperçûrent très-bien que nous nous conduisions d'une manière paisible, que nous n'étions pas bruyans comme les guerriers; et ils trouvèrent, dans ces remarques, de nouvelles preuves de la justesse de leur opinion. Il étoit assez plaisant de les voir toucher les flancs et tapoter le ventre des matelots (qui prirent réellement de l'embonpoint durant notre courte relâche sur cette Isle), et les avertir, par signes ou verbalement, qu'il étoit temps de nous en aller; mais que si nous voulions revenir à la saison prochaine du fruit à pain, ils seroient plus en état de pourvoir à nos besoins. Nous étions depuis seize jours dans la baie, et si l'on songe à la quantité énorme de cochons et de végétaux que nous consommâmes, on ne sera pas surpris qu'ils désirassent notre départ. Il est probable toutefois que les questions de Terreeoboo n'avoient alors d'autre but que de préparer pour le moment où nous le quitterions, des présens proportionnés aux égards et à l'amitié avec lesquels il nous avoit reçus : car lorsque nous lui eûmes dit que nous appareillerions le surlendemain, nous observâmes qu'il publia tout de suite dans les bourgades, une espèce de proclamation qui enjoignoit aux Naturels d'apporter des cochons et des végétaux, qu'il vouloit donner à l'*Oroono*, à l'instant de son départ.

Les bouffonneries de l'un des Insulaires nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il tenoit un instrument

pareil à celui qu'on a décrit dans le second volume(*); il portoit au col des morceaux d'algues marines, et autour de chaque jambe, un filet très-fort, d'environ neuf pouces de profondeur, sur lequel une multitude de dents de chiens flottoient en lignes parallèles. Il dansa sur le rivage, d'une manière absolument burlesque; il accompagnoit ses pas d'étranges grimaces; et nous remarquâmes sur sa physionomie des contorsions qui ne manquoient ni d'énergie, ni d'expression, quoiqu'elles fussent du comique le plus bas. M. Webber crut devoir le dessiner; la gravure indiquera la manière dont ils portent le *Maro*, la forme de l'instrument que j'ai déjà cité, et ces ornemens dont ils décorent leurs jambes, que nous avions déjà vus d'autres fois à plusieurs de leurs danseurs.

Il y eut le soir des combats de lutte et de pugilat; et afin d'amuser les Insulaires à notre tour, nous tirâmes le peu de pièces d'artifice qui nous restoient. Rien n'étoit plus propre que ce spectacle à exciter leur admiration, et à leur inspirer une opinion de notre supériorité. Le Capitaine Cook a déjà décrit les effets extraordinaires des feux que nous tirâmes à *Hapaee*; et quoique les pièces dont nous nous servîmes ici fussent bien inférieures, l'étonnement des spectateurs ne fut pas moindre.

J'ai déjà dit que les charpentiers des deux vaisseaux furent envoyés dans l'intérieur de l'Isle, avec ordre d'en rapporter des planches pour les lisses des herpes de *la Résolution*. Ils étoient partis depuis trois jours, et n'en ayant eu aucune nouvelle, nous commençâmes à éprouver de l'inquiétude. Nous fîmes part de nos craintes au vieux

(*) Pages 346.

Kaoo, qui parut aussi peu rassuré que nous : nous concertions avec lui les moyens d'envoyer du monde après eux lorsqu'ils arrivèrent tous sains et saufs. Pour trouver des arbres tels qu'il nous les falloit, ils furent obligés de pénétrer dans le pays plus avant que nous ne l'avions imaginé ; cette circonstance, jointe aux mauvais chemins et à la difficulté de transporter les bois, les avoient retenus si longtemps : ils firent de grands éloges de leurs guides, qui leur fournirent des provisions et qui gardèrent les outils avec une fidélité extrême.

Le jour de notre départ étant fixé au 4, Terreeoboo pria, le 3, le Capitaine Cook et moi, de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, d'une quantité considérable de plumes jaunes et rouges attachées à des fibres tirées de la gousse des noix de coco ; d'un grand nombre de haches, et d'autres ouvrages de fer que les Naturels du pays avoient obtenus de nous. Il y avoit à peu de distance des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, et près des végétaux, un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord qu'on vouloit nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekeea m'apprit que c'étoit un don gratuit, ou un tribut payé au Roi par les habitans de ce district : en effet, dès que nous fûmes assis, les Naturels apportèrent les différens paquets, et ils les déposèrent aux pieds du Roi l'un après l'autre ; ils étendirent les pièces d'étoffes et ils éparpillèrent les plumes et les ouvrages de fer. Le Prince parut très-charmé de cette marque de soumission ; il choisit à-peu-près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes et quelques pièces d'étoffes qu'il mit lui-même de côté, et on offrit ensuite au Capitaine Cook

et moi le reste des étoffes, avec tous les cochons et tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur et de la magnificence de ce présent, qui surpassoit de beaucoup tous ceux que nous avions reçus aux *Isles des Amis* ou aux *Isles de la Société*. Nous fîmes sur-le-champ venir des canots, afin d'envoyer le tout à bord : on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer et saler, et on distribua aux équipages au-moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

Le même jour nous quittâmes le *Morai*, et nous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes et les instrumens astronomiques. Le charme du *Taboo* se trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les Naturels s'y précipitèrent en foule, et comptant que nous y aurions laissé des choses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demeurai le dernier à terre, et que j'y attendois le retour d'un canot, plusieurs Insulaires s'attroupèrent autour de moi, et m'ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se mirent à déplorer notre séparation. Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je demande la permission de raconter ici un fait qui me regarde, et qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avois commandé le détachement que nous entretînmes sur la côte, et je connoissois plus les Naturels et j'étois plus connu d'eux, que ceux de mes camarades que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avois lieu d'être fort satisfait de leur bienveillance, et je ne puis redire trop souvent ou trop en détail combien l'amitié des Prêtres, à mon égard, fut constante et illimitée.

Je fis de mon côté tous les efforts possibles pour gagner leur affection et mériter leur estime ; j'eus le bonheur de réussir à tel point que, lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notre appareillage, ils me pressèrent vivement de demeurer dans l'Isle, et qu'ils eurent recours aux offres les plus flatteuses pour me déterminer à cette résolution. Leur ayant répondu que le Capitaine Cook n'y consentiroit pas, ils me proposèrent de m'emmener dans les montagnes ; ils me dirent qu'ils m'y tiendroient caché jusqu'après le départ des vaisseaux : je les assurai de nouveau que notre Commandant ne sortiroit pas de la baie sans moi. Terreeoboo et Kaoo allèrent alors trouver M. Cook, dont ils me croyoient le fils, et ils le prièrent formellement de de me laisser dans leur pays. M. Cook, ne voulant point les contrarier d'une manière positive, sur une offre si aimable et si intéressante, leur fit observer qu'il ne pouvoit se séparer de moi pour le moment ; mais qu'il reviendroit l'année suivante, et qu'il tâcheroit d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

Nous démarrâmes, le 4, dès le grand matin, et nous sortîmes de la baie ; *la Découverte* en sortit également, et une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposoit d'achever la reconnoissance de l'*Isle d'Owhyhee*, avant d'aborder aux autres Isles de ce groupe ; il espéroit de rencontrer une rade mieux abritée que celle de *Karakokoa*, et s'il n'en découvroit point, il désiroit reconnoître la partie Sud-Est de *Mowee*, où l'on nous avoit annoncé un havre excellent.

Nous fûmes en calme le 4 et le 5, ce qui ralentit beaucoup notre progrès au Nord. Nous étions accompagnés d'une multitude de pirogues, et Terreeoboo donna une

nouvelle marque d'amitié au Capitaine Cook, en nous envoyant un riche présent de cochons et de végétaux.

Nous eûmes une brise légère de la terre, la nuit du 5, et nous fîmes un peu de chemin au Nord. Le 6, au matin, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'Isle, nous nous trouvâmes en travers d'une baie profonde, appelée *Tee-yah-yah* par les Naturels : nous espérâmes que cette baie nous offriroit un havre sûr et commode ; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous apercevions au Nord-Est plusieurs courants d'une eau douce très-belle, et qu'elle paroissoit bien abritée par-tout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de Koah, qui accompagnoit le Capitaine Cook, et qui, par politesse, avoit changé son nom en celui de *Britannée*, on mit en mer la pinasse ; et *le Master*, conduit par Britannée, alla examiner la baie, tandis que les vaisseaux louvoyoient pour y arriver.

Le ciel fut nébuleux l'après-midi, et les coups de vents qui venoient de la terre étoient si forts, que nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, et de mettre en panne sous la voile d'étai d'artimon. Les diverses pirogues du pays nous quittèrent au commencement de l'orage, et M. Bligh eut, à son retour, la satisfaction de sauver une vieille femme et deux hommes, dont le vent avoit fait chavirer l'embarcation au moment où ils s'efforçoient de gagner la côte. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord un grand nombre de femmes, que les Naturels du pays, occupés de leur salut personnel, avoient laissées parmi nous.

Le *Master* dit au Capitaine Cook qu'il avoit débarqué dans un village, le seul qu'il eût aperçu au côté septen-

trional de la baie, qu'on lui indiqua des puits d'eau douce, mais qu'il ne les trouva pas propres à l'usage que nous voulions en faire; qu'il pénétra ensuite plus avant dans la baie, laquelle a une profondeur considérable vers l'intérieur du pays, et s'étend du côté d'une montagne élevée et sensible qu'on trouve à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle; qu'au-lieu d'y rencontrer un mouillage sûr, ainsi que Britannée le lui avoit fait espérer, il vit des côtes basses et remplies de roches, et un lit plat de rochers de corail, qui étoit répandu le long du rivage, et qui s'étend à plus d'un mille de la terre; qu'en-dehors de ce lit de corail, la sonde rapportoit vingt brasses, fond de sable; que sur ces entrefaites Britannée étoit parvenu à se sauver en cachette : nous jugeâmes qu'il craignoit de revenir, parce que ses informations n'avoient pas été exactes.

Le soir, le temps étoit moins gros, et nous fîmes de la voile; mais, vers minuit, le vent fut si fort, qu'il déchira le grand et le petit huniers. Le 7 au matin, nous enverguâmes de nouvelles voiles; nous eûmes un beau temps et une petite brise. A midi, notre latitude observée fut de 20 degrés 1 minute Nord : la pointe occidentale de l'Isle nous restoit au Sud 7 degrés Est, et la pointe Nord-Ouest au Nord 38 degrés Est. Comme nous étions à quatre ou cinq lieues de la côte, et que le ciel étoit très-variable, les Naturels du pays n'osèrent s'embarquer, et les femmes que nous avions à bord, furent obligées de demeurer sur nos vaisseaux : ce qui les chagrina beaucoup, car elles étoient toutes malades, et la plupart d'entre elles avoient laissé de jeunes enfans dans leur district.

Nous portâmes sur la terre l'après-midi, quoique le ciel fût toujours rafaleux : quand nous fûmes à environ trois

lieues de la côte, nous aperçûmes une pirogue et deux hommes qui ramoient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avoit entraînés dans la pleine mer, et nous ralentîmes notre marche afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étoient tellement épuisés de fatigues, que si l'un des Naturels qui se trouvoient à bord, s'apercevant de leur foiblesse, ne se fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du secours, ils auroient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jetâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hisser à bord, sur-tout avec un enfant d'environ quatre ans, qu'ils avoient attaché sous les traverses extérieures de la pirogue, où on l'avoit tenu assez long-temps n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étoient partis de la côte la veille au matin, et que depuis ce moment ils n'avoient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions usitées en pareil cas; on chargea l'une des femmes de prendre soin de l'enfant, et le lendemain ils se portoient tous fort bien.

A minuit, il survint un coup de vent qui nous obligea de prendre deux ris aux huniers, et d'abattre les vergues de perroquet. Nous reconnûmes le 8, à la pointe du jour, que le mât de misaine avoit consenti de nouveau; les jumelles qu'on avoit posées à la tête durant notre relâche à l'*Entrée du Roi George* ou de *Nookta*, sur la côte d'*Amérique*, avoient éclaté; les diverses parties en étoient si défectueuses, qu'il devint absolument nécessaire de les remplacer, et par conséquent d'enlever le mât. M. Cook délibéra s'il courroit risque de ne point trouver de havre aux Isles sous le vent, ou s'il retourneroit à *Karakakooa*. Cette baie n'étoit pas d'une commodité si grande, qu'on ne

pût espérer, avec vraisemblance, d'en trouver une meilleure pour réparer le mât ou embarquer des vivres; et nous étions persuadés, avec raison, que nous avions à-peu-près épuisé les provisions des environs de ce district. On observa, d'un autre côté, qu'il étoit trop périlleux de s'éloigner d'une rade assez bien abritée; que si on l'abandonnoit une fois, il seroit difficile d'y revenir, et qu'il y auroit du danger à adopter cet expédient, dans l'espoir d'en rencontrer une meilleure; que si nous n'en découvrions pas de meilleure, nous serions vraisemblablement sans ressource.

Nous continuâmes donc à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux Insulaires une occasion de venir chercher leurs compatriotes qui se trouvoient détenus à bord. A midi, nous étions à un mille de la terre: un petit nombre de pirogues arrivèrent aux vaisseaux; mais elles étoient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvoit embarquer les femmes dont nous voulions nous débarrasser. Nous lançâmes la pinasse à la mer, afin de les ramener dans l'Isle; le *Master*, qui fut chargé de les conduire, eut ordre d'examiner la côte méridionale de la baie, et de voir si elle n'offroit point d'aiguade: il revint sans avoir trouvé de l'eau douce.

Les vents étant variables, et les courants portant au Nord d'une manière rapide, nous fîmes peu de chemin. A huit heures du soir du 9, le vent souffloit avec force du Sud-Est: nous fûmes obligés de prendre les ris des huniers. Le 10, à deux heures du matin, nous nous trouvâmes au milieu d'une rafale très-lourde, près des brisans qui sont au Nord de la pointe occidentale d'*Owhyhee*. Nous n'avions que l'espace nécessaire pour revirer

au large et les éviter : nous tirâmes plusieurs coups de canon, afin d'instruire *la Découverte* de ce danger.

Le temps fut moins orageux après le lever du soleil, et quelques embarcations du pays nous abordèrent : les Insulaires qui les montoient nous apprirent que les derniers coups de vent avoient fait beaucoup de mal, et que plusieurs grandes pirogues avoient péri. Nous louvoyâmes le reste du jour, et à l'entrée de la nuit, nous n'étions qu'à un mille de la baie ; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y entrer pendant les ténèbres, nous courûmes des bordées jusqu'au lendemain à la pointe du jour : au lever de l'aurore, nous jetâmes l'ancre à-peu-près au même mouillage que nous avions déjà occupé.

CHAPITRE III.

Les Naturels du pays nous inspirent de la défiance. Vol commis à bord de la Découverte, *et suite de ce vol. La Pinasse est attaquée, et ceux de nos gens qui la montoient sont obligés de l'abandonner. Propos du Capitaine Cook à cette occasion. Les Insulaires attaquent l'Observatoire. Ils volent la chaloupe de* la Découverte. *Mesures du Capitaine Cook pour la recouvrer. Il va à terre afin d'engager le Roi à se rendre sur notre bord. La femme du Prince et les Chefs de sa suite l'empêchent d'y venir. Querelle qui en résulte. On apprend, au milieu de la querelle, qu'un des Chefs de l'Isle a été tué par un de nos gens. Fermentation et émeute qu'excite cette nouvelle. Le Capitaine Cook, menacé par un des Chefs, lui tire un coup de fusil. Les Insulaires se précipitent sur notre détachement. Mort du Capitaine Cook. Détails de ses services et esquisse de son caractère.*

Nous employâmes la journée du 11 et une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine, et à l'envoyer à terre avec les Charpentiers. Outre qu'il étoit endommagé à la tête, on le trouva extrêmement pourri au pied; il offroit au milieu un grand trou, qui pouvoit tenir quatre ou cinq noix de coco. On ne jugea pas néanmoins qu'il fallût le raccourcir : heureusement les morceaux de bois

de *toa* rouge embarqués à *Eimeo*, pour des jas d'ancre, purent remplacer les parties des jumelles qui avoient éclaté. Comme ces réparations devoient, selon toutes les apparences, employer plusieurs jours, nous conduisîmes à terre l'équipage astronomique, M. Bayly et moi, et nous dressâmes au *Morai* nos tentes, qui furent gardées par un caporal et six soldats de Marine. Nous profitâmes de nos anciennes liaisons avec les Prêtres, qui, afin de mettre en sûreté la personne et les outils de nos travailleurs, *taboorent* ou consacrèrent l'emplacement où l'on avoit déposé le mât : leur opération fut bien simple; car ils se contentèrent de l'environner de baguettes, ainsi qu'ils l'avoient fait lors de notre première relâche. Les voiliers se rendirent aussi sur la côte; ils y réparèrent les dommages qu'avoit souffert la voilure durant les derniers coups de vent; ils occupèrent une maison voisine du *Morai*, que nous prêtèrent les Prêtres : tels étoient nos arrangemens à terre. Je vais maintenant raconter en détail les choses qui se passèrent entre les Naturels et nous, et qui amenèrent par degrés la fatale catastrophe du 14.

Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous aperçûmes avec étonnement que les Insulaires n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie : il n'y avoit ni bruit ni foule autour de nous : la baie se trouvoit déserte et tranquille : nous voyions seulement çà et là une embarcation qui s'échappoit le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avoit produit tant de mouvement, lors de notre première relâche, n'existoit plus; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avoit toujours traités, les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous avions reçus à notre

départ, nous donnoient lieu d'espérer que les habitans du pays seroient charmés de nous revoir, et qu'ils reviendroient en hâte aux vaisseaux.

Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreeoboo étoit absent, et qu'il avoit mis le *Taboo* sur la baie. Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes pensèrent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite leur fit imaginer après coup, que la conduite des Insulaires devoit nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du Roi, les Chefs avoient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenoit de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étoient fondés, ou si l'explication donnée par les Naturels étoit vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyoient point de cause apparente, et dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme ; mais la confiance de Terreeoboo, qui au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire, le lendemain au matin, se rendit tout de suite auprès du Capitaine Cook, et le rétablissement des échanges et des services réciproques entre les Naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeoient pas, et qu'ils ne redoutoient point un changement de conduite de notre part.

Je puis citer à l'appui de cette opinion un autre fait, qui eut lieu lors de notre première visite, c'est-à-dire, la

veille de l'arrivée du Roi. L'un des hommes du pays avoit vendu un cochon à bord de *la Résolution*, et il en avoit reçu le prix convenu : Pareea, qui le rencontra par hasard, lui conseilla de ne pas livrer le cochon, si on ne lui donnoit rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très-vifs sur ce conseil malhonnête, et ils le chassèrent : comme le *Taboo* fut mis sur la baie bientôt après, nous crûmes d'abord que c'étoit en conséquence de l'outrage fait au Chef. Ces deux incidens servent à prouver combien il est difficile de tirer des inductions certaines des actions d'une peuplade dont on connoît imparfaitement les usages et l'idiôme : ils montreront d'ailleurs les difficultés, peut-être peu sensibles au premier coup-d'œil, que rencontrent ceux qui doivent régler leurs démarches dans une position pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légère peut entraîner les suites les plus funestes. Que nos conjectures fussent vraies ou fausses, tout se passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dînée.

L'Officier qui commandoit le détachement chargé de remplir les futailles de *la Découverte*, vint me dire le soir que plusieurs Chefs s'étoient rassemblés au puits, près de la grève, et qu'ils chassoient les Insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyoit leur conduite très-suspecte, et qu'il s'attendoit à être inquiété de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désiroit, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'Officier ne tarda pas à revenir ; il m'apprit que les Insulaires s'étoient armés de pierres, et qu'ils devenoient très-séditieux : je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine,

armé de son fusil. Dès que les habitans de l'Isle me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres, et quand j'eus parlé à quelques-uns des Chefs, la populace qui causoit l'émeute s'éloigna, et ceux des Naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau n'essuyèrent plus d'obstacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le Capitaine Cook qui arrivoit sur la pinasse; je lui racontai ce qui venoit de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils commençoient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au Caporal de faire charger à balle au-lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de *la Découverte* nous alarma; nous remarquâmes qu'on tiroit sur une pirogue qui ramoit en hâte vers la côte, et qui étoit poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avoit occasionné ces coups de fusil, et le Capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'équipage de la pirogue, qui essayoit de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarquoit; mais nous arrivâmes trop tard; les Naturels avoient quitté leur embarcation, et ils s'étoient sauvés dans l'intérieur du pays.

Nous ne savions pas que les choses volées avoient déjà été rendues; d'après le grand nombre de coups de fusil que nous avions entendus, nous jugeâmes qu'elles pouvoient être importantes, et nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques

Insulaires le chemin qu'avoit pris l'équipage de la pirogue, et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit : nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes, et soupçonnant que les Naturels qui nous excitoient souvent à continuer notre poursuite, nous trompoient par de fausses informations, nous crûmes qu'il seroit inutile de nous porter plus loin, et nous retournâmes à la grève.

Il étoit arrivé, durant notre absence, une querelle plus sérieuse et plus désagréable. L'Officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avoit volées au Capitaine Clerke, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le Capitaine Cook et moi, et il pensa qu'il étoit de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur elle appartenoit à Pareea, qui arriva au même instant de *la Découverte*, et qui réclama sa propriété avec des protestations sans nombre de son innocence. L'Officier refusa de la lui livrer, et lorsque l'équipage de la pinasse, qui attendoit notre Commandant, l'eut joint, il en résulta une dispute très-vive, durant laquelle Pareea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête. Les Insulaires qui se rassembloient aux environs, et qui avoient été jusqu'ici spectateurs paisibles, firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, et à gagner à la nage un rocher situé à quelque distance de la côte. Les Naturels s'emparèrent de la pinasse; ils la pillèrent, et ils l'auroient détruite sans l'intervention de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venoit d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient revenir et reprendre la pinasse, et qu'il s'efforceroit de

rapporter les choses que ses compatriotes y avoient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation, et ils ramenèrent la pinasse : Pareea ne tarda pas à les suivre, et à rapporter le chapeau d'un *Midshipman*, et quelques autres bagatelles : il parut affligé de ce qui s'étoit passé, et il demanda d'un air inquiet, si Orono le tueroit, et si on lui permettroit de venir aux vaisseaux le lendemain? on l'assura qu'il y seroit bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des Officiers, selon l'usage de l'Isle, et il regagna le village de *Kowrowa*.

Quand le Capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : *Je crains bien que les Insulaires ne me forcent à des mesures violentes; car*, ajouta-t-il, *il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous.* Mais, comme il étoit trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvoient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés; et les événemens de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les Naturels, je mis une double garde au *Morai*, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler, s'il apercevoit du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq Insulaires qui se traînoient sans bruit autour du *Morai*; ils sembloient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil; l'explosion effraya ses cama-

rades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur *la Résolution*, pour examiner le garde-temps : je fus hélé sur ma route par *la Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les Insulaires avoient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvoit amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armoient, et le Capitaine Cook chargeoit son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontois ce qui nous étoit arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé ; il me dit qu'on avoit volé la chaloupe de *la Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il étoit dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des Isles de cette mer, d'amener à bord le Roi, ou plusieurs des principaux *Earees*, et de les détenir comme ôtages, jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avoit pris. Il songeoit à employer cet expédient qui lui avoit toujours réussi ; il venoit de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essayeroient de sortir de la baie, et il avoit le projet de les détruire, si des moyens plus paisibles ne suffisoient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de *la Résolution* et de *la Découverte*, bien équipées et bien armées ; et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avoit tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchoient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures ; M. Cook montoit la pinasse, et il avoit

avec lui M. Philips et neuf soldats de marine, et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui, furent de calmer l'esprit des Naturels, en les assurant qu'on ne leur feroit point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite; M. Cook marcha vers le village de *Kowrowa*, résidence du Roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo et des Prêtres, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causoient une vive alarme. Je vis qu'ils avoient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de *la Découverte*, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, et à punir les coupables; mais que la communauté des Prêtres, et les habitans du village du côté de la baie où nous étions, ne devoient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude, si on feroit du mal à Terreeoboo : je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le Capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de *la Résolution*, qui étoit en station à la pointe septentrionale de la baie; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers *Kowrowa*, et il débarqua, ainsi que le Lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on

avoit coutume de lui rendre; les habitans se prosternèrent devant lui, et ils lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnoit en aucune manière ses desseins, il demanda où étoient Terreeoboo et les deux fils de ce Prince, qui avoient si long-temps mangé à notre table sur *la Résolution*. Les deux jeunes Princes ne tardèrent pas à arriver avec les Insulaires qu'on avoit envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le Capitaine Cook à la maison où leur père étoit couché. Ils trouvèrent le vieux Roi à moitié endormi, et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposoit point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de *la Résolution*. Le Roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

Nos affaires prenoient cette heureuse tournure, les deux fils du Roi étoient déjà dans la pinasse; et le reste de la petite troupe se trouvoit au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mère des deux Princes, et l'une des épouses favorites de Terreeoboo; elle s'approcha du Roi; elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même-temps, deux Chefs qui étoient arrivés avec elle, retinrent le Roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devoit pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les Insulaires qui se rassembloient le long du rivage, où ils formoient des groupes sans nombre, et qui vraisemblablement étoient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevoient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du Capitaine Cook et de leur Roi. Le Lieutenant des sol-

dats de marine, qui vit ses gens très-pressés par la multitude, et hors d'état de se servir de leurs armes s'il falloit y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ 30 verges de l'endroit où Terreeoboo étoit assis.

Durant tout cet intervalle, le vieux Roi fut assis par terre; la frayeur et l'abattement étoient peints sur son visage. M. Cook ne voulant pas renoncer à son projet, continuoit à le presser vivement de s'embarquer, et lorsque le Prince sembla disposé à le suivre, les Chefs qui l'environnoient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il étoit. M. Cook voyant que l'alarme étoit devenue trop générale, et qu'il n'étoit plus possible d'emmener le Roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution; il observa à M. Philips, que s'il s'opiniâtroit à vouloir conduire le Prince à bord, il couroit risque de tuer un grand nombre d'Insulaires.

Quoique l'entreprise qui avoit amené M. Cook à terre eût manqué, et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paroît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayoient de s'échapper, tuèrent par malheur un Chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au village où se trouvoit M. Cook au moment où il venoit de quitter le Roi, et où il marchoit tranquillement vers le rivage : la rumeur et la fermentation qu'elle

excita furent très-sensibles : les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenoit une pierre et un long poignard de fer, appelé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre Commandant; il se mit à le défier en brandissant son arme, et il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'Insulaire étoit revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'étoit point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des *Erees* essaya de poignarder M. Philips; mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, et il tua celui des Naturels qui étoit le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupoient les canots, leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les Insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlemens terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiroient, et immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une manière dan-

gereuse : le Lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de *pahooa*, avoit par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venoit de le blesser, lorsque celui-ci se disposoit à lui porter un second coup. Notre malheureux Commandant se trouvoit au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte ; il crioit aux canots de cesser le feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les Soldats de marine et les équipages des canots avoient tiré sans son ordre, et qu'il vouloit prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que tandis qu'il regardoit les Naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui ; mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derrière, et tomba le visage dans la mer. Les Insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber ; ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et s'enlevant le poignard les uns aux autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respiroit plus.

Ainsi termina sa carrière le grand homme qui commandoit notre expédition ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avoit assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la Nature sembloit l'avoir destiné : et il fut enlevé aux jouissances et au repos qui devoient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire et il m'est impossible de dire combien il fut regretté et pleuré de ceux qui avoient

si long-temps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage, et qui au milieu de leurs maux avoient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur et la bonté de son âme. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement et la consternation universelle qui suivirent un malheur si affreux et si imprévu. Les lecteurs ne seront pas fachés sans doute de détourner les yeux d'une scène si triste, pour contempler le caractère et les vertus de M. Cook; et afin de rendre mes derniers hommages à la mémoire d'un ami cher et révéré, je vais tracer une esquisse de sa vie et de ses services.

Le Capitaine Jacques Cook étoit né en Octobre 1728, près de *Whytby* dans le comté d'*York* : on le mit très-jeune en apprentissage chez un marchand d'un village voisin. On n'avoit point consulté ses goûts en cette occasion, et il ne tarda pas à quitter le comptoir auquel il étoit attaché : il s'engagea lui-même pour neuf ans sur un navire qui faisoit le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du Roi, à bord de l'*Aigle*, commandé alors par le Capitaine Hammer, et ensuite par Sir Hugh Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, et qui le plaça sur le gaillard d'arrière.

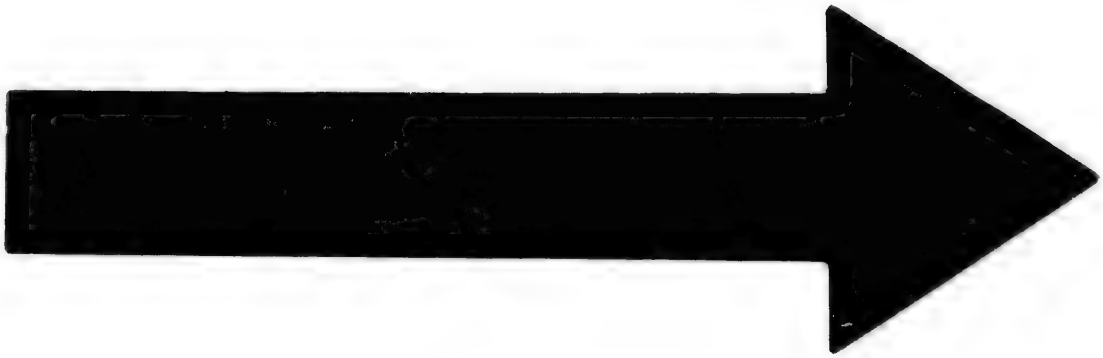
En 1758, il étoit *Master* du *Northumberland*, vaisseau du Lord Colville, qui commandoit alors l'escadre en station sur la côte d'*Amérique*. C'est là, comme je le lui ai ouï dire souvent, qu'au milieu d'un hiver rigoureux, il lut Euclide pour la première fois, et qu'il s'adonna à l'étude des Mathématiques et de l'Astronomie, sans autre secours que celui de quelques livres et de son intelligence. Tandis qu'il cultivoit et perfectionnoit son esprit de cette manière,

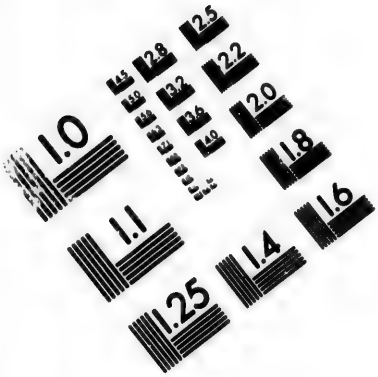
tandis qu'il suppléoit aux défauts de sa première éducation, il avoit part aux scènes les plus actives et les plus laborieuses de la guerre d'*Amérique :* Sir Charles Saunders le chargea, au siège de *Quebec*, de divers services de la première importance dans le département naval ; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de *Montmorency ;* il conduisit l'embarquement qui se fit aux hauteurs d'*Ahaham ;* il examina le passage et il posa des balises pour la sûreté des gros vaisseaux qui devoient remonter la rivière. Le courage et l'adresse avec lesquels il remplit ces différentes commissions lui méritèrent l'amitié de Sir Charles Saunders et du Lord Colville, qui continuèrent à le protéger jusqu'à leur mort, et qui lui donnèrent toujours des marques extrêmes de bienveillance et d'affection. A la fin de la guerre, on l'envoya, d'après les sollicitations du Lord Colville et de Sir Hugh Palliser, reconnoître le *Golfe Saint-Laurent* et les côtes de *Terre-Neuve.* Ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque, Sir Edouard Hawke le nomma Commandant d'une expédition dans les mers du Sud, où l'on vouloit observer le passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil, et découvrir ensuite de nouvelles terres.

Ses services, depuis cette époque, sont trop connus pour les rappeler ici, et sa célébrité et sa gloire sont devenues trop éclatantes pour que mes éloges puissent y rien ajouter. Il sembloit né pour ces espèces d'expéditions : les premières habitudes de sa vie, l'expérience acquise par ses longs voyages, l'application constante de son esprit, tout concouroit à lui donner un degré de connoissance qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'Officiers.

Il étoit d'une constitution robuste, endurci au travail, et capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digéroit sans peine les alimens les plus grossiers et les plus désagréables. Il se soumettoit aux privations de toute espèce avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paroissoit pas être une vertu pour lui. Son esprit avoit la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçoient la pénétration et la force. Son jugement, en tout ce qui avoit rapport au service dont il étoit chargé, étoit prompt et sûr. Ses plans avoient de la hardiesse et de l'énergie; et leur conception et leur exécution indiquoient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnoit toujours son courage intrépide et calme. Ses mœurs et ses manières offroient de la simplicité et de la franchise. Son caractère, disposé à l'emportement et à la colère, auroit peut-être mérité des reproches, si un fonds extrême d'humanité et de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ses premiers mouvemens de vivacité.

Mais la persévérance continue et infatigable avec laquelle il suivoit ses idées et ses plans, formoit le trait le plus saillant de son caractère; les dangers ni les fatigues ne pouvoient l'arrêter; et il n'avoit pas besoin de ces momens de distraction et de repos nécessaires à tout le monde. Durant ces longs et ennuyeux voyages, son ardeur et son activité ne se ralentirent jamais un instant: jamais les plaisirs ou la dissipation qui se présentoient à lui ne l'occupèrent : si ces intervalles de récréation auxquels il est impossible de se soustraire, et que nous attendons avec un empressement bien excusable sans doute aux yeux de tous ceux qui ont éprouvé la fatigue du ser-





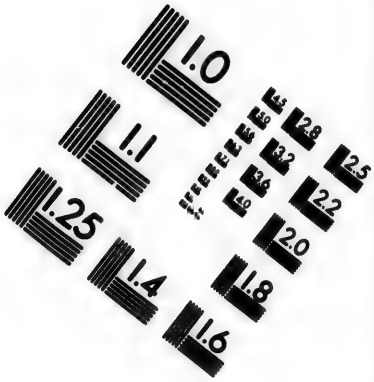
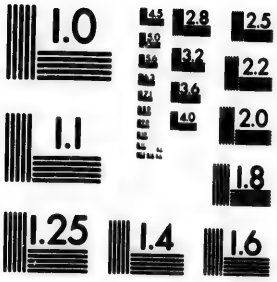
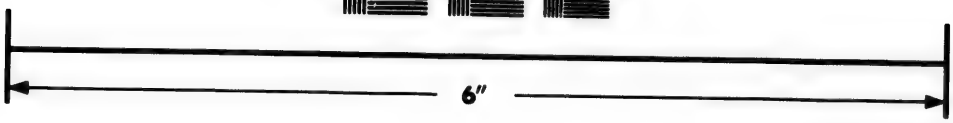


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

vice, ne lui offroient pas un moyen de préparer de plus en plus la réussite de ses projets, il les passoit avec une sorte d'impatience.

Il n'est pas besoin de citer ici les occasions où il développa ses qualités au milieu des entreprises importantes qui ont rempli les dernières années de sa vie ; je me contenterai d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la Géographie et à la Navigation.

Il n'y a peut-être pas de science qui ait autant d'obligation à un seul homme que la Géographie en a au Capitaine Cook. Dans son premier Voyage à la Mer du Sud, il a découvert les *Isles de la Société ;* il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande* forme deux Isles ; il a reconnu le détroit qui les sépare, et il en a relevé toutes les côtes ; il a parcouru ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui, et il a ajouté aux cartes de cette partie du Globe une étendue de terrain de 27 dégrés de latitude ou de plus de 2000 milles.

Son second Voyage autour du Monde a résolu le grand problême du Continent austral ; car il a traversé l'hémisphère Sud entre le quarantième et le soixante-dixième parallèle ; il a démontré qu'il ne peut y avoir de Continent à moins qu'il ne se trouve près du Pôle, et dans des parages inaccessibles aux vaisseaux ; il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, l'Isle la plus étendue de l'Océan Pacifique après la *Nouvelle-Zélande ;* il a découvert de plus l'Isle de la *Géorgie ;* une côte nouvelle qu'il a appelée la terre de *Sandwich*, ou la *Thule* de l'hémisphère austral ; après avoir visité deux fois les mers du Tropique, il a fixé la position des terres aperçues autrefois par les Navigateurs, et il en a trouvé plusieurs qui étoient inconnues.

Mais son troisième Voyage, dont il est ici question, est distingué par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites Isles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud, il a découvert au Nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé Isles *Sandwich*, dont la position et les productions promettent plus d'avantages à la Navigation des Européens qu'aucune autre des terres de la Mer du Sud; il a découvert ensuite et relevé la partie de la côte occidentale d'*Amérique* qui demeuroit inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude Nord, c'est-à-dire une étendue de plus de 3500 milles; il a déterminé la proximité du Continent de l'*Asie* et de celui de l'*Amérique*; il a traversé le détroit qui les sépare; il a relevé les terres de chaque côté, à une assez grande hauteur pour démontrer qu'il est impossible de passer de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ou par la route de l'Est, ou par celle de l'Ouest; enfin, si j'en excepte la mer d'*Amur* et l'Archipel du *Japon*, sur lesquels on n'a encore que des détails imparfaits, il a complété l'hydrographie de la partie du Globe qui est habitable (*).

En qualité de marin, ses services ne sont peut-être pas moins brillans, et à coup sûr, ils sont aussi importans et aussi utiles. Le moyen de conserver la santé des équipages, qu'il a découvert et qu'il a suivi avec tant de succès, forme une nouvelle époque dans l'histoire de la navigation; et les siècles futurs le mettront au nombre des amis et des bienfaiteurs du genre-humain.

(*) On trouve dans l'Introduction un précis plus détaillé des découvertes du Capitaine Cook. (*Note du Traducteur.*)

Ceux qui connoissent l'histoire de la marine savent à quel prix on s'est procuré jusqu'à présent les avantages qui résultent des voyages en mer; la maladie terrible qui est la suite des longues navigations, et dont les ravages ont marqué les pas des hommes à qui nous devons la découverte des nouvelles Terres, seroit devenue un obstacle insurmontable à l'exécution des entreprises de cette espèce, si on n'avoit exercé, sur la vie des matelots, une tyrannie qu'il est impossible de justifier. Il étoit réservé au Capitaine Cook d'apprendre au monde entier, après des essais réitérés, qu'il y a des moyens de prolonger des voyages en mer durant trois ou quatre ans, dans des parages inconnus, sous tous les climats, même les plus rigoureux, non-seulement sans nuire à la santé, mais sans diminuer le moins du monde la probabilité de la vie des équipages. Il a rendu un compte détaillé de sa méthode dans un mémoire lu en 1776 à la Société Royale (*), et on a indiqué en divers endroits de ce Journal, ce qu'il a fait dans sa dernière expédition pour en perfectionner les progrès.

Quant à ses talens pour la manœuvre et les diverses parties de la marine, j'abandonne ce point au jugement des hommes qui connoissent le mieux la nature des entreprises dont on l'a chargé. Ils déclareront tous, que pour conduire avec des succès si uniformes et si invariables trois expéditions si dangereuses et si difficiles, d'une longueur si peu commune, et dans des situations si diverses et si périlleuses, il a eu besoin non-seulement de connoissances sûres et profondes de son métier, mais d'un génie vaste et puissant, fertile en ressources, qui sût tout-à-la-

(*) On lui adjugea la médaille d'or de sir Godefroy Copley.

fois exécuter les grandes opérations et les détails les plus minutieux du service.

Après avoir raconté la mort de mon respectable ami d'une manière fidelle, et aussi complette que l'ont permis mes observations et celles de mes camarades, je livre sa mémoire à la reconnoissance et à l'admiration de la postérité. Je n'ajouterai plus qu'un mot ; j'ai accepté avec regret l'honneur que m'a procuré sa mort, de voir mon nom réuni au sien ; je n'ai pas cessé, pendant sa vie, de lui donner les témoignages d'affection et de respect que je viens de donner à ses mânes, et mon cœur m'en a toujours fait une loi.

CHAPITRE IV.

Suite de nos opérations à Owhyhee, *aprés la mort de M. Cook. Trait de courage du Lieutenant des soldats de marine. Danger que court le détachement qui étoit au Morai. Bravoure d'un des habitans de l'Isle. Délibération sur ce que nous devions faire. Nous réclamons le corps du Capitaine Cook. Koah et les Chefs du Pays éludent notre demande; leur conduite insidieuse. Insolence des Naturels. Promotion des Officiers. Deux Prêtres arrivent avec une partie du corps. Valeur extraordinaire de deux jeunes Gens. Nous brûlons le village de* Kakooa. *L'incendie consume, malgré nous, les habitations des Prêtres. On nous rapporte les restes du Capitaine Cook. Départ de la Baie de* Karakakooa.

J'AI déjà dit que quatre des soldats de marine qui accompagnoient M. Cook demeurèrent sur le champ de bataille. Les autres se jetèrent dans l'eau, ainsi que M. Philips, leur Lieutenant; et couverts par un feu très-vif qui partoit des canots, ils échappèrent à la mort. Cet Officier montra en cette occasion un courage intrépide et de l'attachement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses soldats qui étoit mauvais nageur, et qui se débattant dans les flots, couroit risque d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fût très-blessé,

il se précipita tout de suite au milieu des vagues pour voler à son secours ; et après avoir reçu à la tête un coup de pierre qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, et il le ramena sain et sauf (*).

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux camarades, si quelques-uns d'eux étoient encore en vie, ceux de nos gens qui se trouvoient dans les canots placés à environ vingt verges de la grève, tirèrent sans cesse durant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même-temps de *la Résolution*, ayant enfin obligé les Naturels à se retirer, une de nos petites embarcations rama vers la côte : cinq de nos *Midshipmen*, qu'elle portoit, virent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie ; mais

(*) Le lecteur pourra, d'après la planche, se former une idée claire et distincte de la position des divers endroits indiqués dans ce Chapitre et dans les trois derniers. Le village de *Korowà*, où le Capitaine Cook fut tué, se trouve sur la pointe de terre la plus éloignée, derrière les vaisseaux, et du côté gauche. L'édifice en pierre, surmonté d'une cabane de bois qu'on voit à l'autre extrémité, représente le *Morai*, où étoient nos observatoires. Les habitations des Prêtres occupoient les derrières du bocage de cocotiers. Une partie du village de *Kakooa*, qui fut brûlé le 17 Février, est située à gauche de ce bocage ; et le puits où nous remplîmes nos futailles est plus loin, au milieu des rochers. Le terrain élevé et escarpé, au-dessus de la grève, forme la colline du haut de laquelle les Naturels roulèrent des pierres qui incommodèrent beaucoup nos gens chargés de faire de l'eau.

Le devant de la scène offre un Naturel du pays se jouant au milieu des vagues sur une de ces planches dont je parlerai au Chapitre VII. Les pirogues, et, en général, le maintien des Insulaires, sont représentés avec beaucoup d'exactitude et de fidélité.

jugeant qu'ils étoient trop peu de monde pour les ramener sans danger, et leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, et ils laissèrent entre les mains des Insulaires nos morts et dix armures complettes.

Quand la consternation que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages eut un peu diminué, on s'occupa du détachement posté au *Morai*, où je me trouvois avec les mâts et les voiles, et une garde composée seulement de six soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvois durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Placés à moins d'un mille du village de *Korowa*, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le Capitaine Cook venoit de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous apercevions un mouvement et un fracas extraordinaires parmi la multitude : nous remarquâmes ensuite que les Naturels s'enfuyoient, que nos canots s'éloignoient du rivage, et qu'ils passoient et repassoient entre les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des pressentimens sinistres. Un homme dont la vie m'étoit si précieuse et si chère, se trouvoit au milieu de la mêlée, et un spectacle si nouveau et si effrayant m'alarma : je savois d'ailleurs que les succès nombreux et constans des entrevues de M. Cook avec les habitans de ces mers, lui avoient donné une extrême confiance; j'avois toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse où cette confiance l'empêcheroit de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvoient en être la suite, et l'expérience qui l'avoit fait naître ne suffit pas pour me tranquilliser.

Du moment que j'entendis les coups de fusil, mon pre-

mier soin fut d'assurer les Insulaires rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré dont nous étions en possession, qu'on ne leur feroit point de mal, et que je voulois vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avoient vu, et ce qu'ils avoient entendu, ne leur causoit pas moins d'inquiétude qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le Capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les Naturels du pays, et craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnèrent aux habitans de l'Isle une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvoient assis, et l'autre enleva les fragemens d'un rocher qui étoit sur la même ligne. Comme je venois de leur dire d'une manière très-positive qu'ils n'avoient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, et afin d'en prévenir de nouveaux; j'envoyai tout de suite un canot au Capitaine Clerke : je l'avertis que j'étois en bonne intelligence avec les Naturels, et que si je me voyois contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerois un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot; et après avoir passé un quart-d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étoient que trop bien fondées; il avoit ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, et d'envoyer à bord la voilure qu'on réparoit dans l'Isle. Notre ami

Kaireekeea, instruit de la mort du Capitaine Cook par un de ses compatriotes qui s'étoit trouvé de l'autre côté de la baie, arriva au même instant; la douleur et la consternation étoient peintes sur son visage, et il me demanda si la nouvelle étoit vraie.

Notre position devenoit extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie; nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au-moins un des vaisseaux. L'un des mâts de *la Résolution*, et la plus grande partie de nos voiles se trouvoient à terre, sans autre garde que six soldats de marine. Leur perte eût été irréparable, et quoique les Insulaires n'eussent encore montré aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvoit répondre du changement que produiroit la scène passée à *Korowa*. De peur que la crainte de notre ressentiment, ou l'heureux exemple de leurs compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offroit al[illegible] tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir ca[illegible] la mort du Capitaine Cook, et je priai Kaireekeea de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendroit de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux Kaoo et le reste des Prêtres, dans une grande maison qui étoit voisine du *Morai*; je cherchois ainsi à pourvoir à leur sûreté si j'étois contraint d'employer la force, et à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le peuple, s'il y avoit quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les soldats de marine au sommet du *Morai*, qui formoit un poste fort et avantageux, et laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de *la Découverte*, afin d'exposer au

Capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les Naturels attaquèrent mon détachement à coups de pierres, et je fus à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai tout de suite à terre, où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les Naturels s'armoient; ils se revêtoient de leurs nattes de combat, et leur nombre s'accroissoit rapidement : j'aperçus aussi de grands corps qui marchoient vers nous, sur les bords du rocher qui sépare le village de *Kakboa* du côté septentrional de la baie, où la bourgade de *Korowa* est située.

Ils commencèrent d'abord à nous attaquer avec des pierres, qui partoient du derrière des murs de leurs enclos, et comme nous n'usâmes point de représailles, ils ne tardèrent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers les plus déterminés, s'étant glissés le long de la grève, couverts par des rochers, se montrèrent tout-à-coup au pied du *Morai*, et selon ce qu'il me sembla, dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer, la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil, et vu un de leurs camarades tué.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Etant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement, pour emporter son camarade, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après; et blessé de nouveau il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au *Morai* dans ce moment, et je le vis revenir pour la troisième fois tout couvert de sang et tombant en défaillance; instruit de ce

qui venoit de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, et on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même et rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque, et les Insulaires se réfugièrent derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les Prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des Naturels du pays; je lui recommandai de ménager un accommodement, et de les assurer que s'ils ne jetoient plus de pierres, je ne permettrois pas à mes gens de tirer. Les Naturels ayant consenti à cette trève, on nous laissa enlever tranquillement le mât de *la Résolution*, les voiles et notre équipage astronomique. Ils s'emparèrent du *Morai* dès que nous l'eûmes quitté; et ils nous jetèrent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il étoit onze heures et demie lorsque j'arrivai à bord de *la Découverte*; on n'y avoit encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent d'une voix unanime qu'on redemanderoit la chaloupe, et le corps de M. Cook; et j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse, si les Insulaires ne souscrivoient pas tout de suite à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un ami cher et révéré, me dicta cet avis, d'autres raisons très-graves, et dont j'étois vivement frappé, me l'inspirèrent. Les Insulaires ayant tué notre Commandant, et nous ayant obligés à nous rembarquer, ce succès devoit leur inspirer de la confiance; il me parut clair que le petit avantage remporté sur nous la veille les exciteroit à d'autres entreprises plus dangereuses encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avoient vu jusqu'alors ne pouvoit leur donner une grande crainte de

nos armes à feu : en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons et nos fusils n'avoient produit aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvoient en si mauvais état, la discipline se trouvoit si relâchée, que si les Insulaires nous eussent attaqué la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous seroient arrivés.

La plupart des Officiers eurent les mêmes craintes que moi, et rien ne me sembla plus propre à encourager les Insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la disposition pour un accommodement dans lequel ils ne verroient que de la foiblesse ou de la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal étoit fait et irréparable; que les témoignages d'attachement et de bienveillance que nous avions reçus des Insulaires, avant la malheureuse catastrophe, méritoient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions n'avoit pas été la suite d'un dessein prémédité; que Terreeoboo n'avoit pas su le vol; qu'il s'étoit prêté de bon cœur à accompagner le Capitaine Cook; qu'il avoit envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvoient déjà, lorsque le combat s'engagea sur la grève, et qu'on ne pouvoit le soupçonner en aucune manière; qu'il étoit aisé d'expliquer la conduite de ses femmes et des *Erees*, par les préparatifs d'hostilité qui se faisoient dans la baie, et la frayeur que leur inspirèrent les soldats armés avec lesquels le Capitaine Cook avoit débarqué; que ces dispositions étoient si contraires à l'amitié et à la confiance établies jusqu'alors entre les Insulaires et nous, que si les Naturels avoient pris les armes, c'étoit évidemment pour défendre leur Roi, dont ils supposoient, non sans raison,

que nous voulions nous assurer de force, et qu'il étoit naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection et d'attachement pour ses Chefs.

A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictoit la prudence; on fit observer que nous manquions d'eau et de nourritures fraîches; qu'il faudroit six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon; que le printemps approchoit, et que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au Nord; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les Insulaires, on pourroit nous accuser d'une cruauté inutile, et que leur exécution produiroit un délai inévitable dans l'équipement des vaisseaux.

Le Capitaine Clerke appuyoit ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques et fermes de vengeance rempliroient moins nos vues d'humanité et de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandois : car si le mépris insolent des Naturels du pays, et l'opposition qu'ils formèrent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, opposition qui, je n'en doute pas, provenoit d'une fausse interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'Europe, l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précautions excitent toujours la censure, et on peut remarquer d'ailleurs que le succès des moyens de cette espèce en rend la nécessité moins apparente.

Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il falloit prendre, une multitude innombrable d'Insulaires défendoient la côte; quelques-uns d'entre eux arrivèrent en pirogues;

ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, et de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots, qui, en ces occasions, vouloient se servir de leurs armes; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux Naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherois vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées et bien équipées; que je tâcherois, s'il étoit possible, d'obtenir un pourparler, et d'entrer en conférence avec quelques-uns des Chefs.

On me chargea, si cette première tentative avoit du succès, de réclamer les corps de nos Camarades, et celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les habitans de l'Isle, en cas de refus; mais de ne pas tirer à moins qu'on ne m'attaquât; et quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le détachement, et de la manière la plus positive.

Je quittai les vaisseaux à environ quatre heures du soir; et à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule étoit en mouvement, les femmes et les enfans se retiroient, les hommes mettoient leurs nattes de combat, et ils s'armoient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que depuis le matin, on avoit construit des parapets de pierre le long de la grève où le Capitaine Cook avait débarqué; il me sembla que les Insulaires s'attendoient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetèrent des pierres avec des frondes; mais ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je m'efforcerois en vain de leur proposer une

négociation, si je ne commençois par quelque chose qui pût rétablir la confiance, et j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter : je pris le petit canot, et je m'avançai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les Naturels me comprenoient; car ils me répondirent par un cri de joie universel. Les femmes revinrent sur le champ de la croupe de la colline où elles s'étoient réfugiées; les hommes déposèrent leurs nattes de combat; ils s'assirent tous au bord de la mer, ils me tendirent les bras, et ils m'invitèrent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des dispositions très-amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des Insulaires. Mais, quand je vis Koah se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, et nager vers mon canot, avec une hardiesse et une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, et je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étoient pas propres à diminuer nos soupçons, et j'avoue que j'avois depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les Prêtres nous avoient toujours avertis qu'il étoit méchant, qu'il ne nous aimoit pas; et des actes multipliés de dissimulation et de perfidie de sa part, nous avoient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avoit joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur, et je fus affligé de me trouver près de lui : il vint à moi en versant des larmes feintes, et il m'embrassa; mais je me défiois tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *pahooah* et de l'écarter. Je lui dis que nous redemandions le corps du Capitaine Cook, et que nous déclarions la guerre à l'Isle entière, si on ne me le rendoit pas à l'instant. Il m'as-

sura qu'on me le rendroit le plus tôt possible, qu'il iroit lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assurance que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage, en criant à ses compatriotes que nous étions encore amis.

Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étoient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des Naturels postés à quelque distance de nous; on fit entendre clairement à ma petite troupe, que le corps de M. Cook avoit été dépecé et emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne sus ces détails que lorsque je fus de retour aux vaisseaux.

Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de Koah, et les Chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre; ils m'assurèrent qu'on me rendroit le corps, si je voulois aller moi-même trouver Terreeoboo. Voyant que j'avois pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, et ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auroient pu couper ma retraite. Il n'étoit pas difficile de pénétrer cet artifice; et je songeois à rompre ma négociation, quand je vis arriver un Chef, ami particulier du Capitaine Clerke, et des Officiers de *la Découverte*, vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour passer à *Mowee* lors de notre dernier départ de la baie; il nous dit qu'il venoit nous avertir, de la part de Terreeoboo, que le corps de notre Commandant avoit été porté dans l'intérieur de l'Isle, mais qu'on le rapporteroit le lendemain au matin. Son maintien et ses propos annonçoient beaucoup

de sincérité : je lui demandai s'il mentoit, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces Insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très-scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le Capitaine Clerke de ce qui venoit de se passer; de lui dire que je ne croyois pas les Insulaires disposés à tenir leur parole; que loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui étoit arrivé, leurs derniers succès leur donnoient au contraire beaucoup de courage et de confiance; qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux Naturels que nous détruirions la bourgade, si on ne nous rendoit pas le lendemain le corps de M. Cook.

Lorsque les Naturels s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultans et les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avoient vu plusieurs des Insulaires se promener en triomphe avec les habits de nos malheureux camarades; qu'ils avoient distingué entre autres un Chef qui brandissoit l'épée de M. Cook, et une femme qui tenoit le fourreau. Il paroît clair que notre modération leur donna mauvaise idée de notre valeur; car ils ne pouvoient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeoient.

Quand j'eus rendu compte au Capitaine Clerke des dispositions et des projets que je supposois aux habitans de l'Isle, on prit les mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils vinsent nous attaquer pendant la nuit. On amarra

aux chaînes des basses vergues les embarcations des deux vaisseaux; on augmenta le nombre des sentinelles sur *la Résolution* et *la Découverte*, et nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos cables. Nous aperçûmes durant la nuit un nombre prodigieux de lumières sur les collines, et quelques personnes des équipages imaginèrent que pour se soustraire à nos menaces, les Naturels transportoient leurs richesses dans l'intérieur du pays; mais je pense plutôt qu'ils faisoient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyoient engagés, et qu'ils brûlèrent alors les corps de nos infortunés camarades. Nous découvrîmes ensuite des feux de la même espèce, quand nous dépassâmes *Morotoï*, et plusieurs des habitans de cette Isle qui se trouvoient à bord, nous dirent qu'on les avoit allumés à cause de la guerre qu'ils venoient de déclarer à une Isle voisine. Nous avions appris aux *Isles des Amis* et de *la Société*, qu'avant de marcher à l'ennemi, les Chefs s'efforcent toujours d'exciter et d'enflammer le courage du peuple par des fêtes et des réjouissances nocturnes, et il paroît qu'on observe ici un usage à-peu-près pareil.

La nuit ne fut troublée que par des cris et des lamentations qui venoient de la côte: Koah arriva à la hanche de *la Résolution* le 15, dès le grand matin; il apportoit des étoffes et un petit cochon, qu'il demanda la permission de m'offrir. J'ai déjà fait observer que les Insulaires me croyoient fils du Capitaine Cook; et comme il leur avoit toujours laissé cette opinion, ils pensoient vraisemblablement que depuis sa mort j'étois le Chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac; je lui parlai du corps de notre Commandant: n'ayant reçu de lui que des réponses am-

bignës, je refusai ses présens, et je l'aurois renvoyé en lui montrant de la colère, si le Capitaine Clerke n'avoit jugé plus convenable de garder, à tout événement, l'apparence de l'amitié, et de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide Insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises ; il apportoit des bagatelles dont il vouloit nous faire présent ; et ayant toujours remarqué qu'il examinoit avec attention chaque partie du vaisseau, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il pressa vivement le Capitaine Clerke et moi d'aller à terre ; il accusa les autres Chefs de retenir les corps de nos camarades, et il assura qu'une entrevue avec Terreeoboo régleroit tout à notre satisfaction ; mais d'après les soupçons que nous laissoit sa conduite, il n'étoit pas prudent de l'écouter : en effet, nous fûmes instruits par la suite d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le Capitaine Cook fut tué, le vieux Roi s'étoit retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne qui pend sur la baie, et à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes ; qu'il y resta plusieurs jours, et qu'on lui jeta des vivres attachés à des cordes.

Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés sur la grève dès la pointe du jour, en troupes nombreuses, se précipitoient autour de lui avec empressement : nous jugeâmes qu'ils vouloient savoir ce qu'il avoit appris, et ce qu'il convenoit de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptoient sur l'exécution de nos menaces, et ils paroissoient bien déterminés à se défendre.

Toute la matinée nous entendîmes des conques en différentes parties de la côte ; nous vîmes de nombreux détachemens qui traversoient les collines; en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la mer des ancres de toue, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, si l'on nous attaquoit; nous plaçâmes en outre les bateaux à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, pour qu'on ne nous surprît pas de ce côté.

Les Naturels ayant manqué à la promesse qu'ils avoient faite de nous rendre les corps de nos camarades, et toute leur conduite annonçant alors des hostilités, nous délibérâmes de nouveau sur les mesures que nous devions prendre. Il fut décidé que nous nous occuperions avant tout du mât de *la Résolution* et des préparatifs de notre départ; que nous continuerions cependant nos négociations au sujet du corps de M. Cook et de ceux des soldats de marine.

On employa la plus grande partie de la journée à placer sur le tillac le mât de *la Résolution*, de manière que les Charpentiers pussent le travailler, et à faire les changemens nécessaires dans les commissions des Officiers. M. Clerke, à qui passoit le commandement en chef, vint à bord de *la Résolution*; il nomma le Lieutenant Gore Capitaine de *la Découverte*, et il donna la Lieutenance vacante à M. Hervey, l'un de nos *Midshipmen*, qui avoit suivi M. Cook dans ses deux premiers Voyages. Les Insulaires ne formèrent aucune tentative contre nous. A l'entrée de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe aux chaînes des basses vergues, et on plaça des bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

Sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramoit vers *la Résolution*; du moment où on l'aperçut, les deux sentinelles qui étoient sur le pont lui tirèrent des coups de fusil. Les deux hommes que portoit cette embarcation se mirent tout de suite à crier *Tinnee* (c'est ainsi qu'ils prononçoient mon nom); ils dirent qu'ils étoient nos amis, et qu'ils vouloient me donner quelque chose qui avoit appartenu au Capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, ils se jetèrent à nos pieds, et ils parurent très-effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvoit blessé, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous reconnûmes l'un des Prêtres dont j'ai parlé plus haut, qui accompagnoit toujours le Capitaine Cook, en observant le cérémonial que j'ai déjà décrit, et qui, malgré le rang distingué qu'il occupoit dans l'Isle, vouloit absolument remplir auprès de lui les fonctions de nos derniers domestiques. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort d'*Orono*, il nous avertit qu'il apportoit une partie du corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenoit sous son bras; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'étoit tout ce qui en restoit, que les autres parties avoient été dépecées et brûlées, mais que Terreeoboo et les *Erees* avoient en leur possession la tête et les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac et du ventre; que Kaoo, Chef des Prêtres, avoit reçu, pour l'employer à des cérémonies religieuses, la portion qui étoit devant nous, et qu'il nous l'envoyoit, afin de nous prouver son innocence et son attachement.

Il s'offroit une occasion de nous informer si les habitans de ces Isles sont cannibales, et nous ne la négligeâmes pas. Nous essayâmes d'abord, par des questions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de savoir comment on avoit disposé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un et l'autre qu'on avoit brûlé toute la chair après l'avoir dépecée : nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avoient pas mangé une partie? A cette idée, ils montrèrent sur-le-champ l'horreur qu'auroit pu montrer un Européen, et ils nous demandèrent très-naturellement si nous étions dans l'usage de manger de la chair humaine? Ils nous proposèrent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, et d'un ton qui annonçoit la frayeur : *Quand l'Orono reviendra-t-il? et que nous fera-t-il à son retour?* Plusieurs Insulaires nous proposèrent depuis la même question. C'étoit une suite des hommages qu'ils lui avoient rendus, et il paroît évident qu'ils regardoient M. Cook comme un être d'une nature supérieure.

Nous pressâmes nos deux amis de demeurer à bord jusqu'au matin; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage étoit connu du Roi ou des Chefs, il pourroit avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur Communauté; que voulant se soustraire à ce malheur, ils avoient été contraints de nous venir trouver la nuit, et qu'ils seroient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire, en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs que les Chefs désiroient vivement de venger la mort de leurs compatriotes; ils nous recommandèrent de nous défier de Koah en particulier, qui, ajoutèrent-ils, étoit notre ennemi mortel et implacable, et qui cherchoit

avec ardeur les occasions de nous combattre; que le son des conques, que nous avions entendu le matin, étoit un signal de défi.

Nous sûmes de ces deux Prêtres, que dix-sept Insulaires avoient été tués dans le premier combat donné au village de *Kowrowa*; que cinq Chefs y perdirent la vie, et que Kaneena et son frère, nos amis particuliers, furent malheureusement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lesquels on comptoit trois hommes du premier rang, avoient été tués à l'observatoire.

Nos deux amis nous quittèrent sur les onze heures; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve; ils craignoient qu'on ne leur tirât de nouveaux coups de fusil, qui pourroient donner l'alarme à leurs compatriotes, et les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiroient, et nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains et saufs, et sans être aperçus.

Nous entendîmes, jusqu'au lever de l'aurore, les cris, les burlemens et les lamentations que nous avions entendus la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une seconde visite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir que malgré les marques les plus sensibles de sa perfidie, et malgré l'assurance positive des Prêtres, on lui permettoit de jouer la même farce, et de nous regarder du-moins comme les dupes de son hypocrisie et de sa dissimulation. Notre conduite, il faut en convenir, étoit devenue un peu mal-adroite, et elle ne promettoit guères de succès. Aucune des vues qui nous avoient déterminés à ces mesures pacifiques, ne se trouvoit

encore remplie : on n'avoit pas répondu d'une manière satisfaisante à ce que nous avions demandé ; notre réconciliation avec les Insulaires n'avoit pas fait un pas ; ils se maintenoient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avoient voulu nous empêcher de débarquer, et cependant nous étions contraints de descendre dans l'Isle ; car il n'étoit plus possible de différer de remplir nos futailles.

J'observerai toutefois en faveur du Capitaine Clerke, que vu la multitude innombrable des Naturels, et l'intrépidité avec laquelle ils sembloient nous attendre, une attaque n'auroit pu se faire sans quelque danger, et que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du voyage. Si le délai que nous mîmes à l'exécution de nos menaces affoiblit dans l'esprit des Insulaires l'opinion qu'ils avoient de notre valeur, elle contribua du-moins à disperser leurs guerriers : car voyant que nous demeurions dans l'inaction, des troupes considérables de ces guerriers remontèrent les collines le même jour, vers midi, après avoir sonné de leurs conques, et nous avoir adressé beaucoup d'autres défis, et on ne les revit plus. La hardiesse et l'insolence de ceux qui gardoient la côte ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'avant de *la Résolution*, à la portée du mousquet ; et quand il nous eut jeté plusieurs pierres, il agita sur sa tête le chapeau du Capitaine Cook, tandis que ses compatriotes, postés sur la grève, triomphoient, et encourageoient ses bravades. Ces insultes irritèrent notre équipage ; les matelots arrivèrent en corps sur le gaillard d'arrière, et ils nous prièrent de ne pas les obliger à souffrir plus long-temps des outrages si cruels ; ils s'adressèrent à moi pour obtenir du Capitaine Clerke

la permission de profiter de la première occasion favorable de venger la mort de leur Commandant. M. Clerke, averti par moi de ce qui se passoit, ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels établis sur le rivage; et il promit à nos gens, que si nos travailleurs étoient insultés le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposeroit plus la modération.

C'est une chose digne de remarque, qu'avant d'avoir pu pointer notre artillerie, les Insulaires devinèrent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils aperçurent au vaisseau, et qu'ils s'étoient retirés derrière leurs maisons et leurs murailles. Nous fûmes donc obligés, en quelque sorte, de tirer à boulet perdu, et cependant nos coups produisirent tout l'effet que nous pouvions désirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui ramoit vers nous avec précipitation; il nous dit que quelques-uns de ses compatriotes avoient été tués, et entre autres Maiha-Maiha, l'un des principaux Chefs du pays, et proche parent du Roi (*).

Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du *Morai*, et ils nagèrent du côté des vaisseaux; ils avoient une pique à la main, et lorsqu'ils furent assez près de nous, ils entonnèrent, sur un air très-grave, une chanson dans laquelle nous remarquâmes souvent le mot *Orono*; ils nous indiquèrent le village où le Capitaine Cook avoit été tué, et nous jugeâmes qu'ils fai-

(*) On emploie communément dans la langue de ces Isles le mot de *Mattes*, pour désigner un homme tué ou blessé; on nous dit ensuite que ce Chef avoit reçu au visage un léger coup d'un éclat de pierre enlevé par nos boulets.

soient allusion à l'accident déplorable qui nous étoit arrivé. Lorsqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif, dix ou douze minutes, pendant lesquelles ils demeurèrent toujours dans l'eau, ils allèrent à bord de *la Découverte*; ils livrèrent leurs piques, et ils retournèrent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu savoir qui les avoit envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

Nous prîmes, à l'entrée de la nuit, les précautions ordinaires pour la sûreté des vaisseaux; et dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis, qui nous avoient fait une visite la veille au soir, revinrent. Ils nous assurèrent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dînée, avoit extrêmement épouvanté les Chefs de l'Isle, mais qu'ils n'avoient point renoncé à leurs projets d'hostilité, et que si nous les en croyions, nous nous tiendrions sur nos gardes.

Le lendemain au matin, les embarcations des deux vaisseaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, et *la Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des Prêtres n'étoit pas sans fondement, et que les Naturels avoient résolu de profiter de toutes les occasions de nous faire du mal, quand ils le pourroient sans beaucoup de danger.

La plupart des villages des Isles de ce groupe sont situés près de la mer; et le terrain adjacent est couvert par des murailles de pierre d'environ trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs séparoient les diverses propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils servent à défendre le pays contre une invasion, et que, selon toute apparence, ç'avoit été le principal but des Insulaires qui les

construisirent. Elles sont composées de pierres mobiles; les habitans les changent de place avec beaucoup d'adresse, et ils les établissent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne suspendue sur la baie, contiennent aussi de petits trous, ou des cavernes d'une profondeur considérable, dont l'entrée est défendue par un rempart de la même espèce. Les Naturels cachés derrière ces parapets, harassèrent sans cesse, à coups de pierres, ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, et les coups de fusil du petit détachement que nous avions sur la côte, ne purent les forcer à la retraite.

Nos travailleurs ainsi exposés, furent si occupés de leur défense personnelle, qu'ils remplirent une seule barrique dans le cours de l'après-dînée. Comme il étoit impossible de faire la quantité d'eau qui nous étoit nécessaire sans éloigner les assaillans, *la Découverte* eut ordre de les déloger à coups de canon : quelques décharges suffirent pour cela, et nos gens débarquèrent tranquillement. Les Naturels néanmoins ne tardèrent pas à reparoître et à recommencer leur attaque : nous nous vîmes forcés alors de brûler quelques maisons éparses près du puits, derrière lesquelles ils se réfugioient. Je le dis avec regret, les matelots chargés de ces ordres, se livrèrent à une cruauté et à une dévastation qu'on pouvoit éviter. Il faut sans doute pardonner quelque chose au ressentiment que leur inspiroient les insultes multipliées et les outrages des Naturels du pays : le désir bien naturel qu'ils montrèrent de venger la mort de M. Cook mérite de l'indulgence; mais leur conduite me persuada fortement, qu'en pareille occasion, on doit employer les précautions les plus grandes, lorsqu'on accorde, même pour un moment, un usage illimité de

leurs armes aux matelots et aux soldats. La rigueur de la discipline et l'habitude de l'obéissance, qui sont pour eux un frein continuel, leur font penser assez naturellement que la mesure de leur force est celle de leurs droits. La désobéissance formelle étant presque le seul délit pour lequel ils s'attendent à une punition, ils s'accoutument à regarder les châtimens comme la seule règle du juste et de l'injuste; ils sont portés à conclure qu'ils peuvent faire avec justice et avec honneur, tout ce qu'ils peuvent faire avec impunité. Ainsi, les sentimens d'humanité qui se trouvent au fond du cœur de tous les hommes, et cette générosité à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de résistance, laquelle est, en d'autres occasions, le caractère distinctif des braves gens, deviennent une foible barrière contre l'exercice de la violence, lorsqu'ils sont opposés aux désirs qu'ont les équipages de montrer leur indépendance et leur pouvoir.

J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler seulement un petit nombre de cabanes éparses, qui offroient un rempart aux Naturels. Nous fûmes donc très-surpris de voir le village entier en feu; et avant qu'un canot, envoyé pour arrêter les progrès de l'incendie, pût arriver à la côte, la flamme dévoroit les maisons de nos fidèles amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là, et je ne puis assez déplorer ce contre-temps, qui me contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres avoient été sous ma protection, et les Officiers qui se trouvoient de service ayant par malheur été rarement aux environs du *Morai*, ne connoissoient pas beaucoup la position des cabanes de ce district. Si j'avois été à terre, il est probable que je serois parvenu à garantir de ce malheur la communauté des Prêtres.

Nos gens tirèrent sur plusieurs des Naturels qui essayoient de se sauver du milieu des flammes, et ils rapportèrent à bord les têtes de deux d'entre eux qu'ils avoient coupées. La mort de l'un des Insulaires nous affligea tous; cet infortuné venoit chercher de l'eau au puits, et l'un des soldats de marine lui tira un coup de fusil : sa callebasse ayant été frappée par la balle, il la jeta à terre et il prit la fuite; on le poursuivit dans une des cavernes que j'ai décrites auparavant, et il s'y défendit avec le courage et la férocité d'un lion; mais il expira enfin couvert de blessures, après avoir tenu un temps considérable en haleine, deux hommes de notre détachement. Cet accident nous instruisit, pour la première fois, de l'usage des cavernes du pays.

Nos gens firent un vieillard prisonnier en cette occasion; ils le garottèrent, et ils l'envoyèrent à bord sur le canot qui nous apporta les deux têtes dont je parlois tout-à-l'heure. L'effroi n'a peut-être jamais été peint aussi fortement sur le visage de personne; et il est difficile de concevoir l'extravagante joie qui succéda à sa profonde douleur, quand nous l'eûmes délié, et que nous lui eûmes dit qu'il pouvoit retourner dans l'Isle. Il nous prouva qu'il avoit de la reconnoissance; car il nous apporta par la suite des provisions pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, et il nous rendit d'autres services.

Peu de temps après l'incendie du village, nous aperçûmes un homme qui descendoit la colline, et qui étoit suivi de quinze ou vingt jeunes garçons, dans les mains desquels nous distinguâmes des pièces d'étoffe blanche, des rameaux verts, des bananes, etc. Je ne sais comment il arriva que cette paisible ambassade reçut le feu d'un de

nos détachemens, dès qu'elle fut à la portée du fusil. Cette attaque ne changea rien à leur marche; ils continuèrent leur procession, et l'Officier qui étoit de service arriva assez tôt pour empêcher une seconde décharge. Lorsqu'ils furent plus près de nous, nous reconnûmes notre ami Kaireekeea, pour lequel nous avions beaucoup d'estime; il avoit pris la fuite lorsque nos gens mirent le feu au village; il étoit revenu sur la côte, et il avoit demandé qu'on l'envoyât à bord de *la Résolution*.

Quand il arriva, il étoit très-grave et très-pensif; nous essayâmes de lui faire comprendre que nous avions été obligés de brûler le village; que sa maison et celles des Prêtres, ses confrères, avoient été consumées malgré nous: il nous reprocha légèrement d'avoir manqué d'amitié, et il dit quelques mots sur notre ingratitude. Nous ne sûmes qu'alors toute l'étendue du mal que nous leur avions fait. Il nous assura que comptant sur mes promesses et sur les assurances postérieures des habitans de l'Isle qui nous avoient apporté quelques-unes des choses que nous redemandions, ils n'avoient pas transporté leurs richesses dans l'intérieur du pays, ainsi que les autres Insulaires; qu'ils avoient mis dans une maison voisine du Morai, ce qu'ils possédoient de précieux, et ce que nous leur avions donné, et que tout avoit été la proie des flammes.

En montant à bord, il aperçut les têtes de ses compatriotes exposées sur le pont; elles lui causèrent une émotion très-douloureuse, et il nous pria avec instance de les jeter à la mer. Le Capitaine Clerke le satisfit au même moment.

Le détachement chargé de remplir les futailles revint le soir aux vaisseaux; il n'avoit pas été interrompu dans

son travail. La nuit fut très-désagréable pour nous; les cris et les lamentations qu'on entendoit sur la côte redoublèrent; l'espoir de n'être plus contraint d'employer la violence et la rigueur fut notre seule consolation.

Ce qui est singulier, au milieu de tous ces troubles, les femmes de l'Isle qui se trouvoient à bord ne demandèrent jamais à s'en aller, et elles ne témoignèrent pas la plus légère inquiétude pour elles-mêmes ou pour leurs amis. Nous les jugeâmes très-insensibles à ce qui se passoit, et quelques-unes d'entre elles, placées sur le pont lorsque l'incendie consumoit la bourgade, parurent admirer ce spectacle, et elles s'écrièrent souvent *mai-tai*, c'est-à-dire, *très-beau*.

Koah vint aux vaisseaux le lendemain au matin selon son usage : comme rien ne nous obligeoit plus à avoir de la modération à son égard, on me permit de le traiter comme je voudrois. Lorsqu'il fut aux flancs de *la Résolution*, qu'il eut entonné sa chanson et qu'il m'eut offert un cochon et des bananes, je lui ordonnai de se retirer, et je l'avertis de ne plus se montrer sans les restes du Capitaine Cook; je lui dis qu'il pourroit bien payer de sa tête les mensonges et les fourberies dont il s'étoit rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil; il retourna sur-le-champ à terre, et il se joignit à une troupe de ses compatriotes qui jetèrent des pierres à un détachement chargé de remplir les futailles. Nous trouvâmes à l'entrée de la caverne le corps du jeune homme qui avoit été tué la veille; et quelques personnes de notre équipage allèrent le couvrir d'une natte. Des gens du pays ne tardèrent pas à l'emporter sur leurs épaules, et ils chantèrent une chanson plaintive durant leur marche.

Les Insulaires, convaincus enfin que si nous avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'étoit pas par foiblesse, cessèrent de nous inquiéter. Un Chef, nommé Eappo, qui nous avoit fait peu de visites, mais que nous connoissions pour un personnage de la première importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeboo, et il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens, et nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendroit la paix qu'après nous avoir rendu les restes du Capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos soldats de marine et les os de la poitrine et de l'estomac avoient été brûlés; mais que ceux des bras, des mains, des jambes et des cuisses avoient été partagés entre les Chefs inférieurs; qu'on avoit disposé autrement du corps du Capitaine Cook; qu'on avoit donné la tête à un grand Chef appelé Kahoo-opeou, la chair à Mahia-Mahia, et les cuisses, les jambes et les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs Naturels arrivèrent avec des racines et d'autres végétaux, et Kaireekeea nous fit aussi deux présens considérables de la même espèce.

Des messages qui eurent lieu entre le Capitaine Clerke et Terreeoboo, employèrent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressoit vivement d'envoyer à terre un de nos Officiers, et il offrit de demeurer en ôtage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande, et il nous quitta avec la promesse de nous rapporter les ossemens le lendemain. Le détachement qui remplissoit les barriques dans l'Isle, ne rencontra point d'obstacles de la part des Naturels. Malgré notre réserve, ceux-ci revinrent aux vaisseaux sans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte.

Nous eûmes la satisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mât d'artimon de *la Résolution* rétabli : cette opération fut difficile et un peu dangereuse; nos cordages étoient si pourris que l'appareil rompit plusieurs fois.

Entre dix et onze heures, une multitude d'Insulaires descendit la colline qui domine la grève; ils formoient une espèce de procession; ils portoient une canne ou deux de sucre sur leurs épaules, et ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du taro et des bananes; ils étoient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc et se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs compatriotes, qui les suivoient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre, et après avoir déposé les présens qu'ils apportoient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes : il tenoit quelque chose avec beaucoup de soin, et s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le Capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportoit les restes de M. Cook, et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, il alla lui-même les recevoir, et il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes arrivés au rivage, Eappo entra dans la pinasse et il remit les restes de M. Cook enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de *la Résolution*; il est vraisemblable qu'il ne voulut pas par décence assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien

entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparoit le pouce de l'avant-doigt : nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe et la tête dépouillée de la chair (la chevelure avoit été coupée, et elle étoit séparée du crâne et jointe aux oreilles.) ; les os de la face manquoient; nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras auxquels pendoit la peau des avant-bras ; les os des jambes et des cuisses réunis, mais sans pieds. Les ligamens des jointures étoient en bon état : le tout sembloit avoir été au feu, si j'en excepte les mains, qui conservoient leur chair, mais qui étoient découpées en plusieurs endroits et remplies de sel, selon toute apparence afin qu'elles se gardassent plus long-temps. La partie du derrière de la chevelure offroit une estafilade, mais on ne voyoit point de fracture au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des Chefs s'étoient emparés de la mandibule inférieure et des pieds, et que Terreeoboo mettoit en usage tous ses moyens pour les ravoir.

Eappo et le fils du Roi vinrent à bord le 21 au matin ; ils apportèrent le reste des ossemens du Capitaine Cook, les deux canons de son fusil, ses soulliers, et quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maiha-Maiha et lui-même, désiroient très-sincèrement la paix; qu'ils nous avoient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques, et que d'autres Chefs dont plusieurs étoient encore nos ennemis les avoient empêchés de nous les donner plus tôt. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six Chefs que nous avions tués, quelques-uns desquels étoient nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de *la Découverte* avoit été emmenée par les gens de Pareea, vraisemblable-

ment afin de se venger du coup qu'il avoit reçu, et qu'elle avoit été mise en pièces le lendemain. Il ajouta que les bras des soldats de marine, dont nous voulions aussi exiger la restitution, avoient été emportés par le bas-peuple, et qu'il étoit impossible de les retrouver, qu'on n'avoit conservé que les ossemens du Capitaine Cook, parce qu'ils devoient tomber en partage à Terreeoboo et aux Erees.

Il ne nous restoit plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux Commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le *taboo* sur toute la baie; et les ossemens de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triste cérémonie. Ceux qui y assistèrent savent qu'il m'est impossible de l'exprimer.

Nous n'aperçûmes pas une pirogue dans une baie durant la matinée du 22; le *taboo* qu'Eappo y avoit mis la veille, à notre instigation, n'avoit pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits, et que le souvenir de ce qui s'étoit passé avoit été enseveli dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes ensuite d'ôter le *taboo* et de publier que les Insulaires pouvoient selon leur usage nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays; la plupart des Chefs se rendirent sur notre bord; ils témoignèrent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous, et une grande joie de ce que nous étions réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons et des pro-

visions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le Capitaine Clerke, convaincu que si la nouvelle de nos violences à *Owhyhee* arrivoit avant nos vaisseaux aux Isles situées sous le vent, il en résulteroit des effets facheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les Insulaires vers les huit heures du soir, et Eappo et le fidèle Kaireakeea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après et nous sortîmes de la baie. Les Naturels bordoient en foule le rivage, et à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'affection et de bienveillance.

CHAPITRE V.

Nous partons de la baie de Karakakooa *pour chercher un havre au côté Sud-Est de* Mowee. *Nous sommes jetés sous le vent par les vents d'Est et par un courant. Nous dépassons l'Isle de* Tahoorowá. *Description de la bande Sud-Ouest de* Mowee. *Nous longeons les côtes de* Ranai *et de* Morotoi, *jusqu'à* Waohoo. *Nous essayons vainement de faire de l'eau. Passage à* Atiooi. *Nous mouillons dans la baie de* Wymoa. *Position dangereuse du détachement qui étoit allé remplir les futailles. Dissentions civiles dans ces Isles. Nous recevons la visite des Chefs rivaux. Nous mouillons par le travers d'*Oneehow. *Départ des Isles* Sandwich.

Nous atteignîmes la pleine mer sur les dix heures; et lorsque les canots furent rentrés, nous mîmes le cap au Nord dans l'intention de chercher au côté méridional de *Mowee*, un havre dont les Naturels d'*Owhyhee* nous avoient parlé souvent. Le lendemain au matin, nous reconnûmes qu'une forte houle du Nord-Est nous avoit jetés sous le vent; et un vent frais qui s'éleva de la même partie du compas, nous fit dériver de plus en plus à l'Ouest. Nous revirâmes de bord à minuit, et nous gouvernâmes quatre heures au Sud, afin de nous dégager de la côte, et le 24, à la pointe du jour, nous cinglions vers

une petite Isle stérile appelée *Tahoorowa*, située à sept ou huit milles au Sud-Ouest de *Mowee*.

Comme il ne nous restoit aucun espoir d'examiner de plus près les parties Sud-Est de *Mowee*, nous arrivâmes et nous longeâmes la bande méridionale de *Tahoorowa*. Tandis que nous longions de près son extrémité occidentale, dans l'intention de gagner la côte Ouest de *Mowee*, les sondes diminuèrent tout-à-coup, et nous vîmes la mer se briser presque devant nous sur des roches détachées. Cet écueil nous obligea de nous porter une lieue et demie au large : nous remîmes ensuite le cap au Nord, et après avoir passé sur un banc de sable, où la sonde indiqua dix-neuf brasses, nous gouvernâmes vers le passage qui est entre *Mowee* et une Isle appelée *Ranai*. A midi, notre latitude observée fut de 20 degrés 42 minutes Nord, et notre longitude de 203 degrés 22 minutes Est; l'extrémité méridionale de *Mowee* nous restoit à l'Est-Sud-Est ; l'extrémité Sud de *Ranai*, à l'Ouest-Nord-Ouest-quart-de-rumb-Ouest ; *Morotoi*, au Nord-Ouest-quart-Nord, et l'extrémité occidentale de *Taahoorowa*, au Sud-quart-Sud-Est à la distance de sept milles. Notre longitude fut déduite exactement des observations faites sur la montre marine, avant et après midi, et comparées avec celle qui résultoit d'un grand nombre de distances de la Lune au Soleil et aux étoiles, que nous prîmes le même jour.

L'après-midi le ciel fut calme; nous eûmes de légers souffles de vent de l'Ouest, et nous cinglâmes au Nord-Nord-Ouest ; mais ayant aperçu au coucher du Soleil un bas-fond qui sembloit s'étendre à une distance considérable de la pointe Ouest de *Mowee*, vers le milieu du passage, et l'atmosphère étant variable, nous revirâmes

vent-devant et nous mîmes le cap du côté du Sud.

La bande Sud-Ouest de cette Isle, que nous avions dépassée sans pouvoir nous approcher de la côte, offre le même point-de-vue que la partie Nord-Est aperçue par nous, en revenant du Nord au mois de Novembre 1778: les montagnes de cette partie Nord-Est qui sont réunies par un isthme bas et plat, se montrèrent d'abord comme deux Isles séparées; la bande Sud-Ouest produisit la même illusion, jusqu'au moment où nous fûmes à huit ou dix lieues de la côte, laquelle se repliant vers l'intérieur du pays, à une assez grande profondeur, formoit une baie très-vaste. La pointe la plus occidentale, en travers de laquelle se prolonge le bas-fond dont je parlois tout-à-l'heure, est rendue très-sensible par un petit mondrain: on trouve au Sud de ce mondrain une jolie baie sablonneuse bordée de différentes cabanes, et d'un grand nombre de cocotiers.

Nous reçûmes, dans le cours de cette journée, la visite de plusieurs Naturels du pays qui nous apportèrent des provisions; nous reconnûmes bientôt qu'ils étoient instruits des malheureuses querelles que nous avions eues à *Owhygee*. Ils interrogèrent là-dessus avec beaucoup de curiosité, une femme qui s'étoit cachée à bord de *la Résolution*, et qui alloit à *Attooi*: ils demandèrent d'un air fort empressé des nouvelles de Pareea et de quelques autres Chefs, et ils parurent très-offensés de la mort de Kaneena et de son frère. Nous eûmes cependant la satisfaction de voir que le récit de la femme ne produisoit point de mauvais effet sur leur conduite à notre égard, laquelle fut très-polie et extrêmement soumise.

Le ciel continua à être variable pendant la nuit; mais

le 25 au matin, le vent souffloit de l'Est, et nous longeâmes la côte méridionale de *Ranai*, jusqu'à près de midi : nous eûmes ensuite des calmes et de fausses brises jusqu'au soir : à cette époque, nous gouvernâmes sur la partie occidentale de *Murotoi*, à l'aide d'une brise légère de l'Est. Le courant qui, depuis notre départ de la baie de *Karakakooa*, étoit venu du Nord-Est, prit la direction du Sud-Est dans le cours de cette journée.

Le vent redevint variable la nuit ; mais il se fixa à l'Est le lendemain, dès le grand matin, et il fut si fort, qu'il nous obligea de prendre deux ris de huniers. A sept heures, au moment où nous doublions la pointe occidentale de *Morotoi*, nous aperçûmes une petite baie à la distance d'environ deux lieues ; elle offroit une belle grève de sable ; mais comme rien n'annonçoit de l'eau douce, nous mîmes le cap au Nord, afin de passer au vent de *Woahoo*, Isle que nous avions vue au mois de janvier 1778, lors de notre première relâche aux Isles *Sandwich*.

A deux heures de l'après-midi, la terre se montra dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest à huit lieues : nous revirâmes vent-devant dès qu'il n'y eut plus de jour : nous arrivâmes le 27 au lever de l'aurore ; et à dix heures et demie, nous nous trouvions à une lieue de la côte, près du milieu de la bande Nord-Est de l'Isle.

La côte offre au Nord des collines détachées qui s'élèvent perpendiculairement du sein de la mer, et qui ont des sommets hachés et rompus. Les flancs sont revêtus de bois, et les vallées qui les séparent paroissent fertiles et bien cultivées. Nous aperçûmes au Sud une baie étendue que borne une pointe basse, située au Sud-Est, et couverte de cocotiers : il y a par son travers un rocher élevé,

qui se trouve seul à un mille du rivage. Le ciel étoit gris; et nous ne pûmes voir, d'une manière distincte, la terre au Sud de la pointe : nous remarquâmes seulement qu'elle est élevée et rompue.

Comme le vent étoit toujours grand frais, nous pensâmes qu'il y auroit du danger à nous placer trop près d'une côte sous le vent; nous n'essayâmes donc pas de reconnoître la baie; nous prîmes le large, et nous gouvernâmes au Nord selon la direction du rivage. A midi, nous étions en travers de la pointe septentrionale de l'Isle, à environ deux lieues de la côte, qui est basse et plate, et qui présente un récif prolongé à la distance d'environ un mille et demi. Notre latitude observée étoit de 21 degrés 50 minutes Nord et notre longitude de 292 degrés 15 minutes Est; les extrémités de l'Isle que nous avions en vue, nous restoient au Sud-Sud-Est un quart de rumb-Est, et au Sud-Ouest-quart-Sud, trois quarts de rumb-Ouest.

Entre la pointe septentrionale, et un cap éloigné que nous aperçûmes au Sud-Ouest, la terre se replie beaucoup vers l'intérieur du pays, et nous jugeâmes que vraisemblablement on y trouveroit une bonne rade. Nous longeâmes donc la côte, en nous tenant à environ un mille du rivage; les sondes étoient régulières, et elles indiquoient de vingt à treize brasses. A deux heures un quart, la vue d'une belle rivière qui traversoit une vallée profonde, nous détermina à mouiller par treize brasses, fond de sable; les pointes qui forment les extrémités de la baie, nous restoient au Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest, et au Nord-Est-quart-Est trois quarts de rumb-Est : nous avions au Sud-Est un demi-rumb-Est à un mille l'embouchure de la rivière. L'après-midi, j'accompagnai à terre

nos deux Capitaines : nous rencontrâmes peu de Naturels du pays ; la plupart de ceux que nous vîmes étoient des femmes. Elles nous dirent que les hommes étoient allés à *Morotoi*, combattre Tahyterree, mais que leur Chef Perreeoranee n'étoit pas de l'expédition, et qu'il viendroit sûrement nous voir dès qu'on l'auroit instruit de notre arrivée.

Nous fûmes très-fâchés de trouver un goût saumâtre à la rivière, jusqu'à plus de deux cents verges de son embouchure; cette salure vient des terres marécageuses qu'elle traverse près de la mer : plus loin, elle étoit parfaitement douce, et elle formoit un très-beau courant au bord duquel je me promenai jusqu'au moment où j'arrivai au confluent de deux petits ruisseaux, qui se divisoient à la droite et à la gauche d'une montagne très-escarpée et très-pittoresque. Les bords de cette rivière, et même tout ce que nous vîmes de la partie Nord-Ouest de *Woahoo*, étoient bien cultivés et remplis de villages ; l'aspect du pays me parut extrêmement beau et d'un effet charmant.

Il eût été possible de remplir ici nos futailles, et j'en fus chargea d'aller examiner la côte sous le vent ; mais un récif de corail qui se prolonge le long de la grève, à la distance d'un demi-mille, m'ayant empêché de débarquer, le Capitaine Clerke résolut de se rendre à *Atooi* sans perdre de temps. Nous appareillâmes à huit heures du matin, et nous gouvernâmes au Nord jusqu'à la pointe du jour du 28, que nous arrivâmes du côté de cette Isle ; nous la découvrîmes à midi, et au coucher du soleil, nous étions en travers de son extrémité orientale, qui offre une pointe plate d'une jolie verdure.

Comme il étoit trop tard pour gagner la rade qui se trouve au côté Sud-Ouest de l'Isle, et dans laquelle nous avions mouillé l'année d'auparavant, nous passâmes la nuit à louvoyer, et le lendemain, à neuf heures du matin, nous mouillâmes par vingt-cinq brasses : nous amarrâmes avec la seconde ancre : le Cap renflé, qui est au côté Ouest du village, nous restoit au Nord-Est-quart-Nord, trois quarts de rumb-Est à deux milles; les extrémités de l'Isle se montroient au Nord-Ouest-quart-Ouest trois quarts de rumb-Ouest, et au Sud-Est-quart-Est un demi-rumb-Est, et l'Isle *Oneeheow*, à l'Ouest-quart-Sud-Ouest un demi-rumb-Ouest. Tandis que les vaisseaux se portèrent vers la pointe Sud-Est de l'Isle, nous vîmes en plusieurs endroits fort éloignés de la terre, quelque chose qui ressembloit à un bas-fond : lorsque nous fûmes environ deux milles à l'Est du mouillage, et à deux ou trois milles de la côte, les sondes rapportèrent quatre brasses et demie, quoiqu'elles en eussent ordinairement rapporté sept et huit.

Nous fûmes à peine établis dans notre ancien mouillage, que les pirogues arrivèrent à la hanche de nos vaisseaux, mais nous observâmes que les Naturels ne nous recevoient pas avec autant de cordialité et de satisfaction que lors de notre première relâche. Dès qu'ils furent à bord, l'un d'eux nous dit que nous avions donné à leurs femmes une maladie dont plusieurs personnes des deux sexes étoient mortes. Il étoit lui-même attaqué de cette maladie (*), et il nous fit un récit très-complet et très-détaillé des divers symptômes qui l'accompagnent. Comme il n'y

(*) La maladie vénérienne.

avoit pas dans le pays la plus légère apparence de ce venin quand nous y vinmes pour la première fois, je crains beaucoup qu'on ne puisse nous reprocher de leur avoir causé un si affreux malheur.

Nous relâchions principalement ici pour faire de l'eau, et on m'envoya à terre de bonne heure, dans l'après-midi, avec la pinasse et le bateau plat remplis de barriques. Outre le canonnier de *la Résolution*, chargé d'acheter des vivres, j'emmenai une garde de cinq soldats de marine. Nous trouvâmes sur la grève une foule nombreuse qui nous reçut d'abord d'une manière très-amicale; mais elle devint extrêmement incommode, dès que nous eûmes débarqué les futailles. L'expérience m'ayant fait voir combien il est difficile de réprimer les habitans de ces mers, sans recourir à l'autorité des Chefs du pays, je fus très-fâché d'apprendre que tous les Chefs étoient dans une autre partie de l'Isle. Nous ne tardâmes pas en effet à avoir besoin de leurs secours, car il me fut très-difficile de former, selon notre usage, un cercle pour la commodité et la sûreté de ceux qui procédoient aux échanges. J'en vins à bout cependant, et j'avois placé des sentinelles pour écarter la populace; mais j'aperçus bientôt un Insulaire qui saisit la baïonnete du fusil d'un de nos soldats, et qui s'efforça de s'en emparer. Il lâcha prise, et il se retira du moment où j'approchai : il revint un instant après, tenant d'une main une pique, et de l'autre un *pahooa*, et ses compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre le soldat : une légère égratignure qu'il reçut de celui-ci, qui vouloit l'écarter de notre cercle, occasionna cette dispute.

Je remarquai que nous avions besoin de beaucoup de

circonspection et de ménagement, et je défendis, de la manière la plus expresse, de tirer ou de faire aucun acte de violence, sans un ordre positif. Après cet arrangement, ceux de nos gens qui remplissoient les futailles m'appelèrent ; je me rendis auprès d'eux, et j'y trouvai les Naturels aussi mal disposés. Ils exigeoient une grande hache pour chaque barrique d'eau ; et comme on n'avoit pas souscrit à leur demande, ils ne vouloient pas permettre aux matelots de conduire nos futailles au bord de la mer.

Dès que je les eus joints, l'un des Naturels du pays s'avança vers m[illegible] un air très-insolent, et il établit la même prétention. Je lui dis qu'en qualité d'ami, je voulois bien lui offrir une hache, mais que j'embarquerois sûrement de l'eau sans la payer : j'ordonnai tout de suite aux matelots de la pinasse de continuer leurs travaux, et afin de les protéger, je fis venir trois soldats de marine.

Cet acte de vigueur arrêta les Insulaires ; ils ne troublèrent plus le détachement qui remplissoit les futailles, mais ils continuèrent d'ailleurs à nous tourmenter, et à faire les choses [illegible] monde les plus propres à exciter notre colère. Quelques-uns, sous prétexte d'aider à nos gens à rouler les barriques, les éloignoient du chemin, et les emmenoient d'un autre côté ; plusieurs enlevoient les chapeaux sur la tête des matelots ; ils saisissoient la basque de leurs habits, et ils les tiroient par-derrière ; ils leur marchoient sur les talons, et ces insolences produisoient, parmi les spectateurs, des acclamations et des éclats de rire entre-mêlés d'enfantillages et de malice. Ils trouvèrent ensuite moyen de voler le baquet du tonnelier, et

de lui arracher son sac ; mais ce dont ils désiroient le plus de s'emparer, étoient les fusils des soldats de marine, qui se plaignoient à chaque instant de leurs attaques. Quoique la plupart eussent toujours des égards et de la déférence pour moi, ils ne me laissèrent pas partir sans contribuer pour quelque chose à leur butin : l'un d'eux s'approcha de moi d'un air familier ; il eut l'adresse de distraire mon attention, tandis qu'un de ses camarades m'enleva mon épée que je tenois négligemment à la main, et il s'enfuit avec la rapidité de l'éclair.

Nous ne pouvions sans danger recourir à la force : cherchant donc à nous garantir le mieux que nous pourrions des effets de leur insolence, nous n'avions rien à faire d'ailleurs qu'à nous y soumettre. Mes inquiétudes s'accrurent néanmoins, car j'appris bientôt du sergent des soldats de marine, que s'étant retourné brusquement, il avoit vu derrière moi un Insulaire qui tenoit un pahoos, prêt à me frapper. Il se trompa peut-être ; mais il est sûr que notre position étoit alarmante et critique, et que la plus légère erreur de notre part auroit pu nous être fatale. Comme ma petite troupe étoit séparée en trois détachemens, qu'une partie remplissoit les barriques au lac, qu'une autre rouloit les futailles au bord de la mer, et que la troisième achetoit des vivres à quelque distance de là, je pensai un moment qu'il convenoit de la rassembler, et d'exécuter et de protéger un seul service à-la-fois ; mais, après y avoir réfléchi, je jugeai qu'il valoit mieux ne rien changer à nos premières dispositions. Si les Naturels nous attaquoient réellement, nos gens placés de la manière la plus avantageuse, n'auroient jamais pu faire qu'une foible résistance : d'un autre côté, je crus important de montrer

aux Insulaires que nous n'avions pas peur, ce qui étoit encore plus essentiel : de cette manière, nous tînmes divisée la foule des habitans du pays, et une portion assez considérable d'entr'eux ne fut occupée d'autre chose que de nous vendre des provisions.

Il est probable que la crainte de nos armes à feu fut la principale cause de leur lenteur à nous attaquer : la confiance qu'elles nous inspiroient, puisque nous n'opposions que cinq soldats de marine à leurs forces entières, leur donna sans doute une haute opinion de notre supériorité. C'étoit à nous à maintenir cette idée, et je dois dire à l'honneur de mes détachemens, qu'il eût été impossible de se mieux conduire pour renforcer cette impression. Ils souffrirent avec une modération et une patience extrêmes, tout ce qui pouvoit être interprêté d'une manière plaisante: et lorsqu'ils se voyoient menacés d'une manière sérieuse, ils contenoient les Insulaires avec des regards foudroyans et des menaces. Nous parvînmes ainsi à ramener toutes nos futailles au bord de la mer, sans aucun accident grave.

Tandis qu'on les embarquoit sur le bateau plat, les Naturels sentirent qu'ils n'auroient bientôt plus d'occasions de nous piller, et ils devinrent, d'un moment à l'autre, plus hardis et plus insolens. Le Sergent des soldats de marine m'avertit alors combien il seroit avantageux pour nous de faire entrer dans les canots sa petite troupe la première; que les fusils des soldats, principal objet de l'avidité des Insulaires, comme je l'ai déjà dit, se trouveroient en sûreté, et qu'en cas d'attaque, les soldats de marine nous défendroient avec plus de succès que s'ils étoient encore sur la côte.

Nous avions tout embarqué, et il ne restoit plus à terre que M. Anderson, notre canonnier, un matelot et moi. Comme la pinasse étoit au-delà du ressac que nous devions traverser à la nage, j'ordonnai au canonnier et au matelot de se jeter à la mer, et de se sauver en hâte : je leur dis que je les suivrois. Ce qui me surprit beaucoup, ils refusèrent l'un et l'autre d'obéir, et nous nous disputâmes tous trois, pour savoir qui demeureroit le dernier sur le rivage. J'avois parlé au matelot d'une manière trop vive, un moment auparavant; il crut sans doute que je doutois de sa bravoure, et il conçut cet acte bizarre de générosité : notre vieux canonnier, voyant qu'il s'agissoit d'une affaire d'honneur, pensa qu'il devoit y prendre part. Nous serions peut-être restés quelque temps dans cette position singulière, si la dispute n'avoit été terminée par des pierres qui commençoient à tomber autour de nous, et par les cris des équipages des canots, qui nous avertissoient de nous retirer promptement, parce que les Naturels nous suivoient dans l'eau avec des massues et des piques. J'atteignis le premier le flanc de la pinasse : m'apercevant que M. Anderson se trouvoit à quelque distance par-derrière, et qu'il n'étoit pas encore hors de danger, je recommandai aux soldats de marine de tirer un coup de fusil; ils furent si empressés d'exécuter mon ordre, qu'ils en tirèrent deux, et lorsque je fus entré dans le canot, je vis les Naturels en fuite. Il ne restoit sur la grève qu'un homme assis près d'une femme : cet homme essaya plusieurs fois de se lever; il n'en eut pas la force; et je remarquai, avec beaucoup de regret, qu'il étoit blessé à l'aîne. Ses compatriotes revinrent bientôt après, et ils formèrent un cercle autour de lui; ils agitèrent leurs piques et leurs dagues avec un

air de menace et de défi; mais avant d'atteindre les vaisseaux, ils furent chassés du rivage par quelques Insulaires que nous prîmes pour des Chefs.

Durant notre absence, le Capitaine Clerke avoit eu les plus vives inquiétudes sur notre sûreté; et ce qui augmenta beaucoup ses craintes, il avoit mal compris ce que lui avoient dit quelques Naturels du pays qui se trouvoient à bord. Ils avoient prononcé souvent le nom du Capitaine Cook; ils avoient parlé de mort et de carnage en termes énergiques et d'une manière détaillée; il en conclut qu'ils étoient instruits de ce qui nous étoit arrivé à *Owhyhee*, et qu'ils rappeloient ce malheureux événement: mais le discours de ces Insulaires avoit rapport aux guerres causées par les chèvres que M. Cook avoit laissées à *Oneeheow*, et au massacre de ces pauvres chèvres, au milieu de la querelle qu'elles avoient produite. M. Clerke, persuadé que cette conversation animée et ces tableaux effrayans avoient rapport aux sanglantes disputes que nous avions eues à *Owhyhee*, y voyant d'ailleurs un désir de vengeance de la part des habitans de ces Isles, fit équiper et armer les canots, et il les envoya à notre secours.

On me chargea le lendemain de retourner à terre avec le détachement de l'aiguade. Les dangers que nous avions courus la veille déterminèrent le Capitaine Clerke à nous donner une garde de quarante hommes. Cette précaution n'étoit pas nécessaire; car nous trouvâmes la grève entièrement libre, et le terrain entre le lieu du débarquement et le lac, consacré par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques Chefs étoient venus visiter ce district, et que n'ayant pu s'y arrêter, ils avoient eu la bonté de

s'occuper de notre sûreté et de notre repos. Nous vîmes de l'autre côté de la rivière, à droite, plusieurs hommes armés de longues piques et de dagues; mais ils n'essayèrent pas de troubler nos opérations. Leurs femmes traversèrent la rivière, et elles s'assirent sur le bord, tout près de nous; à midi, nous déterminâmes quelques-uns des hommes à nous apporter des cochons et des racines, et même à les apprêter. Dès que nous eûmes quitté la grève, ils vinrent sur le rivage, et l'un d'eux nous jeta une pierre: tous les autres ayant paru désapprouver sa conduite, nous ne crûmes pas devoir montrer du ressentiment.

Le 3, nous achevâmes de remplir nos futailles, sans éprouver beaucoup d'obstacles. De retour aux vaisseaux, nous apprîmes que plusieurs Chefs avoient été à bord, et qu'ils avoient fait des excuses sur la conduite de leurs compatriotes. Ils attribuèrent ces désordres à des disputes qui subsistoient parmi les principaux personnages de l'Isle, et qui occasionnoient du trouble et de l'insubordination. Toneoneo, qui exerçoit l'autorité suprême l'année précédente, à l'époque de notre relâche, et un jeune homme, nommé Teavee, se disputoient le gouvernement d'*Atooi*: ils étoient l'un et l'autre petits fils de Perreeorannee, Roi de *Woahoo*, qui avoit donné l'administration d'*Atooi* au premier, et celle d'*Oneeheow* au second. Les chèvres laissées par nous à *Oneeheow*, l'année d'auparavant, avoient donné lieu à la querelle. Toneoneo les réclamoit, sous prétexte que cette Isle dépendoit de lui: les amis de Teavee faisoient valoir le droit de possession; les deux partis soutenoient leurs prétentions par la force, et peu de jours avant notre arrivée, il y avoit eu une action, dans laquelle Toneoneo avoit été battu. Cette victoire devoit avoir

pour Toneoneo des suites plus fâcheuses encore que la perte des chèvres; car la mère de Tavee ayant pris un second mari, qui étoit Chef d'*Atooi*, et à la tête d'une faction puissante, ce Chef vouloit profiter d'une occasion si favorable pour le chasser entièrement de l'Isle, et donner le gouvernement au fils de sa femme. Les chèvres avoient multiplié : on en comptoit six, qui, en peu d'années, auroient vraisemblablement propagé cette race aux Isles *Sandwich;* mais j'ai déjà dit qu'elles furent tuées durant la querelle.

La mère, la sœur et le beau-père du jeune Prince, vinrent, le 4, à bord de *la Résolution*, suivis de plusieurs Chefs de leur parti : ils firent présent au Capitaine Clerke de diverses choses qui étoient curieuses et qui avoient du prix : ils lui donnèrent entre autres des hameçons de pêche, qu'ils nous dirent composés des ossemens du père de notre vieil ami Terreeoboo, tué dans une descente malheureuse faite sur l'Isle de *Woahoo*, et la sœur du Prince lui offrit un chasse-mouche dont la poignée étoit un os d'homme, trophée qu'elle avoit reçu de son beau-père. Le jeune Tavee n'étoit pas de la visite; il étoit occupé, à la suite de sa victoire, de quelques cérémonies religieuses qui devoient durer vingt jours.

Le 5 et le 6 furent employés à remplir à terre les futailles de *la Découverte;* les charpentiers calfatèrent les vaisseaux, et ils firent les autres préparatifs nécessaires pour la campagne que nous allions entreprendre. Les Naturels ne nous incommodèrent plus, et ils nous apportèrent une quantité considérable de cochons et de végétaux.

L'un des Insulaires vint à bord de *la Découverte* avec

un morceau de fer dont il nous pria de lui faire un *pahooa*. Les Officiers et les Matelots examinèrent soigneusement ce morceau de fer, et ils jugèrent qu'il avoit servi de cheville au bordage d'un grand navire. Ils ne purent découvrir en quel pays on l'avoit travaillé; mais à la couleur terne (*) du métal et à la différence qu'ils aperçurent entre cette cheville et les nôtres, ils jugèrent qu'elle n'étoit sûrement pas de fabrique angloise. Cette observation les détermina à demander à l'Insulaire à quelle époque et dans quel lieu il s'étoit procuré cette cheville; et s'ils ne se méprirent point, il l'avoit tiré d'une pièce de bordage plus grosse que la bitte d'un cable, qui lui servit de terme de comparaison : ils jugèrent de plus que cette pièce de bordage avoit été amenée sur les côtes de l'Isle depuis que nous l'avions quittée, au mois de Janvier 1778.

Le 7, nous reçûmes de Toneoneo une visite inattendue. Lorsqu'il eut appris que la Princesse douairière étoit sur notre vaisseau, nous eûmes bien de la peine à le déterminer à monter à bord; non qu'il parût craindre pour sa sûreté, mais parce qu'il ne vouloit pas la voir. Leur entrevue fut hargneuse, et ils se jetèrent des œillades de haine. Il demeura peu de temps parmi nous, et il nous sembla très-abattu; mais nous remarquâmes avec surprise que lors de son arrivée et lors de son départ, les femmes se prosternèrent devant lui, et que tous les Naturels dont nous étions environnés, lui rendirent les hommages qu'ils ont coutume de rendre aux personnages de

(*) Le fer que nous trouvâmes parmi les habitans de l'Entrée de *Nootka*, et qui avoit presque toujours la forme d'un couteau, étoit sensiblement beaucoup plus terne que le nôtre.

son rang. Il est extraordinaire qu'un homme en état de guerre avec les partisans de Teavee, qui se disposoit même à une seconde bataille, ait eu la hardiesse de venir seul au milieu de ses ennemis : mais il faut observer que les dissentions civiles, qui sont très-communes dans toutes les Isles de la Mer du Sud, ne semblent pas entraîner beaucoup de fureur ou d'effusion de sang ; que le Gouverneur déposé continue de jouir de la dignité d'*Eree*, et qu'on lui permet de faire usage de tous les moyens pour recouvrer l'importance qu'il a perdue. Au reste, j'aurai occasion de traiter cette matière plus en détail dans le chapitre suivant, où l'on trouvera toutes les instructions que nous avons pu nous procurer sur l'état politique de ces Isles.

Nous appareillâmes le 8, à neuf heures du matin ; nous gouvernâmes vers *Oneeheow*, et à trois heures du soir nous jetâmes l'ancre par vingt brasses, à-peu-près à l'endroit où nous avions mouillé en 1778. Nous amarrâmes avec la seconde ancre sur vingt-six brasses : la pointe renflée qui est l'extrémité méridionale de l'Isle, nous restoit à l'Est-Sud-Est, la pointe Nord de la rade au Nord un demi-rumb-Est, et nous avions au Nord-Est-quart-Nord une autre pointe renflée qui se trouve au Sud de celle-ci. Durant la nuit, le vent souffla avec force de la partie de l'Est ; nous reconnûmes, le 9 au matin, que le vaisseau avoit dérivé de toute une encablure, et que les deux ancres se trouvoient de l'avant à nous : nous raccourcîmes le cable de la seconde ancre ; mais le vent étant trop frais pour démarrer, il fallut passer la journée du 10 et celle du 11 avec les ancres à l'avant.

Le vent devint plus maniable le 12, et le *Master* alla au côté Nord-Est de l'Isle chercher un mouillage plus com-

mode. Il revint le soir, après avoir trouvé une jolie baie et un bon mouillage par dix-huit brasses, et un fond de sable clair, tout près de la pointe occidentale de la rade où nous étions à l'ancre, laquelle est aussi la pointe la plus occidentale de l'Isle; ce village étoit à moins d'un mille de la grève battue par le ressac, mais d'une manière trop foible pour empêcher le débarquement. La direction des pointes dans la baie étoit Nord-quart-Nord-Est et Sud-quart-Sud-Ouest; et dans l'intervalle de l'une à l'autre, les sondes rapportoient sept, huit et neuf brasses. Il y avoit, au côté septentrional de la baie, un petit village, et nous rencontrâmes, un quart de mille à l'Est, quatre petits puits d'une bonne eau. Le chemin qui conduisoit à l'aiguade étoit uni, et l'on pouvoit aisément y rouler les barriques. M. Blig se porta ensuite assez avant au Nord pour s'assurer qu'*Oreehowa* forme une Isle particulière, et qu'il y a un passage entre cette terre et celle d'*Oneeheow* : jusqu'alors nous n'avions fait que conjecturer l'existence de ce passage.

L'après-midi, on rentra à bord tous les canots, et nous nous tînmes prêts à appareiller le lendemain au matin.

CHAPITRE VI.

Description générale des Isles Sandwich. *Leur nombre, leurs noms et leur position.* Owhyhee : *son étendue et sa division en districts. Description de ses côtes et du Pays adjacent. Indices de volcans. Montagnes de neige. Leur hauteur est déterminée. Récit d'un voyage dans l'intérieur du pays.* Mowee. Tahoorowa. Morotoi. Ranai. Woahoo. Atoi. Oneeheow. Oreehowa. Tahoora. *Climat. Vents. Courants. Marées. Animaux et végétaux. Observations astronomiques.*

AVANT de quitter les Isles *Sandwich*, il convient de faire ici une description générale de leur position, de leur histoire naturelle, et des mœurs et des usages des habitans.

Des hommes beaucoup plus en état que moi de remplir cette tâche, ont déjà communiqué leurs remarques sur ce point. Si le Capitaine Cook et M. Anderson eussent vécu assez long-temps pour profiter des instructions que nous avons eu occasion de recueillir lors de notre seconde relâche sur ces Isles, les lumières et les soins de deux observateurs aussi exacts n'auroient rien laissé à désirer au public ; le lecteur déplorera sans doute avec moi les malheurs qui l'ont privé des observations de deux hommes d'un talent si supérieur, et qui m'ont imposé la tâche de lui

présenter les observations que les divers services auxquels j'ai été employé m'ont permis de faire.

Ce groupe est composé de onze Isles, qui s'étendent en latitude depuis 18 degrés 54 minutes jusqu'à 22 degrés 15 minutes Nord, et en longitude du 199.e degré 36 minutes au 208.e degré 6 minutes Est. Les Naturels les appellent : 1. *Owhyhee*; 2. *Mowee*; 3. *Ranai* ou *Oranai*; 4. *Morotinne* ou *Morokinnee*; 5. *Kahowrowee* ou *Tahoororewa*; 6. *Morotoi* ou *Morokoi*; 7. *Woahoo* ou *Oahoo*; 8. *Atooi*; *Atowi* ou *Towi*, et quelquefois *Kowi* (1); 9. *Neehoehow* ou *Oneeheow*; 10. *Oreehoua* ou *Reehoua*; et 11 *Tahoora* : excepté *Morotinnee* et *Tahoora*, elles sont toutes habitées. Outre ces onze terres, les gens du pays nous dirent qu'il y en a une douzième appelée *Modoo-papapa* (2) ou *Komodoo-papapa*, située à l'Ouest-Sud-Ouest de *Tahoora*; qu'elle est basse et sablonneuse; et qu'on y va seulement prendre des tortues et des oiseaux de mer. Comme je n'ai pas découvert qu'ils en connoissent aucune autre, il est probable qu'il n'en existe point aux environs de ce petit archipel.

M. Cook leur a donné le nom d'Isles *Sandwich* en l'honneur du Comte de Sandwich, sous l'administration duquel il a enrichi la Géographie de découvertes si nombreuses et si importantes; hommage bien dû à un Ministre

(1) Il faut observer que les habitans des Isles situées au vent, emploient le *K* au-lieu du *T*; qu'ils disent, par exemple, *Morokoi* au-lieu de *Morotoi*.

(2) *Modoo* signifie Isle, et *papapa* signifie plat ou uni. Le Capitaine Cook, Vol. II, page 330, donne à cette Isle le nom de *Tammata pappa*.

qui s'est occupé si noblement de tout ce qui pouvoit multiplier les avantages ou concourir aux succès des expéditions de M. Cook ; qui a secondé avec un zèle extrême les vues de ce grand Navigateur, et s'il m'est permis de joindre ici la reconnoissance de quelques individus à celle de toutes les Nations, qui après la mort de notre Commandant, a protégé généreusement tous les Officiers qui avoient servi sous ses ordres.

Owhyhee, la plus orientale et la plus considérable, est d'une forme triangulaire et presque équilatérale : les pointes des angles forment les extrémités Nord, Est et Sud. La pointe du Nord gît par 20 degrés 17 minutes de latitude et 204 degrés 2 minutes de longitude orientale ; celle de l'Est par 19 degrés 34 minutes de latitude et 205 degrés 6 minutes de longitude ; celle du Sud par 18 degrés 54 minutes de latitude et 204 degrés 15 minutes de longitude: sa plus grande longueur, dont la direction est à-peu-près Nord et Sud, est de vingt-huit lieues et demie ; sa largeur de vingt-quatre, et sa circonférence d'environ deux cent cinquante-cinq milles géographiques ou deux cent quatre-vingt-treize milles anglois : elle est divisée en six grands districts, dont voici les noms : *Amokooa* et *Aheedoo* au côté Nord-Est ; *Apoona* et *Kaoo* au Sud-Est ; *Akona* et *Koarra* à l'Ouest.

Les districts d'*Amakooa* et d'*Aheedoo* sont séparés par une montagne appelée *Mouna-Kaah* (ou la montagne de *Koah*), laquelle offre trois pics toujours couverts de neige, qu'on voit d'une manière distincte à la distance de quarante lieues.

Des rochers élevés et escarpés, d'où tombent une multitude de belles cascades, forment la côte au Nord de cette

montagne. Nous eûmes l'espoir de rencontrer un havre derrière un Cap renflé qui gît par 20 degrés 10 minutes de latitude Nord et 204 degrés 26 minutes de longitude orientale; mais en doublant la pointe et en longeant de près le rivage, nous aperçûmes une vallée basse qui réunissoit le Cap à un autre promontoire élevé situé au Nord-Ouest. Le pays s'élève peu-à-peu vers le centre de l'Isle; il est coupé par des ouvertures étroites et profondes, ou plutôt par des crevasses; il nous a paru bien cultivé, et semé de nombreux villages : la montagne de neige est très-escarpée, et la partie inférieure est revêtue de bois.

La côte d'*Aheedoo*, située au Sud de *Mouna-Kaah*, est d'une hauteur modérée; les derrières sont plus unis, et moins remplis de ravins que les cantons qu'on voit au Nord-Ouest. Nous croisâmes presque un mois à la hauteur de ces deux districts, et toutes les fois que nous pûmes nous tenir à une distance convenable du rivage, nous fûmes environnés de pirogues chargées de provisions de toute espèce. Nous eûmes souvent une mer très-grosse et une houle forte sur cette bande de l'Isle; et comme nous n'avions point de sondes, et que nous remarquions beaucoup de fonds de mauvaise tenue, nous naviguâmes constamment à deux ou trois lieues de la terre, excepté dans l'occasion dont j'ai déjà parlé.

La côte au Nord-Est d'*Apoona*, qui forme l'extrémité orientale de l'Isle, est basse et plate; la pente de l'intérieur est très-insensible, et tout le pays est couvert de cocotiers et d'arbres à pain. Autant que nous pûmes en juger, c'est le beau canton, et l'on nous dit ensuite que le Roi y réside quelquefois : à l'extrémité Sud-Ouest, les collines s'élèvent brusquement des bords de la mer : on ne

voit entre leurs pieds et les flots, qu'une bordure étroite de terrains bas. Nous fûmes ici assez près de la côte, et nous trouvâmes les flancs des collines revêtus d'une belle verdure; mais la population nous y parut peu considérable. En doublant la pointe orientale de l'Isle, nous découvrîmes une autre montagne de neige, appelée *Mouna-Roa* (ou montagne étendue), qui continua à être fort visible tout le temps que nous longeâmes la bande Sud-Est; elle est applatie à la cime, et forme ce que les marins appellent un plateau; nous vîmes toujours son sommet enseveli dans les neiges, et nous aperçûmes une fois un espace assez considérable de ses flancs qui en étoit revêtu; mais la plus grande partie de cette neige disparut en peu de jours.

Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de la Condamine l'a déterminée, d'après des observations faites sur les *Cordillières*, cette montagne doit avoir au-moins 16,020 pieds d'élévation, c'est-à-dire, qu'elle est plus haute de 724 pieds que le *Pico de Teyde* ou le Pic *de Ténériffe*, si l'on adopte les calculs du docteur Heberdeen; et de 3,680, si l'on s'en rapporte à ceux du Chevalier de Borda. Les pics de *Mouna-Kaah* nous parurent avoir environ un demi-mille d'élévation, et comme ils étoient revêtus de neige par-tout, la hauteur de leurs sommets ne peut pas être de moins de 18,400 pieds. Au reste, il est probable que l'élévation de ces deux montagnes est encore plus grande: car, dans les Isles, les effets de l'air chaud de la mer doivent, à latitude égale, porter la ligne de neige à une hauteur plus grande que dans les endroits où l'atmosphère est refroidie de tous côtés par une immense étendue de neiges qui ne fondent jamais.

La côte de *Kaoo* présente l'aspect le plus sauvage et le plus affreux ; tout ce district semble avoir été bouleversé par une convulsion terrible. Le sol est par-tout couvert de fraisil, et entrecoupé en bien des endroits de bandes noires, lesquelles paroissent marquer le cours d'une lave qui s'est écoulée, il n'y a pas un grand nombre de générations, de la montagne de *Roa* vers le rivage. Le promontoire Sud ne semble offrir que des scories d'un volcan. La pointe saillante est composée de rochers brisés et crevassés, empilés les uns sur les autres d'une manière irrégulière, et terminés en aiguilles.

Malgré l'aspect hideux de ce canton de l'Isle, on y voit un grand nombre de villages, et il est certainement beaucoup plus peuplé que les montagnes verdoyantes d'*Apoona*. Il n'est pas difficile de rendre raison de cette singularité. Les Insulaires manquant de troupeaux, n'ont pas besoin de pâturages, et ils préfèrent d'une manière assez naturelle, les terrains les plus commodes pour la pêche ou les plus propres à la culture des ignames et des bananes. Il y a parmi ces ruines, quelques districts d'un sol riche, qui sont plantés avec soin, et la mer des environs offre une assez grande variété de poissons excellens, dont nous fûmes toujours abondamment fournis, ainsi que d'autres provisions.

En travers de cette partie de la côte, une ligne de six brasses ne rapporta point de fond à moins d'une encablure du rivage ; j'en excepte cependant une petite crique située à l'Est de la pointe méridionale, où nous eûmes des sondes régulières de cinquante et cinquante-huit brasses, fond de beau sable. Avant de parler des districts de l'Ouest, il est bon de remarquer que toute la bande orientale d'*Owhyhee*,

depuis l'extrémité Nord jusqu'à l'extrémité Sud, n'offre aucune espèce de havre ou d'abri pour les vaisseaux.

Les parties Sud-Ouest d'*Akona* sont dans le même état que le district adjacent de *Kaoo;* mais plus loin au Nord, le pays a été cultivé avec beaucoup de peine, et il est extrêmement peuplé.

La baie de *Karakakooa,* que j'ai déjà décrite, se trouve dans cette partie de l'Isle. On n'aperçoit le long de la côte que des scories en grosses masses, et des fragmens de rochers noircis par le feu : par-derrière, le terrain s'élève peu-à-peu l'espace d'environ deux milles et demi, et il semble avoir été couvert autrefois de pierres mobiles brûlées. Les Naturels se sont donné la peine de les enlever, souvent jusqu'à plus de trois pieds de profondeur : c'est un grand travail; mais la fertilité du sol les en dédommage amplement : ils cultivent ici sur un terrain de cendres très-fertiles, des patates douces, et l'arbre dont ils tirent leurs étoffes. Les champs sont enfermés de murs de pierres, et entre-mêlés de bocages de cocotiers; on trouve des arbres à pain, dont la végétation est très-forte sur les terrains qui s'élèvent derrière ces plantations.

Le district de *Koaraa* s'étend depuis la pointe la plus occidentale jusqu'à l'extrémité Nord de l'Isle : toute la côte qui est dans l'intervalle, forme une vaste baie, appelée *Toe-yah-yah,* bornée au Nord par deux collines très-sensibles. Il y a, vers la partie la plus intérieure de cette baie, un fond de corail de mauvaise tenue, qui se prolonge à plus d'un mille de la côte, et en-dehors duquel on trouve des sondes régulières et un bon mouillage par vingt brasses. Le pays, aussi loin que put s'étendre notre vue,

nous parut fertile et bien peuplé; le sol nous sembla de la même nature que celui de *Kaoo;* mais on n'y rencontre point d'eau douce.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des côtes de l'Isle et des terres voisines du rivage; ce sont les seules portions que j'aie eu occasion d'examiner par moi-même. Ce que je puis dire de l'intérieur m'a été communiqué par quelques-uns de nos Messieurs, qui partirent l'après-dînée du 26 Janvier, avec le projet de pénétrer dans l'intérieur du pays, aussi loin qu'ils le pourroient, et sur-tout de faire des efforts pour atteindre les montagnes de neige.

Après s'être procuré deux Naturels qui devoient leur servir de guides, ils quittèrent le village à quatre heures du soir, et ils dirigèrent leur marche un peu au Sud de l'Est. A trois ou quatre milles de la baie, ils trouvèrent le pays tel que je l'ai déjà décrit : les collines s'élevèrent ensuite d'une manière plus brusque, et ils arrivèrent à des plantations étendues qui terminent la vue du pays telle qu'on l'a des isseaux.

Ces plantations offrent du *tarrow* (*) ou des racines

(*) Les patates douces et le *tarrow* étoient ici plantés à quatre pieds d'intervalle; les patates douces étoient enfoncées presque jusqu'au sommet de la tige, et couvertes d'environ un demi-boisseau d'un terreau léger. Le *tarrow* étoit nu jusqu'à la racine; la terre végétale qui l'environnoit étoit creusée en forme de bassin, afin de retenir l'eau de pluie; car cette racine a besoin d'un certain degré d'humidité. Nous avons déjà dit que le *tarrow* est toujours planté, aux *Isles des Amis* et de *la Société*, dans des terrains bas et humides, et ordinairement dans les endroits où l'on peut détourner un ruisseau. Nous avions imaginé qu'il ne croît point ailleurs; mais nous reconnûmes ici, qu'avec la précaution dont j'ai déjà parlé, il réussit également sur un terrain plus sec. En effet,

d'*eddy*, des patates douces, des arbres avec l'écorce desquels les Naturels fabriquent leurs étoffes; ces diverses productions sont disposées en lignes d'une manière très-régulière. Les murailles qui les séparent sont composées de pierres mobiles et brûlées, que les Insulaires entassent lorsqu'ils nettoient leurs champs; et comme elles sont entièrement cachées par des cannes de sucre, elles forment les plus belles haies qu'on puisse imaginer. Nos Messieurs passèrent une nuit à la seconde cabane qu'ils trouvèrent parmi les plantations : ils jugèrent qu'ils étoient alors à six ou sept milles de notre mouillage. Le point-de-vue dont ils jouirent à cet endroit leur parut charmant; ils voyoient devant eux les vaisseaux dans la baie; une file continue de bourgades entre-mêlées de bocages de cocotiers, s'étendoit à leur gauche le long de la côte de la mer, et par-derrière, un bois épais se prolongeoit au-delà de leur horizon; à leur droite, ils apercevoient jusqu'à l'extrémité de l'horizon des terrains couverts de plantations régulières et bien tenues.

Les Naturels leur montrèrent, loin de toute autre habitation, la résidence d'un hermite qui avoit été jadis un Chef important et un guerrier célèbre, mais qui avoit abandonné depuis long-temps les côtes de l'Isle, et qui alors ne sortoit plus de sa hutte. Ils se prosternèrent devant lui à mesure qu'ils en approchèrent, et ils lui offrirent ensuite une partie des vivres qu'ils avoient apportés. L'hermite avoit de l'aisance et de la gaieté dans le maintien;

---

chacun de nous jugea le *tarrow* des Isles *Sandwich* le meilleur de tous ceux que nous avions goûtés. On ne met point de bananes dans ces plantations; elles viennent parmi les arbres à pain.

il ne parut presque point surpris de voir nos Messieurs : on le pressa d'accepter quelques-unes de nos curiosités ; mais il les refusa, et il se retira bientôt dans sa cellule. Nos Messieurs dirent à leur retour, qu'ils n'avoient jamais rencontré d'homme aussi vieux, et ceux qui calculoient son âge au plus bas, lui donnoient plus de cent ans.

Comme nos voyageurs avoient imaginé que la montagne n'étoit pas à plus de dix ou douze milles de la baie, et que par conséquent ils y arriveroient aisément le lendemain de bonne heure (erreur à laquelle son élévation considérable put les conduire), ils furent très-surpris de voir que sa distance se trouvoit à peine diminuée. Cette remarque, jointe à l'état désert du pays dans lequel ils alloient entrer, les obligea de se fournir de vivres, et ils détachèrent un de leurs guides au village. Tandis qu'ils attendoient son retour, ils furent joints par quelques-uns des serviteurs de Kaoo, que ce vieillard généreux, instruit de leur course, leur envoyoit, chargés de rafraîchissemens, avec ordre de demander et prendre sur ses terres tout ce dont nos Messieurs auroient besoin.

Ils furent très-étonnés de trouver le froid si vif dans cette partie de l'Isle; mais, n'ayant point de thermomètre, ils ne purent en juger que par l'impression qu'ils reçurent; et quand on considère qu'ils venoient de quitter une atmosphère chaude, cette méthode dut les tromper. Au reste, ils eurent si froid qu'ils dormirent peu, et que leurs guides ne dormirent point du tout; une toux continuelle troubla le repos des uns et des autres. Ils ne devoient pas être à une hauteur considérable, puisqu'ils étoient éloignés de la mer de six ou sept milles seulement, et que l'inclinaison d'une partie du chemin avoit été très-modérée; il faut

attribuer ce degré extraordinaire de froid au vent d'Est, qui souffloit grand frais sur les montagnes de neige.

Ils se remirent en route le 27 dès le grand matin, et ils remplirent leurs callebasses à un excellent puits, situé à environ un demi-mille de la cabanne où ils avoient couché. Après avoir dépassé les plantations, ils arrivèrent à un bois épais, dans lequel ils entrèrent par un chemin destiné à ceux des gens du pays qui vont cueillir des bananes sauvages et prendre des oiseaux. Ils avancèrent alors très-peu, et leur route fut pénible; le terrain étoit marécageux ou semé de grosses pierres; le sentier se trouva étroit, et souvent interrompu par des arbres qui le traversoient, et par-dessus lesquels il falloit grimper; car l'épaisseur du sous-bois, des deux côtés, ne permettoit pas d'en faire le tour. Ils observèrent dans ces forêts des morceaux d'étoffe blanche, placés sur des perches, à peu de distance les uns des autres; ils supposèrent que c'étoient des démarcations de terrains : ils n'en virent en effet que dans les lieux où il croissoit des bananes sauvages. Les arbres de la même espèce que ceux que nous avions appelés arbres à épice de la *Nouvelle-Hollande*, étoient élevés et droits, et ils avoient de deux à quatre pieds de circonférence.

Quand ils eurent fait environ dix milles dans les bois, ils eurent le déplaisir de se trouver tout-à-coup à la vue et à peu de distance de la mer. Le sentier qui avoit tourné imperceptiblement au Sud, les avoit conduits à droite de la montagne qu'ils vouloient gravir. Ils ne purent la voir du sommet des arbres les plus élevés, et l'impossibilité de la reconnoître augmenta beaucoup leurs regrets : ils furent donc obligés de rétrograder de six ou sept milles, jusqu'à

une hutte déserte, où ils avoient laissé trois des Naturels du pays et deux de nos gens, avec le peu de provisions qui restoient : ils y passèrent la seconde nuit; et leurs guides trouvèrent l'air si froid et si désagréable, qu'ils partirent tous au lever de l'aurore.

Le défaut de vivres força nos Messieurs à regagner quelques-unes des parties cultivées de l'Isle, et ils sortirent du bois par le sentier qui les y avoit amenés. Lorsqu'ils arrivèrent aux plantations, ils furent environnés d'Insulaires qui leur vendirent des provisions, et ils déterminèrent deux d'entre eux à leur servir de guides. Après s'être procuré des instructions sur la direction du chemin, notre petite troupe, composée alors de neuf hommes, fit six ou sept milles le long des bords du bois, et elle y pénétra une seconde fois par un sentier qui se prolongeoit à l'Est. Ils traversèrent d'abord une forêt de trois milles de longueur, remplie de grands arbres à épice, qui croissoient sur une terre végétale très-fertile et très-compacte : ils découvrirent par-derrière, une butte de la même étendue, couverte de petits arbrisseaux, garnis d'un sous-bois fort épais, qui croissoit sur un fond de pierres mobiles brûlées. Ces broussailles les conduisirent à une seconde forêt d'arbres à épice, que produisoit un sol brun très-riche. La seconde forêt fut encore suivie d'une autre butte aussi stérile et de la même nature que la première. Cette succession alternative de forêts d'une belle végétation et de broussailles très-pauvres, offriroit peut-être des remarques curieuses aux Naturalistes. Je n'ai rien pu en apprendre d'ailleurs, sinon que les buttes sembloient, d'aussi loin qu'on les apercevoit, courir dans des directions parallèles à la côte de la mer, et avoit *Mouna roa* pour leur centre.

En traversant les bois, ils rencontrèrent beaucoup de pirogues à moitié achevées, et ils virent quelques cabanes; mais ils n'aperçurent point d'habitans. Lorsqu'ils eurent parcouru un espace d'à-peu-près trois milles dans la seconde forêt, ils arrivèrent à deux huttes où ils se reposèrent : selon leurs calculs, ils n'avoient pas fait moins de vingt milles depuis le matin, et ils étoient extrêmement fatigués. Ils n'avoient point trouvé de sources ni de ruisseaux depuis leur départ des plantations, et ils commençoient à souffrir beaucoup de la soif; ils furent obligés de se diviser avant que la nuit survînt, et d'aller chercher de l'eau douce. Ils en trouvèrent enfin une petite quantité, que la pluie avoit laissée au fond d'une des pirogues dont je parlois tout-à-l'heure : elle avoit la couleur d'un vin rouge; mais ils furent charmés de leur découverte. Le froid fut encore plus vif qu'il ne l'avoit été jusqu'alors : quoiqu'ils se fussent enveloppés dans des nattes et des étoffes du pays, quoiqu'ils eussent entretenu un grand feu entre les deux huttes, ils dormirent très-peu, et ils furent obligés de se tenir en mouvement la plus grande partie de la nuit. Il est probable qu'ils étoient à une hauteur assez considérable; car presque tout le chemin qu'ils avoient fait avoit été en pente.

Ils continuèrent leur route le 29 à la pointe du jour : ils se proposoient de faire un dernier effort pour atteindre la montagne de neige; mais ils étoient presque épuisés lorsque le peu d'eau qu'ils avoient trouvée le soir de la veille leur manqua. Les constructeurs des pirogues ayant tracé ce sentier, ils se virent au bout, et ils furent contraints de se frayer un passage le mieux qu'ils purent. Chacun d'eux montoit de temps en temps sur les arbres

les plus élevés, pour reconnoître le pays d'alentour. A onze heures, ils atteignirent une butte de pierres brûlées, du sommet de laquelle ils découvrirent la montagne de neige qui sembloit être douze ou quatorze milles plus loin.

Ils délibérèrent ici s'ils iroient en avant, ou s'ils se contenteroient de la vue qu'ils avoient alors de *Mouna roa*. Le chemin étoit devenu très-fatiguant, depuis que le sentier les avoit abondonnés, et il le devenoit davantage à chaque pas. Les crevasses profondes qui remplissent le sol étant couvertes d'une mousse légère, ils chanceloient presque à tout moment; et une surface de pierres brûlées mobiles, qui se brisoient sous leurs pieds comme des morceaux de pots cassés, formoit l'espace intermédiaire. Ils jetèrent des pierres dans plusieurs des ouvertures; ils jugèrent, par le bruit, qu'elles tomboient à une profondeur considérable, et le terrain résonnoit sous leurs pas. Outre ces obstacles décourageans, leurs guides montrèrent beaucoup de répugnance à continuer la route; et prévoyant qu'ils les solliciteroient en vain à prolonger le voyage d'une nuit, ils résolurent de retourner aux vaisseaux après avoir reconnu le pays du sommet des arbres les plus élevés. Ils se virent environnés de bois de toutes parts du côté de l'Océan: ils ne purent distinguer à l'extrémité de l'horizon, le firmament de la mer: et entre le lieu où ils étoient et la montagne de neige, il y avoit une vallée d'environ sept à huit milles de largeur, par-dessus laquelle la montagne ne paroissoit être qu'une colline d'une élévation modérée.

Ils passèrent cette nuit dans une cabane de la seconde forêt: le 30, avant midi, ils étoient hors de la première, à environ neuf milles au Nord-Est des vaisseaux, vers

lesquels ils dirigèrent leur marche à travers les plantations. Ils ne trouvèrent pas en friche un seul des terrains susceptibles de culture, et d'après leur rapport, il y a lieu de croire que le pays ne sauroit être mieux cultivé, ou qu'on ne pourroit en tirer une quantité plus considérable de productions. Ils furent surpris de rencontrer plusieurs champs de foin, et ayant demandé à quel usage on employoit cette récolte, on leur dit qu'elle servoit à couvrir les plantations de *tarrow* qu'on vouloit garantir de l'ardeur du Soleil. Ils virent un petit nombre de huttes éparses au milieu des plantations; lesquelles offrent un abri passager aux travailleurs; mais ils n'aperçurent point de village à plus de quatre ou cinq milles de la mer. Ils trouvèrent, près de l'une des bourgades éloignées de la baie d'environ quatre milles, une caverne de quarante brasses de long et de trois de hauteur et de largeur. Elle étoit ouverte aux deux extrémités; les flancs étoient cannelés, comme si on les eût travaillés au ciseau, et la surface luisante, ce qui leur parut être un effet du feu.

Après avoir raconté les détails les plus importans de ce petit voyage vers la montagne de neige, je passe à la description des autres Isles.

Mowee est l'Isle la plus considérable après celle d'*Owhyhee*, dont elle est aussi la plus voisine: elle se trouve huit lieues au Nord-Nord-Ouest d'*Owhyhee*, et elle a 140 milles géographiques de tour. Un isthme bas la divise en deux péninsules circulaires; la péninsule qui est à l'Est se nomme *Owhyrookoo*. Les montagnes de l'une et de l'autre s'élèvent à une très-grande hauteur, puisque nous les avons vues à plus de 50 lieues. Les sondes ne rapportoient point de fond sur les côtes du Nord, non plus que sur la bande

septentrionale d'*Owhyhee;* et le pays offre la même verdure et la même apparence de fertilité. Nous eûmes au Sud-Est, entre cette terre et les terres adjacentes, des sondes régulières de 150 brasses, fond de sable. Depuis la pointe Ouest, qui est basse, un bas-fond se prolonge fort loin vers *Ranai*, et au Sud de ce bas-fond, il y a une vaste baie très-belle, bordée d'une grève de sable, ombragée par des cocotiers. Il est vraisemblable qu'elle renferme un bon mouillage, qu'on y est à l'abri des vents dominans, et que le débarquement y est commode. Par-derrière, l'aspect du pays est très-pittoresque ; les collines s'élèvent presque perpendiculairement, et elles forment une multitude de pics : leurs flancs escarpés, et les crevasses profondes qu'elles contiennent, sont revêtus d'arbres, parmi lesquels nous distinguâmes beaucoup d'arbres à pain : les sommets sont entièrement pelés, et d'un brun rougeâtre. Les Naturels nous dirent qu'il y a un havre au Sud de la pointe orientale, et ils nous assurèrent qu'il est supérieur à celui de *Karakakooa;* ils ajoutèrent qu'on rencontre, au côté Nord-Ouest, un second havre, appelé *Keepoo-Keepoo.*

Tahoorowa est une petite Isle située à la hauteur de la partie Sud-Ouest de *Mowee*, dont elle est éloignée de trois lieues. Elle est dénuée de bois, et le sol paroît y être sablonneux et stérile. La petite Isle déserte de *Morrotinne* gît entre *Tahoorowa* et *Mowee.*

Morotoi gît deux lieues et demie à l'Ouest-Nord-Ouest de *Mowee.* La côte Sud-Ouest, la seule dont nous ayions approché, est très-basse; mais le terrain s'élève ensuite à une hauteur considérable, et de la distance d'où nous la vîmes, elle paroissoit être absolument dénuée de bois. On nous a dit qu'elle produit sur-tout des ignames. Il est

probable qu'on y trouve de l'eau douce, et elle offre, sur les bandes Sud et Ouest, plusieurs baies qui promettent un bon abri contre les vents alisés.

Ranai gît à environ trois lieues de *Mowee* et de *Morotoi*, au Sud-Ouest du passage qui sépare ces deux Isles. Les cantons du Sud sont élevés et escarpés ; mais les autres ont une position plus favorable, et ils nous parurent bien peuplés. On nous a dit qu'elle produit très-peu de bananes et d'arbres à pain, mais qu'elle abonde en racines, et qu'on y recueille beaucoup d'ignames, de patates douces et de *tarrow*.

Wohahoo est éloignée de *Morotoi* d'environ sept lieues au Nord-Ouest. Autant que nous avons pu en juger d'après l'aspect des parties Nord-Est et Nord-Ouest (car nous n'aperçûmes point la bande méridionale), c'est sans comparaison la plus belle Isle du groupe. On ne trouvera nulle part des collines plus vertes, des prairies et des bois plus variés, des vallées plus fertiles et mieux cultivées. Comme j'ai déjà décrit la baie que forment les extrémités Nord et Ouest où nous mouillâmes, j'ajouterai seulement que nous découvrîmes, à deux milles de la côte, un fond de roche de très-mauvaise tenue, dans la crique qui est au Sud de notre ancrage. Si la garniture des ancres étoit foible, si le vent souffloit avec force du Nord, rumb auquel la rade est entièrement ouverte, il pourroit y avoir du danger ; mais avec de bons cables, on courroit peu de risques, parce que le fond est d'un beau sable depuis l'ancrage qui se trouve en face de la vallée à travers laquelle s'écoule la rivière, jusqu'à la pointe septentrionale.

L'Isle d'*Atooi* gît à vingt-cinq lieues au Nord-Ouest de *Wohaoo*. Le sol est rompu et escarpé au Nord-Est et au

Nord-Ouest ; il est plus uni au Sud : la pente des collines est douce depuis le bord de la mer, et elles sont couvertes de bois jusqu'à assez avant dans l'intérieur du pays. Ses productions sont les mêmes que celles des autres Isles; mais les Naturels soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que les habitans des terres voisines. Dans les cantons bas, près de la baie où nous mouillâmes, des fossés profonds et réguliers coupoient ces plantations : les haies étoient d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversoient avoient une perfection qui feroit honneur à des Ingénieurs européens.

Oneeheow est à cinq lieues à l'Ouest d'*Atooi*. La bande orientale a de la hauteur, et elle s'élève brusquement du sein de la mer; mais le reste de l'Isle est composé de terrains bas, si j'en excepte un Cap renflé et arrondi qui se trouve à la pointe orientale. Elle produit une quantité considérable d'ignames, et de cette racine douce appelée *tee* : nous n'en tirâmes pas d'autres provisions.

Oreehoua et *Tahoora* sont deux petites Isles situées aux environs d'*Oneeheow*. La première forme un seul mamelon élevé, réuni à l'extrémité septentrionale d'*Oneeheow* par un récif de rochers de corail. La seconde est au Sud-Est d'*Oneeheow*, et elle est déserte.

Le climat des Isles *Sandwich* diffère peu de celui des Isles d'*Amérique* situées par la même latitude : en tout cependant, il est peut-être un peu plus tempéré. Le thermomètre placé à terre dans la baie de *Karakakooa* ne s'éleva jamais au-dessus de 88 degrés, et même il n'atteignit cette hauteur qu'un jour. Son élévation moyenne, à midi, fut de 83 degrés : dans la baie de *Wymoa*, elle fut de 76 degrés à la même époque de la journée, et en mer, de 75 degrés : à la *Jamaïque*, la hauteur moyenne du

thermomètre, à midi, est d'environ 86 degrés, et en mer, de 80 degrés.

N'ayant pas été aux Isles *Sandwich* dans les mois orageux, nous n'avons pu remarquer si elles sont sujettes aux ouragans et aux vents impétueux qu'on éprouve aux Isles d'*Amérique*; mais comme les Naturels du pays ne nous ont pas attesté ce fait d'une manière positive, et que nous n'avons aperçu aucune trace de ces convulsions de l'atmosphère, il y a lieu de croire qu'elles ressemblent, à cet égard, aux Isles de la *Société* et *des Amis*, qui en général essuient peu d'ouragans.

Durant les quatre mois que nous passâmes sur les parages de ces Isles, nous eûmes une quantité plus considérable de pluie qu'il n'en tombe ordinairement pendant la saison sèche aux Isles d'*Amérique*. Nous vîmes communément les nuages se rassembler autour des sommets des collines, et verser de la pluie sous le vent; mais ces nuages se dispersent lorsque le vent les a séparés de la terre; ils se perdent dans l'atmosphère, et ils sont remplacés par d'autres : c'est ce qui arrivoit chaque jour à *Owhyhee*; les montagnes étoient pour l'ordinaire enveloppées d'un nuage; des ondées tomboient successivement sur les diverses parties de l'intérieur de l'Isle, tandis qu'on avoit un beau temps et un ciel pur aux bords de la mer.

Les vents souffloient en général de l'Est-Sud-Est au Nord-Est; ils se détournoient quelquefois d'un petit nombre de points au Nord et au Sud; mais ces derniers étoient légers, et ils duroient peu. Nous eûmes tous les jours et toutes les nuits, une brise de terre et une brise de mer, dans la baie de *Karakakooa*.

Les courans nous parurent très-peu fixes; quelquefois ils portoient au vent, et d'autres fois sous le vent, sans

aucune régularité. Ils ne semblent gouvernés, ni par les vents, ni par aucune autre chose que je puisse assigner. Leur direction étoit souvent au vent, et opposée à celle d'une brise fraîche.

Les marées sont très-régulières : le flux et le reflux sont de six heures. Le flot vient de l'Est, et la mer est haute dans les pleines et les nouvelles Lunes, à trois heures quarante-cinq minutes, temps apparent ; sa plus grande élévation est de deux pieds sept pouces, et nous avons toujours observé qu'elle monte de quatre pouces de plus quand la Lune est au-dessus de l'horizon que lorsqu'elle est au-dessous.

Les quadrupèdes de ces Isles, ainsi que de toutes les autres qu'on a découvertes dans la Mer du Sud, se réduisent à trois familles, les chiens, les cochons et les rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux d'*O-Taïti* ; ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long, et les oreilles droites : je n'ai aperçu de variétés que dans leurs peaux ; quelques-unes offrent de longs poils grossiers, et la robe des autres est fort douce. Ils sont à-peu-près de la taille du chien appelé en *Angleterre*, *Turnspit*, et extrêmement paresseux. Il faut peut-être attribuer ce défaut à la manière dont on les traite plutôt qu'à une disposition naturelle : en général, on les nourrit et on les laisse vivre avec les cochons, et je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul servir de camarade à l'homme. L'usage des habitans du pays, qui les mangent, les écartera toujours de la société ; et comme il n'y a dans l'Isle ni bêtes de proie, ni gibier, il est vraisemblable que les qualités sociales du chien, sa sagacité, sa fidélité et son attachement pour son maître, demeureront toujours inconnus aux Naturels.

Les Isles *Sandwich* ne paroissent pas avoir, en propor-

tion de leur étendue, autant de chiens que celle d'*O-Taïti*; mais d'un autre côté, on y trouve plus de cochons, et la race en est plus grosse et d'un poids plus considérable. La quantité de porcs que nous en tirâmes fut réellement extraordinaire. Nous croisâmes ou nous mouillâmes près de quatre mois à la hauteur de la côte, ou dans le havre d'*Owhyhee* : durant cet intervalle, on servit tous les jours une portion énorme de porc frais aux deux équipages, et notre consommation fut évaluée à soixante tonneaux de cinq quintaux chacun. Nous en embarquâmes soixante autres barriques, et au milieu d'une telle abondance, on en gaspilla une quantité incroyable. La plus grande partie de ces cochons nous vint de l'Isle d'*Owhyhee* seule, et cependant nous ne nous aperçûmes pas, à notre départ, que cet article y fût épuisé, ou même qu'il y eût diminué.

Les oiseaux des Isles *Sandwich* égalent en beauté tous ceux que nous avons vus ailleurs durant le voyage. On y en trouve un grand nombre, mais les espèces n'en sont pas variées. Il y en a quatre qui semblent appartenir aux *Trochili* ou aux colibris de Linnæus. Le premier est un peu plus gros que le bouvreuil; il est d'un beau noir lustré, et il a le croupion et les cuisses d'un jaune foncé : les Naturels lui donnent le nom de *hoohoo*. Le second est d'un rouge écarlate très-brillant : il a les aîles noires et bordées de blanc, et la queue noire; on l'appelle dans le pays *Eeeeve*. Le troisième, qui semble être un individu jeune ou une variété du précédent, est tacheté de rouge, de brun et de jaune. Le quatrième est entièrement vert; il a une teinte de jaune, et on l'appelle *akaiearooa*. Il y a une espèce de grive qui a la poitrine grise, et un petit oiseau du genre des moucherolles; un rail, qui a les aîles très-courtes et qui manque de queue : nous le nommâmes *rallus*

ecaudatus. On rencontre des corbeaux; mais ils sont rares; leur couleur est d'un brun foncé tirant sur le noir; leur cri diffère de celui des corbeaux d'*Europe*. On remarque deux petits oiseaux qui sont du même genre et très-communs; l'un est rouge; on le voit ordinairement autour des cocotiers, sur-tout lorsque ces arbres, dont il paroît tirer une grande partie de sa subsistance, sont en fleur; l'autre est vert: ils ont tous deux la langue longue et garnie d'une petite frange à la pointe. Un oiseau à tête jaune, auquel nous donnâmes le nom de perroquet à cause de la structure de son bec, est aussi très-commun; il n'appartient pas néanmoins à cette famille, mais il ressemble beaucoup à la *lexia flavicans*, ou au bec croisé jaune de Linnæus.

Il y a de plus des chouettes et des pluviers de deux sortes, dont l'un ressemble beaucoup au pluvier sifflant d'*Europe*; un gros pigeon blanc, un oiseau à longue queue qui est noir, et qui a le croupion et les plumes du dessous des aîles jaunes: celui-ci a les plumes du dessous des aîles beaucoup plus longues que ne les ont ordinairement les oiseaux, si j'en excepte les oiseaux du Paradis. On y rencontre de plus la poule d'eau commune.

Les productions végétales sont à-peu-près les mêmes que celles des autres Isles de la Mer du Sud. J'ai déjà dit que nous n'avions mangé nulle part de meilleures racine de *tarrow*, et que nous attribuâmes son excellente qualité à la culture sèche qu'on lui donne. Les arbres à pain n'y sont pas aussi abondans que sur les fertiles plaines d'*O-Taïti*; mais ils produisent une quantité double de fruit. En général, les arbres ont à-peu-près la même hauteur qu'aux *Isles de la Société*; mais les branches sortent du tronc beaucoup plus bas et avec plus d'abondance.

La grosseur des cannes de sucre est extraordinaire; on nous en apporta à *Atooi* une qui avoit onze pouces un quart de circonférence, et qui offroit quatorze pieds de tige bons à manger.

Les Insulaires d'*Oneeheow* nous vendirent plusieurs grosses racines brunes de la forme d'une igname, et du poids de six à dix livres : le suc qu'elles donnent en abondance est très-doux et d'une saveur agréable, et nous jugeâmes qu'il peut fort bien tenir lieu de sucre. Les Naturels du pays l'aiment passionnément; ils l'emploient à chacun de leurs repas, et nos gens le trouvèrent aussi très-bon et très-sain. Nous n'avons pu découvrir à quelle espèce de plantes appartiennent ces racines; car nous avons essayé vainement de nous en procurer des feuilles : nos Botanistes ont supposé qu'elles sont produites par une fougère.

Afin de suivre l'exemple du Capitaine Cook, je vais donner un précis des observations astronomiques que nous fîmes à notre observatoire, dans la baie de *Karakakooa*, pour déterminer la latitude et la longitude de cette baie, ainsi que le mouvement journalier et l'écart de la montre marine. J'y joindrai le résultat moyen de la déclinaison de l'aimant, de l'inclinaison de l'aiguille aimantée, et une table de la latitude et de la longitude des Isles *Sandwich*.

La latitude de l'observatoire, déduite des distances méridiennes du Soleil au Zénith, de onze étoiles du côté du Sud et de quatre étoiles du côté du Nord, relativement au Zénith, fut de ..... 19° 28′ 0″ Nord.

Voici la longitude de l'observatoire, telle qu'elle fut déduite de 253 suites

d'observations de la Lune : chacune des suites étoit composée de six distances observées de la Lune au Soleil, ou aux étoiles : nous ne calculâmes à l'observatoire que quatorze de ces suites : nous en prîmes 105 tandis que nous croisions à la hauteur d'*Owhyhee*, et 134 durant notre relâche à *Atooi* et à *Oneeheow* : après avoir rapporté, à l'aide du garde-temps, toutes ces suites d'observations, nous trouvâmes..... 204° 0′ 0″ Est.

La longitude de l'observatoire, déterminée le 19 Janvier 1779, par le garde-temps, selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*, fut de..... 214 7 15 Est.

La longitude de l'observatoire, déterminée le 19 Janvier 1779, par le garde-temps, selon son mouvement journalier, tel qu'il avoit été corrigé en différens endroits, et en dernier lieu à *Samgonoodha*, havre de l'Isle d'*Oonalashka*, fut de..... 203 37 22 Est.

Le garde-temps perdoit chaque jour 9″ 6 sur le temps moyen, et le 2 Février 1779, il retardoit de 14h 41′ 1″ sur le temps moyen.

La déclinaison de l'aimant, d'après des azimuths pris à terre avec quatre différentes boussoles, fut de..... 8 6 0 Est.

La déclinaison, d'après des azi-

muths pris à bord de *la Résolution*, avec quatre différentes boussoles, fut de..... 7° 32′ 0″ Est.

L'inclinaison du Pôle Nord de l'aiguille aimantée, prise à terre avec	une aiguille équilibrée.....	fut de 40° 22′ 31″
	une aiguille non équilibrée....	de 40 41 15
L'inclinaison du Pôle Nord de l'aiguille aimantée, prise à bord avec	une aiguille équilibrée.....	fut de 41 50 0
	une aiguille non équilibrée....	de 40 30 45

Table de la Latitude et de la Longitude des Isles Sandwich.

		Latitude.		Longitude.	
Owhyhee.	La pointe Nord.....	20°	17′	204°	2′
	La pointe Sud.....	18	54	204	15
	La pointe orientale.....	19	34	205	6
	La baie de Karakakooa.....	19	28	204	0
Mowee.	La pointe orientale.....	20	50	204	4
	La pointe Sud.....	20	34	203	48
	La pointe Ouest.....	20	54	203	24
Morokinnee.....		20	39	203	33
Tahoorowa.....		20	38	203	27
Ranai. La pointe méridionale.....		20	46	203	8
Morotoi. La pointe occidentale.....		21	10	202	46
Woahoo. Au mouillage.....		21	43	202	9
Atooi. Baie de Wymoa.....		21	57	200	20
Oneeheeow. Au mouillage.....		21	50	199	45
Oreehoua.....		22	2	199	52
Tahoora.....		21	43	199	36

FIN DU TOME TROISIÈME.

o″ Est.

0° 22′	31″
0 41	15
1 50	0
0 30	45

les Isles

Longitude.	
204°	2′
204	15
205	6
204	0
204	4
203	48
203	24
203	33
203	27
203	8
202	46
202	9
200	20
199	45
199	52
199	36